

EX LIBRIS



JOHN
GEOFFREY
ASPIN






BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Bell. inspec.

LA *RHETORIQUE* DES SAVANS,

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE COMTE

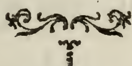
DE S. FLORENTIN,

CONTENANT

Des Piéces choisies des plus célébres Poëtes & Orateurs.

Par M. l'Abbé CHARUEL D'ANTRAIN.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes.
Lib. Ecclesiast. Cap. 39.

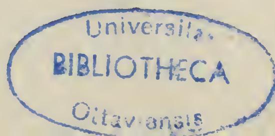


A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.





A

MONSEIGNEUR,

LE COMTE

DE S. FLORENTIN,

Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat, & des Commandemens de SA MAJESTÉ, Commandeur de ſes Ordres, Chancelier de la Reine.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Grandeur veut bien me permettre de lui offrir le fruit de mes veilles,

& des travaux des plus célébres Orateurs, & Poëtes anciens & modernes. C'est pour cette raison que j'ai donné à ce Livre, le titre de Rhétorique des Sçavans. Par combien de raisons, Monseigneur, cet Ouvrage doit-il vous être dédié? Et quel lustre ne recevera-t'il pas d'avoir à sa tête votre nom, & d'être appuyé de votre protection? Je ne m'étendrai point sur toutes les qualités qui vous rendent si digne de la confiance du Monarque sous le régne duquel nous avons le bonheur de vivre; la maniére dont vous y répondez, la distinction avec laquelle vous remplissez l'importante place qui vous a été transmise par vos Ancêtres, & la voix publique font l'éloge le plus parfait, & celui seul dont un cœur tel que le vôtre peut être touché. Beaucoup d'autres motifs m'imposent un juste devoir

de vous dédier cet Ouvrage, où on reverra avec beaucoup de plaisir & de satisfaction, les éloges que leurs Majestés, nos Augustes Princes, Princesses, & les Personnes les plus célébres ont reçus de la tendresse des Peuples : c'est sous un Roi le plus grand & le plus aimé que j'ai composé & recueilli les piéces de Prose & de Poësie qui forment cet Ouvrage ; j'ose Monseigneur, vous le dédier dans ces jours heureux de paix & de tranquillité. C'est la circonstance la plus favorable que je puisse saisir de vous faire connoître mon zèle, ma vénération & mon respect.

Je suis,

MONSEIGNEUR,

De votre Grandeur
Le très-humble & trés-obéissant serviteur, Charuel, Prêtre, Bachelier, & Professeur en Théologie.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, intitulé : *La Rhétorique des Sçavans*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 22 Août 1766.

LE BRET.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut. Notre amé l'Abbé CHARUEL, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Rhétorique des Sçavans*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Li-

brairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance de la présente permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde-des-Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-neuviéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-six, & de notre Regne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1088, fol. 84, conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, art. 41, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 23 Janvier 1767.

GANEAU, *Syndic.*



LA *RHETORIQUE* DES SAVANS.

CARMINA
In Regales LUDOVICI XV & MARIÆ Nuptias, anno 1726.

Hymenæi invitatio ad celebrandas latino carmine Regales Nuptias.

DILECTI Phœbo juvenes, quos gloria tangit
Ingenii, Regum ſed magis urit amor,
Huc afferte pedem celeres, & dicite Regem,
Dicite Reginam, quos bene junxit Hymen;
Conjugibus bona verba bonis quis ferre recuſet?
Nunc bona, vel nunquam, dicere verba decet.
Undique feſtivis reſonat concentibus aër,
Tot voces inter, ſit tacuiſſe pudor.
Scitis enim ut paſſim geminato Gallia plauſu
Lætitiæ dederit pignora certa ſuæ.

Venit Relligio ſacris comitata miniſtris ;
Obtulit & plenâ thurea dona manu :
Dumque pii laudat ſocialia fœdera lecti ,
Se quoque , nec falſò , credidit eſſe piam.
Venit Juſtitia auguſto ſtipante Senatu ,
Et librata ſuo pondere verba tulit :
Juſtaque dum juſtis connubia laudibus effert ,
Ipſa , vel invidiâ judice , juſta fuit.
Diverſo venit diverſa Academia cultu ,
Melle ferens dulci dulcia verba magis :
Seu quæ deducit Lario de fonte liquores ,
Seu cujus manat Gallicus ore lepos ;
Utraque dum celebrat ſacræ ſolemnia tædæ ,
Compta licèt timuit , ne malè compta foret.
Hos intra muros , clari ſuper ardua montis ,
Lætitiæ interpres vox quoque multa fuit :
Splendidus orator , doctâ plaudente coronâ ,
Eloquii largas pectore fudit opes ;
Regia ſed quamvis regaliter ore diſerto
Connubia efferret, cauſa timoris erat ;
Scilicet hoc timuit , ne fortè loquenda taceret
Plurima quæ nequeat Suada vel ipſa loqui.
Omnibus hinc adeò licèt omni parte placeret ,
Parte aliquâ viſus diſplicuiſſe ſibi.
Turba ſimul vatum ſacros diffuſa per hortos
Collegit florum quidquid ubique micat ;
Dumque torum variis genialem floribus ornat,
Ne flos deficiat ſedula turba timet ;
Vos equidem tantos inter ſiluiſſe poëtas ,
Tum decuit, parvos non benè magna decent;
Sed magni poſtquam cecinerunt magna poëtæ ,
Carmina diſcipulos qualiacumque decent.
Non tu ſola dies vernos , Philomela , ſalutas ,
Cantibus , hos avium cœtera turba canit :
Ergo agite , & lætos pariter depromite cantus
Nunc veſtras conjux poſcit uterque vices,

Blæſum, credo equidem puerilis lingua ſonabit,
Blæſa ſed in pueris lingua placere ſolet.
Sollicitis Phœbum de more laceſſere votis
Parcite, nec veſtro Pallas in ore ſonet:
Pro Phœbo Lodoïcus erit, pro Pallade conjux,
Materiam, ingenium, carmen uterque dabit.
En ſimul amborum vobis offertur imago,
Quam ſolers teli cuſpide finxit amor.
Quæ deceat juvenem, hoc majeſtas ſpirat in ore;
Nil habet illa metûs, ſed quod ametur habet.
Spirat ibi virtus, qualem decet eſſe puellæ,
In quâ nil pietas aſperitatis habet.
Ambos luminibus tacitis percurrite, & ultra
Cernite, quid præ ſe vultus uterque ferat.
Ex ipſo dabitur vultu cognoſcere mentes,
Pectoraque æternâ conſocianda fide;
Hac, dicetis, erat LODOICUS conjuge dignus,
Hoc, dicetis, erat digna MARIA viro.

Lud. Paul. de MORTEMART de Tonnai-Charente.

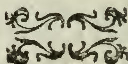
HYMENÆI

Altera Invitatio ad celebrandas concentu muſico Regales Nuptias. 1726.

LAUDAT Hymen, lecti juvenes, quæ carmina vobis.
Ad Regum laudes impiger afflat amor:
Hactenus eſt recitaſſe ſatis: nunc apta canoris
Vocibus & citharis carmina poſcit Hymen.
Ergo age: feſtivo Parnaſſia culmina cantu
Quæ reſonare doces, Muſica Turba, veni:

Huc adſint liquido fuſæ de gutture voces,
  Per varios dociles ire, redire modos:
Adſint docta ſequi, & voces æquare ſequendo
  Inſtrumenta ſuis emodulanda notis
Seu quæ concipiunt vocales flatibus auras,
  Et reddunt juſſos, ore premente, ſonos;
Seu quæ multiplici diſtendunt ordine fila
  Aut plectro, aut habili percutienda manu:
Omnia concurrant, & juncto fœdere fœdus,
  Quod junxit LODOIX, connubiale canant.
Heroum magnam LODOIX fert pectore gentem,
  Et MARIA heroas computat inter avos;
Laudibus heroum quæ dicitur apta canendis
  Buccina clangorem debet utrique ſuum.
Venatu indulget LODOIX; quas invidet olli
  Mars lauros, melior Marte Diana refert
Hunc canat & lituus, canat & tuba curva, triumphos
  Venantum innocuos quæ celebrare ſolet.
Se MARIA ingenuas amat exercere per artes,
  Et potuit muſas inter habere locum:
Illam, quæ Phœbo & placidis gratiſſima muſis,
  Concinat argutæ tibia juncta lyræ.
Et MARIA & LODOIX concordi fœdere vivunt,
  Diſſimiles ſtudiis, ſunt in amore pares:
Hos celebret vocum & fidium diſcordia concors
  Diſſimili modulo, ſedulitate pari.

Lud. Paul. de MORTEMART *de Tonnai-Charente*



VERS

Qui ont été chantés au Mariage de Louis *XV, par MM. Tribou & Dun. La musique étoit de la composition de M. Campra.*

Pour rendre de nos Lys la tige plus féconde,
Et préparer des Rois à nos derniers neveux,
Le plus aimable Roi du monde
Vient de former les plus aimables nœuds.
On a vu la Majesté même
Offrir à la vertu sa main, son diadême.
Eclatez, éclatez, trompette; & par vos airs
Répandez la nouvelle
D'une chaîne si belle;
Répandez-la dans cent climats divers.
Le Dieu qui souffle sur la terre
Les feux dévorans de la guerre,
De vos sons effrayans ne trouble plus les airs.
Un Dieu dont le flambeau n'allume dans les ames
Que d'innocentes flammes,
Veut vous mêler dans ses concerts.
Eclatez, éclatez, trompette, & par vos airs
Annoncez le beau choix, que fait en sa jeunesse
Un Roi qui pour aimer consulte la sagesse;
Qu'un si beau choix étonne & charme l'univers.



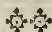
Louis, tel qu'Hippolyte, insensible, indomptable,

Bravoit avec fierté Vénus & ſes attraits :
Chaque coup qu'il portoit aux hôtes des forêts,
Etoit un coup inévitable ;
L'Amour, pour entamer ſon cœur invulnérable,
Décochoit tous ſes traits,
Et ne bleſſoit jamais.
L'Hymen guidé par le génie,
Qui veille au bien de la Patrie.
N'a pas ſi long-temps combattu.
Il n'a, pour triompher, employé d'autres charmes,
Que le portrait de la vertu :
Louis la vu,
Il a rendu les armes.
Qu'aux accens de nos voix
Les ſons bruyans du cors s'uniſſent :
Louis les aime dans les bois ;
Mais qu'en ce jour ils s'attendriſſent ;
Qu'avec les doux ſons du hautbois
Dans nos vallons ils retentiſſent :
Qu'ils faſſent répéter aux échos d'alentour :
L'Hymen guidé par le génie,
Qui veille au bien de la Patrie,
A ſoumis à ſes loix le vainqueur de l'Amour.



Bergers, de votre Roi publiez la défaite :
Ne craignez point de l'outrager :
Il cede à des appas, dont la force ſecrette
A droit de l'engager.
Chantez ſur le pipeau, dites ſur la muſette :
Hymen, ta victoire eſt complette.
Louis eſt déſarmé :
Son cœur juſqu'alors invincible,
Eſt devenu ſenſible ;

Il aime, comme il est aimé.
Mais de cette illuſtre victoire,
Amour, tu n'auras point la gloire;
C'eſt la vertu qui l'a charmé;
Une vertu, plus pure que l'aurore,
Qui de la nuit perçant l'horreur,
Du ſein des ombres ſemble éclore,
A captivé ſon cœur.
Chantez ſur le pipeau, dites ſur la muſette:
Hymen, ta victoire eſt complette.



Les jeux, les ris, les graces
D'un pas léger ſuivent les traces
De ces tendres époux:
A les rendre heureux tout conſpire:
Pour chanter leur bonheur que la flûte & la lyre
Forment les accords les plus doux;
Et ne ceſſent de dire:
A vous rendre heureux tout conſpire;
Vivez heureux, tendres époux.



Chantons Louis, chantons l'objet de ſa tendreſſe;
Offrons pour eux au ciel notre encens & nos vœux;
L'amour, le devoir nous en preſſe:
Leur bonheur eſt pour nous, encor plus que pour eux.
Que la tymbale & la trompette,
Le fifre & le tambour;
Que le hautbois & la muſette
Célebrent tour à tour

L'heureux jour,
Où la vertu par l'hymen couronnée
Sur notre amour acquit de nouveaux droits,
Et pour notre bonheur unit ſa deſtinée
Au deſtin glorieux du plus puiſſant des Rois.
Que la tymbale & la trompette,
Le fifre & le tambour :
Que les hautbois & la muſette
Célebrent tour à tour
Un ſi beau jour.

COMPLIMENT

A LOUIS XV, ſur ſon portrait. 1757.

TELS ſont l'air & les traits d'un Roi couvert
de gloire,
Dont la ſeule équité remplit tous les projets
S'il court de victoire en victoire,
C'eſt pour nous mériter la paix.

COMPLIMENT

A LOUIS XIV. par M. Marigny.

LES Muſes à l'envi travaillant pour la gloire
De LOUIS le plus grand des Rois,
Orneront de ſon nom le temple de mémoire :
Mais la grandeur de ſes exploits
Que l'eſprit humain ne peut croire,
Fera que la poſtérité,

Lisant une si belle histoire,
Doutera de la vérité.
Vous à qui les neuf sœurs au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des héros,
A notre conquérant venez tous rendre hommage,
Par des vers immortels célébrez son courage;
Et n'appréhendez pas que la postérité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté:
Quoi que vous puissiez dire, en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que ne fera l'histoire.

AUTRE

Au même.

QUEL est ton but, LOUIS, & que prétends-tu faire?
Tu te flattes en vain d'une belle chimere:
Si par-là tu prétends à l'immortalité,
Tant de faits au-dessus de la portée humaine,
Comment seront-ils crus de la postérité,
Si nous qui les voyons, ne les croyons qu'à peine?

AUTRE

Au même

LA premiere fois qu'à mes yeux
Les traits & le port glorieux
De LOUIS se firent connoître,
Sans qu'on me dît qu'il fût le Roi:

Auſſi-tôt je ſentis en moi
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

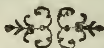
AUTRE

Au même.

LA victoire coûte trop,
Quand il faut un peu l'attendre :
LOUIS, ainſi qu'Alexandre,
Prend les villes au galop.



Les héros de l'antiquité
N'étoient que des héros d'été;
Ils ſuivoient le printems, comme les hirondelles:
La victoire en hiver pour eux n'avoit point d'aîles :
Mais malgré les frimats, les neiges, les glaçons,
LOUIS eſt un héros de toutes les ſaiſons.



LOUIS, plus digne du trône
Qu'aucuns rois qu'on ait eus,
Enſeigne l'art à Bellone,
De faire des impromptus:
C'eſt une choſe facile,
Aux diſciples d'Apollon;
Mais ce conquérant habile
A plutôt pris une ville,
Qu'ils n'ont fait une chanſon.

AUTRE

Au même.

AIMER Dieu, ſe vaincre ſoi-même :
Faire trembler ſes ennemis :
Etre au deſſus du diadème :
Voilà le portrait de LOUIS :

AUTRE

Au même.

CE héros la terreur, l'amour de l'univers,
Avoit des ennemis en cent climats divers.
Leurs efforts n'ont ſervi qu'à le combler de gloire ;
Son nom les fit trembler : ſon bras les a défaits.
Enfin las d'entaſſer victoire ſur victoire,
Maître de leurs deſtins, il leur donne la paix.

AUTRE

Au même.

TON eſprit que rien ne limite
Fait honneur à la Royauté:
Et l'on ne voit que ton mérite
Au deſſus de ta dignité.



AUTRE

Au même, à la naiſſance du Duc de Bourgogne.

NOUVEAU Prince, dont l'origine
Toute grande, toute divine
Nous montre tant & tant de Rois
Dignes du ſceptre des François,
Pluſieurs LOUIS, un Charlemagne,
Un Henry, terreur de l'Eſpagne,
Vainqueur de ſes propres ſujets,
Qu'il enrichit de ſes bienfaits,
Vous ſaurez bientôt leur hiſtoire :
Mais pour aller droit à la gloire,
Croyez-moi, tous ces Rois ſi grands,
Juſtes, pieux, ou conquérans,
Leur bonté, comme leur puiſſance ;
Leur valeur, comme leur prudence :
Enfin tous leurs faits réunis,
Vous les trouverez dans LOUIS.

COMPLIMENT LATIN

Au même.

NON orbis gentem, non urbem gens habet ulla,
Urbsvè domum, dominum nec domus ulla parem :

Regia, Rex, Regnum, tria ſunt miracula mundi ;
Rex animo, regnum viribus, arte domus.

AUTRE
Au même.

PACE beat, totum bello qui terruit orbem ;
Plus pacaſſe orbem, quàm domuiſſe fuit.
Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit ?

COMPLIMENT
Sur Urbain VIII, dont la deviſe étoit une ruche d'Abeilles.

GALLUS, HISPANUS, ITALUS.

G. MELLA dabunt Gallis, Hiſpanis ſpicula figent.
H. Spicula ſi figent, emorientur apes.
I. Mella dabunt cunctis, nulli ſua ſpicula figent,
Figere nam Princeps ſpicula neſcit apum.

COMPLIMENT
A LOUIS XV, allant à Metz, en 1744.

DESCENDANT des héros, LOUIS, héros toi-même,

Ta présence suffit pour te rendre vainqueur.
On te voit ; on t'adore ; on t'aime ;
On respecte partout ta martiale ardeur.
Trois villes en un mois conquises par tes armes,
Font trembler l'ennemi pour tes nouveaux exploits ;
Mais s'il connoissoit tous tes charmes,
Il te voudroit compter au nombre de ses rois.
Pour orner ton portrait, pour augmenter ta gloire,
Charles vient de franchir les barrieres du Rhin :
Sur ses bords t'attend la victoire,
Qui couronna ton front à Furne, Ypre & Menin.
Vole, auguste Monarque, & dissipe l'orage :
Le soleil a ce droit, tout cede à son éclat.
Nous l'attendons de ton courage ;
Mais épargne des jours précieux à l'Etat.

AUTRE

Au même, à Metz, en 1744.

LOUIS, ta derniere victoire
A jamais te comble de gloire ;
Quand tu conquis Ypre, Furnes, Menin
L'ardeur de tes soldats t'en ouvrit le chemin ;
Mais aujourd'hui par un effort extrême,
Que t'inspirent l'honneur, la piété, la foi,
Tu sais te vaincre toi-même ;
C'est le triomphe d'un grand Roi.

AUTRE

Au même, à ſon entrée à Malines, par le Cardinal de Boſna, Archevêque, au mois de Mai 1746.

SIRE,

LE Dieu des armées eſt auſſi le Dieu des miſéricordes : tandis que Votre Majeſté lui rendra des graces de ſes victoires, nous lui offrirons des vœux, pour les faire heureuſement ceſſer par une paix prompte & durable. Le ſang de Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui coule ſur nos autels : tout autre nous allarme. Un Prince de l'Egliſe doit avoir le courage d'avouer cette peur devant un Roi Très-Chrétien.

COMPLIMENT,

Par M. Des Forges Maillard, Breton, au ſujet du Monument érigé à Rennes, en 1751, en mémoire de la convaleſcence du Roi, à Metz.

QUAND un mal, effrayant ton peuple & tes guerriers,
Oſa, Monarque aimé, vaillant & pacifique,
T'attaquer triomphant, tout couvert de lauriers,
Nous joignimes nos pleurs à la douleur publique,

Alors d'un monument le vœu pour ta ſanté ;
Avec un plein ſuccès des Dieux fut écouté ;
Et nos cœurs auſſi-tôt ceſſerent d'être en bute,
A l'effroi du poiſon qui t'avoit tourmenté :
Vois-les tous aujourd'hui livrés à la gaité.
Ce que l'amour promit, s'acheve & s'exécute
Des mains de la fidélité.

COMPLIMENT LATIN,

Pour être placé au bas de la ſtatue équeſtre de LOUIS *XV*, 1755.

QUI ſedet hîc tantâ Rex majeſtate decorus,
Haud curat Regem ſe dici, at plebis amorem.

Traduction.

SUR un courſier fougeux on voit ici paroître
Un Prince grand & renommé :
Mais moins jaloux du nom de maître,
Que du titre de Bien-aimé.



COMPLIMENT,

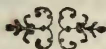
Au sujet de la statue équestre de Louis XV en 1756.

PREMIERE LEÇON LATINE.

PLEBIS amor Regi monimentum erexit amoris.
Regis, amor debet monimentum plebis, amori.

Traduction Françoise.

L'AMOUR du peuple érige un monument d'amour
Au Roi de tous le plus aimable :
L'amour du Roi doit à son tour,
A l'amour de son peuple un monument semblable.



SECONDE LEÇON LATINE.

PLEBIS amor Regi monimentum erexit amoris:
Regis, amor plebis monimentum debet, amori.

Traduction Françoise.

L'AMOUR du peuple au Bien-aimé LOUIS
A consacré ce grand ouvrage :
L'amour du Roi pour ses peuples chéris,
A mérité ce tendre hommage.

COMPLIMENT,

Au Roi de Pologne, au ſujet de la ſtatue de Louis XV, qu'il a fait ériger à Nancy, en 1752.

ROME de ſes héros, & de ſes Empereurs,
Par le marbre où l'airain ſe retraçoit l'image:
Et celle de Louis, outre cet avantage,
Eſt gravée au fond de nos cœurs.
Par vos ſoins on la voit dans l'heureuſe contrée,
Où vous avez du Ciel fait revenir Aſtrée:
Mais, grand Roi, quel ſeroit notre contentement?
S'ils n'étoient pas bornés à ce ſeul monument;
Sans craindre qu'un monarque, auſſi bon que le nôtre,
Puiſſe jamais être jaloux
Des ſentimens qu'on a pour vous.
Auprès de ſa ſtatue on voudroit voir la vôtre.

AUTRE

Au même, en 1750.

En Latin.

SCEPTRA dedit virtus: rapuit fortuna, ſuperſtes
Fortunam ſubigit virtus, prolemque coronat.

Traduction Françoise.

La main de la vertu le plaça ſur le thrône,
Le ſort jaloux lui ravit la couronne :
Mais la vertu la même en ces triſtes inſtans,
Brava le ſort & ſon caprice,
Et le força de lui rendre juſtice,
En couronnant ſes deſcendans.

COMPLIMENT,

Ou Epitre dédicatoire à Madame Premiere, en 1745.

MADAME,

TOus les talens s'empreſſeront bientôt à vous préſenter leurs hommages. Déja l'exacte juſteſſe de votre diſcernement les a rendus jaloux de votre ſuffrage. Vous ſavez reconnoître & apprécier le vrai mérite ; mais il ſembloit convenir que le premier ouvrage de piété, & de Religion vous fût offert ; vu que vous n'eſtimez & ne chériſſez rien tant que la vertu : c'eſt ce que publient tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Si d une part la ſolidité prématurée de votre eſprit les étonne, de l'autre votre tendre piété les édifie, les touche, autant que votre affable douceur les enchante. Le ſang dont vous ſortez ; les reſpectables mains, auxquelles fut confiée votre enfance ; une éducation à laquelle préſiderent la ſageſſe, & la vertu, nous ont donné d'abord les plus heureux préſages. Votre gloire propre eſt de ſurpaſſer

aujourd'hui nos eſpérances mèmes. Heureux le peuple qui jouira de tant de vertus, dont nous voyons les premieres fleurs ſi glorieuſement éclore. Vous avez agréé, Madame, que je fuſſe le premier à vous donner publiquement des preuves de mon zele, & à vous préſenter un livre de piété. J oſe me flatter que celui-ci ſera de quelque utilité. Le ſceau de votre approbation ſera ſans doute, Madame, un titre pour le faire goûter & le rendre même encore plus précieux au public. Pour moi, Madame, j'ai l'honneur d'être

N . . . .

COMPLIMENT

A Monſeigneur le Dauphin, par La Fontaine.

JE chante les héros dont Eſope eſt le pere ;
Troupe de qui l'hiſtoire encor que menſongere,
Contient des vérités qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les poiſſons,
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous tant que nous ſommes :
Je me ſers d'animaux pour inſtruire les hommes.
Illuſtre rejetton d'un Prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux ;
Et qui faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
Comptera déſormais ſes jours par ſes conquêtes ;
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois ;

Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légeres Peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

COMPLIMENT,

A Monseigneur le Duc de Bourgogne, 1755.

TU fleuriras long-tems, aimable & chere
France,
Ce jeune Prince doit t'en donner l'espérance :
Imitant les héros dont il reçut le jour,
Il sera de l'Europe & la crainte & l'amour.

COMPLIMENT

A Madame la Dauphine, sur la naissance de Monseigneur le Comte de Provence 1756.

LE Génie attentif, qui veille sur la France,
A donné, pour combler en tout notre espérance,
Un nouveau rejetton aux Lys,
Qui n'en sont que plus embellis.
Il manquoit à nos vœux un Comte de Provence,
Nom qui fait augurer qu'il va dès sa naissance,
Donner de beaux jours à l'Etat,
Comme ceux dont jouit ce fortuné climat.
Grande Princesse, à Dieu ne plaise,
Que je veuille par mes discours

Vous conſeiller jamais d'interrompre le cours
D'un bonheur ſi conſtant dont chacun eſt bien aiſe ;
Mais le ciel veut bénir votre poſtérité ,
Et croit voir dans ſon plan une difficulté.
Si vous continuez d'être long-tems féconde,
En nous donnant toujours des Princes valeureux ;
Pourroient-ils trouver dans le monde
Aſſez de Royaumes pour eux ?

COMPLIMENT

En Prologue , à Monſeigneur le Dauphin & à Madame la Dauphine , à leur arrivée à St. Cyr , à la repréſentation d'une Tragédie , en 1756 : par Racine, fils. Prologue de la Piété , l'Innocence & la Paix.

LA PIÉTÉ.

VOus voici toutes deux ; l'Innocence & la paix
Dans cet aſyle ſaint ne ſe quittent jamais.

LA PAIX.

O du Ciel adorable fille ,
Piété, tendre ſœur, c'eſt donc vous que nos yeux ....

LA PIÉTÉ.

C'eſt moi-même qui dans ces lieux
Du grand Roi qui vous aime , amene la famille ,

Vous l'allez voir paroître : elle ſuivoit
mes pas.

L'INNOCENCE.

Cette extrême bonté ne nous étonne pas ;
Nous avons vu ce Roi lui-même,
Oui, ma ſœur, ce grand Roi, juſqu'à nous
s'abaiſſer,
Aux jeux où je préſide, il daigna s'amuſer :
Sans doute, comme lui ſa famille nous aime.

LA PIÉTÉ.

C'eſt pour nous le prouver qu'elle veut en ce
jour
Que d'un ſpectacle ſaint, digne de ce ſaint jour
Vous lui faſſiez goûter les charmes ;
Eſther a parmi vous ſouvent verſé des larmes :
Qu'elle en répande encor ; qu'à ſon affliction,
Votre aimable jeuneſſe uniſſe ſes allarmes :
Raſſemblez promptement vos filles de Sion.

LA PAIX.

Qu'entends-je ? quoi ? devant une aſſemblée
auguſte ,
Des enfans oſeroient.... ah ! quels foibles
acteurs !
Quels redoutables ſpectateurs !
Approuvez nos refus ; la cauſe en eſt trop juſte.
Et quand vous propoſez cette témérité ,
Vous qui nous devriez vous-même la défendre,
Eſtes-vous notre ſœur, & cette ſœur ſi tendre,
La charitable Piété ?

LA PIÉTÉ.

Je la ſuis, & c'eſt moi qui vous rends favo-
rables

Ces ſpectateurs ſi redoutables :
Je regne dans leurs cœurs.

L'INNOCENCE.

Nous ne repliquons pas :
Vous ſerez ſatisfaite : Eſther obéiſſante
Va paroître ; déja je l'apperçois , hélas !
Devant Aſſuérus elle étoit moins tremblante.
A quel nouveau péril vous l'expoſez encor !

LA PIÉTÉ.

Je lui réponds du ſceptre d'or.

COMPLIMENT

A Monſeigneur le Prince de Conty , par M. le Brun , en 1754.

TOI que je révere en ſilence ,
Prince au deſſus de mon encens ,
Le cris d'un peuple entier eſt la ſeule éloquence
Dont tu puiſſe goûter l'hommage & les accens.
Le zele pour ton Roi , l'amour de la Patrie
Te dérobe à celui des Arts :
De ſublimes travaux occupent tes regards ;
Tu leur conſacre ton génie.
Puiſſe au Conſeil des Dieux & dans les champs de Mars,
Ta gloire déſarmer l'aveugle jalouſie.
Si j'oſois t'enlever des momens précieux ,
(Condé voloit jadis de Verſaille au Permeſſe)
Prince , j'offrirois à tes yeux
Des vers que la douleur dictoit à la tendreſſe.
Cet ouvrage baigné des pleurs de l'amitié ,

Pour ton cœur généreux ſans doute auroit des
charmes.
Un cœur noble eſt toujours ſenſible à la piété ;
Le ſort de mon ami ſeroit trop envié,
Si les yeux d'un héros lui donnoient quelques
larmes.

COMPLIMENT
Au Grand Condé.

RIEN n'eſt comparable à ma gloire.
Les plus fameux héros qu'on vante dans l'hiſtoire
Ne ſauroient me le diſputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la fortune qui la donne :
Il ſuffit de la mériter.

COMPLIMENT
Au Duc d'Orléans, Régent.

ICI loin de briguer un éloge flatteur,
Philippe, ami du vrai qu'il cherche & qu'il
deſire ;
D'un critique ingénu ſe rend le protecteur ;
Un prince ſans défauts ne craint point la ſa-
tire.



COMPLIMENT

A Madame la Ducheſſe d'Orléans, par M. Le Brun, en 1754.

On ſait que de tous temps Apollon fut jaloux
De plaire aux Graces ; leur ſuffrage
De ſes brillans travaux eſt le prix le plus doux.
Princeſſe, vous avez leurs traits & leur langage;
Vous pouvez d'un regard embellir mon ouvrage;
Les Graces l'avoueront, s'il eſt digne de vous.

COMPLIMENT

A Monſeigneur le Duc d'Aiguillon, à ſon arrivée aux Etats de Bretagne, tenus à Rennes en 1755. par M. des Forges Maillard, Poëte Breton.

EN LATIN.

Hac facili populuſque frequens & plauſtra feruntur
Agmine, quâ pauci poterant ſimul ire pedeſtres ;
Præbuit hæc Aiguillonius, cui prona jubenti
Ipſa Thetis ceſſit, perſolvit at illius ille
Obſequium, preſſos decorante crepidine fluctus

EN FRANÇOIS.

Les chars, les piétons vont enſemble ſans gêne,

Où peu d'hommes de front pouvoient marcher
à peine.
On doit à d'Aiguillon ces agrémens nouveaux ;
La mer en reculant respecta sa naissance,
Et du beau quai voisin il décora ses eaux,
Pour payer son obéissance.

AUTRE

Au même, en 1755.

MONSEIGNEUR,

LA joie que nous ressentons, en vous voyant, ne ressemble point aux joies ordinaires. Nous éprouvons chaque fois un sentiment plus vif que celui qui l'avoit précédé ; & c'est à vous, Monseigneur, que je puis faire avec justice l'application de cette strophe qu'Horace adressoit à Auguste, sur son retour dans la capitale de l'Empire Romain :

Lucem redde meæ, Dux bone, patriæ.
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

Traduction.

Tout rit à votre aspect sur ces heureux rivages ;
L'olympe s'embellit du plus brillant azur ;
Nous respirons un air plus pur ;
Les oiseaux réjouis chantent sous ces feuillages ;
Cérès leve la tête à travers la moisson ;

Et Neptune ravi vous députe un Triton *
Qui vient vous rendre ſes hommages.

* Lion marin trouvé en ce tems au Croiſic.

AUTRE

Au même, par M. des Forges Maillard, le fils, âgé de dix ans, en 1755, aux Etats de Bretagne.

Pour la troiſieme fois l'eſpoir de ma patrie,
L'illuſtre d'Aiguillon reparoît en ces lieux :
Pour la troiſieme fois d'une douceur chérie,
Nous pouvons abreuver & nos cœurs & nos yeux :
Digne humain, vrai héros, que j'aime & que j'honore,
Puiſſe le grand Dieu que j'adore,
Ce maître ſouverain de la terre & des cieux,
A vos vaſtes talens meſurant votre empire,
Pour la centieme fois me faire un jour vous dire
L'illuſtre d'Aiguillon reparoît en ces lieux.

AUTRE

Au même, ſur ſon Cordon Bleu, par M. des Forges Maillard, en 1757.

Sublime & docte appui des Filles de Mémoire,
Héros, dont la vaillance égale la bonté,
D'Aiguillon, vous ne ſauriez croire,
Combien dans tout mon cœur j'ai pris part à la gloire
Qui ſur vous de Louis, ce Monarque vanté,

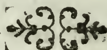
Signale la ſageſſe & la noble équité.
J'avouerai toutefois, s'il faut être ſincere,
Que pour d'autres que vous cet auguſte lien,
Seroit, en les parant, un ſignal néceſſaire,
Dont l'éclatant aſpect, le ſecret entretien,
Parlant au cœur flatté lui fît partout connoître
Quel eſt l'engagement qui l'attache à ſon maître;
Mais je dis que pour vous il n'étoit nul beſoin
De cette attache ſymbolique;
Son ſervice en tous lieux étant l'objet unique
Qui remplit vos deſirs, & fixe votre ſoin:
Auſſi notre vaillant Monarque
N'exprime point par cette marque
Le zele que vous lui devez:
Le Cordon Bleu, ce gage inſigne,
N'eſt que le reſpectable ſigne
Du zele ardent que vous avez.
Notre peuple Breton, vaillant, invariable,
Qui vous vit dans la guerre affronter les hazards,
Admira dans la paix, ainſi qu'aux champs de
Mars,
Votre courage infatigable.
Mais malgré la tempête, & malgré les hivers,
Comme un autre Céſar, vous voyant ſur les mers,
Commander à l'orage, aux vents, à l'onde émue,
Et preſque au même inſtant reparoître à ſa vue
Pour ſon propre intérêt en cent climats divers;
Oh! dit-il pénétré de ſurpriſe & de joie,
Eſt-ce un héros magicien,
Qu'en ces lieux reculés le deſtin nous envoie?
Magicien, leur dis-je... il eſt, morbleu, chrétien,
Et bon chrétien: mais pour vous dire,
Ce que ma franchiſe m'inſpire,
Cependant Janſéniſte outré,
En fait d'amour pour le grand Prince,
Dont le choix dans notre province

L'envoya pour être adoré.
Etoit-ce aux élémens de paroître rebelles,
Quand d'Aiguillon vaquoit à ſon illuſtre emploi?
Tout eſt poſſible aux cœurs fideles,
Dès que l'on vole ſur les aîles
De l'amour qu'on a pour ſon Roi.
Commandant brave, actif, intelligent, affable,
Héros autant aimé qu'aimable,
Dont l'empire eſt ſi plein d'attraits,
Louis vous remet ſon tonnerre,
D'Aiguillon, revenez; à vous ſuivre tous prêts,
Nous aimons avec vous les périls de la guerre,
Plus qu'éloignés de vous le calme de la paix.

COMPLIMENT

A Monſieur le Maréchal Duc de Richelieu, en 1756.

AUx champs de Fontenoi, ſans tes ſages avis,
(Ainſi l'a publié Voltaire)
L'Anglois eût triomphé des lys:
Dans Minorque aujourd'hui ce peuple téméraire
Domté par ta valeur, a reconnu ta loi;
Que l'on chante à l'envi ta brillante conquête,
Tu peux toujours ſervir ta patrie & ton Roi:
Ton bras leur eſt utile, auſſi bien que ta tête.



COMPLIMENT

A l'Armée victorieuse, sous le Maréchal Duc de Richelieu, en 1756.

JOUISSEZ, Troupes invincibles,
D'un repos trop bien mérité,
Par l'effort de vos coups terribles,
L'ennemi des François domté,
Quitte Minorque épouvanté :
Jouissez, Troupes invincibles,
D'un repos trop bien mérité.
Que vois-je ! quel courroux s'allume !
Vos regards sont étincelans :
Ah ! je m'apperçois que ma plume
Cause ces transports violens :
Pardon, je change de langage,
Pour l'ardeur de votre courage,
Nouveaux dangers viennent trop tard ;
Héros, pressez votre départ,
Achevez de venger l'outrage
Fait au Monarque le plus sage ;
Allez foudroyer Gibraltar.
Des héros la valeur guerriere
Ne ve t rien donner au hazard ;
Richelieu, la Galissoniere
Forceront la nature & l'art :
Vainement l'Angleterre entiere
Voudroit sauver ce boulevard ;
Redoute, bastion, rempart,
Tout sera réduit en poussiere,
Héros, pressez votre départ ;
Achevez de venger l'outrage

Fait au Monarque le plus ſage ;
Allez foudroyer Gibraltar.

COMPLIMENT

A M. de Rochambeau, Gouverneur de Vendôme, par les Ecoliers du College de Vendôme, qui le prient d'être leur protecteur. 1753.

LEs Muſes toujours inégales
Dans le partage des talens :
Avares pour les uns, pour d'autres libérales ;
T'ont prodigué leurs plus rares préſens.
Orné ſans fard, ſavant ſans pédantiſme,
Tu ſais embellir la raiſon ;
Et dans tes vers où l'Atticiſme
Orne l'imagination,
On voit les fleurs éclore ſous tes traces ;
Et l'on croit que la main des Graces
A broyé tes couleurs, & conduit ton crayon.
Ces talens tu les dois aux Filles de Mémoire ;
Protege-les pour prix de leur faveur :
Elles font tout pour toi : fais donc tout pour leur gloire :
Favori d'Apollon, deviens ſon protecteur.

COMPLIMENT

A Madame N...

VOus qui de la fille des mers
Embelliſſez la Cour, & dédaignez l'empire,

Reconnoîtrez-vous dans ces vers
Le portrait ébauché de l'aimable Thémire:
La vérité d'accord avec ma lyre,
En a formé les traits divers;
Vous avez préſidé comme elle à mon ouvrage:
Comme elle vous guidiez ma main & mon pinceau;
Oui j'ai peint une double image,
Dans les couleurs d'un ſeul tableau:
Un même eſprit, les mêmes charmes,
Sans le ſecours de l'art vous ornent toutes deux.
L'amitié, ce bienfait des Dieux,
L'amitié, dont la main ſait eſſuyer nos larmes,
Se plaît à nous unir du plus beau de ſes nœuds.
Recevez donc mes vers, image peu finie,
D'un objet ſi charmant & ſi ſemblable à vous.
L'éloge d'une tendre amie
Flatte un cœur né ſenſible & ſemble fait pour vous.

COMPLIMENT

A Madame de Monteſpan, par M. La Fontaine.

L'Apologue eſt un don qui vient des immortels,
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons tous, tant que nous ſommes,
Eriger en divinité
Le ſage par qui fut ce bel art inventé.
C'eſt proprement un charme: il rend l'ame attentive,

Ou plutôt il l'a tient captive,
Nous attachant à des récits,
Qui menent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, ſi ma muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux;
Sur ſes dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le tems qui détruit tout, reſpectant votre appui,
Me laiſſera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encor après lui
Doit s'acquérir votre ſuffrage.
C'eſt de vous que mes vers attendent tout leur prix;
Il n'eſt beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces;
Eh! qui connoît que vous les beautés & les graces!
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous;
Ma Muſe en un ſujet ſi doux
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut réſerver à d'autres cet emploi,
Er d'un plus grand maître que moi
Votre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom ſerve un jour de rempart & d'abri:
Protégez déſormais le livre favori
Par qui j'oſe eſpérer une ſeconde vie:
Sous vos ſeuls auſpices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur ſi grande:
La fable en ſon nom la demande:
Vous ſavez quel crédit ce menſonge a ſur nous;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire;
Je croirai lui devoir un temple pour ſalaire;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

COMPLIMENT

Au Roi, au ſujet du Louvre.

QUAND je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je ſoupire,
De le voir ainſi limité.
Quoi? preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſerre?
Une ſi grande Majeſté
N'a pas trop de toute la terre.

COMPLIMENT LATIN

Sur le Château de Verſailles, achevé ſous Louis XIV.

NEc tales unquam vidit ſibi Jupiter ædes;
Nec talem coluit Roma ſuperba Jovem
Attoniti tantæ molis novitate nepotes
Mirati dicent: Regia ſolis erat.
Pande fores populis, ſublimis lupara; non eſt
Terrarum imperio dignior ulla domus.
Quid valeat bello Lodoix centum oppida monſtrant;
Monſtrat quid valeat pace vel una domus.

AUTRE

ſur le bon vin de Bourgogne.

PERGE vitali, pia teſta, ſucco
Principis corpus vegetum tueri;
Salva, quo ſalvo bene temnat omnes
Gallia caſus.

AUTRE

A Marie Stuart, Reine de France.

TU ſortem ante venis meritis, virtutibus annos,
Sexum animis, morum nobilitate genus.

COMPLIMENT

Au ſujet de la race des Montmorenci, par Ronſard.

CEtte race eſt ſur toutes la plus belle;
Race héroïque & antique, laquelle
De fils en fils, guerriers victorieux,
A ſon renom élevé juſqu'aux cieux:
Groſſe d'honneurs, & de noms mémorables;
Concevant ſeule Amiraux, Connétables,
Grands Maréchaux, & mille dignités,

Dont les honneurs, autheurs, autorités
Sont à foison communes dans leur race,
Ne cédant point aux plus grandes la place,
Ont gouverné, prochaines de nos Rois,
Heureusement l'empire des François.

COMPLIMENT

Au Cardinal Fleury, sur la paix de 1737.

L'ÉPÉE & LA BALANCE.

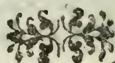
LAISSEZ-moi remplir ma vengeance,
Contre des ennemis jaloux,
Disoit l'Epée à la Balance;
Je vais frapper les derniers coups.
Par toi ma valeur animée,
A la victoire accoutumée,
Rejette un indigne repos;
Ah! ne m'aurois-tu réclamée,
Que pour suspendre mes travaux?
Arrête, lui dit la Balance,
Je dois mettre un terme aux exploits;
Le glaive n'est que la défense,
Non le renversement des loix.
Le Rhin, le Po, tout est libre,
Les droits injustes sont détruits;
Tu m'as rendu mon équilibre;
Laisse les nations en recueillir les fruits.
C'est aux mains de Fleury maintenant que nous sommes;
Il n'est plus de Thémis pour nous.
Fleury, le plus sage des hommes,
Veut faire à l'univers le destin le plus doux.

Nous ne ſortirons point de ſes mains équitables,
Source du bonheur des mortels ;
Et là plus que jamais juſtes & redoutables,
Nous mériterons mieux leurs vœux & leurs autels.

AUTRE

Au même, au ſujet de la Paix de 1737.

Est-il bien vrai, divine Aſtrée,
Que d'indiſſolubles liens
Nous aſſurent enfin les véritables biens,
Dont on vit ſi ſouvent notre attente fruſtrée ?
Les Grands ont-ils enfin appris,
Quel eſt de tes bienfaits le véritable prix,
Sont-ils déſabuſés de croire
Que ſous le titre de vainqueurs,
Ils porteront plus loin le pouvoir & la gloire,
Objets de leurs avides cœurs.
Quelles mains ont eu la puiſſance
De ramener chez les mortels
La bonne foi, la confiance,
Néceſſaires appuis de tes ſacrés autels ?
Tandis qu'un autre coin du monde
Gémira des fureurs de Mars,
Nous verrons donc ici dans une paix profonde,
Fleurir le Commerce & les Arts.
O Ciel ! achève tes miracles ;
Fais que l'homme de vérité
Soit toujours auſſi reſpecté
Que les plus célebres Oracles
Le furent de l'Antiquité.



COMPLIMENT

A Madame de la Rochefoucault, Abbesse du Paraclet, sur sa cinquantieme année de Profession, en 1757.

SAVANTE émule d'Héloïse,
Dont le latin est éclairé
Par une foi pure & soumise,
Qu'un épithalame sacré
Vous peigne le beau feu dont ma Muse est éprise.
L'Esprit Saint & Consolateur,
Qui dans ces murs fameux a fondé son empire,
Pour assurer leurs loix, leur gloire & leur bonheur,
Sur son aîle seconde a voulu vous conduire;
Et de son souffle pur vous prêtant le secours,
Il a su conserver votre espoir & vos jours.
Le monde profane & bizarre,
Aux amans de la vanité,
Pour tout salaire ne prépare,
Qu'un terme foible & limité.
L'arbitre de nos destinées,
Plus favorable à ses Elus,
Transmet dans de longues années
La récompense des vertus.
Troupe solitaire & fidelle,
Que la soif du salut a rassemblé près d'elle,
Quel exemple frappe vos yeux !
Son cœur modeste & généreux,
Peu jaloux de l'éclat de tout ce qui le touche,
Aux éloges qui lui sont dus,
A tenté mille fois de fermer votre bouche;

Et de mettre en oubli tant de rares vertus;
Mais pour vous faire violence,
Elle uſeroit en vain du droit de commander;
Et c'eſt chez vous le ſeul ſilence
Qui ſoit difficile à garder.

COMPLIMENT

A M. Vaſſe, par Madame Guibert, en 1756.

Soit en vers ou proſe légere,
Iris avec mille agrémens,
Trace nos doux amuſemens;
Et ſon ſeul but eſt de me plaire.
Cependant applaudi d'un délicat auteur;
Zoïle manquoit à ſa gloire,
L'envie eſt où git le bonheur;
Mais tel croit détruire un vainqueur,
Qui ne ſait, malgré ſoi, que ſonner la victoire.

COMPLIMENT

Ou Bouquet à N... en lui envoyant une pendule, par M. Vaſſe, en 1755.

N'Est-il qu'une heure, un jour, pour vous offrir mes vœux?
Chaque jour eſt pour moi le jour de votre fête,
Chaque inſtant vous offre à mes yeux

Que la pendule ſonne, ou bien qu'elle s'arrête,
Mon cœur n'en eſt pas moins occupé de ſes feux.

COMPLIMENT

Et Etrennes à N... retirée à la campagne, depuis plusieurs mois, 1754.

AU nom de la ſociété,
Iris, bon jour, bon an, gaité:
D'une longue ſuite d'années
Commencez aujourd'hui le cours.
Nous vous deſirons tous d'heureuſes deſtinées;
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours:
Ne nous oubliez point; ſongez que l'on vous aime.
Répondez à nos vœux, & faites-en de même.
Tels ſont ceux que nos cœurs ont toujours faits pour vous:
Nous nous perſuadons qu'ils répondront aux vôtres;
Un ſeul nous reſte encor: qu'il nous ſeroit bien doux!
C'eſt de vous voir, Iris; nous n'en ferions plus d'autres.



COMPLIMENT

Et Portrait de Mademoiselle Emilie..par M. André de Marseille, 1756.

JE peins dans ce triste tableau
Le portrait & le sort de la jeune Emilie;
Graces qui l'aviez embellie,
Guidez ma main, & mon pinceau.
Belle sans ornement, modeste en sa parure;
Emilie ignoroit le pénible embarras
De recourir à l'imposture,
Pour orner ses tendres appas.
Elle les devoit tous à la simple nature,
Le ciel dans son esprit avoit mis la douceur;
Les graces sur son front, la vertu dans son cœur.
Du flambeau de la foi sa raison éclairée,
N'étudioit sans cesse, & ne vouloit savoir
Que la loi de son Dieu, trop souvent ignorée,
Ses oracles sacrés, son culte & son devoir.
Déja l'hymen soumis lui portoit son hommage;
Jaloux du bonheur des mortels,
Le ciel qui la forma, réclame son ouvrage:
Sur cet astre naissant un funeste nuage
Epaissit ses voiles cruels:
Il s'éclipse; l'amour soupire:
Le monde qui la perd, la regrette & l'admire;
Et l'humble piété lui dresse des autels.



COMPLIMENT

A M. de la Bourdonnaye, élu Syndic des Etats de Bretagne, par M. des Forges Maillard, en 1755.

POUR ſeconder un chef brillant par ſon mérite,
Son eſprit lumineux, ſa candeur & ſa foi :
Les uns diſoient tout haut, les autres à part ſoi :
Il faut à nos Etats un Syndic qui l'imite.
Sur cela, Bourdonnaye, on s'aſſemble, on médite,
On compte les talens requis pour cet emploi ;
Quand la ſûre équité qu'à ce choix l'on invite
Vient avec un conſeil élevé ſous ſa loi ;
Et peſant de concert les aſpirans d'élite
Trouve celui qu'on cherche, & le fait voir en toi.

COMPLIMENT LATIN

Par Sannazar, ſur la gloire de Veniſe, au deſſus de celle de Rome, 1660.

VIDERAT Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem & toto dicere jura mari.
I nunc, Tarpeias quantumvis Jupiter arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si Tiberim pelago confers, urbem aſpice utramque ;
Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

COMPLIMENT

A Madame la Prieure de ... le jour de St. Louis, jour de sa Fête.

LOUIS, regna sur un peuple fameux,
Dont il fut moins le prince que le pere,
Vous, vous regnez sur un troupeau nombreux,
Dont à bon droit on vous nomme la mère.
Ce grand Monarque eut toutes les vertus;
J'en vois en vous l'auguste parallele :
Vous vous cachez, le Prince brilla plus;
Sans nul éclat, vous suivez ce modele :
Sa piété, sa foi, son tendre amour,
Vous les avez, j'ose dire en ce jour,
Qu'en célébrant son illustre mémoire,
Nous consacrons des chants à votre gloire.

COMPLIMENT

A un anonyme de ...

LE suffrage d'autrui ne peut mieux nous flatter
Que quand le vôtre le couronne;
Et vous savez si bien chanter
Celui qui le reçoit, & celle qui le donne,
Que dans l'art de le mériter,
On ne vous compare à personne.



COMPLIMENT

Et portrait de deux Sœurs, en 1731; par M. le Roi de Nantes.

MERITER l'hommage de tous,
Ne chercher celui de perſonne :
Aux plaiſirs que l'amitié donne,
Borner leurs plaiſirs les plus doux :
Avec un cœur tendre & ſincère
Montrer au ſein de la gaité
Une vertu pure & ſévere,
La décence, la dignité :
Songer à ſe rendre eſtimables,
Et vouloir l'être ſans témoins :
Eviter de paroître aimables,
Sans pouvoir le devenir moins :
Reprocher même à la nature
Le don de ces attraits puiſſans,
Source ordinaire d'un encens
Que craint une ſageſſe pure :
Jeunes Beautés, voilà votre portrait ;
Mais que vois je ? en vous il fait naître
Un ſincere refus de vous y reconnoître ;
Vous y mettez le dernier trait.



COMPLIMENT

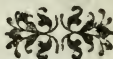
Pour mettre au bas du portrait de Madame... 1741.

DEs charmes de Doris toi qui crains le pouvoir,
Redoute encor ces traits de l'art qui les égale :
Cette riche peinture eſt la ſeule rivale
Que l'original puiſſe avoir.

COMPLIMENT

De Mademoiſelle La Louptiere à un anonyme, en 1756.

VOus diſſimulez trop, daignez un peu m'entendre,
Non moins délicat qu'ingénu,
Peintre diſcret, poëte tendre,
Se montre à vos regards votre aimable Inconnu.
Quoi! le trouble qu'il vous expoſe
Seroit pour vous myſtérieux?
N'en devine-t-on pas la cauſe,
Quand on a votre eſprit, votre âge & vos beaux yeux?



COMPLIMENT

De M. de La Soriniere à une jeune Demoiselle taxée d'indifférence 1751.

A dix-huit ans
Trop de bon ſens
Rend les talens
Bien moins brillans,
Bien moins piquans.
Etourderie,
Vive ſaillie,
Grain de folie,
Plairont bien mieux
Aux envieux
De ces bas lieux,
Qu'un ſérieux,
Qui ſelon eux
Rend dédaigneux,
Faſtidieux,
Froid & peu tendre.
Ces bons Meſſieurs,
Gens ſourcilleux,
Gens pointilleux,
Prêts à reprendre,
N'ont pu comprendre
Que le bon ton,
Loin du jargon,
Se fait entendre
A la raiſon.
Pour vous, Liſon,
Qui ſans façon,

Dans la nature
Aimable & pure
Puiſez ce ton.
Votre figure
Sans impoſture,
Votre parure
A l'aventure
Font l'uniſſon.
C'eſt l'harmonie
Du ſentiment
Par ſympathie,
Analogie,
Qui concilie
Si doucement
Ce goût charmant,
D'une Délie,
D'une Lesbie,
Pour ſon amant.
C'eſt ce qui lie
Intimement,
Etroitement,
Un cœur conſtant.
Douce allégreſſe,
Regnez ſans ceſſe;
Et que les ans
Soient des momens
Tout intéreſſe
Un jeune cœur:
La moindre fleur
Devient faveur.
Dans le bel âge
Le badinage
Eſt un hommage
Fait au bonheur.
La tendre eſtime
Qui nous anime

Vient

Vient à son tour
Servir l'amour,
L'indifférence
En sa présence
S'évanouit.
Lors la constance
Marche & s'avance
A petit bruit :
Le cœur l'encense,
L'amour sourit.

COMPLIMENT,

Au bas du portrait de M. de Maupeou, premier Président du Parlement de Paris, en 1757.

L'Equité, la candeur, l'amour de la patrie ;
De son ame élevée augustes attributs,
Ont gravé dans nos cœurs son image chérie,
Et placent ses hauts faits au temple des vertus.

COMPLIMENT

Au bas du portrait de Monseigneur le Duc d'Orléans, né le 12 Mai 1725.

Malgré tous les plaisirs d'une aimable jeunesse,
Et les nœuds d'un hymen formé par la tendresse,
Ce Prince incapable d'effroi,
Au milieu des dangers dont Bellone est suivie,

S'eſt déja fait honneur de hazarder ſa vie,
Pour cueillir des lauriers ſur les pas de ſon Roi.

COMPLIMENT,

Sur la nobleſſe de M. Morand, premier Chirurgien de la Reine, 1753.

NOus voyons des Guerriers la naiſſance annoblie,
Pour avoir immolé ſous leurs ſanglantes mains
Les jours de mille & mille humains.
Par des traits immortels de ſageſſe infinie,
Un Roi cher à la France, & né pour ſon bonheur,
Louis récompenſa Morand du même honneur,
Pour avoir dans ſon art, utile à la patrie,
De plus d'humains encor ſu conſerver la vie.

COMPLIMENT,

A Madame de Br . . . 1756.

EMBELLIR un eſprit ſolide
Par les charmes de la gaité :
Prendre le jugement pour guide,
Et pour flambeau la vérité :
A la douceur du caractere,
Aux talens, aux graces, aux ris
Allier l'heureux don de plaire,
Savoir garder & choiſir ſes amis :
Sur les pas de Bernard folâtrer avec grace;
Suivre Voltaire & le hardi Milton.
Au double ſommet du Parnaſſe :

Penser avec Locke & Nevvton;
Habiter tour à tour l'Olympe & l'Hélicon;
A ces traits réunir encore
Des yeux charmans qu'en secret on adore;
Sans doute la postérité
Croiroit ce portrait enfanté
Dans les accès d'un amoureux délire,
Ou par le caprice inventé,
Si j'avois peint tout autre que Thémire.

COMPLIMENT

Ou monument de vénération & d'estime, à la mémoire du Président de Montesquieu, par M. des Forges Maillard en 1755.

Sur des aîles de feu, législateur divin,
Ici dans ses œuvres sublimes,
Dont l'univers respecte & vante les maximes,
L'illustre Montesquieu que mon œil suit en vain,
S'éleve, aigle rapide; & franchit les limites
Qu'à l'effort des mortels, par un rempart d'airain,
La loi du ciel jaloux sembloit avoir prescrites.
Là naïf, délicat, léger, tendre, badin,
Mais toujours avec choix, sentiment, élégance,
Les Graces & les jeux, pour peindre ce qu'il pense,
Apprêtent ses couleurs, & conduisent sa main.
Montesquieu que la France admire, aime, & regrette;
Chacun en soupirant répete,

En tous lieux à l'envi ton éloge & ton nom ;
Et ne ſait, étonné d'un ſi rare aſſemblage,
A tes vaſtes talens lequel doit davantage,
De l'eſprit ou de la raiſon.

COMPLIMENT

En Madrigal, à une inconnue, par M. de la Soriniere, en 1757.

QUELLE eſt donc cette Delphinire
Qui de la Suze imitant les chanſons,
Des ſons touchans de ſon aimable lyre,
Vient étonner nos Apollons ?
Déja les Nymphes du Permeſſe
A l'envi couronnant ſon front,
Récompenſent dans la jeuneſſe
Le ſavoir d'un vieillard profond ;
Et l'enfant aîlé de Cythere,
Couvert des ombres du myſtere,
Plus d'une fois m'a demandé ſon nom.

COMPLIMENT

Sur le Mariage de Mademoiſelle de Richelieu, avec M. le Comte d'Egmont, 1757.

OMBRE de Richelieu, je t'évoque en ce jour ;
Quitte pour un moment ton glorieux ſéjour.
Nos encêtres t'ont vu le ſoutien de la France ;

Et l'ame de tous ſes projets :
Tu fis concevoir aux ſujets
Ce que doit être un Roi qui connoît ſa puiſſance.
T'offrir de faire un bien, c'eſt te faire ſa cour ;
Viens ſigner avec nous un traité d'alliance
Entre l'Hymenée & l'amour :
De ce rare traité chacun ſent l'importance ;
Seul il peut décider du bonheur des mortels ;
Et nous ne verrons plus aux pieds de nos autels
Des vœux formés par l'imprudence,
L'intérêt ou la complaiſance :
Sophie & Caſimir ne ſuivent que leur cœur,
Tout le monde applaudit d'avance à leur bonheur
L'égalité de la naiſſance,
Jointe à celle des ſentimens,
Promet à ces époux amans
Plaiſir, fidélité, conſtance.
Nos faſtes parleront de cet auguſte jour ;
Rien ne pourra troubler leur belle deſtinée ;
Les graces & l'eſprit ſignent pour l'Hymenée ;
L'honneur & la vertu vont ſigner pour l'amour

COMPLIMENT

A un Anonyme, en 1752.

ESPRIT vaſte, ſublime,
Tendre, ingénu, fécond,
Délicat anonyme,
Pourquoi ce ſilence profond ?
Eſtes-vous las de notre eſtime ?
N'avez-vous plus ſujet de répandre des pleurs ?

Ah ! puiſque nous avons partagé vos malheurs ;
Faites-nous partager auſſi votre allégreſſe ;
Quand on chante ſi bien, on doit chanter ſans ceſſe.

COMPLIMENT LATIN

Pour fleurir N ... 1741.

DENT alii flores; pater, accipe pignus amoris ;
Non u ſus, ſed cor talia vota facit.

COMPLIMENT

A M. Manduel, très digne Curé de St. Roch, 1765.

DEs devoirs de ſon miniſtere
Quel plus exact obſervateur ?
Pour faire aimer ſon caractere
L'humanité forma ſon cœur :
En lui l'orphelin trouve un pere,
Et l'indigent un bienfaiteur :
Son zele encor plus loin l'engage ;
Le ſuperbe temple du Sage
Par ſes ſoins ſemble reproduit :
La beauté d'un ſi noble ouvrage
Fera revivre d'âge en âge
Le grand paſteur qui l'a conduit ;
Et dans les faſtes de l'hiſtoire,
Ses hauts deſſeins & ſes vertus

Lui donneront la double gloire
D'être Salomon & Titus.

COMPLIMENT,

Adressé à Madame la Comtesse de la Croisette, le 15 Août 1766.

MADAME,

QUE de ma tendresse en ce jour
Ces douces odeurs soient le gage.
Je sens que quand ma main offriroit davantage,
Mon cœur n'auroit pas plus d'amour.

COMPLIMENT

De M. l'Abbé de Ferriere à M. de Ferriere, son pere, Avocat au Parlement de Paris, le 4 Octobre 1766.

D'UN pere chéri, respecté,
C'est peu de tenir la naissance;
Il accroît ma reconnoissance
Par ses bienfaits, par sa bonté;
Sans plaindre tems, soins & peines,
Il veut que sous ses yeux j'apprenne
La route qui mene aux vertus :
Ce tendre pere fait bien plus,
Lorsque pour m'en montrer l'exemple,
Il m'ouvre un cœur où je contemple
Celles qu'il pratiqua toujours;

Et que l'attention ſuivie
Dont rien n'altere l'heureux cours,
Lui fait encore tous les jours
Me donner une autre vie.

ENVOI

De Madame de Ferriere à ſon époux.

D'Apollon quêtant le ſuffrage,
Je voulois d'un encens flatteur
Vous préſenter la douce odeur ;
Quand l'amour blâmant ce langage,
M'a dicté le ſincere hommage
Que vous offre mon tendre cœur.

COMPLIMENT

D'un enfant à ſon pere, ou à ſa mere, le jour de leur fête 1759.

N . . .

Qu'en ce beau jour, votre franchiſe admette
Mes tendres vœux pour vous, ſanté toujours parfaite,
Point de chagrins ; des jours longs & brillans ;
Mille plaiſirs & toujours innocens :
Voilà les fleurs que mon cœur vous ſouhaite.



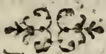
AUTRE
Au nouvel an.

AU nouvel an que la franchiſe admette,
Mes tendres vœux pour vous ; ſanté toujours
parfaite ;
Point de chagrins, des jours longs & brillans ;
Mille plaiſirs, ſans ceſſe renaiſſans :
Voilà les biens que mon cœur vous ſouhaite

AUTRE
Du même, à N.... le jour de ſa fête.

N....

VOus voudrez bien me permettre, le jour de votre fête, de venir vous préſenter ce petit bouquet, foible, mais juſte tribut de mon cœur ; également que les vœux ſinceres que je fais & ferai toute ma vie pour votre conſervation & pour celle de N... Je ne ſais ſi j'exprime tous les ſentimens de mon cœur pour vous, du moins j'oſe, N... vous témoigner tout ce qu'il m'inſpire, avec le profond reſpect, & la vénération du plus ſoumis de tous les enfans.



AUTRE

D'un fils à sa mere, au nouvel an. 1766.

Madame & chere Maman,

DÉPOSER à vos pieds mes hommages respectueux, & les vœux les plus sinceres, pour tout ce que je vous dois, & pour tout ce qui peut vous plaire; n'est point le tribut de l'usage, c'est celui de mon cœur: oui, ma très-chere mere, tous les tems de l'année sont ceux des sentimens que vous m'avez inspiré. Permettez-moi donc de vous en renouveller les assurances, & celles du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Ma très-chere Mere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils N....

COMPLIMENT

A la Société des Sciences de Châlons sur Marne, par M. de La Louptiere, en 1756

MESSIEURS,

LORSQUE je me propose de vous entretenir sur le sujet qui nous rassemble, je vous parois sans doute rempli d'une confiance téméraire;

mais dans ces momens où les beaux Arts prennent une possession solemnelle de toute la province, ne doit-il pas m'être permis de compter un peu sur leurs faveurs ?

Vous par qui des travaux si vastes
Verront éterniser leur cours,
O Muses, gravez dans vos fastes
Le plus fortuné de nos jours ;
Nos vœux sont accomplis ; vous réparez vos pertes :
De votre temple enfin les portes sont ouvertes.
Depuis que le dieu du génie,
Des oracles de la patrie
Consacre parmi nous les succès éclatans,
Tout citoyen s'empresse à lui rendre les armes :
Les plaisirs de Comus usurpent moins d'instans ;
Et les coups du hazard n'ont plus les mêmes charmes ;
S'assurer avec leurs neveux
Ce dernier trait de ressemblance,
Et dont les talens moins heureux
Ont manqué jusqu'ici de force ou de constance.
Il nous guidera d'âge en âge,
Ce flambeau des talens allumé par nos mains ;
Un augure flatteur brille sur le visage
De nos dignes contemporains.
Sexe aimable, dont les suffrages
Excitent nos voix & nos jeux,
Pour orner un cercle de Sages,
Il suffit aujourd'hui d'un regard de vos yeux.
Si vers nous ils laissent encore
Echapper un subtil rayon,
Ce n'est plus que pour faire éclore
Les fruits heureux de la raison.
Puissions-nous dans notre art conserver quelques traces

De ce goût délicat qui peut seul vous flatter,
Votre aspect en ces lieux nous apprend que les Graces
Ne doivent jamais nous quitter.

AUTRE

Du même à MM. de l'Académie des Sciences, le jour de sa réception, en 1756.

OUI, dans vos doctes jeux que me sert d'être admis,
Lorsqu'à regret Phœbus m'inspire ?
Oui, c'est peu de vous plaire, il faut que vos amis,
Dans l'art de parler & d'écrire
Puissent devenir vos rivaux ;
Et voler sur vos pas au temple de Mémoire ;
Ce n'est qu'en partageant vos sublimes travaux
Qu'on peut partager votre gloire.
Dans ce nouveau Lycée agréable & profond,
On ne voit point regner ce préjugé profane :
Votre éloquence le confond,
Et votre exemple le condamne.
Le vainqueur de Laufelt * de sa main triomphante
Daigne cultiver vos lauriers ;
Et déja leur tige naissante
Sur son auguste front sert d'exemple aux guerriers.
Que Bellone pour lui ferme sa main sanglante.

* Le Prince de Clermont.

Qu'il vive ce héros qui du ſein des hazards
Enfante parmi nous les favoris des Arts ;
Dans ſes récits immortaliſe
Des prélats vertueux qui furent à l'envi,
Dans les premiers tems de l'Egliſe,
Ce que Choiſeul eſt aujourd'hui :
Aux héros les plus renommés
Marque leur place dans l'hiſtoire ;
Et dans le cercle étroit qui les tient renfermés
Détruit ou venge leur mémoire ;
Sait à leur cohorte ſubtile
Oppoſer un double rempart ;
Et nous faire admirer ſous les traces du ſtile
Les profonds myſteres de l'art.
Quelques-uns franchiſſant des routes épineuſes,
Athletes couronnés dans de ſavans combats,
Décorent nos lambris de palmes glorieuſes,
Qu'ils cueillent chaque jour en différens climats.
Un ſeul eſprit formé de mille eſprits enſemble,
Y regne avec honneur juſques dans l'avenir,
Le principe qni les raſſemble
Eſt digne de les ſoutenir.
L'amour des Arts n'étoit chez moi
Qu'un ſimple goût dicté par la nature,
Vous m'en avez fait une loi :
Sans crainte & ſans péril j'en accepte l'augure :
Je m'apprête à jouir des ſuccès les plus doux ;
Et pour les aſſurer par des ſoins plus fideles,
Troupe ſavante, c'eſt chez vous
Que je veux puiſer mes modeles.



AUTRE

En réponse au Compliment précédent; par M. Suiger, en 1756.

MONSIEUR,

DANS le dessein où nous sommes de rassembler les enfans de la patrie, pour travailler conjointement & plus efficacement à en soutenir la gloire, la Société pouvoit-elle ne pas être flattée du desir que vous avez marqué de lui appartenir. Vos Poésies depuis long-tems en possession de plaire, prouvent d'une maniere invincible que le génie est de tous les pays, & les éloges qui leur ont été donnés, sont d'autant plus honorables pour celui où vous avez pris naissance, qu'ils paroissent moins suspects. N'enviez point aux auteurs à qui vous les devez, le plaisir d'être ignorés : le voile dont ils se couvrent n'ôte rien à la force de la vérité : les applaudissemens du public ne sont pas de la nature de ces suffrages équivoques, qu'il est facile de surprendre : juge impartial, il ne prononce qu'après l'examen; & n'accorde son admiration qu'à ce qui mérite d'être essentiellement admiré.

Je n'entrerai à cet égard dans aucun détail : la difficulté du choix m'embarasseroit plus que le soin de caractériser vos ouvrages. D'ailleurs que pourrois-je apprendre à vos lecteurs dont ils ne soient mieux instruits que moi-même ? Ne sait-on pas que tour à tour galant & badin,

tendre & pathétique, philoſophe & cenſeur, vous ſavez également éclairer, amuſer & inſtruire. Niera-t-on que vous ne poſſédiez au ſouverain degré le ſecret d'élever & d'embellir les moindres ſujets ? Le tour heureux que vous donnez à vos vers, la force & la nobleſſe des images, le mêlange agréable des couleurs, la délicateſſe des nuances ne laiſſent rien à déſirer dans vos tableaux ; & feront éternellement douter qui de la nature ou de l'art conduit, anime votre pinceau.

S'agit-il de décrire les agrémens d'une campagne chérie, ou les douceurs d'un commerce aimable ; de dépeindre ce mérite ſuperficiel, aujourd'hui ſi fort à la mode, ou de rendre hommage aux vrais talens ; partout on retrouve cette élégante ſimplicité qui conſtitue les charmes de la belle poéſie.

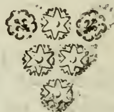
Vos regrets ſur la perte d'un frere, ami des Lettres, ont prouvé que dans votre maiſon le goût eſt un bien héréditaire, tranſmis avec la nobleſſe du ſang ; les traits ingénieux ſous leſquels vous avez tracé au plus grand des rois l'hiſtoire de votre enfance, ont achevé de faire connoître ce qu'on doit penſer d'un accident qui ne vous a fermé la carriere de vos ayeux, que pour vous donner la gloire d'en ouvrir une plus rare à votre poſtérité. Il ne faut que vous lire & vous entendre, pour admirer en vous le brillant aſſemblage de toutes les qualités du cœur & de l'eſprit.

Que ne m'eſt-il permis de publier ce que vous m'en avez laiſſé appercevoir ! mais je craindrois que la main d'un confrere ne parût un peu ſuſpecte dans un ſi beau portrait. C'eſt aux ouvrages à parler de leur auteur. Les vôtres, Mon-

ſieur, en diront plus que je ne pourrois exprimer. Les éloges de la ſcience & de la probité ; les maximes de ſageſſe & de vertu qui y ſont répandues, formeront en votre faveur le témoignage le plus complet.

Eleve & rival de l'homme le plus modeſte, on verra que marchant ſur les traces de cet illuſtre maître, & digne héritier de ſon goût, vous avez, comme lui, conſacré vos veilles au triomphe de l'honneur & de la vérité. Ceux qui aiment partout l'ordre & la décence n'auront point à rougir pour vous des écarts téméraires d'une muſe licentieuſe, ni à vous reprocher d'avoir proſtitué votre plume par des écrits indignes d'un homme de bien.

Juſqu'à préſent libre dans vos amuſemens, ami du plaiſir, vous avez ſuivi, comme l'abeille, un goût volage & fleuri ; votre aſſociation va déſormais vous impoſer des devoirs. L'ardeur que nous vous connoiſſons pour le travail, & votre amour pour la patrie nous ſont de ſûrs garans de l'exactitude que vous apporterez à vous en acquitter. Préſent à nos aſſemblées par les ouvrages que vous y enverrez, vous partagerez le zele qui nous anime : vous aiderez enfin à célébrer les vertus du Prince qui nous raſſemble.



AUTRE

A M. de la Louptiere, sur la mort de son frere, l'Abbé de Maupertuis Relongue, en 1756.

OUI ces vers, enfans de ton cœur,
Cette image où j'ai vu le deuil de la sagesse,
Les pleurs, les cris du sang & la juste douleur,
Ce tableau qu'ont tracé la main de la tendresse,
Et le pinceau de la candeur,
En venant désoler mon ame,
La percent d'un trait enchanteur.
La Louptiere, j'y sens avec des nœuds de flamme,
Regner le sentiment vainqueur;
Non loin de tes aimables rives:
Né dans le sein fameux de ces antiques murs, *
Où de la Vesse on voit les Nayades captives
Verser enfin leurs ruisseaux purs;
Amant de ta muse chérie,
Citoyen des mêmes climats,
Mon ame en ta faveur dès long-tems attendrie
De cet amour sacré qu'allume la patrie,
Nourrissoit les feux délicats.
De la séduisante imposture
Ma tendresse ignoroit le fard & les couleurs;
Sur l'autel des talens je couronnois de fleurs
Ces vers, ces purs écrits, échos de la nature,
Où tu peins l'amitié, l'amour, leurs tendres pleurs;

* Rheims.

Inconnu je t'aimois dans l'ombre du ſilence ;
Je te cachois mon zele, & j'en ſavois jouir :
Tu viens de réchauffer ſa douce violence,
Et ſon excès va me trahir.
Mais de l'amitié la plus tendre,
Qui peut ſans d'injuſtes efforts,
Te cacher les faveurs, les aimables tranſports,
Les larmes que t'arrache, & que je vois répandre,
Ce frere dont encor tu pleure le trepas,
Les roſes, les lauriers dont tu couvre ſa cendre,
Tes regrets, tes ſoupirs, tes douloureux combats,
Des vertus, des Graces fidelles
T'ouvrent le ſuffrage & les bras,
Et de guirlandes immortelles
Vont ſemer tes jours & tes pas.
Que d'autres par les traits du clinquant & des fables
Croyant éterniſer des noms ſouvent flétris,
De l'écorce de l'art colorent leurs écrits ;
Aux yeux du ſentiment en ſont-ils plus aimables ?
Ils ne ſavent que plaire, & tu nous attendris.
Oui, c'eſt par des tributs plus chers, plus deſirables,
C'eſt par des larmes adorables,
Filles de la nature & de la vérité,
Qu'aux héros de ton cœur, mortels irréparables,
Tu donnes l'immortalité.
De douleur & d'amour ces offrandes ſublimes,
Les fleurs dont ton bras attriſté
Couronne le tombeau de ces cheres victimes,
Le parfum de l'humanité,
Tréſor né dans ton cœur, épanché dans tes rimes,
Voilà quels attraits légitimes
De mon cœur enchanté des richeſſes du tien,
Redoublant les feux anonymes,

M'attachent pour jamais à ce charmant lien.
Parmi les molles étamines
Qu'ouvre la jeune rose aux regards du matin,
Telle qu'on voit l'abeille en ses douces rapines,
S'enivrant de nectar & d'essences divines,
Dormir en paix sur ce beau sein;
Dans ta pure Philosophie,
Tel puisant chaque jour mille charmes offerts;
Du retour que j'attends, & du nœud qui me lie,
Je veux prolonger les concerts.
Pourrois-je briser d'heureux fers?
La gloire des talens, & l'effroi de l'envie,
Le feu sacré des cœurs passe dans le génie:
Et dans quel sein plus vertueux
Pourrois-je déposer mes vers & ma tendresse
De l'esprit & du cœur la flamme, la richesse
N'est chez toi du savoir ni l'orgueil fastueux,
Ni le masque de la sagesse:
Mortel aimable pour ton sang,
Quels biens! quel auguste partage!
Tels que la noblesse & le rang,
Les vertus & le goût sont des droits d'héritage;
Vous en êtes la preuve, ô sa charmanre sœur!
O, vous jeune Sapho, que mon pays adore;
Et toi l'objet de leur douleur,
Toi pour qui leur sensible cœur
De ta perte blessé s'afflige & saigne encore.
Entre l'étude & les amours,
Parmi la raison & les graces
Sans ridicule, sans grimaces,
Vous couliez en paix vos beaux jours:
O disgrace! ô rigueur! un funeste nuage,
L'ombre du noir trépas en vint troubler le cours.
La Louptiere, à tes yeux j'en rappelle l'image;
Pardonnes: du berceau dans la tombe entrainé,
Maupertuis, cet aimable sage,

Ce fils du ſentiment, ce frere infortuné,
L'honneur, l'exemple de ſon âge,
Et ſi digne du jour, & ſi-tôt moiſſonné,
Exige qu'à tes pleurs je mêle un tendre hommage.
Il n'eſt plus: l'éternelle nuit,
Le gouffre du néant engloutit ſon aurore:
L'amour & le charme de Flore,
Tel un beau lys qui lui ſourit,
Flétri par l'Aquilon qui paſſe & le dévore,
Brille un jour, & s'évanouit.
Que dis-je! la parque cruelle
Ne rompt des ſens groſſiers que les épais reſſorts;
L'eſprit, la divine étincelle,
Ne tombe point au rang des morts;
Et par d'ineffaçables traces,
Dans le ſanctuaire des Graces,
Conſacrant ſes chers favoris,
Le Dieu puiſſant des Arts aimables,
Malgré l'âge, le ſort & ſes loix implacables,
Eterniſe leurs noms chéris.
Ne crains donc point que l'ombre noire,
L'affreux ſilence des tombeaux,
De l'ami dont tu peins la gloire,
De ce frere embelli des titres les plus beaux,
Puiſſe envelopper la mémoire:
Aux ſoupirs des tendres Saphos
Uniſſant mes rimes ſinceres,
Des Dieux de l'Hypocrene & des Dieux de Paphos,
J'exciterai les voix légeres,
Et la guitare & les pinceaux.
Ainſi des mains de la tendreſſe,
Gravé ſur les lambris d'une immortelle cour,
Son nom, ſa riante ſageſſe,

Brillera jusqu'au dernier jour,
Dans les Archives du Permesse,
Et dans les fastes de l'amour.

AUTRE

De condoléance, ou Epître à M. de la Louptiere, sur la mort de M. le Gras de Vauberscy, Lieutenant des Maréchaux de France, en 1757.

QUOI ! toujours des nymphes funebres,
De l'autel des lugubres Dieux,
Louptiere, faudra-t-il que ma muse à tes yeux
Emprunte pour attraits les voiles, les ténebres ?
Faudra-t-il que toujours excité par les pleurs,
Son luth fait pour chanter les ris & l'allégresse,
Serve d'organe à des malheurs ;
Et sous les doigts de la tristesse,
Soupire des chagrins & de vives douleurs ?
Hélas ! de cette chaîne aimable
L'ouvrage fortuné des Arts & des Amours ;
De ces nœuds enchanteurs d'un Hymen adorable,
Où dans un calme inaltérable,
Relongue & Vauberscy devoient couler leurs jours,
Je suppliois les Dieux d'éternifer le cours.
Qu'ils vivent, disois-je avec joie ;
Qu'ils vivent, de leurs jours charmans
Que les heureux fuseaux couverts d'or & de soie,
Ne soient qu'un long tissu de gloire & d'agrémens.
Amours, Muses, vertus, déités immortelles,
Mettez à l'ombre de vos aîles

De ces nouveaux époux l'eſprit & les appas.
Lancez en eux des traits. Soufflez des étincelles
De vos feux vainqueurs du trépas.
Les cœurs à vos cultes fideles,
Comme nous ne doivent-ils pas
Eviter du tombeau les atteintes cruelles ?
Je le diſois : à nos diſcours,
A nos vœux inquiets pour des faveurs ſi belles,
Bientôt les Dieux ſe montrent ſourds.
O triſteſſe ! ô douleur, hélas ! trop légitime !
De gloire, de plaiſirs, d'honneurs environné ;
Dans le ſein des amours, de myrthe couronné,
Vauberſcy voit la mort le prendre pour victime.
Digne objet de nos chants flatteurs,
L'arrêt de la Parque jalouſe
A ſa jeune & charmante épouſe,
L'arrache après ſix mois de charmes, de faveurs.
Sur ce lien ſi cher & du goût & des graces,
Envain j'eſſayois des accords ;
Ce trépas, cher ami, le comble des diſgraces,
De mon luth enjoué glace tous les reſſo[rts].
Oui, crois-moi, Vauberſcy deſcendu chez les morts,
A de mes Muſes, ſur ſes traces,
Entraîné tous les ris, tous les légers tranſports
Son deſtin a flétri leurs charmes,
Au fond de mon cœur attriſté.
Tu le perds ; je le pleure & j'en fais vanité.
Heureux qui mouille de ſes larmes
L'autel du ſentiment & de l'humanité !
Et puis-je à ce mortel enfant de ma patrie,
Puis-je à l'amateur du génie
Refuſer de mon cœur l'hommage & les égards ?
Le goût, l'aimable poéſie,
Le chant, l'éloquence, les Arts,
Ces Dieux à qui je ſacrifie,

Tour à tour occupoient ſon ame & ſes regards.
Par leur triomphe même il termine ſa vie.
Pour ce cœur généreux, lorſqu'il tombe au cercueil,
C'eſt peu des éloges vulgaires,
Des tributs dont le fol orgueil
S'efface avec l'éclat des flambeaux funéraires :
Du talent dont ſa main couronna les autels :
De nos Arts dont il fit la gloire,
Par des ſuffrages ſolemnels,
Au culte, au ſoin de ſa mémoire,
Conſacrons le tréſor & les fruits immortels.
Si la voix des Muſes plaintives
Peut percer, peut franchir la nuit du monument,
Que l'écho de leurs bords lui porte aux ſombres rives
L'hymne, les cris du ſentiment;
Des roſes, des lauriers du Pinde & de Cythere.
Non moins digne à jamais que cet aimable frere,
Q... ous a vu gémir de ſes deſtins cruels :
Que l'aſyle où ſon ombre chere
Repoſe avec les Dieux dans leurs bras paternels,
Devienne pour l'hymen un ſacré ſanctuaire;
Et que l'œil des amours, que l'amitié ſincere,
Y verſe des pleurs éternels :
Mais en arroſant de nos lames
Les tombeaux, la cendre des morts,
Pour les contempler ſans allarmes,
Faiſons nous d'utiles efforts.
Ces manes, ces débris ſont l'école du ſage :
Dans leur ſéjour d'effroi, par la nuit habité,
Oſons au matin de notre âge
Sur le front du trépas lire la vérité :
Songeons qu'il eſt une furie,
Dont la main ſans pitié s'arme d'un noir ciſeau;

Et qu'enfin la plus belle vie
N'eſt que la route du tombeau.

Un fils conſolera plus amplement Madame de Vauberſcy ; le Ciel le lui a donné, ou le lui doit, s'il eſt ſenſible aux vœux du ſentiment. Si cet enfant cher à tant de cœurs, eſt encore attendu, qu'il paroiſſe à la vie, ſans coûter trop de douleurs au ſein qui le renferme. Qu'il éterniſe par un long amas de jours la gloire & le mérite de ſon extraction. Qu'il ſoit enfin l'image aimable du pere qu'il ne verra point.

Que l'aſtre du bonheur, l'étoile des amours
Luiſe & préſide à ſon aurore.
Et digne de ſon nom qu'il aime, qu'il adore
La moitié qui lui reſte encore,
Des tendres auteurs de ſes jours.

AUTRE

Ou réponſe de M. de la Louptiere au Compliment précédent.

J'AI reçu, Monſieur, avec tranſports les nouvelles preuves de votre talent pour la poéſie, & de votre attachement pour un compatriote qui placera toujours une amitié telle que la vôtre au rang des titres les plus beaux dont il puiſſe être décoré. Votre Epître a excité ſi vivement dans mon cœur le ſouvenir de ſes pertes ; & j'ai tant de raiſons de juger de celui de Madame de Vauberſcy par le mien, que je ne puis me réſoudre à lui mettre ſous les yeux une peinture ſi touchante, avant le terme de nos craintes pour

le seul gage qui lui reste d'un amour aussi tendre qu'infortuné.

Un époux si digne de l'être
Mérite les regrets qui viennent d'éclater.
Je vous appris à le connoître ;
Vous m'apprenez à le chanter.
Cet illustre roseau dont le noble feuillage
Fixoit les yeux de l'univers,
N'a pu résister à l'orage ;
Depuis ce funeste revers,
Le fidele dauphin gémit sur le rivage ;
Mais par les chants flatteurs d'un nouvel Arion,
Notre douleur est suspendue ;
Et jusqu'aux bords de l'Achéron,
Au gré d'un tendre époux sa lyre est entendue :
L'ombre de Vaubersey dans l'éternel séjour,
Se console en secret de la perte du jour.
Pour les héros & pour les sages
Le trépas n'a plus rien d'affreux,
Lorsque sur les sombres rivages
L'encens fume encore pour eux.
Puissent les dieux auteurs d'un si tendre hymenée,
Dont la Parque a rompu les nœuds,
Ne pas trahir la destinée
De ce gage chéri, prêt à remplir nos vœux.
Qu'il suive, j'y consens, les traces de son pere ;
Juge & modele de l'honneur ;
Mais qu'il sache mieux que sa mere,
D'un penchant dangereux défendre un jour son cœur :
Que docile à sa voix, il s'instruise sans cesse
Par le récit de sa douleur :
Qu'il n'imite pas sa tendresse,
S'il doit imiter son malheur.

Et si je fais encor quelques vœux pour sa gloire,
Qu'il vive pour chérir le Temple de Mémoire.
Je croirai son sort assez beau,
S'il peut vous voir & vous connoître :
Déja la main des Arts éleve son Berceau ;
Peut-il trop se hâter de naître ?

COMPLIMENT

De tristesse, sur la mort de Madame Dugué de Bagnols, Comtesse de Tilliere, en 1756.

DUGUÉ ne vit plus sur la terre ;
Pauvres, qu'elle a nourris, pauvres, qu'elle a vêtus,
Vous perdez en elle une mere,
Nous un modele de vertus.
Grande, illustre par sa naissance,
Elle n'usa de sa puissance
Que pour le bonheur des mortels ;
Elle y fit servir ses richesses ;
Et de ses pieuses largesses,
On vit décorer nos autels.
Noble, tendre, compatissante,
Sa généreuse charité
Emut son ame bienfaisante,
Jusque sur les malheurs de l'infidélité :
Et par sa libéralité
Plus d'un zélé Missionnaire
Bientôt va porter la lumiere
De la Foi, de la vérité,
Aux lieux où le soleil commence sa carriere :

Le bonheur de l'éternité
Eſt ſans doute ſa récompenſe.
De ſi grandes vertus fondent cette eſpérance :
Le Dieu même de vérité,
Nous apprend que mourir à ſes devoirs fidele ;
Ce n'eſt que dépoſer le poids d'un corps rebelle,
Pour voler au ſéjour de l'immortalité.

COMPLIMENT

A un anonyme, 1756.

JE lutte contre l'infortune ;
C'eſt à vous de chanter les ris :
Ma Muſe ſeroit importune,
La vôtre charme les eſprits.
Vous ſavez trop qu'une inhumaine
Venoit de me coûter des pleurs,
Lorſque la vengeance, la haine,
Ont cauſé mes cruels malheurs.
Par un coup encor plus funeſte,
Le ſort va-t-il ſe ſignaler ?
Nul eſpoir, hélas ! ne me reſte :
Je vois du ſang prêt à couler.



COMPLIMENT

Ou réponse d'une Inconnue, au Compliment de M. de la Soriniere, en 1757.

DANS les douceurs d'un aimable hymenée,
Vous voudriez fixer ma destinée;
On ne vit onc compliment si flatteur.
Mais que pourtant vous souvienne, Seigneur,
Que ne suis riche, & que dans la campagne
N'ai de château, si ce n'est en Espagne;
Ou sur les bords de ce fleuve enchanteur,
Où si souvent vous fréquentez Horace.
De la jeunesse avec un peu de grace;
Un air naïf, un ton doux sans fadeur;
Voilà ma dot: le surplus est mon cœur.

COMPLIMENT

En bouts rimés, à la louange d'un Prélat, en 1719.

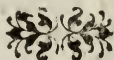
PLUS grand que les Prélats du Concile de Trente;
Plus d'esprit que n'en ont nos célebres quarante,
Tu nous charmes toujours dans ton bel entre tien:
Entre mille Orateurs P... seul est le mien.
Un seul de ses discours touche autant que cinquante;

Il fait plus de moiſſons, que n'en feroient ſoixante ;
Quel zele de Paſteur peut égaler le ſien ?
On le voit tout à tous, & ne manquer à rien.
Puiſſe Rome le voir au rang de ſes ſeptante ;
Clotho filer ſes ans au delà de nonante.
Le pécheur par ſes ſoins court au ſouverain bien ;
Fût-il à ſon ſalut moins ſenſible qu'un chien.

COMPLIMENT

Où réponſe à l'Auteur, ſur les mêmes bouts rimés, 1719.

Que d'encens, juſte Ciel ! tu m'en donnes pour trente :
Mes ans ſe ſont déja doublés juſqu'à quarante,
Sans que j'aie un talent qui ſoit égal au tien :
Parler eſt ton partage, & me taire eſt le mien :
Pour un vers que je fais, ta Muſe en fait cinquante ;
Te faut-il une rime, il s'en offre ſoixante.
Apollon de ton feu n'oſe approcher le ſien ;
Pour ta verve un ſonnet eſt un objet de rien.
C'en eſt fait, aux neuf Sœurs en joignit-t-on ſeptante ;
Duſſé-je vivre encor juſqu'à ſept cent nonante ;
Je renonce au Parnaſſe ; & je crois faire bien :
Rimer avec effort eſt un travail de chien.



COMPLIMENT

En bouts rimés, sur une belle & fervente Religieuse, 1735.

PLUS forte qu'un Hercule, en vainquant le Centaure,
Céleste, vous charmez les cœurs d'un seul coup d' œil :
Du grand monde plus craint que jadis Minotaure,
Vos vertus vous ont mis à l'abri de l'écueil :
Désormais contre lui guerriere comme un Parthe,
Vous lui ferez sentir qu'il n'est qu'un Iroquois,
Car vous savez unir Magdelaine avec Marthe;
Briser de Cupidon les traits & le carquois
Attachée à Dieu seul, comme le fruit à l'arbre,
Vous sentez qu'il est doux de lui faire la cour :
Votre ame pour le monde aussi froide qu'un marbre,
Par son zele paroît plus brûlante qu'un four.

COMPLIMENT

A un Abbé, & Général d'Ordre, 1750.

BEAU séjour,
Que ta Cour
M'édifie !
Chaque jour

De la vie
On vous prie,
Dieu d'amour,
Votre flamme
Brûle une ame
Tour à tour.
Loin du monde,
Votre paix
Eſt profonde :
Non jamais
Votre aſyle
Doux, tranquille
Ne reſſent
De l'orage,
Du naufrage
L'accident.
Solitude,
Ton étude
Rend les ſens
Innocens ;
Tes délices
Sont ſans vices,
Tes rigueurs
Sans langueurs.
Là la joie
S'y déploie :
En ce lieu
On ſe livre
Tout à Dieu :
Pour le ſuivre,
Quel honneur !
Quel bonheur !
Là les larmes
Ont des charmes ;
Et ſouffrir
C'eſt pâtir.

Oui, la pompe
Qui nous trompe
Ici bas,
N'y plaît pas.
Ces victimes
Font leur choix
Des maximes
De la Croix.
Le commerce
Qu'on exerce
Dans ces lieux,
Porte aux Cieux
Ces fideles,
Nuit & jour ;
Sur les aîles
De l'amour
Vont & volent,
Se consolent,
Dans ce bien ;
Doux lien,
Vrai, solide,
Qui décide
De leur sort,
A la mort.
Mais ma muse,
Ne t'excuse
De tenter
De chanter
Notre insigne
Et très-digne
Général,
Sans égal
De sagesse,
De justesse ;
Son esprit
Se nourrit

Des merveilles
De ſes veilles :
Quels ſecours !
Tous les jours
Sa lumiere
Seule éclaire
Son troupeau ;
Quel flambeau !
On deſire
Son empire :
Sa douceur,
Son humeur
Complaiſante,
Bienfaiſante :
Son bon ſens,
Sa droiture
Sont exempts
De cenſure.
Quoi de plus ?
En vertus,
Il excelle :
Par ſon zele
Il produit
Un grand fruit.
Muſe, acheve
Ton deſſein,
Et l'éleve
A ſa fin :
Mais la veine
D'Hypocrene,
Qui tarit,
T'interdit.



COMPLIMENT

En vers monorimes, à N... sur la ceremonie d'un Baptême, 1739.

MELPOMENE, rimons en ise;
Que ce beau jour l'on solemnise;
Puisqu'un grand Prélat de l'Eglise,
Un enfant nouveau né baptise;
Qu'une Duchesse en grace exquise,
En est la Marraine requise;
Qu'un Comte que l'on préconise,
Par son esprit & sa franchise,
En est le Parrain: sans remise,
Pour lundi la mesure est prise,
Après midi, l'heure est précise.
Nous y verrons une Marquise,
Dont les vertus l'on canonise:
De plaire au Seigneur elle vise;
Car sa grace la favorise,
Et la tient à ses loix soumise.
Mais, ma Muse, on se formalise,
Et l'on t'accuse de bêtise,
De taire un Abbé que l'on prise,
Dont le mérite on timpanise;
Que pour lui tout encens s'épuise.
A le louer tout t'autorise.
Revenons au Prélat. Qu'on dise
Que pour lui ta pointe s'aiguise;
Que ton Apollon l'éternise.
Dis: lorsqu'à parler il s'avise,
Fort à propos il verbalise;

Car d'un beau discours l'analyse
Avec son esprit sympatise ;
Un sauvage s'y civilise,
Un homme emporté s'humanise,
L'Etranger s'y naturalise ;
L'un quitte sa fainéantise ;
Et l'autre, eût-il la barbe grise,
Met un frein à sa convoitise :
L'amant reconnoît la sotise
D'un entretien qui scandalise ;
L'avare qu'on ridiculise
Sur son penchant qui le maîtrise,
Abandonne, non sans surprise,
D'un sordide gain l'entreprise :
Ma Muse, après semblable crise,
Je crains fort que rimes en ise,
Comme très-rare marchandise,
Ne sorte plus de ta valise.
Finissons par une devise
Qui la Duchesse immortalise,
Comme la fameuse Arthemise.
Que ces mots gravés on y lise,
Depuis la Loire à la Tamise ;
Et du Tage, bien loin de Pise ;
Fais qu'en tous lieux ces mots on lise
Cette Dame doit être admise,
Parmi celles qu'on divinise.



COMPLIMENT

En vers monorimes, ſur le Mariage de M. le Marquis de . . . avec Mademoiſelle de . . .

MUse, cherchons rimes en age,
Faiſons-en un bel étalage ;
Pour célébrer un mariage,
Qui doit être d'heureux préſage ;
Fait par . . . grand perſonnage,
Qui par ſon éloquent langage
Des Rois s'eſt acquis le ſuffrage :
Dont chacun rend bon témoignage.
Mais, Muſe, ton encens l'outrage ;
Et ce Prelat déja t'engage
De rendre au plutôt ton hommage
A . . . qui ſans partage,
Laiſſe ſon cœur en eſclavage
Chez . . . & belle & ſage.
On peut lire ſur leur viſage,
Que tous deux à la fleur de l'âge,
Feront long-tems très-bon ménage,
Et de leurs biens royal uſage.
Qu'ils en jouiſſent ſans dommage.
Coulant leurs beaux jours ſans nuage,
Sans procès, ſans le moindre ombrage :
Que dans ſon ſuperbe hermitage
. . . . l'honneur du veuvage,
Sans craindre des ans le ravage,
Les retenant comme en otage,
Les régale de bon potage,

D'excellens, mets & pour breuvage
D'un vin bien meilleur qu'à Carthage ;
Au dessert du plus doux laitage,
Et des beaux fruits du jardinage ;
Y joignant le friant frommage,
Parmesan, Brie ou Sassenage.
Mais laissons-là ce tripotage,
Muse, & sans faire aucun tapage,
En long habit sur ton corsage
Vole vîte, & fais ton message
Dans notre charmant voisinage,
En t'adressant à quelque Page,
Qui t'indique la belle cage
D'une Marquise à qui Menage,
Voiture & le savant Basnage
Céderoient en fait d'un ouvrage :
A l'entendre parler on gage,
Qu'elle a l'esprit pour appanage,
Et très-propre à ton badinage.
Mais pourquoi taire le courage
D'un Marquis du Dieu Mars l'image,
Qui dans les combats a fait rage,
Bravant les horreurs du carnage ;
Civilisant le plus sauvage,
Et le barbare anthropophage ?
Muse, avant de plier bagage,
Ou finir ton pélerinage,
Rends visite au plus haut étage,
Au Comte qui de plage en plage,
Sur les mers a fait maint voyage,
Dans les pays bien loin du Tage,
Clio, n'en dis pas davantage,
Et fixe ici ton air volage ;
Il est tems que l'on te soulage ;
Car déja s'éleve un orage
Qui menace d'un prompt naufrage

Ton vaisseau sans mât ni cordage ;
De peur de te mettre à la nage,
Et de perdre ton équipage ;
Crois-moi, regagne le rivage,
Et reviens vîte à l'abordage.

COMPLIMENT

En vers monorimes, à la louange d'un Prelat, 1730.

Muse, quitte ton air rustique,
Et rêveur & mélancholique,
Qui tient un peu trop du mystique,
De l'inconstant, du lunatique :
Vîte à rimer que l'on s'applique,
Sur un Prélat Apostolique,
Que l'on peut nommer séraphique.
Par son discours vif, pathétique,
Plein d'onction, noble, amphatique,
Il convertit un hérétique,
Eût-il le cœur plus dur que brique.
Sa morale parabolique,
Jointe à son zele évangélique,
Eleve au Ciel le catholique ;
Change la conduite lubrique
Du pécheur le plus impudique.
L'ivrogne quitte sa barique,
Pleine de la liqueur Bachique ;
Et devient un sobre aquatique,
Oui, par ses soins le fanatique
Plus obstiné qu'une bourique,
Dans son péché philosophique,

Qu'il ſoutient comme un frénétique,
Quitte ſon ſommeil léthargique,
Sans nul murmure & ſans replique:
A l'envi le jeune & l'antique
Qui compoſent ſa république,
L'honorent comme une relique.
Il écoute ſous ſon portique
Un ſimple courteau de boutique,
Comme le plus fin politique;
Louant le bon, blâmant l'inique:
Mais en charité magnifique,
Il donne aux nuds une tunique,
La nourriture au famélique.
Par ſon moyen le pauvre étique,
Le languiſſant, le pulmonique,
Le goutteux, le paralitique,
L'infirme ainſi que l'aſthmatique,
Le fiévreux avec l'hydropique;
Et ceux qui ſouffrent la colique,
Que l'on appelle néphrétique,
Trouvent un remede topique,
Et ſouverain & balſamique,
Rafraichiſſant, aromatique,
Qui meilleur que la véronique,
Le rétablit, mis en pratique.
Son gouvernement deſpotique,
Chaque ſentence juridique,
N'ont rien de dur, de tyrannique;
Il regle tout ſon domeſtique,
Bien mieux qu'un papier de muſique,
Ou qu'une regle de l'Optique.
Semblable au grand fils de Monique,
Tout ce qu'il dit eſt ſel Attique:
Il ſait démêler la chronique
De chaque fait très-authentique,
Tant en Europe qu'en Afrique,

Que dans l'Aſie & l'Amérique.
Il excelle en fine Logique,
En l'abſtraite Métaphyſique,
En la Maſſore Judaïque,
Ainſi qu'en la Mathématique.
Il aime de la Mécanique
Tableaux faits à la Moſaïque.
En tout il eſt grand, héroïque;
Il eſt toujours plus méthodique
Que l'auteur du poëme épique,
Ou de l'ouvrage bucolique;
Que Corneille le Dramatique,
Et que Racine le Tragique,
Que l'auteur né pour le Comique.
De chaque inſtrument organique
Il connoît le ſon harmonique.
Muſe, de ta veine extatique,
J'entends un rimeur ſatyrique
Qui prenant un ton colérique,
Et qui n'eſt point problématique,
Traite la rime de Gothique,
Ou plutôt comme énigmatique,
Comme viſion chimérique,
Ainſi que le carré magique:
Diſant que c'eſt vieille rubrique,
Propre à mettre en la Baſilique.
Mais pour éviter le Cynique,
Qui n'aime point le chant lyrique,
Et la louange en vers ſaphique,
Accompagné du goût Dorique,
Ou celui qu'on nomme Ionique;
Pour fuir, dis-je, cet empirique
Qui ſottement te fait la nique,
Et ſans ſujet ici te pique;
Finiſſons par ce beau diſtique,
Ou bien plutôt par un cantique,

Qui devienne chanſon publique :
Qu'on le chante à la Jamaïque,
Aux pays ſous le pole arctique,
Aux habitans ſous le tropique ;
Qu'on diſe qu'il eſt ſpécifique ;
Que par ſon eſprit angélique,
P.... pour charmer eſt unique.

COMPLIMENT

A M. le Marquis de Brehant, Brigadier des Armées du Roi, Colonel du Régiment de Picardie, élu Maréchal de Camp le 29 Septembre 1760 ; & à Madame la Marquiſe de Br[illegible]ant, ſa vertueuſe & illuſtre épouſe, par Philippe Jacques Charuel d'Antrain, en Bretagne, 1760.

ILLUSTRES rejettons d'un ſang dont les ayeux
Joignoient à la nobleſſe le cœur de tous les Dieux :
Chez qui le vrai mérite fut toujours l'appanage
De tous les hauts exploits qu'enfanta leur courage.
Epouſe d'un héros * que ſa rare valeur
Place en moins de ſept luſtres au comble de l'honneur,
Qui marchant ſur les pas des plus grands des guerriers,
Sait s'ouvrir à la gloire les plus nobles ſentiers.
Marquiſe, ſous ces tiſſus je pourrois vous louer,

* M. le Marquis de Brehant, Maréchal de Camp.

Sous ces nobles rapports je pourrois vous chanter;
Mais vous que la vertu dirige en ſouveraine,
Qui dédaignez l'éclat de la grandeur humaine :
Vous qui, comme Minerve, au rang, à la noblesse
Joignez les qualités d'une rare ſageſſe,
Dont la piété pure, conduiſant tous les pas,
Peignez du vrai mérite les charmes & les appas;
En qui on voit regner pour l'eſprit & le cœur,
Tout ce que la nature accorde de faveur;
Il vous faut un éloge, mais ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante :
En vain voulant le faire, je monte à l'Hélicon;
Pour un ſi noble emploi, il faut un Apollon :
Peut-être que ce Dieu blâmant mon jeune effort,
A Pégaſe pour moi refuſeroit l'eſſor;
Et que par là ma veine juſtement mépriſée,
Serviroit aux neuf Sœurs de fable & de riſée :
Ainſi craignant toujours ce funeſte accident,
Sur vos hautes vertus mon ſilence eſt prudent.
Duſſai-je cependant paſſer pour téméraire,
Encourir du parnaſſe le mépris, la colere;
Mon cœur dans ſes tranſports cherchant à s'exprimer,
Uni avec mes ſœurs on m'entendra chanter :
Vive du grand Brehant l'épouſe fortunée,
Vive de ſa vertu l'auguſte renommée.
Que de ſon noble cœur les rares qualités
Nous inſpirent pour elle les plus hautes idées;
Et qu'à jamais ſuivant ſes vertus & ſes traces,
Nous puiſſions mériter ſes faveurs & ſes graces.

COMPLIMENT

A Madame la Marquiſe de Brehant, au bouquet, le 24 Juin 1759, par Philippe-Jacques Charuel d'Antrain, en Bretagne.

LA gloire, l'honneur, l'amour de ma patrie,
Illuſtre de Brehant, voilà des attributs,
Qui gravent dans les cœurs votre perſonne chérie;
Et placent votre nom avec ceux des Elus.

Autrement.

LA gloire de ſon ſexe, l'amour de la patrie,
(de ſon ame élevée céleſtes attributs)
Ont gravé dans nos cœurs ſa perſonne chérie;
Et placent ſon nom au livre des vertus.



COMPLIMENT

Ou bouquet d'un fils à son pere, 1754. par Philippe-Jacques Charuel d'Antrain.

MON TRÈS-CHER PERE,

APrès les premiers vœux qu'exige mon devoir,
Permettez-moi encor, au jour de votre fête,
De vous faire un présent honnête,
Où mon amour pour vous se puisse appercevoir.
Ce ne sont point des fleurs, leur éclat passager
N'offre rien à mes yeux qui flatte mon envie.
Je vous souhaite donc que toute votre vie
Se passe sans douleur, sans crainte & sans danger;
Et qu'à tous vos devoirs soyant toujours fidelle,
Vous jouissiez au Ciel d'une gloire éternelle.

COMPLIMENT

Ou bouquet à Madame de Baudry, par Charuel d'Antrain, 1 Mai 1759.

MADAME,

POur la deuxieme fois, oubliant ma patrie,
Le jour de votre fete je vous offre mes vœux :
Pour la deuxieme fois, malgré la calomnie,
Je viens pour abreuver & mon cœur & mes yeux :

Digne humaine, pieuſe Dame, que j'honore,
Puiſſe le grand Dieu que j'adore,
Ce maître ſouverain de la terre & des Cieux,
A vos rares vertus meſurant ſon empire,
Pour la centieme fois me faire un jour vous dire :
Le jour de votre fête je vous offre mes vœux.

AUTRE

A la même, 1 Mai 1760, par Philippe Jacques Charuel d'Antrain.

MADAME,

TANDIS que les mortels célebrent ſur la terre
Votre nom, votre fête, ſi chers à la mémoire,
Les pauvres dans leurs miſeres ;
Les pauvres nourris, vêtus
Trouvent en vous une mere,
Nous un modele de vertus.
Le bonheur de l'éternité
Sera votre récompenſe ;
Vos éminentes vertus fondent cette eſpérance :
Le Dieu même de vérité
Nous apprend que vivre à ſes devoirs fidelle,
Fuir le crime, la vanité ;
C'eſt comme vous mépriſer une vie mortelle,
Pour voler au ſéjour de l'immortalité.



COMPLIMENT

Ou harangue de Charles Edouard d'Ecoſſe, à ſon Armée, après la victoire remportée dans le Comté d'Archite, ſur le Général Cope, le 12 Septembre 1745.

SI je n'avois que le deſſein de regner, comme fait le Duc d'Hanovre, je n'aurois point paſſé les mers ſous le prétexte de vous ſecourir; mais né de la race de vos légitimes Rois, mon amour pour vous a toujours augmenté avec mes connoiſſances : élevé par un fidele patriote dans de tels ſentimens, j'ai mépriſé la mort, & les menaces du cruel tyran uſurpateur qui a mis ma tête à prix, pour venir vous délivrer de ſa domination, réclamer les droits anciens de mes peres, & faire tête à l'orage qu'il prépare contre moi : je mourrai libre, les armes à la main, plutôt que de ſouffrir plus long-tems Hanovre regner en Angleterre; violer les droits de votre Gouvernement; vous enlever vos richeſſes; & vous faire perdre la gloire de vos armes. Je ne ſuis point venu accompagné d'une armée étrangere pour vous forcer à accepter une paix avantageuſe dont j'ai arrêté les articles préliminaires; je ſuis venu déſarmé, l'olive à la main, vous protéger, mes chers enfans, mes chers ſoldats, & me fier à vous. Je ne veux rien obtenir que de vous-mêmes, Troupes courageuſes & fidelles, en vous perſuadant par ma conduite, & par mes intentions. Je lis dans

vos yeux, encore plus dans vos cœurs, que ma conduite vous eſt agréable ; & que loin de repouſſer les offres que je vous viens faire au péril de ma vie, vous les acceptez. (*réponſe de l'Armée*) Oui, grand Prince.

COMPLIMENT

Ou Diſcours au Roi, par Boileau.

JEUNE & vaillant héros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe ;
Et qui ſeul ſans miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.
Grand Roi, ſi juſqu'ici par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû ;
Mais je ſais peu louer & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi lourd fardeau la charge trop peſante ;
Et dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir :
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible génie :
Plus ſage en mon reſpect que ces hardis mortels,
Qui d'un indigne encens profanent tes autels,
Qui dans ces champs d'honneur où le gain les amene,
Oſent chanter ton nom, ſans force & ſans haleine ;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,

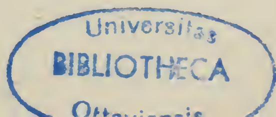
T'ennuyer du récit de tes propres exploits ;
L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus te fait un long prologue,
Et mêle, en ſe vantant ſoi-même a tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros :
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil,
Dans la fin d'un ſonnet te compare au ſoleil.
Sur le haut Hélicon leur veine mépriſée
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler ;
Et Pégaſe pour eux refuſe de voler :
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon ;
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré vallon :
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phœbus a commis tout le ſoin de ta gloire ;
Et ton nom du midi juſqu'à l'ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité ;
Mais plutôt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant a leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'univers,
Pourrir dans la pouſſiere, à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſyle :
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau débile,
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & téméraire
Veuille blâmer en eux le deſſein de te plaire :
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer :

Oui,

Oui, je ſais qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs
veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un eſprit de travers,
Qui pour rimer des mots penſe faire des vers,
Se donne, en te louant, une peine inutile.
Pour chanter un Auguſte il faut être un Virgile;
Et j'approuve le ſoin du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un artiſan groſſier
Entreprît de tracer d'une main criminelle
Un portrait réſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phœbus & ſes douceurs,
Qui ſuis nouveau ſévré ſur le mont des neuf
Sœurs;
Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe;
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des ſupplices;
Moi, la plume à la main je gourmande les
vices,
Et gardant pour moi-même une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur:
Ainſi dès qu'une fois ma verve ſe réveille;
Comme on voit au printems la diligente abeille
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel;
Des ſotiſes du tems je compoſe mon fiel:
Je vais de toutes parts, où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine;
Et ſans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt qu'en rimant, ma Muſe un peu légere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſauroit rien
taire,

C'eſt-là ce qui fait peur aux eſprits de ce tems,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans;
Ils tremblent qu'un cenſeur que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage;
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté
N'aille du fond du puits tirer la vérité.
Tous ces gens éperdus, au ſeul nom de ſatire,
Font d'abord le procès à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé:
Au moindre bruit qui court qu'un Auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuſe grimace,
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux,
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux cieux;
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la vérité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu,
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu:
Leur cœur qui ſe connoît & qui fuit la lumiere,
S'il ſe moque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
Grand Roi, c'eſt mon défaut, je ne ſaurois flatter;
Je ne fais point au Ciel placer un ridicule;
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Gtands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Même pour te louer déguiſer ma penſée;
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,

Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de gain, ni raiſon ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime;
Mais lorſque je te vois d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne;
Et qui ſont accablés du faix de leur couronne:
Quand je vois ta ſageſſe, & ſes juſtes projets
D'une heureuſe abondance enrichir tes ſujets;
Fouler au pied l'orgueil & du Tage & du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers ſecondant ton grand cœur,
Rendre à l'aigle éperdu ſa premiere vigueur:
La France ſous tes loix maîtriſer la fortune;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le ſoleil le forme en ſe levant.
Alors ſans conſulter ſi Phœbus l'en avoue,
Ma Muſe toute en feu me prévient & te loue;
Mais bientôt la raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours;
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton ni la voix aſſez forte:
Auſſi-tôt je m'effraie, & mon eſprit troublé,
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé;
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.



PLACET

Au Roi.

IL ne m'eſt pas permis d'entrer dans vos affaires :
Sire, ce me ſeroit par trop de liberté :
Cependant l'autre jour rêvant à mes miſeres,
Je calculai le bien de Votre Majeſté :
Il vous revient par an cent millions de rentes ;
Au moins cent millions : cent mille écus par jour :
Cent mille écus : quatre mille par heure.
Pour réparer les maux preſſans,
Que le tonnerre a faits à ma maiſon des champs,
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre tems.

PLACET

A Monſeigneur le Dauphin.

PRINCE, le ſuppliant, de vingt enfans le pere ;
Sans compter le terme courant,
Jeune encor ſe verroit réduit à la miſere,
S'il n'employoit tout ſon talent :
Cependant de mon Roi le plus riche héritage
Eſt un grand nombre de ſujets :
Je dois pour l'enrichir pourſuivre mon ouvrage,
Ou je trahis ſes intérêts.
O vous qui pour l'Etat nous montrez tant de zele,

Prince, daignez me faire affranchir des impôts.
A mon Prince, à ma femme, à mon devoir fidele,
Je continuerai mes travaux.

PLACET

A Monseigneur le Dauphin, sous Louis XIV, par le Pierrot des Italiens.

JEUNE Prince, vaillant & sage,
Devant qui l'Empereur & le Rhin filent doux;
Souffrez que je vous rende hommage:
On m'a dit que malgré tant d'ennemis jaloux,
Cet été vous avez fait rage:
Et je suis fort content de vous.
Si de moi vous l'étiez de même,
Et que vous m'aimassiez autant que je vous aime,
J'obtiendrois aisément l'effet
De mon placet.
Je ne veux pas d'argent: c'est une bonne affaire.
Peut-être n'en avez-vous pas.
Je sais que vous avez l'ame peu ménagere;
Et vous avez pensé ruiner votre pere,
Pour donner tout à vos soldats.
Le cornet de la Renommée
Dit que votre beau frere & deux autres voisins,
Pour n'avoir point de bruit se sont trouvés contraints,
De nourrir long-tems votre Armée.
Vos hôtes ont droit de crier:
Six mois sur leurs Etats vous tenez table ouverte,
Et vous décampez sans payer:
Le tour est ma foi fort alerte:

Tout le monde n'a pas des voisins obligeans.
Pour tout bien je n'ai qu'une femme ;
C'est beaucoup. De plus huit enfans ;
Mais ils sont chez moi si mangeans,
Que je crois que bientôt ils me mangeront l'ame,
Si vous ne me sauvez au plutôt de leurs dents,
M'accordant le bien où j'aspire:
Je serai plus content que seigneur de la Cour :
Je vous ai fait quelquefois rire ;
Faites-moi rire à votre tour.
Je le répete encor : conservez vos pistoles.
Je ne prétends de vous que deux ou trois paroles :
Pourriez-vous bien, grand Prince, être avare d'un mot ?
Un mot coûte-t-il tant à dire ?
Et ce mot quel est il ? Lisez : vous savez lire :
Ah ! qu'on donne une part à Pierrot.

PLACET

Au Cardinal de Richelieu, par Malherbe.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte :
Je verrai bientôt mes ayeux,
Sur les rivages du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon monarque de France
Qui fut le pere des savans
Dans un siecle plein d'ignorance.
Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,

Pour combler l'Eſpagne de honte:
Je contenterai ſon deſir,
Par le beau récit de ta vie;
Et charmerai le déplaiſir,
Qui lui fit maudire la vie:
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et ce que j'ai reçu de toi;
Que veux-tu que je lui réponde?

Réponſe du Cardinal.

Rien.

PLACET

A un Général d'Ordre, 1729.

Illustre Général qu'un ſaint zele dévore,
Que chacun à l'envi chérit, reſpecte, honore;
Qu'on ne peut aborder ſans en être charmé;
Par qui le chicaneur eſt bientôt déſarmé,
Je viens ſeul implorer ton ſecours favorable,
Contre un nouveau Prieur, en procés redoutable:
Tu verras que j'agis ici de bonne foi.
Non, Thémis ne ſauroit nous rendre heureux ſans toi.
Le ſoleil n'a roulé que trois fois ſur ſa ligne,
Depuis que ce Prieur dont le choix parut digne,
Entra dans l'Abbaye avec un ſage eſpoir,
D'y remplir d'un Paſteur le pénible devoir.
Je m'y trouvai pour lors, & je fus plus qu'un autre,
Ravi qu'on eût fait choix d'un auſſi grand Apôtre.

Partout où la moiſſon demandoit ſon ſéjour ;
Il portoit ſeul le poids & du chaud & du jour ;
En ſemant la parole, on vit en abondance,
Ses ſueurs arroſer la divine ſemence.
Heureuſes les brebis, ſi l'emploi de paſteur
N'eût point été troublé par celui de plaideur ;
Et ſur-tout par le ſoin d'une triſte Procure,
Qui ternit la candeur de l'ame la plus pure :
Quand pour jouir des droits ſouvent mal ſoutenus,
On engraiſſe Thémis des plus clairs revenus.
La diſcorde eſt toujours des vertus l'ennemie ;
Ses lâches partiſans ſont notés d'infamie ;
Elle aſſervit l'eſprit ſous un joug rigoureux ;
Et nous rend l'un & l'autre eſclave malheureux.
On le ſait, digne Abbé, qu'à Sainte Geneviève
Avec la diſcorde on a toujours fait treve :
On la brave, on la fuit, elle-même aux procès
De ſes paiſibles murs, elle en défend l'accès.
D'en faire un long détail il ſeroit inutile ;
En voici tout le fait, en deux mots, comme en mille.
Les Abbés de Saint *** ont donné tous les ans
A dix Religieux deux mille cinq cents francs :
On a toujours vêcu juſques ici paiſible,
Quand un nouveau Prieur dit qu'il eſt impoſſible,
Que les Religieux vivent gras & dodus,
S'ils n'ont pas pour chacun au moins deux cent écus ;
Or afin de pouvoir obtenir cette ſomme,
Le Chapitre s'aſſemble, & conclud qu'on me ſomme
De mettre en bon état vignes, moulins, maiſons ;
Et n'ont, pour m'y forcer que de foibles raiſons ;
Car à mon Procureur j'ai produit les quittances,

Qui font foi que j'ai mis au delà des Finances,
Que je touchai jadis de mon prédéceſſeur,
Que je ne traitai pas avec trop de douceur,
Plus de vingt mille francs qu'il tira de ſa bourſe,
Pour un nouvel Abbé furent grande reſſource;
A fonder la marmite on travaille ſoudain:
Puis pour bâtir on mit la truelle à la main;
Mais c'eſt aſſez parler, prenons un peu haleine;
Muſe, il faut réſiſter au penchant qui t'entraîne:
Dis à ce grand Abbé qu'il termine nos plaintes.
Deux mots de ſa façon peuvent calmer nos craintes:
Sur le champ fut ouï l'oracle de Thémis;
Allez, dit-il en paix: vivez en bons amis.
Qu'à l'avenir jamais l'intérêt ne diviſe
Ceux dont l'unique ſoin eſt de ſervir l'Egliſe.

EXPRESSIONS

De M. Racine, au ſujet de Satan tentateur.

TOUT ſon forfait alors ſe préſente à ſes yeux,
Et l'arrête à l'aſpect de ces aimables lieux.
Sa rage en va troubler l'innocence paiſible;
Il s'émeut, & ſemblable à l'inſtrument terrible.
Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancele, il héſite, il recule d'un pas.

Le même Racine fait ainſi parler Satan.

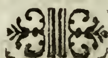
JE vais au Tout-Puiſſant oppoſer ma puiſſance:
Qu'il ſoit le Dieu du bien, je ſuis le Dieu du mal;

L'empire est partagé, je deviens son égal :
Peut-être des sujets aurai-je un plus grand
nombre.
Le monde le saura.

EXPRESSIONS

De M. Racine, au sujet d'Adam & d'Eve, dans le Paradis.

Ce lieu délicieux, ce Paradis charmant
Reçoit de deux objets son plus bel ornement :
Leur port majestueux, & leur démarche altiere
Semblent leur mériter sur la nature entiere,
Ce droit de commander que Dieu leur a donné ;
Sur leur auguste front de gloire couronné
Du Souverain du Ciel brille la ressemblance ;
Dans leurs chastes regards éclate l'innocence,
L'adorable candeur, l'aimable vérité,
La raison, la sagesse & la sévérité,
Sévérité si douce, autorité si sainte,
Qu'elle écarte loin d'elle & la haine & la
crainte.
Ces deux objets divins n'ont pas les mêmes
traits ;
Ils paroissent formés, quoique tous deux parfaits,
L'un pour la majesté, la force & la noblesse ;
L'autre pour la douceur, la grace & la tendresse,
Celui-ci pour Dieu seul, l'autre pour
l'homme, &c.



DISCOURS

En vers, par Racine: Eve à Adam parle ainsi, dans l'état d'innocence.

JE me rappelle encor l'inſtant où la lumiere
Pour la premiere fois vint frapper ma paupiere;
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ſes traits.
Au bord d'un bois charmant, ſous un ombrage frais,
Sur un tapis de fleurs mollement étendue,
Ce fut ſur moi d'abord que je jettai la vue:
Quel trouble me ſaiſit! quels penſers ſont les miens!
J'ignore qui je ſuis, où je ſuis, d'où je viens.
D'une grotte voiſine un bruit ſe fait entendre,
J'apperçois ſur la plaine une onde ſe répandre:
Sa tranquille ſurface eſt ſi belle à mes yeux,
Que j'y crois retrouver la pureté des Cieux.
Je cours l'examiner; ſur elle je m'incline:
Une image ſur moi ſe baiſſe, & m'examine:
Je treſſaille, & recule. A l'inſtant je la vois
S'effrayer, treſſaillir, reculer comme moi.
Lorſqu'un charme inconnu me ramene vers elle,
Vers moi ce même charme auſſi-tôt la rappelle;
Et d'une égale ardeur, dans les mêmes momens,
Une voix qui m'arrache à cet objet que j'aime,
Me crie au même inſtant: cette image eſt toi-même.
Une ombre fugitive amuſe ici tes yeux:

Accours où tu m'entends : viens trouver dans ces lieux
Un objet dont toi seule es la parfaite image ;
L'aimer, en être aimée est ton heureux partage.
Faits l'un pour l'autre, unis par un étroit lien,
Il sera ton bonheur, & tu seras le sien ;
J'obéis & cédant au charme qui m'entraîne,
J'avance, je te vois étendu sous un chêne :
Je retourne en tremblant la tête, & je te suis.
Que ma tendre moitié s'arrête & m'entretienne.
Que craint-elle ? ... à ces mots ta main saisit la mienne ;
Je me rends, & bientôt j'apprends auprès de toi,
Combien cette beauté que j'admirois en moi
Cede à la majesté qui te rend respectable,
Et cede à ta raison, la beauté véritable.
Souverain que le Ciel a voulu me donner,
C'est à moi d'obéir, c'est à toi d'ordonner :
Celui qui nous a faits, t'a donné la puissance :
La gloire d'une femme est dans l'obéissance ;
Elle fait mon plaisir bien plus que mon devoir :
Savoir tes volontés, c'est pour moi tout savoir.
Le Seigneur est ta loi, tu dois être la mienne ;
Heureuse qu'avec moi mon époux s'entretienne.
Je n'aime qu'à l'entendre, & le son de sa voix
Me rend indifférente à tout ce que je vois.
J'oublie en t'écoutant tout ce que la nature
Etale à nos regards de pompe & de parure.
Oui, la terre est féconde en fruits délicieux ;
J'admire cette lune, & ces perles des Cieux ;
Noble & brillante Cour, dont la magnificence
Rend plus auguste encor la nuit & son silence,
Je goûte les parfums, & ces douces odeurs,
Que les zéphirs pour nous vont enlever aux fleurs :
Les oiseaux font pour nous un concert agréable ;

Et de l'aſtre du jour l'éclat eſt admirable.
Mais ſans toi ces plaiſirs n'en ſeroient point
pour moi:
A mes yeux, cher époux, rien n'eſt beau qu'avec
toi.
Tous deux à leur réveil, adorant le Seigneur,
Sans méditer quel ſtile ornera leurs hommages,
(Leur rapide éloquence eſt celle de leur cœur.)
Ils chantent: ce ſont là tes ſuperbes ouvrages,
Pere du monde, auteur du bien,
Etre inviſible, être ineffable;
Cet univers ſi beau, ta voix l'a fait de rien.
Grand Dieu, combien toi-même eſt-tu donc
admirable!
Ta gloire brille dans les Cieux;
Mais pouvons-nous ſi haut lever nos foibles
yeux?
Nous que ſi bas placés couvre un nuage ſombre.
Parlez-en, purs eſprits, vous qui pouvez ſans
ombre,
A toute heure le contempler.
Anges, nous bégayons, c'eſt à vous d'en parler;
Qu'à vos voix notre voix s'uniſſe:
Que toute créature avec vous le béniſſe;
Et dans un concert ſolemnel,
Chante l'être infini, principe de tout être;
Celui qui ſeul eſt ſaint, ſeul eſt grand, ſeul eſt
maître,
Le premier, le milieu, le dernier, l'éternel.



DISCOURS

par Racine : Reproches réciproques d'Adam & d'Eve. Adam parle ainsi à Eve.

DEvois-tu donc ouvrir ton oreille & ton cœur
Aux vains raisonnemens du monstre séducteur ?
Que je vais payer cher un moment de foiblesse !
Hélas ! réservois-tu ce prix à ma tendresse ?
L'imposteur disoit bien que nous serions changés :
Dans quel état honteux nous nous trouvons plongés !
Oui, le voile est rompu, sans doute nos yeux s'ouvrent :
Mais quel funeste coup ! quel désastre ils découvrent,
Le bien que nous perdons, & le mal qui nous perd ;
Le Ciel pour nous fermé, l'enfer pour nous ouvert.
Déteſtable savoir, fatale connoissance !
Nud, dépouillé d'honneur, & vuide d'innocence,
Je rougis de me voir, & je vais désormais
Me cacher dans le sein des bois les plus épais.
O cédres, redoublez vos ombres charitables ;
O chênes, étendez vos branches favorables.
Puissai-je enseveli dans votre obscurité,
Eviter du soleil l'importune clarté.
Quand pour te retenir, je te faisois entendre ;
Qu'un ennemi caché cherchoit à nous surprendre ;
Quand je te conjurois de ne me point quitter,

Un ſeul moment hélas ! devois-tu t'écarter ?
Eve rougit alors, ce reproche la touche.
Quel mot, cruel Adam, eſt ſorti de ta bouche ?
Qu'eût produit ta préſence ? en nous trouvant tous deux,
Crois-tu que le ſerpent eût été moins heureux ?
Il t'eût ſéduit toi-même & le premier peut-être ;
Mais tu me connoiſſois, n'étois-tu pas le maître ?
Que ne m'ordonnois-tu de reſter près de toi ?
N'avois-tu pas, cruel, tout empire ſur moi ?
Oui, ſans ta malheureuſe & lâche complaiſance,
Nous nous verrions encor tous deux dans l'innocence.
Quels mots ! qui les prononce ? ingrate, eſt-ce ta voix ?
Dit Adam courroucé pour la premiere fois.
Voilà donc ton amour & ta reconnoiſſance ?
Et voilà donc du mien quelle eſt la récompenſe ?
Je te trouve coupable, & j'étois innocent ;
Je l'étois, tu le ſais ; mon cœur compatiſſant
Me dit que ſi tu meurs, Adam ne peut plus vivre :
Je me rends auſſi-tôt coupable pour te ſuivre.
Oui, pour toi je renonce à l'immortalité ;
Et tu te plains à moi de ma fidélité,
A moi de mon amour victime volontaire.
Ah ! pour te le prouver, de plus qu'ai-je dû faire ?
Je te devois parler avec ſévérité.
N'avois-je pas, dis-tu, ſur toi l'autorité ?
Eh ! l'a-t-on quand on aime, & lorſque ce qu'on aime,
A nos yeux éblouis paroît la raiſon même ?
Je croyois la trouver dans tes moindres diſcours ;
Tout ce que tu penſois, je l'approuvois toujours.
Hélas ! quand je me ſuis trompé par trop d'eſtime,

Cette erreur, eſt-ce toi qui dois m'en faire un
crime ?

DISCOURS

Ou Poëme, ſur la création; tiré des caprices poétiques, 1719.

Quel transport inconnu ſaiſit ſoudain mon
ame !
Dieu lui-même m'anime, il m'éclaire, il m'en-
flamme.
La nature à mes yeux offre un aſpect nouveau ;
Ce ſpectacle m'inſpire & je prends le pinceau :
Je vais peindre de Dieu l'active providence,
La majeſté ſuprême & le pouvoir immenſe.
Ce Dieu du monde entier dont il eſt créateur,
Eſt l'ame univerſelle, & le conſervateur.
Profondeur ineffable, impénétrable abyme :
Egalons notre ſtile à ce ſujet ſublime.
Levez les yeux, mortels, & regardez les cieux,
Du jour & de la nuit les flambeaux radieux ;
Parlez : de ces grands corps l'admirable ſtructure
N'annonce-t-elle pas l'auteur de la nature ?
Et quel autre qu'un Dieu, qu'un être intelligent,
Peut-être leur moteur & leur premier agent ?
Oui, ſon eſprit fécond, embraſſant tout l'eſpace,
Fit éclore le monde, en entretient la maſſe,
Tout n'étoit qu'un néant, qu'un ténébreux chaos;
L'eſprit de Dieu flottoit ſur la face des eaux :
Dieu dit : & tout fut fait, la forme & la ma-
tiere.
L'affreuſe nuit ſoudain fit place à la lumiere

La terre offrit alors un théâtre plus beau.
Tout fit voir à l'instant un ſpectacle nouveau :
Dieu diviſa le tems en deux parts inégales ;
Du jour & de la nuit régla les intervalles.
Le ſoleil fut créé pour préſider aux jours ;
La Lune pour les nuits détermina ſon cours :
Dieu fit entrer la nuit & les ténebres ſombres
Par degrés dans le jour, & le jour dans les ombres.
Où du plus pur æther finit le vaſte champ,
La volonté de Dieu fixa le firmament.
Sa main y ſuſpendit ces globes de lumiere,
Qui dans des tems égaux fourniſſent leur carriere.
Balancé dans l'eſpace & dans l'immenſité,
Chaque globe depuis roule avec majeſté.
Alors des élémens on vit ceſſer la guerre.
Avec ſon tourbillon Dieu fit tourner la terre ;
L'aſſemblage des eaux dans ſes flancs renfermé,
Fit circuler partout un principe animé ;
Et des êtres divers ce principe de vie
Fut le lien puiſſant, pere de l'harmonie ;
Les cauſes, les effets l'un à l'autre enchaînés,
Par d'immuables loix furent déterminés.
Tout l'univers ſoumis à l'ordre invariable,
Porta de ſon Auteur la marque reſpectable
Chaque élément bientôt ſe peupla d'habitans :
La mer eût ſes poiſſons, l'air ſes hôtes volans ;
Et la terre nourrit dans ſes plaines fertiles
Inſectes, végétaux, quadrupedes, reptiles.
A chaque créature, à ſes moindres beſoins,
Avec proportion Dieu diſpenſa ſes ſoins ;
Et dans tout être alors mit cet inſtinct ſuprême,
Par qui tout être peut ſe conſerver ſoi-même.
Un air pur & ſerein, un éternel printems
Faiſoient verdir les prés, fertiliſoient les champs,

Les animaux épars bondiſſoient dans les plaines ;
Un ſang libre & nouveau petilloit dans leurs veines.
Croiſſez, multipliez, leur dit le tout-puiſſant,
Et perpétuez-vous, en vous reproduiſant :
Chaque eſpece docile à la voix de ſon maître,
A mille individus tranſmit depuis ſon être :
Dieu créa l'homme enfin ; ce chef-d'œuvre nouveau
Fut fait à ſon image, & marqué de ſon ſceau.
Les Anges étonnés ſur la céleſte cîme,
Célébrerent de Dieu la ſageſſe ſublime.
Le limon ſous ſes doigts eſt bientôt animé,
La pouſſiere reſpire ; & l'homme fut formé.
Grand Dieu de ton eſprit une étincelle émane ;
Soudain l'ame s'échappe, & pénetre l'organe.
L'homme du créateur reçut lors, en naiſſant,
Le privilege heureux de ſeul être penſant.
Rayon de Dieu, ſon ame aſſervit la matiere,
Embraſſe le contour de la nature entiere.
La terre eſt ſon domaine, & roi de l'univers,
Les hôtes des forêts, les habitans des airs
Ont reconnu dans l'homme, en lui rendant hommage,
La majeſté de Dieu peinte ſur ſon viſage.
Comblé d'honneurs, de biens, & maître reſpecté,
Lui ſeul connoît l'auteur de la félicité :
Lui ſeul dans l'univers eſt né pour le connoître,
Pour l'aimer, l'adorer, lui rapporter ſon être.
L'homme eſt libre, il le ſait ; il veut & ſon pouvoir
Pour bornes ne connoît que la loi du devoir.
Déja l'aſtre du jour de ſa vive lumiere
Avoit ſix fois doré l'un & l'autre hémiſphere,
Quand l'Eternel enfin, après tant de travaux,
Contemple ſon ouvrage, & ſe rend au repos.

Miroir de ſa grandeur, le monde eſt un ſpectacle,
Où tout offre à nos yeux un éternel miracle.
Si tout fut fait de rien par ſon verbe puiſſant,
Sans ceſſe ſa bonté le tient hors du néant.
Homme, Dieu pour toi ſeul à fait toutes ces choſes.
Après tant de bienfaits, ſois ingrat ſi tu l'oſes.

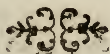
DISCOURS

Par M. de la Louptiere : amitiés poëtiques à la Chevre dont j'ai pris le lait.

MOi qui fus jadis votre maître,
Je déclare aux ſiecles futurs,
Que je ſuis, & que je veux être
Un humble nourriſſon de vos ſucs les plus purs.
Avant que la reconnoiſſance
Vous eût attiré tous mes vœux,
Une ſecrette complaiſance
Sur vous fixoit déja mes yeux :
Vous veniez à la même ſource
Boire avec un jeune mouton ;
Vous le ſurpaſſiez à la courſe ;
Et Fringante fut votre nom.
Votre abord rude & difficile
Repouſſe la main qui vous trait,
Mais bientôt ce caprice utile
Eſt ſuivi de grands flots de lait.
Dans les jours de la canicule
Votre tein rembruni reſpire la gaité,
Et l'ardent flambeau qui vous brûle,
En releve la Majeſté.

Il n'eſt pas juſqu'à vos cadences
Que l'art ne ſauroit imiter ;
Et qui ne ceſſent d'enfanter
Les plus parfaites diſſonances :
Souvent d'un petit air follet
Vous bondiſſez dans les campagnes ;
Et pour tondre le ſerpolet,
Vous cherchez les hautes montagnes :
Séduite par les chants de chaque flageolet,
Dans vos fréquens écarts vous oubliez ſans doute
Qu'où la chevre eſt, le ſort veut qu'elle y broute.
Dans les vallons & dans les bois
Vous vous enfoncez quelquefois ;
Et quelquefois auſſi le beau tems vous convie
A vous perdre dans l'horizon :
Mais ſi parmi l'herbe fleurie
Vous craignez le ſubtil poiſon,
Gardez-vous, Fringante ma mie,
D'aller brouter ſur l'Hélicon.
Si l'on en croit les Filles de Mémoire,
On ne leur rend jamais plus de ſoins qu'il ne faut ;
On doit renoncer à ſa gloire,
Ou l'acheter ce qu'elle vaut.
Sous leurs bizarres loix les beaux jours de notre âge
S'immolent à la vanité :
Vous ſeule réparez l'outrage
Qu'elles font à notre ſanté.
Dans votre féconde mammelle
La nature reprend une chaleur nouvelle,
Et c'eſt peu que ma main ait voulu preſſurer
Le lait par qui j'ai vu ma poitrine humectée ;
Mes doctes chants ſauront vous aſſurer
Un ſort plus beau que celui d'Amalthée ;
Mais ce n'eſt pas vous qu'on ſurprend

Par un éclat vain & frivole :
Votre toux grave nous apprend,
Que malgré tous vos ſauts vous n'êtes pas ſi folle.
Vous fuyez les honneurs, & vous n'approuvez pas.
Que d'un grand nom le ſavant ſe décore,
S'il précipite ſon trépas.
Vous trouvez plus heureux & plus prudent encore
Le vulgaire imbécille, ignare & fainéant,
Qui de ſes jours obſcurs ſait ménager l'eſpace ;
Et n'enfle point de ſon néant
Le Nécrologe du Parnaſſe.
Puiſſe le Ciel récompenſer
Par d'inépuiſables délices,
Le rare talent de penſer
Que vous joignez aux bons offices,
Puiſſe votre petit chevreau
Devenir le Roi du troupeau;
Que nourri, careſſé de la jeune Colette,
Il dorme en paix, ſous la houlette:
Qu'il ſoit toujours, ainſi que vous,
A l'abri du tems & des loups.
Et ſi l'appétit indocile
Qui vous preſſe tous les matins,
Dans un enclos riche & fertile
Attire vos pas clandeſtins,
Puiſſiez-vous ſans autre ſalaire,
Trouver un berger ſage & doux,
Un berger qui dans ſa colere,
Ménage la chevre & les choux,



DISCOURS.

Delphinire, Muſe Angevine, à Clitandre Poëte Champenois, 1758.

BEAU Troubadour, ſi m'aimez en effet,
Aimez tout bas & gardez le ſecret:
Souvenez-vous que lorſqu'un cœur ſoupire,
Point ne faudroit le dire à bien des gens;
Pour un ami l'on trouve cent plaiſans.
Jaloux, zélés, toujours prêts à médire:
Il en eſt au village, encor plus qu'à la Cour.
D'un jeu de mots, d'un joli badinage,
Il en eſt peu qui connoiſſent le tour;
Et ſelon eux, dès qu'on nomme l'amour,
Il faut crier à la fille en dommage:
Beau Troubadour ſi m'aimez en effet,
Aimez tout bas, & gardez le ſecret.
Point ne direz que je hais la fleurette,
De mon ſexe, à mon âge on eſt un peu coquette;
D'homme galant on aime le jargon,
Les airs polis, je ne ſais quoi de leſte;
Mais c'eſt l'eſprit qui doit donner le ton,
Et la raiſon qui doit régler le reſte.
Beau Troubadour, ſi m'aimez en effet,
Aimez tout bas, & gardez le ſecret.
A pas ſerrés, & d'un regard ſévere,
A ſes côtés marchera le myſtere,
Pour les cagots & les prudes du tems,
Gens dangereux & mauvais confidens.
Dont l'œil eſt doux, & la bouche eſt amere.
Profitez donc de l'avis ſalutaire;
Beau Troubadour, ſi m'aimez en effet,

Aimez tout bas, & gardez le ſecret.
Quand m'écrirez, prendrez garde à ma mere ;
N'écrirez jà par la voie ordinaire.
Lettre perdue, Adieu tendres amours,
Jolis billets, Maîtreſſe & Troubadours ;
Et moi peut-être au fond de la riviere.
Beau Troubadour, ſi m'aimez en effet,
Aimez tout bas, & gardez le ſecret.
Comme un zephir dans ſa courſe légere,
Eſt diſſipé par un ſouffle plus fort ;
Ou comme un lys porte ſa tête altiere
Vers le flambeau qui lui cauſe la mort ;
Ainſi l'amour dépourvu du myſtere,
Doit éprouver le plus rigoureux ſort.
Je reprens donc mon refrain ordinaire...
Beau Troubadour, ſi m'aimez en effet,
Aimez tout bas, & gardez le ſecret.

DISCOURS

Ou Poëme, au Duc D'Orléans, par M. Poinſonnet le jeune, ſur l'inoculation de Monſeigneur le Duc de Chartres, en 1756.

OU guidez-vous, Grand Dieu, cette mere éplorée !
Les airs ſont ébranlés de ſes lugubres cris.
Elle porte en ſes bras une fille adorée,
Elle implore Apollon, elle invoque ce fils
Que lui-même arracha des flancs de Coronis :
D'aucun ſuccès, hélas ! ſa plainte n'eſt ſuivie ;
Et les Dieux & les Arts, tout devient impuiſſant.

Esculape a pu rendre Hippolyte à la vie,
Et ne peut à la mort arracher Egérie ;
Mais quel autre tableau ! d'où naît ce cri perçant?
Ce n'est plus la beauté dont on pleure l'outrage,
Près d'un fils expiré, c'est un pere expirant.
Il perd d'un tendre amour le plus précieux gage.
Lui-même il est atteint du poison dévorant ;
Il voit périr son fils, & meurt en le pleurant.
Hélas ! parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,
Quand Philippe est content, quand au gré de nos vœux,
Le jour de la raison se montre à tous les yeux,
Pourquoi suis-je accablé d'une sombre tristesse ?
Ah ! pour un cœur François sans doute il est affreux
De ne devoir cet art, si grand, si salutaire,
Qu'à ces fiers ennemis, à ces brigans des mers :
Peuple qui se croit libre, & qui traîne des fers ;
Républicains soumis, dont l'injuste colere
Ose attaquer la France, ose insulter l'Ibere ;
Tyrans dont les fureurs, dont les cruels excès,
Dont le nom s'est plus fait haïr dans l'Amérique
Que ne firent jamais Pisate ni Cortès :
Humiliez, grand Dieu, leur orgueil tyrannique ;
Semez, semez toujours sur cette nation
Cet esprit de discorde & de sédition.
Que l'Anglois forcené lui-même se détruise,
Et de son propre sang rougisse la Tamise ;
Mais des François plutôt secondez les transports.
Si jamais de nos Lys l'éclatante baniere
De l'océan troublé franchit les vastes bords ;
Vous verrez sous le fer tomber cette isle altiere.
Ton heure est arrivée, orgueilleuse Albion ;
Bientôt tes murs brûlans, bientôt Londre écrasée
Vont t'offrir le tableau de Lisbonne embrasée,
De l'Epire détruit, de Carthage rasée ;

Et des débris fumans de l'antique Ilion ;
Mais prévenez plutôt ces publiques miſeres.
S'il en eſt tems encore, Anglois, ouvrez les yeux.
Et vous, mes chers François, montrez-vous généreux ;
Pardonnez, dans vos mains éteignez vos tonnerres.
Quel ſage citoyen n'aſpire au jour heuteux,
Où ces rivaux altiers s'embraſſeront en freres ?
Les Arts regnent dans Londre, ils regnent à Paris ;
Et ces ſavans voiſins ſeroient toujours aigris.
Non : vous futes amis, vous pouvez l'être encore ;
Dieux ! de ce jour de paix quand brillera l'aurore ?
Ne verrai-je jamais ces fieres nations
N'écouter que la voix des Arts qui les animent ;
Eteindre le flambeau de leurs diviſions ;
Et s'aimer toutes deux, autant qu'elles s'eſtiment ?

DISCOURS

par un Anonyme ; Songe à Thémire ; en 1755.

DANS ma retraite ſolitaire
Rêveur & triſte l'autre jour,
Plein de l'objet qui m'a ſu plaire,
En ces mots j'invoquois l'amour :
Dieu des cœurs, adoucis ma peine ;
Couronne mes ardens deſirs :
Quoi ! toujours pour une inhumaine
Pouſſerai-je de vains ſoupirs ?
Je me tus : ma voix étouffée

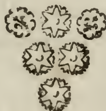
Ne put prononcer que ces mots.
Je tombe : ſur mes yeux Morphée
Soudain répandit ſes pavots.
Jamais d'un amant véritable
L'eſprit n'a de tranquillité.
Par l'erreur d'un ſonge agréable
Bientôt le mien eſt tranſporté.
O charme ! que vois-je paroître ?
Thémire avec tous ſes appas ;
Quels feux en mon cœur je ſens naître !
C'eſt-elle, je n'en doute pas.
Dans ſon maintien brillant & ſage,
Dieux ! quelle modeſte grandeur !
Dans ſes yeux & ſur ſon viſage
Regnoit une aimable pudeur.
Je vous voyois, jeune Thémire.
Pour peindre un ſpectacle auſſi beau,
Apollon, que n'ai-je ta lyre,
Amour, que n'ai-je ton pinceau ?
Telle au matin la jeune Flore
Offre à nos yeux mille beautés :
Telle, & bien plus brillante encore,
Vous fixiez mes yeux enchantés.
Mille Amours avec mille Graces,
Ravis de voir autant d'appas,
Empreſſés de ſuivre vos traces,
Entr'eux ſe diſputoient le pas.
En vous je découvrois ſans ceſſe
Attraits, charmes toujours nouveaux.
Que vous m'inſpiriez de tendreſſe !
Je triomphois de mes rivaux.
Votre cœur alors moins ſévere,
Parut ſenſible à mon amour ;
Déja votre bouche ſincere
M'aſſuroit d'un parfait retour.
Un tendre baiſer fut le gage

De notre mutuelle ardeur ;
Vous rougîtes : quand on eſt ſage,
Un rien allarme la pudeur.
Ravi, plein d'une douce ivreſſe,
Mon cœur .... Là finit mon ſommeil.
Faux plaiſirs, réelle triſteſſe,
Je vous connus à mon réveil.
Bientôt revinrent mes ſupplices ;
Pourquoi, Dieux ! ai-je ſommeillé ?
Ou, trop jaloux de mes délices,
Pourquoi m'avez-vous éveillé ?

DISCOURS

A l'Anonyme, ſur ſon ſonge à Thémire, en 1755.

AMANT favoriſé des Filles de Mémoire,
Nous parlez-vous avec ſincérité ?
De Thémire je ne puis croire
Qu'avec tant de talens vous ſoyez maltraité :
Si vous déguiſez pour ſa gloire,
Que ſon cœur doit être flatté !
Mais ſi ce n'eſt point un menſonge,
Je vous plains... eſpérez pourtant ;
Vous méritez (Phœbus eſt mon garant)
D'être heureux autrement qu'en ſonge.



AUTRE

Ou ſeconde réponſe aux vers de l'Anonyme du ſonge à Thémire, en 1755.

QUAND ſur les cruautés de l'aimable Thémire
Mon chagrin a droit d'éclater,
Généreux inconnu, quoi ? vous ſemblez douter
Du trait mortel qui me déchire ?
Vous interrogez ma candeur,
Et croyez que je veux ſuppoſer un martyre,
Que jamais n'éprouva mon cœur.
Ah ! que ne puis-je un jour par l'inhumaine
Voir agréer mes amoureux ſoupirs ;
Comme aujourd'hui je parle de ma peine,
J'oſerois chanter mes plaiſirs.
On ne déguiſe point, quand on eſt à mon âge.
Eh ! dites-moi celui qu'un tendre amour engage,
Peut-il, s'il eſt aimé, montrer de la douleur ?
Dans votre élégant badinage,
Où brille de l'eſprit le ſéduiſant langage,
On voit, ingénieux Auteur,
Un délicat conſolateur,
Que mon ſort ſans doute intéreſſe.
Thémire fera mon bonheur ;
Et c'eſt de vous que j'en tiens la promeſſe.
Dois-je douter de ma félicité ?
Puiſque vous m'en jurez par le Dieu du Permeſſe,
Dont vous êtes l'enfant gâté ;
Mais vainement mon cœur ſe plaît dans cette ivreſſe ;

Je dois tout craindre pour mes feux :
Mon garant eſt Phœbus : que faut-il que j'eſpere ?
Si par mes ſeuls talens je dois chercher à plaire,
Je ſerai toujours malheureux.

DISCOURS

D'un Solitaire, ſur le néant des grandeurs humaines, & la ſolidité de la vertu.

ELOIGNEZ-VOUS, fuyez, charmes impérieux;
Je renonce à jamais à votre injuſte empire;
Vous êtes ſans attraits pour un cœur qui n'aſpire
Qu'au ſuprême bonheur qu'on goûte dans les cieux.
Fantôme de grandeur, faſtueux appareil,
Vous ſurprenez les yeux, vous allumez l'envie;
Vous imitez en vain le brillant du ſoleil;
Vous vous éclipſerez bientôt avec la vie.
Illuſtres Potentats, lorſque la tombe noire,
Couvrira votre corps, nourriture des vers :
De vos exploits vantés en mille lieux divers;
Et même de vos noms on perdra la mémoire
O trop frivole éclat! ô beauté menſongere!
Vous voulez que l'on rende hommage à vos appas;
Que comme autant de Dieux le monde les révere;
Que vous ſerviront-ils aux portes du trépas ?
Que d'objets en objets votre cœur ſe promene,
Il ne peut rencontrer de ſolides plaiſirs;
Quelque riche qu'il ſoit, il eſt plein de deſirs :
Et loin de la vertu tout ici bas eſt peine.

DISCOURS

Suivi, & impromptu d'un M. où ſe trouvent neuf mots de ſuite, commençant par la même lettre, & qui finiſſent un ſens ſuivi, 1741.

ALEXANDRE a appris aux ambitieux à attaquer avec audace.

Boufflers bon Brigadier, battant bruſquement braves bataillons, brille beaucoup.

Claudius chaſſe Ciceron ; cependant Céſar careſſe ce charmant Conſul.

David dépouillé du diadême, dédommage Dieu d'un déſordre diffamant.

Edouard Empereur étoit extrêmement emporté, & exceſſif en extravagances.

Fauſtine femme fort faſtueuſe, faiſant force fanfaronades, finit funeſtement.

Gaſſion, grand Guerrier, grave Général, gouvernoit gracieuſement groſſes garniſons.

Herſan, honnête homme, habile humaniſte, haranguoit hardiment, hazardoit heureuſement.

Juvenal, illuſtre Italien, invectivoit ingénuement, intriguoit joliment, inſtruiſoit judicieuſement.

Licurgue, Légiſlateur Lacédémonien, louoit la Littérature, limoit les Loix.

Mazarin, Miniſtre malade, méditoit, même moribond, malicieuſement mille maltotes.

Ninon, Nymphe négligente, n'avoit ni nobleſſe, ni nippes néceſſaires.

Ovvein, originairement ombrageux, ordinairement officieux, oublioit obligeamment offenſes outrageantes.

Pierre, pauvre pécheur, premier Pontife, prêchant publiquement, pleura prodigieuſement.

Rapin, Religienx recueilli, réfléchiſſoit rigoureuſement, rimoit rapidement, rioit rarement.

Salomon, ſage Souverain, ſavoit ſoutenir ſon ſceptre ſans ſecours.

Teſtu, tu travailles trop; tes travaux troubleront ta tête.

Uranie, un vermillon uſe votre viſage, vous vieilliſſez viſiblement.

DISCOURS

Ou Eloge funebre de M. le Préſident de Monteſquieu, 1754.

monumenta doloris
Exigua ingentis. Virg. Æneid. lib. IX.

O France, prends le deuil; il n'eſt plus ce grand homme,
Par qui tu ſurpaſſois Athenes, Londre & Rome:
Cet oracle du goût & de la vérité,
Ce pere, cet ami de la Société.
Ce héros citoyen, ce reſpectable ſage,
Qui ſeul peut-être a ſu par un rare aſſemblage,
Joindre à mille vertus mille talens divers.
Il eſt encore un temple élevé par ſes mains,
Qu'il conſacra lui-même au bonheur des humains.

Les contours élégans, l'ordonnance légere,
Tout annonce à nos cœurs le Dieu qu'on y révere.
C'eſt là qu'en ſes loiſirs, ſur un ſi noble ton,
Tendre, galant, ſenſible, & grand comme Platon,
Des plus doux ſentimens il nous vantoit les charmes,
Et chantoit la beauté, le plaiſir & ſes larmes :
Au ſein d'une contrée où regne l'abondance ;
Sous le Ciel le plus doux habite un peuple immenſe,
Capricieux, ſenſé, vif à la fois & lent ;
Son caractere eſt prompt, modéré, pétulant,
Semillant, enjoué, tendre, aimable & volage.
C'eſt l'enfant de l'amour, c'eſt ſa brillante image.
Réfléchi, diſſipé, ſolide, inconſéquent,
Il penſe par inſtinct, & par accès il ſent.
Avide de plaiſirs, de gloire & de fatigues,
Il cherche le repos, la guerre & les intrigues :
Des fortes paſſions n'éprouvant point l'accès,
Des vices, des vertus il ignore l'excès.
Trop altier pour deſcendre à d'indignes baſſeſſes,
Il n'a que des défauts, ou plutôt des foibleſſes ;
Eſſentiel, frivole, & plein d'humanité,
La nature le fit pour la Société.
Le voilà cependant ce peuple reſpectable,
Que l'étranger décrie, & nous peint ſi coupable :
Usbeck qui ne ſongeoit qu'à le rendre meilleur ;
Sut mieux apprécier ſon eſprit & ſon cœur.
Fleau du pédantiſme & de l'afféterie . . .
A le voir des Romains peſer les intérêts,
Développer leur ame, & ſonder leurs projets ;
Crayonner à nos yeux la République entiere ;
De ſes deſtins divers dévoiler le myſtere ;

De tous ſes citoyens & de tous ſes héros
Analyſer ſi bien les vertus, les défauts ;
Nous tracer ſon berceau, ſes progrès, ſa puiſ-
ſance,
Sa gloire, ſon déclin, ſa prompte décadence ;
Toujours placer la cauſe à côté de l'effet ;
Et paroître ſans ceſſe égal à ſon ſujet :
On diroit que les Dieux par pitié pour notre
âge,
Lui firent d'un Romain entendre le langage ;
Et qu'échappé des lieux qui nous dévorent tous,
Il revint un inſtant converſer parmi nous.
O tendreſſe de pere ! ô vertueux deſſein !
L'auguſte humanité qu'il porte dans ſon ſein
De Secondat bientôt occupe l'ame entiere ;
Pour elle ſon amour & l'inſpire & l'éclaire :
Politique profond, ſavant légiſlateur,
Du monde qu'il inſtruit il eſt le bienfaiteur.
Il remonte au principe, & d'une touche ſûre,
Il peint l'homme ſortant des mains de la nature ;
L'offre à ſes propres yeux en ſes divers états,
Sauvage dans les bois & féroce aux combats ;
Indépendant, ſoumis dans l'enceinte des villes,
A la ſociété conſacrant des aſyles :
Adouciſſant ſes mœurs, ayant beſoin de loix ;
Et pour ſon plus grand bien reconnoiſſant des
Rois.
De ſon cœur brut encor, de ſa raiſon naiſſante,
Et lui fait voir comment de l'abus du pou-
voir
Naquit avec les loix la regle du devoir ;
Comment par les liens d'une étroite alliance,
Las de leur liberté, de leur indépendance
Et pour ſe procurer un deſtin plus heureux,
De leurs droits primitifs ſont déchus ſes ayeux.
Ainſi de Monteſquieu le ſublime génie

Des loix des nations ſaiſiſſant l'harmonie,
Decouvrit le premier dans leurs relations,
Leur eſſence analogue, & leurs diſtinctions:
Et lui ſeul combinant leurs effets & leurs cauſes,
Dans leur vrai point de vue oſa voir toutes choſes.
Elevant vers le ciel un œil audacieux,
Le cœur ivre d'orgueil, & d'un ton furieux,
Non, Dieu n'exiſte point (dit ſouvent l'incrédule)
C'eſt un phantôme vain, abſurde, ridicule;
L'aveugle gratitude a fait les premiers Dieux;
De mille autres la crainte a ſu peupler les Cieux.
Ainſi parloit l'impie, épris de ſon ſyſtême,
Il croyoit follement anéantir Dieu-même:
Indépendant alors, & libre en ſes deſirs,
Le remord paroiſſoit reſpecter ſes plaiſirs:
Tranquille ſur la foi de ſa divine ſageſſe,
Son ame s'endormoit au ſein de la moleſſe.
L'Eſprit des loix paroît, & dévoré d'ennui,
L'incrédule ſe trouble, & ſe tait devant lui.
Quoi, Monteſquieu n'eſt plus! & ces monumens rares,
Qui braveront du tems les outrages barbares,
Où brillent à l'envi ſon eſprit & ſon cœur,
De cet Auteur profond, de cet homme enchanteur,
De ce vrai patriote (ô ſouvenir funeſte)
Voilà tout ce qui vit, & tout ce qui nous reſte,
Pleurez, François, pleurez ſa perte irréparable;
Gémiſſez, ô mortels, dont la félicité
A conſumé ſes ſoins, ſes jours & ſa ſanté,
Ah! trop payé ſans doute, & trop heurenx lui-même,
D'avoir vécu pour nous juſqu'au moment ſuprême.

Tel eſt en peu de traits l'admirateur ſincere
Du plus grand de tous les mortels :
Tel eſt au vrai, Lecteur, le chantre téméraire
D'un Philoſophe aimable, & digne des autels.

DISCOURS

Et emportement de Penelope.

De mes fâcheux amans Miniſtre injurieux,
Héraut que cherches-tu ? qui t'amene en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'inſtant le feſtin ſe prépare ?
Faſſe le juſte ciel avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Conſumez de ſon fils le plus riche héritage ;
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit,
Quel homme étoit Ulyſſe, & tout ce qu'on en lit ?

DISCOURS

Ou traduction en vers François de la deſcription du famélique, 1738.

D'un jeune homme affamé je retrace l'hiſtoire,
Et j'en veux conſerver l'horreur à la mémoire ;
Quel ſpectacle étonnant vient s'offrir à mes yeux !

Juste Ciel ! quelle rage, & quel monstre odieux !
Quoi ! je vois la fureur d'une panse béante
Rapide à dévorer les mets qu'on lui présente ;
Ses convives toujours sortent de table à jeun :
De maints & maints morceaux le glouton n'en fait qu'un ;
Pour les accumuler sa main prompte & prodigue
Les place sous la dent qui sans cesse fatigue.
Il jette sur sa proie un avide regard,
Et craint q e son voisin ne la mette à l'écart.
De son ventre aboyant sans assouvir la rage,
Il mange, & l'appétit s'augmente davantage :
Cependant il soutient qu'on le fera mourir,
En retranchant les mets qui le doivent nourrir.
Ces mets qui suffiroient pour des peuples, des villes,
A ce vuide estomac deviendroient inutiles :
Plus l'hydropique boit, plus il sent qu'au dedans
Sa soif redouble, & croît presqu'à tous les instans.
Qu'à l'égard du gourmand le même sort décide ;
Plus il mange, il a faim, & sent un plus grand vuide.

DISCOURS

Et traduction du second Chœur de Thyeste de Séneque, 1751.

OUI, la nature enfin, toujours prudente & sage,
Nous ramene le calme, après un grand orage ;

Aux enfans d'Inachus elle arrache à jamais
Les armes qui troubloient la concorde & la paix.
Juste Ciel ! quoi le sang contre le sang s'anime !
Quelle horreur de gagner un sceptre par un crime !
Vous ne connoissez pas, esprits ambitieux,
L'éclat dont un vrai Roi doit briller à vos yeux.
Non, vous ne savez pas ce qu'est un diadême;
En quoi doit consister la puissance suprême.
Les trésors, la couronne & les palais dorés;
La pourpre & les habits, dont les rois sont parés,
Ne sont de leurs grandeurs que les plus foibles marques;
C'est l'empire sur soi qui fait les grands monarques.
On est roi, quand on sait commander à son cœur;
Quand on est délivré de cette folle erreur,
Qui travaille, & qui trouble une ame impérieuse,
Qui suit de ses desirs la pente malheureuse.
On est roi, quand on fuit les applaudissemens
D'un peuple toujours prêt à prodiguer l'encens:
On est roi, quand on peut regarder sans envie
L'or du Tage & les grains de la riche Lybie;
Quand on peut d'un visage intrépide, constant,
Voir serpenter en l'air le foudre menaçant;
Quand semblable au rocher, qu'une vague aboyante,
Par des coups redoublés, bat, agite & tourmente,
Toujours inébranlable, on affronte les flots,
Qui font craindre, & pâlir les plus sûrs matelots.
On est roi, quand on brave & l'épée & la lance
Du soldat, dont Bellone anime la vaillance;

Quand toujours au deſſus des caprices du ſort,
On va ſans murmurer, au devant de la mort.
O rois, qui diſputant d'une vaine puiſſance.
Prétendez entre nous avoir la préférence;
Vous fiers & vains Guerriers, qui ſuivez & chaſſez
Dans l'horreur des déſerts les Daces diſperſés :
O vous qui poſſédez avec tant d'avantage,
Ces mers dont les rubis font briller les rivages;
Qui des monts Caſpiens faites des forts puiſſans,
Que ne peuvent percer les Sarmates vaillans :
Rois du Sud, rois du Nord, dites-moi que vous ſemble
De ces titres pompeux, dont vous traitez enſemble,
Qui doivent diſtinguer entre vous les plus grands?
Mais qu'entends-je? ah! plutôt changez de ſentimens,
Et reconnoiſſez mieux l'objet qui vous enflamme :
Oui, le plus grand empire eſt pour la plus grande ame.
Enfin qu'a-t-on beſoin d'armes & de chevaux?
Que ſervent des combats les pénibles travaux,
Ces machines qui font dans les murs tant de breches;
Ces ruſes que le Parthe a pour lancer ſes fleches?
On n'a qu'à ne rien craindre, & ne rien deſirer
C'eſt un empire ſûr, qu'on ne peut nous ôter :
On eſt riche ſans biens, on eſt roi ſans couronne;
Chacun, quand il lui plaît, cet empire ſe donne.
Deſire qui voudra cet état de grandeur;
Le pas pour y monter eſt gliſſant & trompeur;
Pour moi j'aime bien mieux, ſans riſque, ſans envie,
Me livrer aux douceurs d'une innocente vie:

Dans un réduit obscur utilement jouir
De la paix que procure un honnête loisir :
Ah! puissai-je inconnu, vivre en un hermitage;
Et passer loin des Grands le reste de mon âge !
Puissai-je, ayant rempli de mes vieux ans le cours,
En simple citoyen expirer plein de jours!
Celui-là de la mort ressent le poids extrême,
Qui trop connu de tous, s'est méconnu soi-même.

EGLOGUE

La fausse indifférence, 1737.

Je suis libre, mon cœur, honteux de sa foiblesse,
Pour jamais, dès ce jour, renonce à la tendresse,
Il est d'autres plaisirs plus innocens, plus doux;
Cher troupeau, je vous aime, & je n'aime que vous.
Esclave malheureux d'une ingrate bergere,
Tant que j'ai soupiré, sans espoir de lui plaire,
Que de soins chaque jour mes feux vous ont ravis!
Je suivois ma cruelle, & laissois mes brebis,
A la merci des loups : combien de fois errantes;
Languissant, je vous vis comme moi languissantes?
Il me l'avoit bien dit le vieillard du hameau,
Que l'amour du berger est funeste au troupeau.
Secourable raison, tu viens briser mes chaînes;
Oui, je t'oublie, Iris, j'oublie enfin mes peines...
Paissez, brebis, paissez; & voyez désormais

Couler mes heureux jours, au gré de mes souhaits.
Jaloux de vous choisir les plus rians bocages,
Charmé de vous mener sous les plus frais ombrages.
Je vais dans mon loisir, formant de nouveaux sons,
Faire entendre aux échos d'agréables chansons.
Hélas! je ne savois que me plaindre sans cesse;
Et mes accens n'étoient que des airs de tristesse.
Plus d'inquiets soucis, plus de transports jaloux;
On est en vous aimant tranquille comme vous.
C'est l'amour qu'il me faut : eh! puis-je en avoir d'autre,
Qui fasse mon bonheur, & qui fasse le vôtre?
C'en est fait, cher troupeau, je ne connoîtrai rien
Que vous & mes vergers, ma houlette & mon chien.
Ah! si de ces objets les images riantes
Toujours à mon esprit eussent été présentes,
Jamais l'ingrate Iris, qui fit couler mes pleurs,
N'auroit ri de l'excès de mes vives douleurs;
Que ne souffrois-je point sous son injuste empire?
J'ai pu deux ans entiers (je rougis de le dire)
D'une inhumaine ainsi m'occuper nuit & jour.
Puissent mes soins pour vous égaler cet amour,
Innocens animaux, sans chagrins, sans murmure,
Vous vivez, vous suivez l'instinct de la nature.
Où trouve-t-on des traits autre part que chez vous,
De ce qu'elle a d'aimable & de simple & de doux!
Dans nos fieres Beautés je n'ai vu qu'artifice,
Bizarrerie, orgueil, inconstance, caprice.

Un ſeul mot de leur part qui nous puiſſe flatter,
Par combien de ſoupirs le faut-il acheter !
Leur eſt-on cher ; bientôt dans leur cœur qui ſe laſſe,
Quelque nouveau rival uſurpe notre place.
Mais l'amour des ruiſſeaux, des prés, de la fraîcheur,
Vous fait-il méconnoître, ou fuir votre paſteur ?
Vous l'aimez ; un inſtinct reconnoiſſant, fidele,
Vous fait ſuivre ſes pas, ſi-tôt qu'il vous appelle ;
Et l'ingrate ſouvent, qu'effarouche ſa voix,
Mépriſe juſqu'aux ſons qui naiſſent ſous ſes doigts.
Que ne puis-je aujourd'hui, ſignalant ma vengeance,
Amour, dans tous nos champs détruire ta puiſſance.
Mais quoi ? dois-je garder, malgré tous ſes mepris,
Cette houlette encor, qui me parle d'Iris ?
Vain nom que j'y gravai ! .. qu'à l'inſtant je la briſe :
Oui, l'ingrate ce ſoir le ſaura de Floriſe.
Vous qui ſouffrez les maux que j'ai long-tems ſoufferts,
Paſteurs, quand pourrez-vous ainſi briſer vos fers ?
Un berger ſans amour, ô le rare modele !
Bientôt s'en répandra l'étonnante nouvelle ;
Fameux dans nos hameaux, je verrai la brebis
De mes ſoins chaque jour me rendre tout le prix ;
Le belier m'enrichir de ſa toiſon ſuperbe,
Et l'innocent agneau naître & bondir ſur l'herbe.
O ſort, le digne objet de mes plus vifs deſirs !
Bergeres, vos beaux yeux valent-ils ces plaiſirs ?
Par d'impuiſſans efforts, non ſans verſer des larmes,

Cent fois j'ai combattu le pouvoir de vos
charmes,
Que je ſerois heureux, diſois-je en ce hameau,
Si je pouvois un jour n'aimer que mon troupeau!
Je l'aime, & quand Iris viendroit moins inhu-
maine
Me promettre aujourd'hui de partager ma peine,
Iris ſeroit pour moi ſans graces, ſans attraits;
Iris & l'amour même armé de tous ſes traits,
Ne ſauroient ſur mon cœur remporter la victoire.
Inutile diſcours, Hylas oſoit le croire;
Et ſenſible à l'affront d'un amant mépriſé,
Par le dépit menteur Hylas eſt abuſé.
Orgueilleux il tenoit ce ſuperbe la ngage,
Iris non loin de lui traverſoit le bocage;
Il l'obſerve . . . grands Dieux! avec tant de fierté,
Pourquoi lui donniez-vous encor plus de beauté?
Dit-il, & quand je veux oublier la cruelle,
Pourquoi la vois-je encor plus charmante & plus
belle?
. . . . Il ne m'aborde point, dit Iris, le jaloux;
Sauroit-il que je viens d'un ſecret rendez-vous?
Ah! ſi dans ſon dépit, il alloit le redire . .,
Par mes plus doux regards il faut que je l'at-
tire;
Je connoîtrai s'il ſait mes ſecrettes ardeurs.
Iris s'arme à ces mots de ſes regards vainqueurs;
A ſon charmant ſourire, à ſon air vif & tendre,
On diroit qu'elle voit ſon aimable Timandre.
Que de cœurs tu ſéduis, doux eſpoir! qu'aiſé-
ment
De berger philoſophe on redevient Amant!
Quand d'un regard trompeur ignorant l'artifice,
On croit d'une Beauté trouver l'heureux caprice.
Hylas va près d'Iris ſoupirer de nouveau,

Et lui ſacrifier l'amour de ſon troupeau.
Elle écoute d'abord, ſourit & prend la fuite;
Le berger imprudent s'anime à la pourſuite;
Il s'éloigne, & le loup le trouve abandonné:
On crie: Hylas ſe tourne. O Dieu! faut-il qu'il voie
Ses agneaux ſans ſecours, au raviſſeur en proie?
De mes feux rallumés, dit-il, voilà le prix;
Et je perds mes agneaux, ſans fléchir mon Iris.

HARANGUE

Faite au Roi, par Monſeigneur l'Archevêque de Toulouſe, à l'ouverture de l'Aſſemblée Générale du Clergé de France, à Verſailles, le cinquieme Juin 1735.

SIRE,

NOus avons l'honneur d'approcher du trône de Votre Majeſté avec une reſpectueuſe confiance. Sa religion & ſa bonté nous l'inſpirent; & une ſecrette joie nous annonce qu'elle daignera être ſenſible aux témoignages d'amour & de zele que nous aurons le bonheur de lui donner dans le cours de notre Aſſemblée. Nous ſavons que l'autorité ſuprême eſt une émanation de celle de Dieu, établie pour veiller à la conduite & à la félicité des peuples; exercée avec la ſageſſe & la juſtice dont Votre Majeſté eſt remplie, pourrions-nous nous diſpenſer d'aimer & de reſpecter cette même autorité?

Ce n'eſt donc pas ſeulement un devoir politique, & un hommage extérieur que le premier Corps de votre Royaume vient rendre à la majeſté & à la ſplendeur du trône ; c'eſt encore un hommage propre & particulier, que nos cœurs conduits par les mouvemens de notre amour, vous offrent tous les jours en ſecret.

Ces ſentimens, Sire, vous ſont dûs ; & jamais Prince ne les mérita plus que Votre Majeſté. Prévenu des plus précieuſes bénédictions du Ciel, fidele à Dieu, tendre pour vos peuples, ſupérieur aux plaiſirs, & maître des paſſions, vous avez toujours fait paroître les vertus les plus pures, & en même tems les plus conformes à la diſpoſition des événemens & des conjonctures. Tantôt nous avons admiré la modération de vos deſirs, la douceur de vos ſentimens, votre amour pour la tranquillité de vos peuples ; tantôt l'élévation de vos conſeils, la fermeté de vos réſolutions, & la force de vos entrepriſes. Vous avez marqué aux diverſes vertus que vous poſſédez l'ordre & le rang qu'elles doivent tenir entr'elles ; & dans l'heureux concours de ces vertus, il n'en eſt point qui ait jamais affoibli ou confondu l'éclat & la perfection d'une autre. Que pouvoient donc eſpérer ces Puiſſances ennemies, que la jalouſie & l'inquiétude ont armées contre vous ? Témoins de vos ſentimens, de vos ménagemens, & de vos ſoins pour maintenir la tranquillité de l'Europe, ne devoient-elles pas comprendre que ce même eſprit de ſageſſe, & de juſtice qui avoit animé toutes vos actions pendant la paix, ne vous rendroit que plus fort, que plus puiſſant & que plus redoutable dans la guerre ? En effet, Sire, dès qu'il auroit

été dangereux de porter votre amour pour la paix au delà de ſes juſtes bornes, vous faites ſentir partout le poids & la ſupériorité de vos armes; partout vos troupes animées par le zele le plus ardent de votre ſervice, & par une valeur diſtinguée, mais naturelle aux François, confondent les meſures & les démarches de vos ennemis, & triomphent de leurs oppoſitions & de leurs réſiſtances. L'Italie preſqu'entiéremennt ſoumiſe par vos avantages réitérés, & vos victoires ſignalées, éprouve combien vous êtes redoutable dans vos ſages conſeils, & dans vos importantes entrepriſes. L'Allemagne a ſenti à ſon tour combien il eſt difficile de vous réſiſter, & inutile de vous oppoſer les plus fortes places. Heureux le Corps Germanique, ſi les diverſes Puiſſances qui le compoſent, pouvoient ſe réunir dans les mêmes vues & les mêmes ſentimens; ſi elles faiſoient une égale attention à leurs véritables & ſolides intérêts, & ſi elles rompoient toutes enſemble les liens qu'on travaille depuis longtems à former, pour détruire un jour plus aiſément une liberté dont elles devroient être ſi jalouſes. Le Clergé de votre Royaume, dont le zele eſt toujours effectif, empreſſé & fidele; & les ſecours toujours prompts, abondans & multipliés pour le ſervice de Votre Majeſté, voit avec joie, & avec admiration les merveilles de votre Regne; il bénit le Roi des Rois, & l'Arbitre ſuprême des Etats & des Empires, des heureux ſuccès qu'il donne à vos juſtes deſſeins; il leve ſans ceſſe les mains au Ciel pour votre conſervation, & pour votre gloire, pour cette gloire ſûre, ſolide, inaltérable, pour laquelle vous travaillez avec tant

d'ardeur ; qui sait toujours préférer les avantages des peuples aux triomphes les plus flatteurs ; elle entretiendra, Sire, dans votre cœur l'amour d'une paix sincere & durable ; elle seule peut faire dans tous les tems le bonheur de vos sujets, & la consolation des Ministres du Seigneur. Ces sacrés Ministres assemblés par vos ordres, sensibles à la justice que vous venez de rendre aux droits les plus essentiels, & les plus intéressans de l'Episcopat, ont l'honneur de demander à Votre Majesté la continuation d'une protection si utile & si nécessaire pour les avantages de l'Eglise. Plus les vérités sont affoiblies parmi les enfans des hommes, plus l'esprit de liberté & d'indépendance fait de nouveaux progrès : plus ces asyles sacrés, où les Vierges saintes se renferment, & ces utiles établissemens où l'infirmité & l'indigence trouvoient également des ressources, sont menacés d'une décadence prochaine ; plus nos soins & nos travaux auront besoin du secours de votre autorité ; & plus nous ferons agir la juste confiance que nous avons en vos bontés, & en vos vertus ; en ces vertus, Sire, qui ont été si heureusement cultivées par le grand & fidele ministre que votre sage discernement a établi à la tête de ses conseils, pour le bien de la religion, & le bonheur de ses peuples. Que le Ciel continue de répandre sur Votre Majesté ses bénédictions les plus abondantes ; qu'il éleve votre grandeur & votre gloire au dessus de celle des autres Rois de la terre ; & qu'une heureuse paix mette bientôt le comble à votre satisfaction & à votre gloire. Ce sont, Sire, les vœux du Clergé de votre Royaume, dont il se flatte que Votre Majesté connoît toute la sincérité, toute la force & toute l'étendue.

HARANGUE

A la Reine, par M. l'Archevêque de Toulouse, le 5 Juin 1735.

MADAME,

LE Clergé de ce Royaume voit toujours arriver avec joie le moment heureux, où il lui est permis de présenter ses respects à Votre Majesté. La Religion sur le trône est un objet digne des yeux de Dieu même, le sujet de l'admiration des Ministres du Seigneur, la plus assurée ressource des peuples, & par là le plus grand bienfait que Dieu puisse accorder à une nation dans les jours de sa miséricorde. C'est ce bienfait, Madame, que Votre Majesté ne cesse de nous rappeller par cette foi vive, cette piété solide qui animent toutes vos actions; qui vous font souvent préférer le récueillement & la solitude du cœur aux plaisirs mêmes les plus légitimes; qui vous rendent si exacte & si attentive pour vous-même, si douce & si compatissante pour vos sujets. En effet, Madame, l'élévation du rang suprême que vous occupez, en multipliant vos devoirs, n'a fait en vous que multiplier vos vertus, vous offrir de plus fréquentes & de plus éclatantes occasions de les exercer, & donner plus de poids & d'autorité à vos exemples. C'est pour récom-

penser tant de vertus que le Ciel vous a destinée à remplir le premier trône du monde ; que vous fixez la juste tendresse de notre grand Monarque ; que l'auguste Prince à qui vous avez donné le jour, est le gage le plus certain de votre satisfaction & de notre félicité ; & que des Princesses formées par vos mains, porteront un jour avec votre sang sur des trônes étrangers l'assemblage des vertus qui honorent le trône même. Quelle consolation, Madame, pour les Ministres du Seigneur, de pouvoir se flatter d'une protection aussi puissante que celle de Votre Majesté ? Quelle force n'auront pas sur les peuples nos instructions appuyées de vos grands sentimens & de vos pieux exemples ? Et quels motifs pouvions-nous jamais avoir pour animer nos vœux, pour notre sanctification, & pour l'accomplissement de vos justes desirs ?

HARANGUE

Faite à Monseigneur le Dauphin, par l'Archevêque de Toulouse, 1735.

MONSEIGNEUR,

LE Clergé de ce Royaume a l'honneur de vous présenter ses profonds hommages. Il respecte en vous le sang le plus auguste qui fut jamais, & dans lequel vous avez puisé les grandes vertus que vous ferez éclater un jour pour les avantages de l'Eglise, & le bonheur de ce Royaume. Hâtez-vous, Monseigneur,

de faire ſervir à la félicité publique ces mêmes vertus, cultivées avec tant de ſoin par des mains ſages & habiles; & accoutumées à former les plus grands Rois. Que le bras du Tout-Puiſſant vous ſoutienne, qu'il protege vos précieux jours; & qu'imitateur de la religion & de la piété de votre auguſte pere, vous faſſiez toujours la joie de l'Egliſe, celle des peuples, & l'admiration de tout l'univers. Ce ſont, Monſeigneur, les vœux que nous ne ceſſerons jamais de former pour votre auguſte perſonne.

BOUQUET

Au Roi, pour le jour Saint Louis 1760, par un aveugle.

JOUR heureux, ſolemnel,
Qui m'enflamme & m'inſpire;
Tranſporté dans le Ciel,
J'y mets d'accord ma lyre.

Roi, le premier des Rois,
C'eſt aujourd'hui ta fête.
Toi, protecteur des loix,
Viens; calme la tempête.

L'orage diſparoît;
LOUIS, c'eſt ton ouvrage:
Notre bonheur s'accroît
Du triomphe du ſage.

Tout le cede à Louis,
Et la Sion Chrétienne
Anime palme & lys,
Par la plus belle antienne.

Pour chanter ſes vertus,
Ma Muſe eſt difficile ;
Pour ce parfait Titus
Que n'eſt-elle docile ?

Que d'attraits glorieux !
Brillante eſt ſa carriere :
Hélas ! je n'ai plus d'yeux,
Que ſert tant de lumiere ?

Réduit à le chérir
Autant qu'il le mérite,
C'eſt mon cœur enrichir,
Ciel ! je t'en félicite.

L'honneur conduit ſes pas
Les fleurs ſuivent ſa trace :
De ſes puiſſans appas,
On reſſent l'efficace.

Dans la guerre & la paix
Il eſt toujours le même :
Ne ſe dément jamais :
Héros en tout ſuprême.

Vous, auguſtes enfans,
A nos neveux propices,
Illuſtrez dans cent ans
Ses hauts faits, leurs délices.

Honneurs sacrés produits
Au Temple de Mémoire,
Où regne Saint Louis,
Contemplant sa victoire.

Sa joie augmente aux Cieux,
Des parfums de sa race;
Ils imitent les Dieux,
Et décorent sa place.

Son cher fils l'ennoblit,
Grand, juste & adorable,
Comme le soleil luit,
Bien aimé, plus aimable.

Seigneur, comble ses jours
De gloire & de tendresse:
L'objet de nos amours,
Qui fait notre allégresse.

Et ses jours immortels
En tous lieux mémorables,
Seront pour les mortels
En tous tems favorables.

LETTRE PREMIERE

Dans laquelle on ne fait point entrer la voyelle A, 1726.

MONSIEUR,

JE fus voir derniérement un Médecin, pour le consulter sur l'incommodité d'un jeune homme, qui souffroit depuis long-tems. Dès qu'il

en ſut inſtruit, il me dit qu'il n'étoit point en peine de le guérir, pourvu qu'on voulût ſuivre tous les conſeils qu'il donneroit. Je puis vous dire, reprit-il, que pluſieurs perſonnes de diſtinction ont été guéries, dès qu'elles ſe ſont ſervies de mon remede, qui eſt très-merveilleux, pour diſſiper toutes ſortes de vertiges. Ce ſont des pillules, qui doivent être priſes deux ou trois fois le jour. On ne doit point boire de vin, lorſque l'on prend ce remede, & le mouton rôti eſt le ſeul mets dont on doit ſe nourrir. Ceux qui uſent de ces pillules, ſe couchent de bonne heure, & jouent peu. Je connois pluſieurs perſonnes, qui toutes infirmes qu'elles ſont, ont exécuté ce régime, & s'en ſont fort bien trouvées. Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de vous citer tous ceux & celles qui ont reçu un très-prompt ſecours de mon remede. Comme je ſuis connu preſque de tout le monde, on peut compter ſur ce que je dis, & mes preuves ſont ſi évidentes, & mes expériences ſi fréquentes, que ce ſeroit une injuſtice de vouloir en douter. Le roi même me permet, pour le bien public, de débiter une eſſence, qui n'eſt compoſée que de ſimples; elle eſt propre pour guérir toutes ſortes de fiévres. Je veux, me dit-il, vous montrer une phiole, qui, quelque petite qu'elle ſoit, ſe vend près de trois louis d'or. Il me fit voir enſuite une bouteille, où étoit une liqueur d'une couleur fort rouge, & me dit qu'il s'en ſervoit pour guérir toutes ſortes de bleſſures; comme ce Médecin étoit un des plus curieux, il me fit voir pluſieurs belles expériences, qui me ſurprirent, & qui me firent juger qu'il étoit bien éloigné d'être du nombre de ces eſprits

présomptueux, qui n'ont qu'une science superficielle, & qui n'ont nul soin de se perfectionner ; & de découvrir mille secrets qui nous sont encore inconnus. Comme j'étois extrêmement pressé, je pris congé du Médecin, & lui promis d'envoyer prendre de son essence, pour le prix dont il étoit lui-même convenu. Dès que je l'eus quitté, il me prit envie de visiter un Physicien, pour voir chez lui une expérience du vuide, dont je fus très-content. Je vis en même tems les effets d'un télescope, d'un hygrometre, & d'un thermometre de nouvelle invention. Il me fit voir une montre qui ne se montoit que tous les douze mois une fois. Lorsque l'heure étoit sur le point de sonner, on voyoit un petit Cupidon qui décochoit une fleche qui tomboit précisément sur l'heure, & y restoit immobile. J'y vis encore une horloge d'une construction très-ingénieuse ; lorsque l'heure devoit sonner, l'on voyoit plusieurs petits chiens, qui poursuivoient un cerf, dont le bois indiquoit l'heure précise. Le cerf & les chiens étoient tous d'or, & les dehors de l'horloge étoient revêtus de rubis & de pierres précieuses. Ce qui me surprit encore plus, fut de voir le mouvement perpétuel que l'on cherche depuis si long-tems. C'étoit une boule d'ivoire, qu'un ressort renvoyoit, dès le moment qu'elle étoit descendue, & qui rouloit toujours, dès qu'elle étoit une fois en mouvement. Entre une infinité de curiosités, je vis un phosphore qui étoit si vif, & si lumineux, qu'il perçoit & dissipoit les ombres d'une nuit très-obscure. Comme il étoit tems de souper, je fus obligé de quitter ce curieux, & de me retirer chez moi.

LETTRE SECONDE

Dans laquelle on ne fait point entrer la voyelle E, 1727.

MON AMI,

J'AI connu un courtiſan, qui paſſoit à la Cour pour un ſaint. Il y vivoit ſans ambition. Il faiſoit ſa cour au Roi, huit ou dix fois dans un an. Il haïſſoit fort la diſſimulation; auſſi fuyoit-il un fin Courtiſan qui l'abordoit. Il avoit fait choix d'un ami, pour qui il a paru toujours fort conſtant. Il occupoit vis-à-vis ſa maiſon un fort joli pavillon; lui connoiſſant un bon fonds, mais ſurtout un vrai goût pour l'oraiſon, il l'aimoit, il s'attachoit à lui; il avoit un air riant qui lui plaiſoit: tantôt il lui diſoit d'un ton fort inſinuant, mon ami, travaillons au ſalut; imitons Saint Paul qui ſouffroit, qui mortifioit ſa chair, qui prioit, qui triomphoit du maudit Satan, qui plus rugiſſant qu'un lion, lui livroit un combat ſanglant. N'oublions jamais l'inſtant fatal qui doit finir nos jours: n'imitons pas Salomon, qui connut trop tard l'illuſion du plaiſir, où il s'abandonnoit ſans raiſon. Portons la Croix du Roi tout-puiſſant; ſon joug nous paroîtra fort doux à la mort qui finira tous nos maux. Nous aſpirons tous au Paradis; mais nous vivons oiſifs, ſans travail, ſans mortification. Si nous avions la foi d'un Saint Hilarion,

nous craindrions toujours. Tantôt il disoit à son ami, faisons un tour au jardin; là nous y lirons l'Imitation. Il y a plaisir, mais surtout un grand profit à la parcourir, ouvrons-la au hazard, tout y conduit au salut. On tomba sur un discours fort touchant; mais sur la fin son laquais arriva, qui lui dit: il y a là un Capucin qui voudroit vous voir. Il m'a dit qu'il alloit partir pour sa Mission du Canada. Il courut aussi-tôt pour lui offrir sa maison, ravi d'avoir un instant pour s'ouvrir à lui: l'ayant joint, il l'instruisit sur l'oraison, sur l'amour du prochain, sur la soumission aux Croix, sur la mortification, sur son habit qui lui paroissoit trop mondain. Il soumit sa raison à un ami si divin; car d'abord il s'imposa un joug fort fatiguant. Pour tout habit, il prit un surtout d'un cadis brun, qui lui coûtoit, y compris la façon, un louis d'or. Quand il dînoit, on lui apportoit du pain fort noir: son plat ragoûtant consistoit dans un poisson rôti sur un gril; sa boisson, dans un vin fort mauvais. Au soir il faisoit toujours colation: son lit paroissoit fort dur; car il couchoit sur cinq ou six fagots: il faisoit oraison trois fois la nuit. Un jour l'ayant fait sur la mort, tout brûlant d'un amour divin, il poussa un profond soupir, disant d'un ton fort haut: quoi donc, il faut mourir! Ah! la Cour n'aura plus d'attraits pour moi. Aussi-tôt il partit pour Paris, où il quitta tout. Il alla aux Capucins, où il mourut au bout d'un an, sans avoir fini son Noviciat.



LETTRE TROISIEME,

Sans y faire entrer la voyelle I, 1728.

MADAME,

VOus m'ordonnez de vous raconter quelques avantures du nouveau Roman dont on n'ose prononcer le nom. Les proverbes de Sancho Pança, sont assurément très-agréables ; vous n'en saurez pas davantage : & pour ne vous pas cacher ma pensée, mon goût n'est pas pour les Romans. Leur lecture est un tems perdu, outre que le cœur en est souvent corrompu, surtout dans le tems de Carême, où ces sortes d'ouvrages sont le plus défendus. Notre amour propre ne nous attaque que trop dangereusement, sans le seconder ; & les combats du Démon & du monde trompeur ne sont que trop véhémens, sans entreprendre de leur donner un nouvel avantage sur nous. Vous savez, Madame, que les Peres ont de tout tems défendu la lecture des Romans, par le danger auquel l'un & l'autre sexe sont sans cesse exposés. Le bon sens & la prudence veulent que l'on ne s'adonne qu'aux lectures capables de réformer les mœurs. Celles des Auteurs sacrés sont très-propres à nous tracer les routes que nous devons prendre pour embrasser la vertu, & pour combattre Satan, tournant sans cesse autour de nous pour nous dévorer, & pour nous aveugler sur ce mo-

ment fatal, d'où dépend toute la sûreté du salut. A vous parler franchement le faux & le mensonge ne se trouvent pas avec la vertu. Comme l'on ressemble aux personnes que l'on fréquente, & que le commerce des gens sages & honnêtes nous touche, la bonne lecture opere le même effet sur nos cœurs : elle rappelle tous nos défauts, & en les découvrant on s'efforce de les combattre. Comme l'on tombe malade, quand on est en bonne santé, & que la santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps, on tombe de même en s'adonnant à ces sortes de lectures suspectes, eût-on la force d'un Samson & la sagesse d'un Salomon. Le plus sûr, Madame, est donc de conclure que l'entêtement aux lectures des Romans est très-dangereux, & un très-grand obstacle à s'avancer dans la vertu.

LETTRE QUATRIEME,

Dans laquelle on ne fait point entrer la voyelle O, 1729.

LE silence, Madame, est le parti le plus sûr de celui qui se défie de ses lumieres. Je suis très-embarrassé de décider sur le jeu des échecs, & principalement sur celui qui en est le premier inventeur. J'ai lu quantité de livres sur cette matiere, mais je n'y ai rien remarqué qui puisse être capable de satisfaire un esprit curieux. Les uns disent que ce jeu est du tems des premiers Grecs, & les autres écrivent

qu'il a été inventé plusieurs années auparavant. Que chacun en pense ce qu'il lui plaira. Je sais que le peuple de la Chine se vante d'être l'inventeur de ce jeu, si plein d'esprit. Cela peut-être, mais il est très-difficile d'en citer des preuves certaines. Puisque je suis sur ce sujet, permettez, Madame, que je prenne ici la liberté de citer un trait que j'ai lu dans les Remarques faites sur Tacite. L'Auteur est assez fameux & célebre. Il est inutile de dire ici qui il est; d'ailleurs il ne m'est pas permis de m'expliquer, sans manquer au dessein que j'ai imaginé. Ce savant Auteur dit qu'un Cardinal étant aux prises au jeu des Echecs avec un de ses amis, il survint une grande difficulté que les Spectateurs ne purent jamais décider. Il arriva qu'en cet instant un grand Seigneur, intime ami du Cardinal, entra brusquement, & dit sur le champ, en entrant : l'illustrissime Eminence dispute sans sujet, & fait une pure chicane. Cela n'est-il pas plaisant, repliqua le Cardinal ? quel jugement ! Il ne fait que d'entrer, & il juge sans démêler la cause du différend. Ce silence, lui dit ce grand Seigneur, gardé avec tant de réserve dans une si belle assemblée, m'a fait décider en faveur de la partie adverse. Chacun applaudit à ce sentiment décisif, & la partie finie, les Spectateurs se retirerent.



LETTRE CINQUIEME,

Où l'on ne fait point entrer la voyelle U, 1730.

LEs grandes richeſſes, Madame, ne rendent jamais les hommes contens. Poſſede-t-on de grands biens? on appréhende de les perdre, & l'on eſt inſatiable à en amaſſer. L'homme ſage & chrétien doit les mépriſer, & rechercher ſans ceſſe les biens ſolides de l'éternité. Comme il doit rentrer dans la cendre dont il a été formé, il n'emportera rien à la mort. Non, non il ne doit rien poſſéder en propre, ni s'attacher à des biens ſi fragiles. Les maximes de la religion l'engagent à porter ſa Croix, à triompher de ſes paſſions, & à renoncer à ſoi-même; afin d'accompagner le roi des rois dans ſa gloire. Mais, hélas! on fait rarement ces ſortes de réflexions. Les libertins aiment & recherchent les biens préſens; on ne connoît point, diſent-ils, les biens éternels; ils ſont trop éloignés de nos ſens. Les dignités, la gloire, les plaiſirs, la ſanté, la bonne chere les enchantent; & cet objet infiniment aimable, les délices des Anges & des Saints ne les charment pas. Les exemples de tant de Martyrs, de tant de Pénitens, & d'Anachoretes les confondront à la fin des ſiecles. Comme des rebelles, ils ont réſiſté à la grace de l'Eſprit Saint; & ils s'en repentiront, mais trop tard; car la mort, cette impitoyable, mettra fin à ces projets imaginaires de

Pénitence dont ils se flattoient. Ils grinceront des dents, dit le Prophête royal ; & ils seront plongés dans le désespoir de s'être opiniâtrés si long-tems contre la grace. Je finis, Madame, cet entretien moral, en faisant cette importante réflexion : si l'on a de la peine à porter sa Croix, n'en est-on pas abondamment récompensé dans le Ciel. Si l'on mortifie sa chair, si l'on répand des larmes ici bas, on possédera des biens infinis pendant l'éternité.

LETTRE

D'un fils à son pere & à sa mere, au premier jour de l'an 1761.

MON TRÈS-CHER PERE & MA TRÈS-CHERE MERE.

JE ne peux mieux employer les premiers momens de cette année, qu'à vous la souhaiter bonne & heureuse. Recevez, s'il vous plaît mes vœux & mes souhaits. J'ose vous assurer que personne n'en fera jamais pour vous de si sinceres & de si ardens. Recevez en même tems mes respects les plus profonds & mon amitié la plus tendre : d'autres vous demanderoient peut-être au nouvel an quelques nouvelles preuves de vos bontés ; pour moi je ne vous demande rien que votre amitié. Je vais tâcher de la mériter par une application constante à tous mes devoirs, & par une soumission profonde à toutes vos volontes ; ce ne sont point ici les premiers vœux que ma

tendresse a formés pour vous : elle ne fait au commencement de cette nouvelle année, que renouveller ceux qu'elle a formés pendant le cours des autres années, pour en demander l'accomplissement au Seigneur, en votre faveur, avec tout ce qui peut vous rendre heureux en cette vie ; & tout ce qui peut vous procurer le séjour bienheureux des Saints dans l'éternité bienheureuse. Je ne sais si j'exprime dans cette lettre tout ce que ressent mon amitié, & ma reconnoissance pour vos cheres personnes, du moins je desire vous témoigner tout ce qu'elles m'inspirent, avec tout le respect & la vénération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mon très-cher Pere & ma très-chere Mere,

Votre très-humble & très-obeissant serviteur & fils, Philippe-Jacques Charuel.

A Paris, ce 1 Janv. 1761.

LETTRE

D'un Ami à son ami, au nouvel an 1738.

MON CHER AMI,

NOus commençons aujourd'hui à datter mil sept cent trente-huit. C'est le tems de faire un nouveau bail, & de renouveller notre amitié. Je sais qu'elle n'en a pas besoin ; & que plus elle est ancienne, plus aussi elle a de force.

Mais qu'importe ? pourquoi nous priver du plaisir de la cimenter par de nouveaux engagemens ? N'est-il donc permis qu'au mensonge & à la perfidie de parler aujourd'hui ? Tous nos cœurs sont-ils donc condamnés au silence ? Non, non, cher ami, le mien ne sauroit se taire; & c'est lui qui vous assure aujourd'hui de tout ce qui peut vous rendre heureux : je suis la coutume, mais je ne la suis qu'à demi ; il faudroit pour la suivre en tout, parler d'une façon & penser d'une autre : il faudroit n'être pas sincere. Or cela m'est impossible, lorsque je vous assure que je vous aime, autant que vous êtes aimable. Je connois aussi votre amour & votre affection pour moi : elle sollicite (je n'en doute point) le Ciel pour mes intérêts ; elle demande que je corrige en moi tout ce qu'il y a de défectueux. Je vais donc, cher ami, y travailler par une application constante à tous mes devoirs, & par une soumission respectueuse à toutes vos volontés. Je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'être un obstacle à l'accomplissement de vos vœux, tandis que vous en faites pour moi devant le Seigneur de si sinceres & de si ardens. Tels sont les sentimens de celui qui est non-seulement cette année, mais encore tout le tems de sa vie sera sincérement de cœur & d'affection,

Monsieur, & très-cher ami,

Votre très-humble & affectionné serviteur & ami, Philippe-Jacques Charuel d'Antrain.

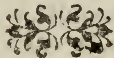
A Antrain en Bretagne, ce 1 Janvier 1738.

LETTRE

De la Bergere Annette à M. de la Louptiere.

J'AI différé bien long-tems, Monsieur, les marques de reconnoissance que je dois aux vers charmans qui ont si bien récompensé les miens; mais ne puis-je pas alléguer qu'il est plus aisé de vous attaquer que de se défendre : qu'il faudroit, pour soutenir cette petite coquetterie litteraire, avoir été nourrie, ainsi que vous, sur le sommet du Parnasse; & que je n'ai jamais habité qu'une plaine champêtre. Comment n'avez-vous pas dédaigné d'unir les sons d'une lyre divine, rare & précieux don des Filles de Mémoire, avec une musette rustique, tout au plus bonne pour se confondre avec celles des bergers de notre hameau ?

Venez contempler ces beaux lieux,
De l'âge d'or parfait modele;
Savant interpréte des Dieux,
La jeune Annette vous appelle :
Mais que lui sert un refrain si fidele ?
Ses sons ne sont pas faits pour aller jusqu'à vous;
Comment seroient-ils assez doux,
Pour vous attirer auprès d'elle ?



REPONSE

De M. de la Louptiere à la Bergere Annette, 1757.

MADEMOISELLE,

NOus lisons dans l'ancienne Mythologie qu'un peuple fameux avoit élevé un Temple à Vénus la voilée; un charme secret mêlé de respects annonçoit à ses adorateurs,

Qu'elle avoit fondé son empire,
Dans le sein des Arts & du goût;
Un trouble plus puissant qui m'anime & m'inspire,
M'apprend que le vôtre est partout.
Ah! que dans vos belles retraites,
J'aimerois à porter mes pas!
Pourrois-je m'empêcher de vous voir où vous êtes?
Je vous vois où vous n'êtes pas.
Il en est une, & vous la connoissez,
Unique & digne objet de nos vœux empressés,
Qui par ses écrits & ses charmes,
Orne les champs du Beaujolois,
Et prête au Dieu des sons les plus brillantes armes,
En joignant à son luth les accens de sa voix.
Heureux qui né sans goût la néglige & la brave!
Plus heureux qui la cherche, & devient son esclave!

Malheureux qui voit ſes attraits !
Plus malheureux qui ne les vit jamais !
Car n'en déplaiſe au reſpectable uſage
De vous autres Divinités,
Je ſoutiens que c'eſt grand dommage
De nous dérober vos clartés ;
Que l'apparence du myſtere
Sied mal à votre caractere :
Qu'il eſt même peu généreux,
En vous attirant tous nos vœux,
D'en tenir l'offrande ſecrette ;
De vous cacher exprès derriere vos autels,
Pour vous faire conter fleurette ;
Et de vous adreſſer à de foibles mortels,
Pour jouer à la climuſette.
Telle eſt d'abord ma perſpective,
Dont l'œil n'eſt pas fort ragoûté ;
De cette encolure dérive
Un dos large, rond & voûté.
Sous ma chevelure fictice,
Mon chef paroît déja vieilli :
Sur mon teint regnent à l'envi
La noirceur du cyprès, la pâleur du narciſſe,
Et le fond jaune du ſouci.
Bien plus, un monſtre armé de griffes
Sur mon infortuné minois,
En forme d'hiéroglyphes,
A gravé ſes affreux exploits.
Les noms brillans d'aſtres & de flambeaux,
Je ne leur en fais point un crime,
Et les crois toujours aſſez beaux,
Quand c'eſt l'amour qui les anime.
Enfin ſous quelque aſpect que l'art me repréſente,
On ne voit chez moi rien qui tente ;
Et vous m'avouerez que jadis
Ce n'étoit pas ainſi qu'étoit fait Adonis.

Sous une épaisse nuit les coups sont sans remede,
Ils ont souvent frappé les noms les plus connus ;
Mais parmi nous quel heureux Diomede
Est digne de blesser la nouvelle Vénus ?
Digne éleve de l'âge d'or,
Vous enchaînez mon inconstance ;
Quelle crainte vous reste encor ?
Par le tems & par la distance,
Un penchant si flatteur ne peut être affoibli ;
Mon ame sous vos loix est trop bien asservie ;
Le premier jour de votre oubli
Seroit le dernier de ma vie.
Vous êtes aussi docte qu'elle *
Je ne suis pas plus dangereux que lui **
Je prétends donc braver l'ennuyeuse séquelle,
En vous écrivant aujourd'hui.

* Mlle. Scuderi.
** M. Pelisson.

EPITRE

Au Roi, sur sa convalescence, 1744. par M. de la Motte.

SIRE, un de vos sujets dont la lente vieillesse
Jusqu'au vingtieme lustre avoit porté son cours,
Fut poignardé par la douleur traîtresse
Que lui causa la crainte pour vos jours.
Le désespoir & la tristesse
Abattoient dans ce tems la force & la santé
De la plus robuste jeunesse ;

Je demande la grace à Votre Majesté,
Qui pense avec tant de justesse,
De juger si l'on peut dans la caducité,
Guérir d'une blessure, & vaincre la détresse,
Où le corps le plus fort a peine à résister :
Je mourrois, & cette foiblesse
De mon dernier soupir avant-coureur glacé,
Gagne tous mes sens, & me laisse
Dans l'état d'un vrai trépassé.
Cent témoins de mon agonie,
Mes parens, mes amis & ma chere Janie,
Sans doute alloient bientôt, le cœur rempli de deuil,
Arroser de leurs pleurs ma tombe & mon cercueil,
Quand jusqu'à ma maison plaintive
Passe subitement une joie excessive
Qui dans un seul instant partout se répandit;
Et les tristes clameurs même au pied de mon lit,
Se changent en cris d'allégresse :
A ce bruit éclatant succede mon réveil
De ce léthargique sommeil ;
Et comme sortant de l'ivresse,
Je vois le jour avec étonnement;
Et j'entends raisonner sans cesse
De cent Vive le Roi tout mon appartement.
Alors, & je ne sais comment,
Un baume souverain dans mon sang s'insinue,
Et je comprends par sentiment
Que de votre bonheur la nouvelle est venue;
Que vous vivez; qu'à nos pleurs, qu'à nos vœux
Le Ciel veut enfin se rendre :
Grand Roi, le croiriez-vous ? dans ce moment heureux
De mon lit on m'a vu descendre :

Le fait tient du prodige & du grand merveilleux ;
Mais non, & comme moi dans ce danger affreux
Vos ſujets étoient morts : c'étoit fait de la France,
Si vous ne viviez pas pour eux :
Ce n'eſt pas tout, j'apprends votre convaleſcence :
Ce moment me déride, & mon viſage frais
De l'âge de trente ans annonce la préſence.
Je ſens que je bois à longs traits
A la fontaine de Jouvence,
Où perſonne ne but jamais.
Cette hiſtoire eſt très-authentique ;
Et ſi je ne ſervois au Temple de Thémis,
J'irois aux champs de Mars joindre mon fils unique,
Et verſer tout mon ſang contre vos ennemis.

EPITRE

Au Roi, ſur ſa convaleſcence, par le Poëte Roi, 1745.

ILs ſont paſſés ces jours de douleur & d'effroi,
Et l'empire François renaît avec ſon Roi :
Avions-nous mérité que le courroux céleſte
Fît ſubir à nos cœurs cette épreuve funeſte.
Nous perdions pour jamais ce tréſor précieux,
Au moment qu'il étoit le plus cher à nos yeux ;
Nos cœurs tournés vers lui, dès ſa plus tendre enfance,
S'étoient liés encor par la reconnoiſſance :
Nos beſoins en tout tems remplis & prévenus,

Le Commerce affermi, nos voisins soutenus,
Nos champs fertilisés par une paix profonde;
Tout immortalisoit le bienfaiteur du monde
Mais enfin l'univers s'est lassé d'être heureux,
La discorde s'éveille, elle exhale ses feux;
La grandeur du héros bientôt se développe;
Le danger l'encourage; il fait trembler l'Europe;
Des rives de l'Escaut il vole aux bords du Rhin.
A la fureur impie il va donner un frein.
Ciel! quelle affreuse scène à nos regards offerte!
Là le char de triomphe; ici la tombe ouverte;
De funestes clameurs s'élevent jusqu'aux cieux,
Assez bruyant concert d'un camp victorieux.
La foudre va tomber; l'instant fatal s'avance;
Et le coup retentit aux deux bouts de la France,
Lévites, Magistrats, citoyens consternés;
Et tout sexe & tout âge aux autels prosternés,
Attendent le secours que leur ferveur implore:
Le jour meurt, & renaît; ils gémissent encore.
La vieillesse s'épuise en des cris languissans;
L'enfance étouffe ou perd ses timides accens.
Un peuple qu'adopta la sagesse éternelle,
Heureux, favorisé, tant qu'il resta fidele,
Dans ses temples proscrits réclame les bontés
Du Dieu qui dès long-tems les a persécutés:
Il semble qu'à Louis ils s'empressent de rendre
L'hommage qu'autrefois reçut d'eux Alexandre.
Des mortels séparés & de culte & de loix,
Un intérêt si cher a réuni leur voix.
Des remparts de Paris, ô vierge tutelaire,
De tes concitoyens n'es-tu donc plus la mere?
Et ce roi dans les Cieux couronné de nos lys,
Ne reconnoît-il plus ses sujets & son fils?
Quelle nouvelle horreur nous frappe, & nous accable?
L'objet le plus auguste, & le plus déplorable;

Une épouſe... elle part : quel ſpectacle l'attend !
Et toi, digne ſoutien de ce trône flottant,
Tu la ſuis : faudra-t-il craindre auſſi pour ta vie ?
Ton déſeſpoir, tes pleurs te l'ont preſque ravie ;
Volez, volez tous deux à ſes embraſſemens ;
Recevez-les... hélas ! peut-être il n'eſt plus tems.
La nature s'éteint ; l'art n'a plus de reſſource :
Nouvel Ezéchias, au milieu de ſa courſe,
Il tombe courageux, ſans faſte, ſans effort ;
Il nous plaind, & ne craint, ni ne brave la mort.
Grand Dieu, qui nous ôtois toute ombre d'eſpérance,
Tu voulois au miracle aſſurer l'évidence :
Tu te voiles ſouvent ſous les ſecours humains.
Ici tu fais briller l'ouvrage de tes mains :
Louis reſpire enfin, objet de tant d'allarmes,
Une ſeconde fois racheté par nos larmes :
Que ſes premiers périls nous en firent verſer !
Quand cet aſtre naiſſant fut prêt de s'éclipſer !
Les plus ardens tranſports, les fêtes les plus belles
Signalerent la fin de nos frayeurs mortelles :
Allons offrir au Ciel nos vœux & notre encens :
Allons le remercier de ſes heureux préſens ;
Le Sénat a donné le ſignal d'allégreſſe,
L'organe de nos loix, l'eſt de notre tendreſſe ;
France, adore la main qui rend en ce grand jour
Un héros à la gloire, un pere à ton amour.

EPITRE

Au Roi, par M. de la Louptiere.

LORSQUE je vins au monde, Sire,
J'étois le plus beau fils qui fût dans votre empire:
Gens du dehors, gens du dedans, c'étoit
A qui plus haut crieroit merveille.
L'œil le plus perçant ne voyoit
Sur tout mon petit corps framboiſe ni groſeille;
Comme aîné de maiſon, chacun diſoit: tant mieux;
Celui-ci ſoutiendra le nom de ſes ayeux.
Nous en ferons, comme ſon pere,
Un bon & fringant Mouſquetaire.
Déja contre vos ennemis,
Changeant mes hochets en fuſils,
Je faiſois pouf... & je riois enſuite,
Les croyant morts, ou bien en fuite.
J'avois deux bras, qu'on appelloit
L'un le gauche & l'autre le droit,
Plus robuſtes que ceux du cruel Minotaure,
Bons compagnons, faiſant tout en commun.
Je les ai tous deux encore;
Mais on ne parle plus que d'un.
Une chûte, dès mon bas âge,
Du gauche pour toujours m'a fait perdre l'uſage;
Et ma ravi, grand Roi, l'honneur de vous ſervir.
Depuis ce fait de petit peſte,
Une Muſe agréable eſt tout ce qui me reſte;
Le trépas n'y peut rien, & j'oſe vous l'offrir.

EPITRE

A M. de la Louptiere, au ſujet de la mort de M. de la Chauſſée, 1756.

IL n'eſt donc plus, illuſtre la Louptiere,
Ce digne favori du ſavant Apollon,
Ce tendre ami qui t'ouvrit la carriere
Qui conduit au ſacré vallon.
Il meurt... Fidele à ſa mémoire,
Tu couvres ſon tombeau de fleurs;
Et tu conſacres à ſa gloire
Des chants arroſés de tes pleurs.
Souffre que je mêle mes larmes
Aux lugubres accens qui peignent tes douleurs;
Et que ſenſible à tes allarmes,
Je pleure avec toi nos malheurs.
Mais, cieux! quel doux eſpoir! du ſein de la triſteſſe
Je vois naître le plus beau jour.
Par ſon goût, ſon eſprit, & ſa délicateſſe,
La Louptiere ravit & la ville & la Cour.
Docte éleve de la Chauſſée,
De ſon maître il devient rival;
Dans la route qu'il a tracée
Bientôt il ſe voit ſon égal:
C'eſt ſon feu, ſon eſprit, ſon zele,
Pour triompher du mauvais goût,
Suivi de Guichard de N...
Partout il le combat, il le pourſuit partout.
Aimable Champenois, il oſe encor paroître;
Et malgré les ſoins de ton maître,

Du

Du faux brillant notre siecle entêté
Le préfere aux grands traits d'une mâle beauté.
Ecrits sans sentimens, sans vigueur & sans ame,
Stile enflé, jolis mots, langage d'épigramme,
Caracteres forcés, portraits sans naturel,
Ce qu'aujourd'hui on nomme le bon sel.
Toi que protege Polymnie,
Toi qu'inspire la vérité,
Toi qu'un vaste & puissant génie
Conduit à l'immortalité,
Du faux jour qui nous environne
Ne souffre pas l'impunité :
Ajoute ce fleuron à la juste couronne
Que te doit la Postérité.

EPITRE

De M. de la Soriniere à une belle & jeune Veuve de la ville d'Angers, 1755.

QUAND à votre âge on joint le jugement
Aux tons légers de l'esprit & des graces ;
Que la raison conduit les sentimens,
Avec les Jeux qui volent sur vos traces ;
Et qu'à vingt ans on sait prendre ce ton,
Ce gracieux, cet aimable jargon,
Qui concilie avec le badinage
La sévérité de Caton.
Quand la beauté qui fut votre partage,
Des tendres cœurs n'exige pour tribut,
Que les respects & la sincere estime ;
Songez, Iris, qu'un si rare attribut
Vous place au rang le plus sublime.

Recevez donc un encens légitime ;
En vous chantant, je chante à l'unisson ;
Et mon cœur, sans farder la rime,
Sera mon unique Apollon.
Entre les vers composés pour les belles,
Odes, sonnets & fades ritournelles,
Maints Rimailleurs de leurs charmes épris,
Se lamentent dans leurs écrits ;
Et cent fois les noms de cruelles
Sont soupirés dans les ruelles,
Sans pouvoir fléchir leurs Iris.
Dans le tourment qui les inspire ;
Cédant à l'amoureux délire,
Ces Rimeurs aux pleurs destinés,
Arrachent de leur triste lyre
Vers sans vigueur, enfans morts-nés ;
Soudain aux Limbes condamnés ;
Que leurs Auteurs, en proie à la satire,
En bons Chrétiens ne devroient jamais lire.
Anacréon badine élégamment,
Quoiqu'amoureux, il est toujours charmant.
Sur ses pipeaux le Chantre de Vaucluse,
En soupirant aux bords de l'Aréthuse,
De vains hélas ne séme point ses vers ;
Et c'est de fleurs dont il couvre ses fers.
Les concetti, les phrases brillantées,
Vont assez mal avec le sentiment ;
Et les langueurs aux pleureurs affectées,
Font d'un Poëte un ridicule amant.



EPITRE

De M. de la Louptiere à M. de la Soriniere, en 1755.

Namque ipse volens facilisque sequetur,
Si te fata vocant. Enéide de Virgile, Liv. VI.

AINSI donc, cher ami, nos vœux sont superflus ;
Vous fuyez les bords d'Hypocrene :
Les fruits brillans de votre veine
D'un heureux avenir par vos mains sont exclus ;
Et sous les honneurs de la Presse
Ne se verront point rassemblés ;
Prêt à jouir, votre ardeur cesse ;
Phœbus rit, & vous tremblez.
Redoutez-vous les traits d'une cabale obscure ?
Quoi qu'ils osent vous préparer,
Suivez les loix de la nature ;
Elle ne peut vous égarer :
C'est elle qui vous a fait naître,
Pour écrire, & pour la venger :
Est-il encor quelque danger,
Lorsqu'elle enseigne à le connoître ?
Devez-vous prendre pour garant,
Un foible & profane vulgaire,
Aussi sot qu'envieux, aussi vain qu'ignorant ?
Si c'est un honneur de lui plaire,
Si la gloire consiste à flatter tous les goûts ;
La gloire, cher ami, n'est pas faite pour nous.

Il eſt un public équitable,
Plus digne de vous admirer,
Envers qui vous êtes comptable;
De tout ce que les Arts ont ſu vous inſpirer;
Et quand ſon jugement favorable au mérite,
Vous prévient, & vous ſollicite,
Vous nourriſſez encor une injuſte terreur?
Mais que dis-je, cher Soriniere?
Je ſuis moi-même dans l'erreur:
Votre refus n'eſt pas ſincere;
Et nos impatiens deſirs
N'auront pas une ſuite vaine.
Sur la foi des heureux zéphirs,
Dont vous fixez la douce haleine,
Prêt à lancer votre vaiſſeau,
Vous feignez de craindre l'orage.
Tel autrefois l'aimable du Cerceau,
Dans un élégant badinage
Répétoit ce refrain qu'il démentoit tout bas:
Monſieur Etienne, eh! ne m'imprimez pas.
O des partiſans de la gloire
Caprice étrange & dangereux!
Pourquoi ſous de perfides jeux
Détruire le crédit des Filles de Mémoire?
Chez un Rimeur faſtidieux
Cette Morale peu diſcrette,
N'eſt qu'un innocent attentat;
Mais chez un célebre Poëte,
C'eſt le langage d'un ingrat.
Le Dieu qui vous prêta le ſecours de ſon aîle,
Pour atteindre au ſommet où naiſſent les beaux vers,
Mérite un culte plus fidele:
Si ſes intérêts vous ſont chers,
Ne lui raviſſez pas un ſi parfait modele.
La bonne Comédie, orpheline aujourd'hui,

Réclame votre illuſtre appui ;
Loin d'en blâmer le caractere,
Tâchons de le bien employer :
Depuis qu'elle a perdu ſon pere,
Elle eſt en droit de larmoyer.
Pour ne pas tout oſer, la carriere eſt trop belle ;
Et je vole en triomphe où votre voix m'appelle.
Animé par vos ſoins flatteurs,
Sous vos yeux chaque jour mes ſuccès vont renaître ;
Déja ſur le mont des neuf Sœurs
Vous m'annoncez pour un grand maître ;
Eſt-il envers ma gloire un plus puiſſant ſecours ?
La ſincere amitié que vous faites paroître
Garantit hautement la foi de vos diſcours :
On ſait qu'à bien juger votre Muſe s'applique ;
Mais d'un titre ſi magnifique,
C'eſt à tort que vous m'honorez ;
Il vous eſt échu, ſans partage.
Si mes talens ſont aſſurés,
Ce n'eſt que par votre ſuffrage.

EPITRE

Et réponſe de M. de la Soriniere à l'Epitre précédente de M. de la Louptiere, 1755.

Facilis deſcenſus Averni,
Sed revocare gradum, hoc opus, hic labor eſt.
Enéide de Virgile, Liv. VI.

NON, non, cher la Louptiere, un Imprimeur avide
Ne verra point gémir ſa Preſſe ſur mes vers.

Aſſez d'autres, ſans moi, d'une courſe rapide,
Iront apprendre à l'univers
Les maux que leur ont faits leur Muſe moins timide
Et leur incurable travers.
Pour un ſuccès léger, que d'horribles revers
Eprouvent les enfans de la docte Uranie!
Martirs illuſtres du génie,
Victimes des plus beaux talens,
Je vous vois accablés ſous les traits que vous lance
La jalouſie & l'ignorance;
J'entends d'ici leurs cris perçans:
Comme un vaiſſeau battu des vents,
Comme un Athlete ſans défenſe,
Envain cherchez-vous en ſilence,
Un ſincere ami du bon ſens,
Ses ſecours ſeroient impuiſſans;
Puiſqu'il faudroit pour vous défendre,
Que le Critique pût entendre,
Un bel eſprit ſans partiſans.
Faudra-t-il vous citer l'exemple
De plus d'un nourriſſon chéri,
Que l'honneur plaça dans le temple,
Et qu'un ſot public a flétri?
Mon œil en pleurs qui les contemple,
Vous fera grace de leur nom.
Ouvrez les faſtes d'Apollon,
Vous y verrez les deſtinées
De plus d'un malheureux Auteur,
Que des cabales mutinées
Firent déchoir de ſa grandeur.
Du rang que le ſort nous aſſigne,
Quoi qu'on faſſe pour être digne,
Cher ami, ne comptons ſur rien;

Le moindre revers de fortune
Dans la ſphére la moins commune
Sappe & détruit le plus grand bien.
Heureux qui ſut, loin de l'envie,
Prolonger le cours de ſa vie,
Sans ſonger à rimer des mots :
Tel pour enfanter des merveilles ;
Accumula veilles ſur veilles,
Qui n'apprêta qu'à rire aux ſots.
Des enfans d'Apollon, c'eſt donc là le ſalaire ?
De peines, de travaux, pâles & morfondus,
Leur crime eſt d'avoir voulu plaire :
Dans la foule ils ſont confondus.
Eh ! vous voulez encor, paroiſſant ſur la ſcene,
Que j'aille affadir Melpomene
De Romans pillés dans autrui ?
Tendres Déclamateurs, faire accroire à Thalie,
Que dans la bonne Comédie
On doit larmoyer aujourd'hui ?
Ou dans un Opéra Comique
De mes pſalmodiques récits,
Nourrir le goût épidémique,
Qui tyraniſe les eſprits ?
Laiſſons cette eſcrime au grand maître
Dont les talens ſont aſſurés ;
Et ſans jamais penſer à l'être,
Vivons dans ces lieux ignorés.



EPITRE

A Mademoiselle Gaussin, Actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec succès, 1760.

JEUNE Gaufslin, reçois mon tendre hommage
Reçois mes vers, au théâtre applaudis;
Protege-les; Zaïre est ton ouvrage;
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante & tes sons enchanteurs,
Qui du Critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les Censeurs;
L'illusion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les allarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le Dieu des vers qu'on alloit dédaigner,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire:
Le Dieu d'Amour à qui tu fus plus chere,
Est par tes yeux bien plus sûr de regner.
Entre ces Dieux désormais tu vas vivre:
Hélas! long-tems je les servis tous deux!
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux;
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,

A tes genoux, oubliant l'univers.
Parle d'amour, & t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers

EPITRE

A M. Ganeau, Imprimeur du Journal de Verdun, par M. des Forges Maillard, au sujet d'une erreur : Combien dans tout mon corps, *au lieu de*, Combien dans tout mon cœur, *1757.*

AU lieu de tout mon cœur, qui dit toute mon ame,
Vous placez : *tout mon corps*, Monsieur notre Imprimeur ;
Ma foi, vous m'avez mis en game,
Ce qui veut dire aussi de très-mauvaise humeur.
Voulez-vous me taxer de Matérialisme,
De Hobbisme, de Spinosisme ?
Vous vous trompez bien fort dans votre opinion.
Comme une ouaille simple & bonne,
Je me range au bercail avec soumission,
Et j'écoute avec fruit la prédication
De notre bon Pasteur, dont la voix monotone
N'empêche pas son onction ;
Ainsi que mon Dieu me le donne.
Je jouis de mon être ; & tâche de mon mieux
D'exécuter ce qu'il ordonne ;
Sans vouloir m'ériger, Lucrece audacieux,
En arbitre du sort de la terre & des cieux :
Comme tant de docteurs dont la France foisonne,

Perroquets de Satan, quoiqu'ils n'y croient pas ;
Qui ne connoissent rien au delà du trépas ;
Dont la plume orgueilleuse incessamment sermone :
Que dans les cieux, comme ici bas,
C'est la loi du hazard qui gouverne & qui tonne.
De l'erreur & du crime, ô déplorable effet !
Quelle paix léthargique, homme aveugle, t'engage
D'aimer mieux t'avouer l'ouvrage
D'un hazard insensé, que d'un Etre parfait ?
Quel Dieu tu te choisis, dans ton fatal délire ?
Un douteux accident, sans justes attributs,
Et qui dans son frivole & ridicule empire,
Après l'événement perd son titre, & n'est plus ;
Athée, ouvre les yeux, & consulte ton ame :
Parle du fond du cœur, réponds de bonne foi ;
N'as-tu jamais senti combattre contre toi
Son immortelle & vive flamme ?
Mais revenons au point dont m'avoit écarté
Mon tendre & vrai respect pour la Divinité,
Que le libertinage en ce siecle détrône ;
De l'incrédulité qu'il prône
S'applaudissant partout avec sécurité.
Si mettant tout mon corps sous Presse,
Très-subtil Imprimeur, vous avez entendu
Exprimer clairement par cette docte adresse,
Que de tout le pouvoir de mon individu,
Je veux servir mon Duc, qui sert si bien son Prince,
Et qui fait son plus cher emploi
Du bonheur de notre Province ;
Sur mon zele pour lui vous pensez comme moi.
Monsieur Ganeau, que Dieu conserve,
Daignez donc faire grace aux transports de ma verve.

Je rends justice à vos talens,
A ceux de votre Presse, & de tous les galans,
Qui poussent de concert vos œuvres en lumiere :
Mais souvenez-vous bien, qu'il faut, quand on écrit
Au brave d'Aiguillon, tout cœur & tout esprit,
Etre autre chose que matiere.

EPITRE

Imitée de la treizieme Epître du cinquieme livre de Martial, par M. des Forges Maillard, en 1756.

ESTIMÉ par mes mœurs, né d'honnêtes parens,
Je suis pauvre, il est vrai, superbe Callistrate;
Je le suis, je le fus & le serai long-tems,
Dans ce siecle pervers, où la fortune ingrate
Semble n'avoir des yeux que pour les insolens :
Mais l'univers me lit, & l'on dit à ma vue,
Dès que je parois dans la rue,
Le voila cet homme à talens;
Et je jouis pendant ma vie,
Malgré la fureur de l'envie,
D'un honneur que la mort accorde à peu de gens.
Pour toi l'or, la peinture & l'exquise élégance,
Ici brille à grands frais dans tes appartemens :
Là ton grenier gémit sous l'heureuse abondance
Des doux fruits que Cérès t'apporte tous les ans.
Toutefois enivré de ta magnificence,
Au milieu de tes biens & de tes airs pompeux,
Veux-tu savoir la différence

Qui ſe rencontre entre nous deux ?
Devenu par degrés plus riche que ſon maître,
Un Laquais qui déroule un peu de l'or qu'il a,
Peut être ce que te voilà :
Ce que je ſuis, tu ne peux l'être.

EPITRE

De M. Cocquard à M. du Tilliot, ſur la nouvelle année, 1755.

UN nouvel an va commencer;
Tant pis, morbleu, tant pis : je n'y ſaurois penſer,
Qu'au plus ſombre chagrin mon ame ne ſe livre.
Plus nous avons vécu, moins il nous reſte à vivre :
Ce n'eſt pas tout encor ; comment me diſpenſer
Ou de faire ou d'ouir mille complimens fades ?
Et comment me débarraſſer
De ces perfides embraſſades,
Où feignant de me careſſer,
Un ennemi couvert, un traître
Me voudroit étouffer peut-être ?
Maudit ſoit le premier, qui privé de raiſon,
En France introduiſit la mode,
Aux Grands, aux Petits incommode,
De courir tout le jour de maiſon en maiſon,
Surtout, bon Dieu ! dans la ſaiſon,
Où le ſigne du Capricorne
Rend toute la nature morne ;
Où ſouvent aux dépens de la tête, ou d'un bras,
Le pied mal affermi, gliſſe ſur le vergias,

Que si sous prétexte d'un rhûme,
Tranquille à mon foyer je ne me laisse pas
Entraîner au torrent de la foule commune,
Des parens, des amis crieront,
Des Grands se formaliseront;
Des Belles avides d'hommages,
Contre moi se mutineront:
Les uns & les autres prendront
Ma retraite pour un outrage;
Et Dieu sait de quel œil ils me regarderont.
Pour toi, cher du Tilliot, qui jamais ne t'arrêtes
A de vaines formalités;
Et qui par d'heureux traits de Guyot respectés,
Des foux du bon vieux tems as condamné les fêtes,
Tu ne paroîtras point fâché,
Si parmi maint billet à ta porte lâché,
Le mien ne frappe point ta vue.
D'une visite superflue
Tu tiens quitte un ami qui dans de vrais besoins,
Ne balanceroit pas pour t'offrir tous ses soins;
Ton cœur sera content, si le mien renouvelle
Dans un sincere écrit par ma Muse dicté,
Les vœux qu'en l'ardeur de son zele,
Il a formés cent fois pour ta félicité.
Que long-tems un sang pur dans tes veines circule;
Qu'en ton corps toujours sain, ton esprit toujours gai,
Dédaignant les faux biens, recherche le seul vrai.
Ainsi sans remords, sans scrupule,
Tu pourras de tes heureux jours
A ton gré prolonger le cours.
Oui, le contentement d'un cœur sage & paisible
Est un secret plus infaillible,
Que celui qu'autrefois l'amante de Jason

Tenta pour rajeunir Eſon.
De mon zele empreſſé reçois ce témoignage.
Bien que mon naïf compliment
S'offre à tes yeux ſans ornement,
Sur d'autres plus fleuris il a cet avantage ;
Que tu le dois moins à l'uſage,
Qu'à la force du ſentiment.

EPITRE,

Invocation du Philoſophe Cléante, traduite du Grec.

IMMORTEL adoré ſous tant de noms divers ;
Pere de la nature & Roi de l'univers,
C'eſt toi que je ſalue, Etre par qui nous ſommes,
Qui vois en nous ta race, & qui permets aux hommes,
A ces foibles mortels, rampans en ces bas lieux,
De t'adreſſer leurs hymnes & d'élever leurs yeux
Vers toi, qui fais briller dans tes mains invincibles
Tes Miniſtres vengeurs, les tonnerres terribles ;
L'eſprit qui tout anime, eſprit dont tout dépend,
Qui ſe mêlant partout, en tous lieux ſe répand,
Eſt dirigé par toi, grand Dieu, c'eſt donc toi-même,
De la terre & du Ciel Modérateur ſuprême,
Donateur de tous biens, digne objet de nos chants ;
Mais tu ſais bien remettre, ô Puiſſance efficace,
L'ordre dans le déſordre; & tout rentre à ſa place.
Eux ſeuls ſont écartés de celle où tu nous veux ;

Malheureux ! cependant ils veulent être heureux.
Comment le ſeront-ils, lorſque loin de l'entendre,
Par tant de paſſions ils ſe laiſſent ſurprendre,
Ou par la volupté mollement enchaînés,
Ou par l'ambition follement entraînés ?
Bienfaiſant Jupiter, fais tomber leurs nuages ;
Daigne éclairer leur ame, afin qu'en tes ouvrages,
Ils puiſſent avec nous admirer ta grandeur ;
Et que te conſacrant & leur ſoin & leur cœur ;
Ils puiſſent célébrer la Divine Sageſſe,
Autant qu'il eſt poſſible à l'humaine foibleſſe :
Pour l'homme & pour les Dieux quel plus aimable emploi,
Que celui de chanter l'univerſelle Loi ?

EPITRE ELEGIAQUE

De M. de la Louptiere, ſur la mort de l'Abbé de Maupertuis Relongue.

DOIT-on aux triſtes coups du ſort
Intéreſſer l'enjouement d'une Belle ?
Et le ſpectacle de la mort
Eſt-il fait pour une Immortelle ?
Non, ce n'eſt pas à vous à prendre un tel emploi,
Et mes maux ne ſont que pour moi.
Souffrez toutefois que j'implore
La nouvelle Sapho dont la France s'honore ;
Un favorable auſpice eſt tout ce que je veux.
Hélas. j'avois un frere aimable & vertueux,
Ami des Arts, ami de la ſaine lecture,

Orné de tous les riches dons
Que peut tenir de la Nature
Un mortel qui n'a pas encor vu vingt moissons :
Aveugle loi du sort, loi trop prompte & trop dure !
Cet aimable mortel, ce frere si chéri,
Sous mes yeux, dans mes bras vient de m'être ravi.
Rendons de ses vertus le Pinde tributaire ;
Faisons en ce moment pour lui,
Ce que sans nous un jour il auroit bien su faire :
Sauvons-le des horreurs d'un éternel oubli ;
Que dans une foule inconnue
L'empreinte du talent ne soit pas confondue ;
Qu'il vive ; vous le pouvez ;
Et si j'ose le dire enfin, vous le devez.
Le motif en est juste & facile à connoître :
Vous n'eutes jamais peut-être
D'admirateur plus éclairé,
Plus délicat, plus prompt à vous rendre les armes :
Que de vos derniers vers il seroit pénétré !
Et que votre présence auroit pour lui de charmes !
Heureux, me disoit-il cent fois,
Qui peut le voir, l'entendre & vivre sous ses loix !
A l'exacte raison la rime enfin s'allie,
Et mon pays trouve une autre Emilie :
Pour le sexe François que ce triomphe est doux !
L'allégresse à ces mots brilloit sur son visage ;
Et quoiqu'en vous offrant en secret son hommage,
Il n'eût qu'un foible espoir d'être connu de vous,
Je l'estimois assez pour en être jaloux.
S'il respiroit encor, je ne pourrois m'en plaindre,
Mais je ne saurois point de rival plus à craindre.
Digne du nom de Maupertuis,

De ce grand nom si cher à la docte Uranie,
Dans le printems de l'âge & l'été du génie,
Il portoit des fleurs & des fruits.
Ce n'étoit point un Auteur blême,
Qui d'un travail dur & constant
Ne rapporte le plus souvent
Que paradoxe & que problême ;
Aimable paresseux, sensible à l'agrément,
Il préféroit au diadème
L'art de vivre tranquillement.
D'autres cherchent le bien suprême
Et le perdent en le cherchant ;
Lui par un heureux stratagême
Le retrouvoit en jouissant.
Pour l'intérêt du vrai son zele étoit extrême,
Son esprit vif & pénétrant,
Libre de préjugés, saisissoit à l'instant
Les rapports & les loix du plus profond systême,
Ami sûr, discret confident,
Frere tendre il m'aimoit autant
Que je l'aime encore moi-même ;
Car ne crois pas, cher Maupertuis,
Ma gloire, mon pur sang, que jamais je t'oublie:
Tu le sais je t'aimai jadis,
Lorsque notre union étoit digne d'envie,
Je t'aimois au moment où le sort l'a trahie ;
Cet univers où tu naquis,
Où tu vécus, où tu perdis la vie,
Tout ce triste univers m'est témoin si depuis
Mon amitié s'est rallentie ;
Hélas ! chacun sait si jamais
Il en fut de plus légitime.
Quel autre connut mieux ces sentimens parfaits
Qui peuvent seuls captiver mon estime ?
Politique instruit, tu suivois
Ce qu'un bon citoyen a coutume de suivre ;

Philoſophe né, tu vivois,
Sans trop craindre de ne plus vivre ;
Ainſi ta ſtoïque vigueur
De tes derniers inſtans t'a derobé l'horreur ;
La mort même admirant dans ſa jeune victime,
Un eſprit ſi précoce, un cœur ſi magnanime,
A craint de voir bientôt déſarmer ſa fureur ;
Elle a hâté ſes coups, comme on hâte un grand crime.

EPITRE

A un Anonyme, ſur ſa réponſe à M. B. 1757.

ILLUSTRE malheureux, que tes vers ſont charmans !
Qu'ils ont de graces & de charmes !
Mais verrons-nous toujours tes larmes
Arroſer d'auſſi nobles chants ?
Je pleurois avec toi, quand Thémire volage
Se refuſoit à ton amour :
Je te croyois heureux ; cette belle plus ſage
Payoit tes feux du plus tendre retour ;
Et tu pleures encor ! quel effrayant orage
Vient au ſein de la paix attaquer ton repos ?
N'as-tu ſur tes rivaux remporté l'avantage,
Que pour te voir frappé des plus funeſtes maux ?
Dans les bras d'une épouſe aimable
Tu parois pénétré d'horreur :
Quel eſt donc le monſtre intraitable

Qui te fait ſentir ſa fureur?
Un monde aveugle? as-tu beſoin de ſon eſtime?
Tu ſais que bizarre en ſon choix,
Preſque toujours il protege le crime,
Tandis qu'à l'innocent il refuſe ſa voix.
Brave ce monde aveugle, & ris de ſes outrages:
Il eſt tems de ſécher tes pleurs;
Tes vers, tes vertus, tes malheurs
T'aſſurent les plus doux ſuffrages.
Les lauriers qui ceignent ton front,
T'ouvrent le Temple de Mémoire...
Tu gémis d'un cruel affront...
Quelque jour il fera ta gloire.
La rage de tes ennemis,
Les trais malins de leur vengeance,
Tes chagrins & ton innocence
A nos neveux ſeront tranſmis.
Maintenant qu'on te calomnie,
Le ſage eſt ton admirateur:
Triomphe de la noire envie
Par un hommage auſſi flatteur.
Ne crains plus rien, fais-toi connoître;
Mille autres penſent comme moi;
Contente-nous, oſe paroître:
Tes jaloux ſont punis, la victoire eſt à toi.



EPITRE ELEGIAQUE,
Sur la mort de N...

MUSES, quittons ces airs enfans de l'allégresse;
Que tout annonce en nous le deüil & la tristesse;
En place de lauriers, ceins ton front de cyprès:
Sensible à mes douleurs, sensible à mes regrets,
De larmes, comme moi, viens arrôser la cendre
D'un de tes favoris, mon ami le plus tendre.
A peine il avoit vu l'aurore de ses jours,
Et le bras de la mort en abrége le cours.
Telles ces vives fleurs qu'un matin voit éclore,
Perdent presqu'en naissant l'éclat qui les décore.
Cher ami, je t'appelle, & mes cris superflus,
En tout ce que je vois, disent que tu n'es plus.
Tu n'es plus, & je vis! mon ame encor respire!
Dieu puissant, qui le veux, c'est pour que je soupire;
Mes jours vont devenir une chaîne d'ennuis,
Son ombre toujours chere est partout où je suis.
Trésor des vrais amis, ô gage de tendresse,
Douces lettres que j'ouvre, & que je lis sans cesse,
Caracteres sacrés de zele & de candeur,
En consolant mes yeux, vous déchirez mon cœur.
Hélas! si les talens, si la Philosophie,
L'honneur & la vertu mesuroient notre vie,
Ami le plus parfait, je te verrois encor;
Tes jours eussent passé ceux du sage Nestor;
Mais l'aveugle trépas de sa faux meurtriere,
Souvent du vertueux racourcit la carriere,

Tandis que le méchant, au gré de ſes deſirs,
Vit, & parcourt ſa ſienne, entouré de plaiſirs:
Ainſi meurt un Abel, & ſon perfide frere
Voit les fils de ſes fils s'agrandir ſur la terre:
Ainſi tombe frappé cet ami que mes pleurs
Voudroient reſſuſciter dans tous les tendres cœurs;
Il vivra dans le mien, fidele à ſa mémoire,
A le chérir toujours je bornerai ma gloire;
Et tout mon ſeul chagrin, aux portes du trépas,
Sera de ne pouvoir expirer dans ſes bras.

EPITRE
*A B*** 1758.*

JE n'habite plus chez B**.
Ce triſte & funeſte hermitage,
Dont l'air épais & dangereux
Relégue ſur le noir rivage
Nombre d'habitans malheureux
De cet horrible marécage;
J'habite un ſéjour plus charmant,
Orné par la ſimple nature;
Des bois, des prés, une onde pure
Embelliſſent mon logement.
Eloigné de tout embarras,
Mes jours coulent dans la moleſſe;
Et toujours on voit ſur mes pas
Les jeux, les ris & l'allégreſſe.
Venez partager ce printems,
Les plaiſirs que je vous deſtine;
Je vous renverrai très-content
De moi, comme de ma cuiſine.

EPITRE

A Iris.

EN vain, trop tendre Iris, vous me peignez
vos feux ;
Je ſuis hors de cet âge, hélas ! trop dangereux ;
Où la raiſon n'a que de foibles armes,
Contre l'enfant qu'on nomme Amour.
A préſent de ſang froid je contemple ſes charmes.
Je me redis chaque jour,
J'ai trente ans, je ne dois plus plaire ;
Adieu, jeuneſſe, adieu beauté :
Quand mon amour propre eſt flatté,
Ma raiſon me dit le contraire :
Il eſt des plaiſirs de tout tems ;
Mais celui qu'on goûte au bel âge ;
De ne trouver que des Amans,
Approche-t-il de l'avantage
De ces aimables ſentimens
Dont l'amitié remplit notre ame ?
Souvent de ſinceres amis
Sur de légers ſoupçons ſans grace ſont bannis ;
On craint une indiſcrete flamme,
Et leurs airs d'amans ſont punis.
De la haine de mes ſemblables,
J'éprouvois l'effet chaque jour,
Et les payois bien de retour ;
Que nous nous trouverons aimables,
A préſent ſur notre retour !
Depuis un an devant ma glace
Je ne boucle plus mes cheveux ;
Si je vous ai chéris, vains atours, danſes, jeux,

C'eſt que ſans vous peut-être, Amour eût trouvé
place
Dans un cœur qui n'étoit que trop fait pour aimer ;
Ceſſez donc, jeune Iris, de vouloir me charmer,
Un inſtant de foibleſſe empoiſonne la vie :
A ma tranquillité porteriez-vous envie ?
Laiſſez-moi jouir du bonheur
Que m'offre la Philoſophie.
Je devrois m'offenſer de votre vive ardeur ;
Mais de votre deſtin je ſens trop la rigueur :
Quand avec l'heureux don de plaire,
Sans eſpérance on perſévere,
Iris, & qu'on n'obtient qu'une tendre pitié,
C'eſt d'un ſincere amour être trop peu payé.
Votre cœur excellent, votre extérieur aimable
Feroient dire à la plus traitable :
Ne voyons jamais de trop près
Les deſirs d'un berger ſemblable ;
L'Amour en lui prêtant ſes traits,
Sait le rendre trop redoutable.
Ce poiſon doux, mais dangereux,
(Par cet aveu puiſſiez-vous être heureux)
Le dirai-je ? la flatterie,
Quelquefois dans vos vers je la trouvai jolie ;
Vos éloges m'étoient peu dûs :
Mais ſi vous les penſez, ils ne m'offenſent plus.
Que je vous aimerois, ſi vous étiez moins
tendre !
Iris, je ne veux plus vous voir, ni vous entendre.
L'Amour s'exprime par vos yeux.
Ah ! ſi vous vous chargez de chaînes,
Lorſque tout s'oppoſe à vos vœux ;
Si votre ſort eſt malheureux,
Vous ſeul avez cauſé vos peines ;
Hélas ! ſi j'ai quelques vertus,

Pouvez-vous donc m'en faire un crime?
Vos ſentimens ſont-ils perdus,
Quand ils ſont payés par l'eſtime?

EPITRE

De M. de la Soriniere, à un Poëte de ſes amis, pour l'engager à quitter la campagne, & à venir paſſer l'hiver en ville.

Vides ut altâ ſtet nive candidum
Soracte, nec jam ſuſtineant onus
Silvæ laborantes, geluque
Flumina conſtiterint acuto?

Hor. Ode IX, Lib. I.

QUOI! toujours attaché ſur cette ſombre rive,
Où la Saivre en dormant retient ſon eau captive,
Veux-tu paſſer tes jours, Philoſophe iſolé,
Et laiſſer loin de toi ton ami déſolé?

Tandis que nos ſillons, des larmes des Hyades,
Inondés & fangeux ſont en proie aux Pleiades;
Qu'un triſte laboureur plaintif en ſa maiſon,
Voit périr tout l'eſpoir d'une riche moiſſon;
Au fond d'un cabinet, tranquille ſolitaire,
Tu meurs à tes amis, pour vivre avec Voltaire.

Encor ſi la nature, en t'offrant ſes hazards,
Sur quelque objet nouveau conduiſoit tes regards;
Que le priſme en tes mains & le long téleſcope
Paſſaſſent tour à tour, avec le microſcope;
Que

Que tantôt Reaumur, & tantôt Caſſini
On te vit meſurer le vuide, & l'infini ;
Je dirois, conſolé, laiſſons le Philoſophe
Se perdre avec Saturne, ou polir une ſtrophe.

Mais lorſqu'un tems maudit de biſe, & de frimats
Fait des plus beaux vallons les plus affreux climats,
Timide Citadin, je ne ſçaurois comprendre,
Qu'un Poëte amoureux s'y ſoit laiſſé ſurprendre.

Montant avant l'aurore un ſuperbe courſier,
Si diligent chaſſeur, le plus fier ſanglier
Expirant ſous tes coups, éprouvoit ton adreſſe,
Et vit, ſa hure à prix donnée à ta maîtreſſe,
Etonné du récit d'un ſi galant exploit,
Mon goût peut-être au tien doucement ſe plieroit.

Mais lorſqu'au fond des bois la timide Dryade,
S'enfuit, & ſe recéle avec l'Amadryade ;
Que Pan cachant ſa flûte aux Silvains amoureux
Voit par le ſouffle aigu d'un aquilon fougueux
Morfondre ſes troupeaux ; & zéphir ſans haleine,
Quitter Flore éplorée, & déſerter la plaine ;
Tout devient ſans beauté, ſans graces, ſans appas,
J'entrevois la nature ; & je n'en jouis pas.

Un Sçavant par état qui n'aime que l'étude,
Au milieu des Cités trouve la ſolitude :
Il raſſemble à propos quelques doctes amis
Dont il ſuit les conſeils & les ſages avis ;

Et consultant par choix l'oreille de Thémire ;
Il attrappe ces tons que la douceur inspire ;
Il se forme à ce goût, à cette urbanité
Qui s'éxila des Champs ; & vint dans la Cité.

Montre - toi sur ses pas aussi courageux qu'elle,
Revole dans ces murs où ton ami t'appelle ;
Et conclus avec moi d'après ce long début,
Ami, que hors de la Ville il n'est point de salut.

EPITRE

A M. de la Louptiére, sur ce qu'il n'écrit plus, par M. Guichard, 1757.

QU'AVEC raison j'ai crains ton inconstance,
Ingrat, tu m'a donc oublié ?
En vain mon cœur encore embrasse ta défense :
En vain je dis : peut-être est-ce indolence :
Tu ne sera justifié
Qu'en rompant un cruel silence.
Pour quelques mauvais vers tu te lias à moi,
C'est un plus doux penchant qui m'entraina vers toi.
J'admire les accens de ta muse légére ;
Ils me charmeront en tout tems.
Mais pardonne. Ton caractère
Me décida, plutôt que tes talents ;
Voilà le but que j'envisage.
Toujours de mon attachement,

L'ame eſt le premier fondement,
Auſſi ne ſuis-je point volage.
A nos amis nous tenons foiblement,
Lorſque l'eſprit les guide, & non le ſentiment;
Surtout moi, né ſous l'ingrate planete,
Qui malgré les neuf ſœurs, force d'être Poëte.
Par quelques bonnes qualités
Je croyois reparer une folle manie,
Que bien d'autres que moi prennent pour le Génie;
Ce que n'ont pu trente beautés,
Sans reſource, moi téméraire,
Moi ſeul j'imaginois le faire:
Je croyois te fixer...., quelle étoit mon erreur!
Tu ne vois, tu n'entends, tu ne ſuis que la gloire,
Tu n'aime que Phœbus, ſes lauriers, ta mémoire,
Tu ne goûtas jamais de plaiſir plus flatteur
Que le jour où Châlons, de ſon Académie
T'ouvrit la porte. Un ſi frivole honneur,
De tous les tems, l'objet de ton envie,
Devient pour toi, quelle folie!
Le Nec plus ultrà du bonheur.
Où donc eſt ta Philoſophie?
Aux traits fins d'un couplet, aux charmes d'un ſeul vers
Tu ſacrifierois l'Univers?
Quels regards tomberont ſur ce que j'oſe écrire!
Ce reproche, peut-être, eſt vainement tracé;
Ah! que l'amitié qui m'inſpire
En pénétre le cœur dont je ſuis effacé,
Aucun, après, ne daigneroit le lire
Que mon orgueil n'en ſeroit point bleſſé.

EPITRE

Sur la misére de l'homme, 1725.

CHER Damon, que le sort de l'homme est misérable !
En est-il sous les Cieux qui soit plus déplorable ?
Son berceau n'est-il pas assiégé de douleurs ?
Vient-il à croître, il sent, il pleure ses malheurs ;
A son fragile corps l'eau, le feu, l'air, la terre
Font sentir leur triomphe, en lui portant la guerre :
La chaleur qui l'anime, & qui soutient ses jours,
En prolonge, en détruit le trop rapide cours.
Veut-il se reposer ? Aussi-tôt la paresse
L'appesantit, le livre à sa propre mollesse,
Peines, soins, embarras, veilles, soucis, travaux,
Tous sont ses ennemis, son tyran, ses fleaux :
La faim le fait souffrir, & la soif le deseche
Tout besoin à son corps semble faire une brêche,
Tout l'afflige, lui nuit, l'attaque fiérement ;
Et même le plaisir lui devient un tourment.
L'infortuné qu'il est, dans le mal qui l'obséde ;
Il s'use en guérissant même par le reméde ;
Et souvent l'art douteux du tendre Médecin,
Porte sans le vouloir le trépas dans son sein ;
L'ame liée au corps sent aussi ses atteintes,
Le corps a ses douleurs, comme l'ame a ses craintes :

L'un souffre dans ses sens ; & l'autre dans l'esprit ;
L'ame paroît s'user quand le corps dépérit :
Tous deux s'ils ont senti le feu de la jeunesse,
Ils sentent tour à tour le froid de la vieillesse ;
Et l'ame sur le corps n'a que des droits cruels.
S'il est vrai que ses maux doivent être éternels.
Qui pourroit peindre l'ame injuste par caprice,
Méprisant la vertu, faisant gloire du vice ?
Contre les passions combattre sans succès ;
En sentir tout le trouble, en aimer les excès ;
Les ris sont son dépit, & les pleurs sont sa joye ;
Se rongeant elle-même elle devient sa proye ;
Ses doutes sont ses maux, ses désirs, ses erreurs ;
Son choix, sa liberté, sont ses plus grands malheurs :
Pleine d'une chimere, & tristement fertile,
D'une qui se détruit, il s'en enfante mille :
L'homme enfin de qui l'ame excite, & meut les pas,
Tantôt le fait vouloir ce qu'il ne vouloit pas ;
Dans le vrai, dans le faux, il la suit, il s'égare.
Elle le rend dévot, impie, injuste, avare :
Tout mortel, en un mot, par son sort entraîné,
Prépare son supplice à l'instant qu'il est né ;
Ingrat, voluptueux, inconstant, infidèle,
Il aime la vertu plus pour lui, que pour elle :
Il se pare avec art de ses dehors masqués,
Et défend mal ses droits dès qu'ils sont attaqués ;
A-t'il tout ce qu'il veut ; d'abord il s'en dégoûte :
Ses désirs inconstants toujours changent de route ;
Et moins rempli qu'avide, actif, & négligent.
Au milieu des trésors, il se croit indigent ;

La satiété même est un poids qui l'accable ;
Et plus il est heureux, plus il est misérable ;
La disette, la soif, l'agitent tour à tour,
L'une excite ses soins, & l'autre son amour :
Que ne souffre-t'il point de cette inquiétude,
Où le plonge en mourant l'obscure incertitude ?
Un avenir douteux redouble sa terreur ;
Tout disparoît, tout fuit.... que reste-il ? L'erreur ?
Que lui sert sa raison dans ce subit orage ?
C'est une foible planche en ce dernier naufrage.
C'est un roseau stérile, & dont le triste appui
Ne sert qu'à ses malheurs ; & ne fait rien pour lui.
Cette fiére raison, qu'ici bas l'homme vante
Est toujours orgueilleuse, & souvent impuissante :
Elle prévient les maux, ne les détourne pas ;
Elle est moins un secours, qu'un brillant embarras :
Son pouvoir nous séduit, elle fait notre gloire.
L'homme s'en applaudit, mais qui le pourroit croire ?
Il apperçoit le vrai d'un œil bien moins distinct,
Que les fiers animaux livrés au seul instinct ;
Voyons-nous les oiseaux inconstans, & volages,
Oublier leurs petits, ou farder leurs langages :
Ils suivent la nature, & jamais au hasard
Ne font rien, & font tout par instinct, & sans art.
Ont-ils besoin de loix ? L'équité naturelle
Contre l'altier Vautour défend la Tourterelle.
Jamais vit-on le loup, amateur du barreau,
Pour défendre un passage assigner un agneau ?
Ont-ils jamais connu le code, le digeste,

Et du fourbe renard la chicane funeste ?
Contre un droit convenu firent-ils des procès ?
Jamais ont-ils poussé leur haine à cet excès ?
Cependant entre nous nous sommes moins traitables,
L'inutile raison nous rend moins raisonnables :
L'homme nourrit, hélas ! Des monstres dans son cœur ;
Et n'a pour les dompter que mollesse, & langueur.
Heureux qui secouru d'une grace divine,
Travaille à dissiper l'erreur qui le domine !
Mais plus heureux encor qui prévoit l'avenir ;
Et commence ses jours comme il veut les finir.

EPITRE

A un Courtisan qui s'éloigne de la Cour, pour se retirer dans sa maison de Campagne, 1729.

D'Où vient, sage Damon, qu'au milieu du grand monde,
Jamais on ne sçauroit goûter de paix profonde ?
A la Ville, à la Cour, d'où vient que peu de gens
Vivent dans leur état paisibles, & contens ?
Et qui se dépouillant d'une honteuse envie,
Jouissent en repos des douceurs de la vie ?
C'est que l'homme en son sort ne pouvant se borner,
Croit que le seul bonheur consiste à dominer :
Ce noble qui vivoit heureux dans sa Province,
Veut languir dans les fers, esclave auprès du Prince ;

Et croit qu'en habitant ſous un lambris doré,
Son cœur par des ſoucis ſera moins dévoré :
La Cour eſt un pays de plaiſirs, & de peines,
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines.
Là l'on dépend toujours des volontés d'autrui,
Pour un peu de plaiſir on a beaucoup d'ennui.
Qui pourroit de la mer fougueuſe & vagabonde,
Conter tous les replis qui fait naître ſon onde,
Pourroit peut-être auſſi concevoir à ſon tour
Les déplaiſirs ſecrets qu'on dévore à la Cour.
O que je plains l'état, la fureur ſéduiſante
De ces lâches captifs que l'eſpérance enchante :
Ces illuſtres forcats, ces priſonniers errans,
Jouets infortunés du caprice des Grands.
L'aimable Roſſignol chante mieux au boccage,
Que dans l'or éclatant d'une ſuperbe cage ;
Et l'Abeille ne peut nous donner ſes douceurs,
Qu'autant qu'un libre eſſor lui fait choiſir les fleurs.
L'air au fond d'un nuage, excite le tonnerre,
Et dans le ſein des monts, il fait trembler la terre.
La liberté, Damon, eſt un préſent des Cieux ;
Rien ne peut égaler ce bien ſi précieux.
Ces emplois ſi brillants, qui donnent dans la vue,
Attirent par leur pompe, & leur charge nous tue.
Je ſçais qu'un Courtiſan à de quoi ſe flatter,
S'il ſçait dans ſes deſirs ſagement s'arrêter ;
Mais ſi pour ſoutenir un ſi haut miniſtére,
Il veut s'examiner ſur tout ce qu'il doit faire,
Hélas ! que de chagrins, que de fâcheux moments
S'oppoſent nuit & jour à ſes contentements !
Bergers ? Bien différens de ces grands politiques,
Que vous êtes heureux ſous vos tentes ruſtiques !
Vous vivez ſans éclat, mais vous vivez contens;

Et ce plaiſir ſecret vous fait vivre long-tems.
Pour voir couler ſes jours dans l'heureuſe innocence,
Il faut fuir des honneurs la trompeuſe apparence ;
Sans chagrins, ſans deſirs de s'élever trop haut,
Sans s'attacher au bien plus que le bien ne vaut.
Vous le ſçavez, Damon, ce que mon cœur deſire,
Les grands biens ne ſont pas le bonheur où j'aſpire,
Les rangs, les dignités n'entrent point dans mes vœux ;
L'homme en les poſſédant n'en eſt pas plus heureux.
Je demande un ami ſage, éclairé, ſincére,
Qui ſoit pour mes défauts moins flatteur que ſévére,
Avec qui, quelquefois, je lie un entretien
Sur le ſeul néceſſaire, où doit tendre un Chrétien :
Mais où voit-on régner ce ſage caractère ?
Dans un cercle ſouvent l'on dit ce qu'on doit taire,
Ou par reſſort émû tout s'y traite avec art,
Ou les yeux & la voix s'y reſſentent du fard :
Celui-là s'informant de ce qu'on dit en Ville,
Parlera du beau tems, d'une terre infertile ;
Celui-ci vantera les douceurs du repos,
Que *la* paix va donner à l'abri des impôts.
Tantôt l'un du prochain parlant avec adreſſe,
Tombera ſur un trait qui l'outrage & le bleſſe ;
Et l'autre pour médire, & railler à propos,
Fera rire le cercle à force de bons mots.
L'un fera l'agréable, en donnant dans le fade,

L'autre de son esprit voulant faire parade,
Employera son fiel en de vagues portraits ;
Et sur un vain phantôme épuisera ses traits ;
L'un prenant l'air, le ton de Régent du Parnasse,
Citera quelqu'endroit de Virgile & d'Horace.
Là des Grecs, des Romains, on citera les Loix,
Ici Mars & Thémis vanteront leurs exploits ;
Mais à peine entend-on, dans une conférence,
S'entretenir de Dieu, louer sa providence.
On est timide, on craint de traiter un sujet,
Qui n'a que le salut, & le Ciel pour objet.
Quoi ! Taira-t'on toujours cet un si nécessaire,
Qu'un Chétien doit traiter comme l'unique affaire ?
Tout le reste ici bas, n'est rien que vanité,
Richesses, pompe, éclat, biens, fortune, beauté.
Ecoutons ce que dit des hommes le plus sage,
Sur les biens, les plaisirs qu'il avoit en partage :
Oui la gloire du monde échappe en un moment,
Disparoît comme une ombre, & fuit comme un torrent :
Elle est comme la rose, ou comme la tulipe,
Qu'un soleil fait éclore, & qu'un soleil dissipe ;
Et nous en connoissons bien tard le triste sort,
Quand d'une Eternité nous abordons le port.
Quel triomphe important, quel heureuse victoire,
De mépriser l'éclat de cette vaine gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Empêche de fixer nos vœux & nos desirs !
Heureux, qui dégagé de la foule importune,
A selon son pouvoir mesuré sa fortune ;
Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir,
Et bannit les chagrins que donne l'avenir :
Il se fait du présent un salutaire usage ;

Et bien loin d'agrandir ſon petit héritage,
Le tems qui change tout, ne change point
l'humeur,
Qui de l'amas des biens ſçait détacher ſon cœur;
Roi de ſes paſſions, il a ce qu'il deſire,
Son petit revenu fait ſon petit empire,
Sa maiſon, ſon jardin, pour lui ſont un Palais;
Les plus triſtes revers ne le troublent jamais.
Il eſt pauvre, il eſt vrai; mais ſon ame eſt con-
tente;
Ce deſir d'entaſſer que l'avarice enfante,
Ne fait jamais ſur lui la moindre impreſſion:
Son cœur eſt à couvert des traits d'ambition.
Voilà, ſage Damon, (car je ne puis le taire)
L'entretien qui vous eſt en tout tems ordinaire.
La foi, la piété, ſuivent partout vos pas;
Et la vertu dans vous brille avec ſes appas:
Eloigné du grand bruit, libre d'inquiétude,
Vous goûtez les douceurs de votre ſolitude:
Là bornant vos deſirs dans ce charmant ſéjour,
La Loi de notre Dieu fait votre unique amour;
C'eſt-là que votre eſprit attentif & tranquille,
Met à profit les jours que la parque nous file:
Tantôt un livre en main vous y cherchez l'en-
droit
Où l'on lit que du Ciel le chemin eſt étroit:
Tantôt vous méditez dans un profond ſilence,
Que la vertu n'eſt rien ſans la perſévérance;
Tantôt d'un cabinet dans un coin retiré,
Vous parcourez des morts l'ouvrage révéré.
Tous vos diſcours ſont pleins d'une ſainte mo-
rale,
Chez vous l'on n'apperçoit qu'une table frugale.
Jamais la médiſance avec ſon tour malin,
N'oſe ſur les abſents répandre ſon venin.
Faut-il pour la ſanté, prendre un peu d'exercice?

Dans un vaste jardin vos pieds font leur office.
Quelquefois fatigué près d'un parterre en fleurs,
Votre œil content parcourt leurs riantes couleurs ;
Tantôt auprès d'un bois arrosé d'une eau pure,
Vous prenez le repos sur un lit de verdure :
Là vous prêtez l'oreille au doux chant des oiseaux,
Qui joignent leur ramage au murmure des eaux.
Que votre sort, Damon, paroît digne d'envie !
Heureux qui comme vous sçait user de la vie,
Qui regardant du port les écueils de la Cour,
Sçait l'art de se choisir un innocent séjour !
Heureux, qui revenu de son erreur extrême,
S'étant fui si long-tems, sçait se rendre à soi-même.

EPITRE

Au même Courtisan qui s'est retiré de la Cour, sur le choix qu'il doit faire de ses amis, 1730.

JE crains, sage Damon, que dans votre retraite,
Vous ne puissiez goûter une douceur parfaite :
Privé de ces amis, qui la nuit & le jour,
S'empressoient avec vous, d'aller faire leur cour.
De l'étroite amitié je sçais les avantages,
De tout tems on lui rend les plus tendres hommages :
On a vû tour à tour, les plus sages mortels,
Respecter ses doux nœuds, lui dresser des Autels ;
Ce lien d'amitié qui nous unit ensemble,
Fait que pour le commerce on se cherche, on s'assemble.

Chacun a ſon malheur, ou ſa proſpérité,
Le cœur de l'un & l'autre inquiet, agité,
Succombe, s'il ne trouve un ami favorable :
Qui ſoutienne le poids qui l'éleve ou l'accable :
La fortune rit-elle, il faut pour en jouir,
Qu'avec vous un ami vienne ſe réjouir ;
Que vos yeux ſur les ſiens méſurent votre joie,
Y liſent le bonheur que le Ciel vous envoye.
Le ſort eſt-il contraire ? On réſiſte à ſes coups,
Quand un fidelé ami les ſoutient avec nous.
Sommes-nous allarmés ? Il court à nos allarmes.
Pleurons-nous ? A nos pleurs il vient mêler ſes larmes ;
Dans les biens, dans les maux, on le voit accourir,
Pour nous féliciter, ou pour nous ſecourir.
Tel qu'un nocher prudent, au plus fort de l'orage,
Garantit le vaiſſeau menacé du naufrage,
Tel eſt l'ami conſtant qui par un noble effort
Nous aide à ſurmonter les caprices du ſort.
Achile eut dans Patrocle un cœur fidele & tendre ;
Le ſage Epheſtion fut l'ami d'Aléxandre :
A la Ville, à la Cour, eſt-on privé d'ami ?
On languit, on ſoupire, on ne vit qu'à demi.
Trouver un tel appui ſi doux, ſi néceſſaire :
Non ? Ce n'eſt pas Damon, une petite affaire :
Entre mille ſouvent un ſeul on doit choiſir.
L'on riſque même encor de n'y pas réuſſir.
Un ami véritable eſt un tréſor bien rare,
Le Ciel des autres biens à notre égard avare,
En différentes mains les voulut partager ;
Mais à tous les mortels, ſans ſe trop ménager,
Il a fait révérer de l'amitié les charmes.
Le Prince, le Prélat, le Berger, le Gendarme,

Chacun doit estimer ce plaisir innocent,
En public, en retraite, on le goûte, on le sent,
Surtout ayant quitté cette troupe flatteuse,
Qui n'a de l'amitié que l'écorce trompeuse,
Ces Courtisans suspects, de la gloire affamés,
Qui ne sçavent aimer, encore moins être aimés,
N'avouant pour ami, que l'ami qui les flatte,
Entr'eux on ne voit point d'amitié délicate.
Choisissez vos amis, car de ce choix d'abord,
Dépend d'une amitié le bon, ou mauvais sort.
N'établissez jamais une amitié solide
Dans ceux qui de leur or font un amas sordide;
Car on a beau sur eux répandre des bienfaits,
Ce sont des grains cachés qui ne germent jamais.
Choisissez un ami qui, pour toute richesse,
Ne cherche en ses amis qu'une égale tendresse:
Fuyez cet esprit vain, du mérite ennuieux,
Qui n'envisage rien qui ne blesse ses yeux:
Gardez-vous de compter pour vos amis sincéres,
Ceux que l'esprit entraîne à d'injustes salaires,
Que l'on voit aux plaisirs entiérement livrés,
Nourrir les passions dont ils sont enyvrés.
Fuyez l'ambitieux qui rempli de lui même,
Présume l'emporter jusques sur ceux qu'il aime.
Ces esprits inquiets, qui sans solidité,
N'ont qu'un dehors trompeur, un mérite emprunté.
Evitez cet ami qui dément ce qu'il pense;
Dont la bouche, & le cœur sont peu d'intelligence;
Qui d'un air simple & doux, d'un maintien composé,
Souvent à ce qu'il est, joue un rôle opposé.
Fuyez ceux qui, suivant les Loix de la nature,
Tâchent de repousser l'injure par l'injure.

Un esprit raisonnable, & que la foi conduit,
Sçait recevoir l'insulte, & la mettre à profit:
Il en soutient l'effort avec tant de constance,
Qu'il triomphe en souffrant du lâche qui l'offense;
Et loin de repousser les fléches par les traits,
Il s'en vange souvent à force de bienfaits.
Cherchez ce rare ami, dont le cœur magnanime
Sçache encore plus donner que mériter d'estime;
Qui jamais sur autrui ne cherche à s'élever.
Qui ne condamne point ce qu'on doit approuver.
Qui jamais en vertus à nul ne se préfére;
Qu'aucun ressentiment ne dérange, ou n'altére;
Mais veut-on en amis, pour faire un heureux choix,
Ne point se repentir? Observez donc ces Loix:
On doit se reconnoître en celui que l'on aime;
On doit dans un ami se retrouver soi même.
Cherchez-y votre rang, votre esprit, & vos mœurs,
Cette conformité peut seule unir les cœurs.
Vous voulez mépriser les vanités du monde,
Que dans ce beau projet un ami vous seconde,
Que son cœur détaché, noble, prudent, discret,
De tous vos entretiens partage le secret.
Pour remplir votre tems, en faire un saint usage;
Voulez-vous au public exposer quelqu'ouvrage?
Consultez un ami qui loin de l'admirer:
Soit sans aucun égard prompt à le censurer,
Un sage ami, toujours rigoureux, & sévére
Jamais de nos défauts ne doit faire un mystére.
Tel vient nous applaudir, qui semble nous jouer;
Fuyez l'adulateur qui ne sçait que louer:
Fuyez ces vains Docteurs trop entêtés d'eux-mêmes,
Qui font agir la grace au gré de leurs systêmes.

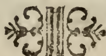
Trifte effet d'un orgueil qui forme le deffein
De percer des fecrets que Dieu cache en fon fein.
Uniffez-vous à ceux dont l'ame en tout foumife
S'attache fainement aux Dogmes de l'Eglife.
Puiffiez vous, cher Damon, goûter le digne fruit,
Que de ces vrais amis le jufte choix produit.

EPITRE

A M. Dacier.

QUELS lieux habitez-vous, cher Dacier, quelle abfcence ?
Quel long délai dérobe ici votre préfence ?
Quoi ! Vous ne fçavez pas, éléve d'Apollon,
A qui rien n'eft caché fur le facré vallon ;
Quoi ! Vous ne fçavez pas que votre ami fidele,
Languit par les accès d'une fiévre rebelle ?
Une vive douleur occupe tous mes fens,
Mes mains, mes pieds n'ont plus leurs libres mouvements :
Abattu dans un lit, quel état déplorable !
Je fuccombe déja fous le mal qui m'accable,
Tout femble me tracer l'image de la mort.
La parque va bientôt décider de mon fort ;
A mon afpect, furtout ne verfez point de larmes ;
Mais que vos feuls foupirs expriment vos allarmes ;
Et fi l'on voit vos yeux mouillés de quelques pleurs ;
Que ce foit en difant, qu'il fouffre de douleurs !
Vous ne viendrez pas feul, les neuf fœurs & les graces,

Avec leur appareil, marcheront ſur vos traces.
Pourquoi tant différer votre retour heureux ?
Hâtez-vous, il eſt tems, de vous rendre à mes
vœux.
Paroiſſez & d'abord je reprendrai courage,
Vous me verrez revivre, & braver le naufrage.
Alors en parcourant Poëtes, Orateurs,
Nous ſerons leurs cenſeurs ou leurs admira-
teurs;
Tantôt nous relirons les ouvrages d'Homere,
Ceux du divin Platon ſçauront nous ſatisfaire,
Là, Menage, la gloire & l'honneur du pays,
Par ſes doux entretiens, charmera nos ennuis.
Spanheim, l'ornement du peuple Teutonique,
Qui ſur les doctes faits, mieux qu'un François
s'explique,
Par ſes talents divers viendra nous enchanter,
Ainſi que Thevenot qu'on ne peut trop vanter;
Ce Savant qui connoît les Peuples, & les Villes,
Nous apprendra leurs mœurs, leurs commerces
utiles.
Huet, le cher Huet..., mais quel climat jaloux
Vient de nous le ravir? quelle perte pour nous!
Ce Prélat, des Docteurs eſt le plus digne Oracle;
Mais quels plaiſirs de voir du ſiécle le miracle!
La fameuſe le Fêvre en qui mille talens
Paroiſſent à ſon ſexe auſſi beaux qu'étonnans,
Sa vertu, ſa pudeur font ſa plus grande gloire;
Et ſes doctes écrits brilleront dans l'Hiſtoire.
Venez vîte, & ſachez que la moindre lenteur,
Dont ſe plaint un ami, déshonore un bon
cœur.



EPITRE

Adressée à un ami.

U U certain jour montant sur la double colline,
Pour fléchir Calliope insensible & mutine ;
A peine eus-je porté mes pas sur la hauteur,
Qu'à mon corps fatigué se joignit la sueur.
Je m'assis inquiet, ruminant en moi-même,
Comment je tracerois mon plan & mon sistême ;
Dès-lors que je me vis immobile en ces lieux,
Morphée eut bientôt mis ses pavots sur mes yeux :
Entre ses bras livré, dans un rêve il me plonge,
Il s'éléve un grand bruit, je crois voir dans mon songe
Les neuf sçavantes sœurs avec un air dispos ;
S'empresser tour à tour de louer leur Héros :
Mais tout à coup j'entends qu'elles disent ensemble,
Le mérite de L.... ici seul nous assemble ;
Nous ne saurions pour lui prodiguer trop d'encens.
On voit briller chez lui les plus rares talens :
Nous comparons les fruits de ses sçavantes veilles,
Aux merveilleux travaux des essains des Abeilles.
L'écoutant on le croit né dans chaque pays,
Ce qui part de sa plume, enléve les esprits,
Hébreu, Grec, & Latin, Romain, dés qu'on l'exige,

Forment un entretien qui passe pour prodige.
Notre Appollon le met au rang des Orateurs,
Et de ses favoris qu'il couronne de fleurs.
Il appréhende même, & nous osons le dire,
Que ses doctes écrits lui disputent l'empire.
A ces mots mon œil s'ouvre, & me plains d'un réveil,
Qui fait évanouir ces enfans du sommeil.
Aussi-tôt Caliope à mes yeux se présente,
Et me tient ce discours d'une face riante;
Vous connoissez de L.... Oh! Ce n'est pas en vain,
Que l'on vante en tous lieux son esprit plus qu'humain.
Elle dit, & voulut s'échapper au plus vîte;
Mais arrêtez, lui dis-je, ah! Muse favorite,
Daignez ouir ma plainte & mes gémissements.
Est-ce donc un honneur pour vos nobles amans
De vivre sous vos loix en souffrant mille peines,
Et languir en captifs sous le poids de vos chaînes?
Dans les travaux, hélas! ils consument leurs jours,
Et la cruelle parque en abrége le cours.
Le vaisseau le plus fort se brise au moindre orage,
Dès que le Nautonnier en fait souvent usage.
Muse, vous connoissez de L.... à ses travaux,
Pous vous faire sa cour qu'il a souffert de maux!
Pouvez vous ignorer qu'à l'honneur du Permesse,
Il a sacrifié la fleur de sa jeunesse?
Si Jupiter daignoit renouveller ses ans,
Votre culte en seroit l'objet tous les instans;
Mais desirs superflus! vainement je murmure;

Les Dieux ont établi leurs loix dans la nature,
Le tems paſſé jamais ne revient ſur ſes pas ;
Ah ! Qui peut ſe ſouſtraire aux arrêts du trépas ?
C'eſt un ordre abſolu de L. . . . il faut le ſuivre ;
Tes écrits à jamais ſçauront te faire vivre.
Nous voyons la vertu, de même qu'un flambeau,
Conſerver ſa lueur dans le ſein du tombeau.
Ce feu qui brille encor dans Homere & Virgile,
Semble animer leur cendre, & leur veine fertile.
Adieu, Muſe, il eſt tems d'applaudir à mon ſort,
Un bon vent m'a conduit heureuſement au port.

ODE.

Sur la priſe du Port-Mahon, par M. de Richelieu ; ſous le régne de LOUIS XV. *en 1756.*

MAHON, que la ſeule nature
Arma contre tous les efforts,
Rochers dont la chaîne eſt plus ſûre
Que les plus redoutables Forts,
Envain ſur nous le feu s'allume ;
Le fer, porté par le bitume,
Sur nos flancs ſemble reculer ;
On voit l'airain tomber en poudre
Près de ces remparts que la foudre,
Frapperoit ſans les ébranler.

Mais pour ſurpaſſer ſon ouvrage,

La nature fit les François,
Dès qu'elle parle à leur courage,
Rien ne résistera jamais.
Pour couvrir leur dessein, son ombre,
Dans l'obscurité la plus sombre,
A plongé l'Astre de la nuit : *
De nos François l'ardeur guerriére
Est le flambeau qui les éclaire,
Et l'Astre seul qui les conduit.

Le signal donné, tout s'avance,
Le fer & la flâme à la main ;
Le François, avec assurance,
Marche au trépas presque certain.
Sa valeur n'est pas inquiéte
De voir qu'une noble retraite,
Ne pourra plus le secourir ;
Que bientôt un mur l'environne ;
Et que le seul choix qu'il lui donne,
Est de tuer, ou de mourir.

En détestant l'instinct sauvage
De ce suicide inhumain,
Dont, ou la foiblesse, ou la rage
Conduisent la funeste main,
Célébrons la gloire infinie
De qui sent le prix de la vie ;
Mais sait qu'il la doit à ses Rois,
A son honneur à sa patrie,
Et sans effroi la sacrifie
Dès qu'ils font entendre leurs voix.

Cependant sur ce fier azile
L'échelle porte nos Soldats ;
Ne craignons point qu'un bois fragile
Vienne à se briser sous leurs pas :

* Il n'y avoit point de Lune du 26 au 27 Juin.

Degrés vous leur ſerez fidèles.
Quand la gloire donne des aîles,
Les plus foibles appuis ſont ſûrs.
Elevés juſque ſur vos cîmes,
Déjà ces Guerriers magnanimes,
Se ſont élancés dans les murs.

Tels quand le redoutable Eole,
Appelle les vents furieux,
Partis de l'un à l'autre pole,
Ils ſe précipitent des Cieux :
Ainſi de tous côtés atteinte,
Mahon, fondent dans ton enceinte,
Dans la nuit nos Guerriers épars :
Le Soldat Anglois y ſommeille ;
Dans ce moment l'œil qui s'éveille
Y voit la mort de toutes parts.

Mais ce n'eſt pas l'affreux carnage,
Qui conduit nos braves Guerriers ;
C'eſt par un tranquille courage
Que l'on acquiert de vrais lauriers
A nos invincibles cohortes
On céde, on a livré les portes ;
D'un ſéjour enfin déſarmé,
Arbitre des loix de la guerre,
Richelieu poſe ſon tonnerre,
L'ennemi n'eſt plus allarmé.

Mahon, le ſoleil qui ſe leve
Voit d'autres maîtres dans tes tours :
Surpris, il s'avance, il achéve
Des François un des plus beaux jours.
Qu'après ces exploits, on nous vante
Cette nobleſſe commerçante,
Par qui fleurit l'avare Anglois ;

Par leur or cette Isle achetée **
Le fer en main leur est ôtée
Par des Nobles vraiment François.

Louis, source de notre gloire,
(Puisque tous nos cœurs sous ta loi
Obtiendront toujours la victoire,
Si-tôt qu'ils agiront pour toi)
Mieux que par le bronze fidéle
De ton nom la gloire immortelle
Naîtra de ces faits inouis:
Ces rochers voisins du tonnerre,
Offrent pour jamais à la terre
Le nom, le beau nom de Louis.

Et toi, que d'illustres ancêtres
Donnent à cet empire heureux,
Fidéles & chers à nos maîtres.
Tu l'emportes sur tes ayeux:
Quel honneur pour ton ministére!
D'Argenson, aigle tutelaire,
Qui porte leur foudre en tes mains,
Mais qui tiens aussi la balance
Des bienfaits qu'aux Guerriers dispense
Le meilleur Maître des humains.

** En 1708.



ODE,

Tirée du Cantique que Moyse & les Israëlites chantérent en action de graces de leur délivrance, & du passage de la mer rouge, 1730,

JE chante l'Eternel, oui, son souffle m'inspire,
Touché de sa grandeur aujourd'hui sur ma lyre,
Je vais former pour lui de sublimes accords,
Unissons tous nos voix, exaltons sa puissance,
L'amour & la reconnoissance
Doivent enflammer nos transports.

Son redoutable bras est le Maître du monde,
Et dès qu'il a frappé s'engloutissent dans l'Onde
L'orgueilleux Pharaon, & ses fougeux Coursiers;
Notre Dieu Protecteur à l'ombre de ses ailes,
Sauve des atteintes cruelles,
Jacob, & ses vaillans Guerriers.

Le Très-Haut est mon fort, l'objet de mes Cantiques,
Sans cesse je louerai ses œuvres magnifiques:
Il est mon bouclier, ma gloire, mon salut,
Seul cet Etre suprême est le Dieu de nos peres,
Lui présenter des cœurs sincéres
Doit être mon unique but.

D'un barbare tyran, le Grand Dieu des vengeances,
Sans effort a rompu les homicides lances;
Son

Son bras se léve, enfin, tremble, c'est l'Eternel,
Ton Roi, tes combattans, tes projets & tes crimes,
Plongés dans les profonds abîmes
Vengent les enfans d'Israël.

Ces fiéres légions, & ces chefs magnanimes
Du même châtiment sont tombés les victimes;
Dans ses gouffres la mer les reçût tout armés,
Et d'un fleuve de feu qu'alluma ta colére,
Ainsi que la paille légére,
Seigneur, tu les as consumés.

Ces Héros insensés en nous faisant la guerre,
Méprisoient ton Saint Nom; mais brisés comme un verre
Leurs fronts ceints de lauriers s'abîment dans les eaux,
Dans les flancs caverneux des campagnes humides,
A ces persécuteurs avides,
Ta main a creusé des tombeaux.

Nos forces, disoient-ils, nos belliqueuses armes,
De leur pouvoir magique arrêteront les charmes,
La victoire est pour nous, combattons à sa voix,
De leur vil sang nos mains de carnage échauffées,
Cimenteront d'heureux trophées,
Et consacreront nos exploits.

Tu parles, & des vents l'impétueuse haleine,
Vole, siffle; soudain de la liquide plaine
Les gouffres reserrés ne forment qu'un glaçon;
Sous nos timides pas, à l'égal du rivage,

L'onde ouvre un facile paſſage,
Vers les bords charmants de Sion.

Le fier Egyptien oſe ſuivre nos traces ;
Il voit ſans s'étonner ces effrayantes maſſes,
Qu'enchaînoit par ton ordre un invincible frein,
De ſes dieux impuiſſants il croit voir un prodige,
La mer diſſipe le preſtige,
Et l'enſevelit dans ſon ſein.

Il n'eſt donc plus, Seigneur, ce peuple déteſtable,
A l'Univers tremblant ſa chûte épouvantable,
Apprend à redouter ton funeſte courroux.
Qui peut voir les effets de ta force invincible,
Sans adorer un Dieu terrible
Qui frappe de ſi rudes coups ?

Ciel, tout reconnoîtra ta grandeur ineffable.
Eh ! quel pouvoir au tien pourroit être ſemblable ?
Par ces traits éclatans, qui peut ſe ſignaler ?
Sont-ce des nations les dieux ſourds, & frivoles ?
Ces vaines, & froides idoles
Prétendroient-elles t'égaler ?

Que tes bienfaits ſont grands, Seigneur ! que ta clémence,
Ton plus noble attribut, dans ſes dons eſt immenſe !
Tu fixes ſur les tiens, un regard paternel ;
C'eſt toi qui nous conduis vers la montagne ſainte,
Jacob va dans ſa riche enceinte
Se nourrir de lait & de miel.

Des Monarques voisins, tes sublimes merveilles
Enchanteront les yeux, frapperont les oreilles :
Moab & Canaan frémiront devant toi,
La terreur saisira l'altiére Palestine,
Et de Pharaon la ruine,
Les consternera tous d'effroi.

De leurs mains tomberont leurs glaives inutiles,
Eux-mêmes paroîtront des marbres immobiles,
Le Ciel arrêtera les Chefs & les Soldats,
Jusqu'au moment, Seigneur, qu'arborant tes banniéres,
Ton peuple ait franchi les frontiéres
Qui bornent leurs vastes Etats.

Graces à ta bonté pour nous si salutaire,
Nous verrons le lieu saint, l'auguste sanctuaire
Que tu daignas choisir pour ton sacré séjour,
Où, parmi les mortels, dans ce riche héritage,
Nous t'aurons toi-même pour gage,
Des promesses de ton amour.

Dieu, qui de tous les tems en tes mains souveraines,
De la Terre & des Cieux, à ton gré tiens les rênes,
Par le cercle des ans tu n'es point limité ;
Et pour jamais ton régne inaltérable, & ferme,
Ne reconnoît point d'autre terme
Que celui de l'éternité.



ODE,

A la gloire de Dieu, tirée du Magnificat, *dédiée à M. le Marquis de Puysegur, Lieutenant-Général des Armés du Roi, par M. Feutry, 1766.*

De l'Etre Bienfaisant, dont vous êtes l'image ;
J'ose esquisser les divins attributs ;
Si j'ai quelque succès, je vous en dois l'hommage,
C'est le fruit des loisirs que vous m'avez rendus :
C'est le plus beau de mes tributs ;
Et je l'adresse à son plus digne ouvrage.

Magnificat anima mea Dominum. Luc. I. 46.

DIEU. ODE.

Vous, dont le vif éclat efface la lumiére ;
Rapides messagers de la Divinité,
Qui, des globes errans franchissant la barrière,
Parcourez d'un clin d'œil l'espace illimité :

Innombrables esprits, Exécuteurs fidèles
Des décrets absolus du Souverain des Cieux,
Qui, courbés sous son trône, à l'ombre de vos aîles.
A peine soutenez un seul trait de ses yeux ;

Suspendez aujourd'hui cette extase sublime

Qui de vos cœurs brûlants augmente encor
l'ardeur ;
Venez & ſecondez le tranſport qui m'anime ,
Pour le peindre aux mortels dans toute ſa grandeur.

Quel ſpectacle ſoudain me ſaiſit & m'enflamme !
Le Ciel s'ouvre .... j'entens leurs raviſſans
concerts ;
C'en eſt fait : leurs accens ont embraſé mon ame,
Et je chante avec eux le Dieu de l'Univers.

Le néant, à ſa voix, perd ſon vaſte ſilence,
Et le cahos ſe forme, étonné d'exiſter ;
Dans ſon orbe preſcrit chaque Elément s'élance ;
Le tems s'émeut, il part pour ne plus s'arrêter.

La lumiére paroît, & chaſſe au loin les ombres,
Qui tantôt à leur tour vont régner dans les airs ;
Mais les voûtes du Ciel, malgré leurs voiles
ſombres,
Etincellent encor de mille feux divers.

L'Aſtre vivifiant anime la nature ;
Frappé de ſes regards, le jour en eſt plus beau :
Il fuit, pour reparoître, & de la nuit obſcure,
Ses rayons réfléchis allument le flambeau.

La terre, à ſon aſpect, de verdure ſe couvre,
Et parſeme de fleurs les prés & les vallons ;
Déjà les fruits ſont mûrs ; & leur ſein bien-tôt
s'ouvre
Pour les multiplier par leurs germes féconds.

De nombreux animaux dans les plaines bondiſſent ;

Ils s'élancent dans l'air, dans l'onde, & dans les
bois ;
De leur Etre naiſſant enſemble il s'applaudiſſent,
Et leur inſtinct connoît la nature & ſes droits.

L'homme reſpire enfin, il eſt de Dieu l'image ;
De ſon ame immortelle il ſent déja le prix :
Ses bras, levés aux Cieux, y portent ſon hommage ;
Et tout ce qu'il contemple, étonne ſes eſprits.

Une compagne aimable à ſes yeux ſe préſente,
C'eſt le don le plus beau de la Divinité ;
Ils s'uniſſent : hélas ! de leur flamme innocente
Que ne conſervent-ils toujours la pureté !

Un Céleſte Jardin, doux & riant aſyle,
Eſt le Palais brillant de ces premiers Epoux ;
Leur bonheur eſt ſi pur, leur ſort eſt ſi tranquille,
Que les enfers bien-tôt en deviennent jaloux.

Ce couple heureux commande à tout ce qui
reſpire,
Tout eſt leur bien ; mais Dieu leur défend un
ſeul fruit ;
O Mere des humains ! fuis, l'on veut te ſéduire ;
Arrête .... Il eſt trop tard, & ton régne eſt
détruit.

Quels ſifflements affreux ! quels volcans !
quels abimes !
Quels tonnerres !... Tout tremble & paroît
s'écrouler ;
La mort horrible s'arme, & traîné par les crimes,
Dans un noir tourbillon, je vois ſon Char rouler.

Elle verse, à grand flots, les malheurs sur la
terre ;
Et découvre à l'instant le fer & le poison :
L'envie & la fureur, la famine & la guerre
Désolent les mortels & troublent leur raison.

Dieu juste, mais clément ! modére ta vengeance ;
Si ta main doit punir, ton cœur sçait pardonner :
Hélas ! ils ont senti leur désobéissance,
A ta miséricorde ils vont s'abandonner.

Quoi ! pour concilier ta bonté, ta justice,
Tu leur rends ton amour, même en les punissant !
De ton Verbe incarné l'étonnant sacrifice
Rachete de la mort le pécheur gémissant.

Philosophe orgueilleux, tu méconnois ton Maître ;
Le sceau du Créateur en tous lieux est empreint :
Moins aveugle qu'ingrat, monstre, tu n'es qu'un traître,
Car ta bouche l'insulte, & ton ame le craint.

De ta sécurité la trompeuse apparence,
Veut envain à tes sens dérober son pouvoir :
Dans ta sourde fureur je vois son existence,
Je vois plus : sa justice est dans ton désespoir.

L'humble Cultivateur, dans un sillon pénible,
Qui tantôt en plaisirs va changer ses travaux,
Reconnoissant d'un Dieu la puissance visible,
Chante avec ses Enfans des Cantiques nouveaux.

Le Berger ſolitaire, errant ſur la montagne,
Attiré par ces ſons le rejoint dans les champs,
De ſes pipeaux groſſiers ſoudain il l'accompagne,
Ils célébrent tous deux ſes bienfaits par leurs chants.

Ce vil flatteur, courbé ſous un joug d'infamie,
Par des flatteurs plus vils trop ſouvent remplacé,
Fuyant les derniers coups d'une main ennemie,
Regrette amérement ſon pouvoir éclipſé.

Il reconnoît alors la divine ſageſſe;
Les maux qu'il a cauſés rejailliſſent ſur lui;
Son ame déchirée enfin au Ciel s'adreſſe,
O bonté! Dieu l'entend & devient ſon appui.

De graces, de douceurs, quel fonds inépuiſable!
Pleure, & ce Dieu terrible eſt ſoudain ſatisfait;
Pleure, foible mortel; & de ton cœur coupable,
Un repentir ſincére efface le forfait.

Les Empires fameux des ces tyrans du monde,
Leurs intérêts divers & leurs faits éclatans,
Paſſent comme un nuage, & coulent comme l'onde,
Pour ſe perdre à jamais dans l'abîme des tems.

Dieu ſeul eſt immuable ainſi que ſa parole,
Pour lui l'éternité, l'eſpace n'eſt qu'un point:
Inſenſé! loin de lui tout eſt faux & frivole;
Il eſt ſeul le vrai bien, & tu ne l'aime point.

Quoi! tu n'as point d'amour pour ce Maître adorable,

Qui ſeul renferme en lui toutes perfections ?
Tremble, ... tu le verras, un jour inéxorable,
Juger ſévérement tes moindres actions.

Sa volonté diſpenſe ou la mort ou la vie :
Il eſt un, Eternel, immenſe, indépendant.
Vois par ce dernier trait ſa puiſſance infinie ;
Qu'il parle, & l'Univers rentre dans le néant.

Daigne écarter, grand Dieu, nos préſages ſiniſtres ;
La vertu, la pudeur ont fui loin de nos yeux :
Touche le cœur des Rois, éclaire leurs Miniſtres,
Et les Peuples encor verront des jours heureux.

ODE,

Au Roi de Pruſſe, 1766.

LA mere de la Mort, la vieilleſſe tremblante,
A de ſon bras d'airain courbé mon foible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

Je brave tes aſſauts, redoutable vieilleſſe,
Je vis auprès d'un Sage, & je ne te crains pas ;
Il e prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez mes derniers jours ſans trouble & ſans terreur,

Coulez près d'un Héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie ;
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raiſon qu'il éclaire, en eſt plus intrépide ;
Mes pas par lui guidés en ſont plus affermis :
Tout mortel que Pallas couvre de ſon égide
Ne craint pas les dieux ennemis.

Philoſophe des Rois, que ma carriére eſt belle ;
J'irai de ce Palais par un chemin de fleurs,
Aux champs Eliſiens parler à Marc-Aurele
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

A Saluſte jaloux je lirai votre Hiſtoire,
A Lycurgue vos loix, à Virgile vos vers :
Je ſurprendrai les Morts ; ils ne pourront m'en croire,
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talents divers.

Mais lorſque j'aurai vû les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis ;
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.



ODE,

Traduction libre d'une Ode d'Horace qui commence ainsi : Æquam memento rebus in arduis, *dédiée à M. de Saunieres, Procureur au Châtelet de Paris, par son ami l'Abbé Charuel, Prêtre, Professeur.*

DANS tes malheurs, par la tristesse,
Damon, ne sois point abbatu :
Si la fortune te caresse
Aux douceurs d'une folle ivresse,
N'abandonne point ta vertu.

Tandis que la sœur Filandiere
N'a point dévuidé ses fuseaux,
Et que l'aurore printanniere
D'une aimable & vive lumiére,
Eclaire tes jours les plus beaux ;

D'une solitaire prairie,
Vas fouler l'émail gracieux ;
Et couché sur l'herbe fleurie,
De Pomar ou de Malvoisie,
Bois le nectar délicieux.

Là, jouissant de la nature,
A l'ombre, sous de verds rameaux,
Tu verras couler l'onde pure

D'un petit ruisseau qui murmure ;
Et fuit à travers les roseaux.

Des fleurs nouvellement écloses ;
Crois-moi, séme tous tes instants ;
La mort qui détruit toutes choses,
Aura bientôt flétri les roses
Dont tu couronnes ton printemps.

Ce vaste Palais qu'à la Ville,
A grands frais tu viens d'acheter ;
Ces jardins, ce champêtre asyle,
Que baigne la Seine tranquille,
Il faudra dans peu les quitter.

D'héritiers une troupe avide
S'apprête à fondre sur ton bien ;
Victime du sort homicide,
L'or de Crésus, le nom d'Alcide ;
Ne te serviront plus de rien.

Riche, pauvre, berger, Monarque ;
Nous allons tous aux mêmes lieux,
Obéir aux loix de la parque,
Tôt ou tard, Caron dans sa barque
Nous conduira chez nos ayeux.



ODE

AU ROI,

Sur sa convalescence, par M. Tacin; Curé de Dontilly, 1744.

RESPECTEZ les sons de ma lire,
Dieux vains; du prophane vallon,
La divinité qui m'inspire
Ne connoît point votre Apollon:
L'Esprit qui fit les Rois Prophêtes,
A son gré forme les Poëtes
Pour louer dignement les Rois:
Quand LOUIS de chaque victoire
A l'invincible rend la gloire,
Puis-je emprunter une autre voix?

Lorsque le Ciel donne à la terre
Un Souverain selon son cœur:
C'est en son nom qu'il fait la guerre,
Et c'est par lui qu'il est vainqueur:
Le Tout-puissant tient sur son Trône
Le cœur des Rois, & leurs couronnes;
Dieu des combats; & Roi des Rois,
Tout est soumis à son empire,
Louis fait gloire de le dire,
Et ne connoit point d'autres Loix.

Dès l'aurore de ses années
Je vois les traces des Héros,
Et ses heureuses destinées

Balancent d'illuſtres rivaux :
Quand la mort moiſſonne nos Princes
Unique Eſpoir de nos Provinces,
Un Joad l'éléve en Joas,
Il montre un David à Verſailles,
Un Joſué ſur nos murailles,
Et dans Metz un Ezéchias.

Cieux ! quelle horreur, quelles allarmes !
Soyez touchés de notre ſort :
Quel Hongrois ne verſa des larmes !
Louis dans les bras de la mort ;
Dieu juſte arrête ton tonnerre ;
Ou, ſi tu veux punir la terre,
Sur nos têtes porte les coups ;
Choiſis à ton gré des victimes ;
Ce ſeroit pardonner nos crimes
Que de les expier ſur nous.

Qui ſur ſon trône oſe paroître,
Eteint la foudre, offre nos vœux ?
Ah ! pourrois-tu la méconnoitre
Au jour marqué par tes ayeux ?
Louis reçois cet Iſaïe,
Il t'eſt envoyé par Marie,
Pour t'annoncer un jour nouveau :
Le calme ſuccéde à l'orage,
Et le ſoleil ſort du nuage
Plus pur, plus brillant, & plus beau.

France, jouis de ta victoire,
Le Ciel ſe déclare en ce jour :
Il te rend un Roi plein de gloire,
Et te le rend digne d'amour :
Suſpends un moment tes conquêtes
Pour être témoin de nos fêtes,

Roi bien aimé : de tes bienfaits,
Grand Dieu, couronne l'abondance ;
Si tu veux en combler la France,
Ajoute-y l'heureuse paix.

ODE

A LA REINE,

Sur la naissance de Monseigneur le Dauphin, par M. Pyrrho de Varille, 1729.

AIMABLE fils de Calliope,
Qui fis admirer autrefois
Aux chênes émus de Rhodope
Les divins charmes de ta voix,
Prête-moi ton esprit sublime :
L'orgueilleux projet qui m'anime
Veut les accords les plus touchants :
Soutiens ma muse qui s'égare ;
Et dans l'ivresse de Pindare,
Inspire-moi de nobles chants.

Quel éclat soudain m'environne !
Tout surprend, tout ravit mes yeux :
Où suis-je ? l'Univers s'étonne . . . .
Le Ciel s'ouvre . . . . je vois les dieux :
Quelle pompe ! quelle harmonie !
La Cour Céleste réunie,
Déserte l'Olympe jaloux :
Apprenez-moi, chaste Lucine,
Quelle illustre & chere origine,
Vous fait descendre parmi-nous ?

France, sçais-tu ta destinée ?
Tes plus doux vœux sont accomplis :
Le fruit d'un auguste hymenée,
En naissant, les a tous remplis.
Ton peuple impatient, avide,
D'une féconde Adelaïde,
Voit sortir l'amour des humains.
La nature en ses yeux se mire,
Et surprise, s'aime, s'admire,
Dans le chef-d'œuvre de ses mains.

Si deux fois la couche Royale
A paru lente à te charmer,
Le Ciel dans ce long intervalle,
Se préparoit à le former.
Sans que le peuple le fatigue,
A chaque instant il lui prodigue
Mille vulgaires rejettons :
Mais sa main qui nous donne l'être,
Ne fait que rarement renaître
L'héroïque sang des Bourbons.

Vous, qui de la grandeur suprême
Faites le trône des vertus,
Riche ornement du Diadême,
Heureuse Epouse d'un Titus ;
Qui tendre aux pleurs d'un misérable,
D'une main prompte & favorable,
Arrêtez ses tristes sanglots ;
Pour prix d'un mérite si rare,
Forcez souvent ce Ciel avare
A produire de tels Héros.

Les Faunes, les Nymphes folâtres
Respectent cet astre nouveau ;
Et les dieux mêmes idolâtres

Le careſſent dans ſon berceau :
L'Amour, Vénus offrent ſes graces,
Minerve veut ſuivre ſes traces,
Et dans leurs prophétiques vers,
Les Muſes annoncent ſa gloire ;
Mars lui conſacre la victoire,
Neptune, l'Empire des mers.

Quel Dieu de ſon ſouffle m'agite !
D'où naît cette ſubite horreur ?
Je ſens dans mon ame interdite
L'accès d'une ſainte fureur.
Apollon m'éclaire & m'enflâme,
Epris de ſa divine flâme,
Je lis dans le ſombre avenir :
C'eſt lui, je le ſens, il s'avance,
Loin, vulgaire, de ſa préſence,
Ton œil ne peut la ſoutenir.

Long-tems de la terre exilées
Par l'injuſtice des mortels,
Thémis, & ſa ſœur rappellées
Relévent leurs communs Autels.
L'homme à leur voix n'eſt plus rébelle ;
L'innocence ſe renouvelle.
Siécle admiré, je te revois !
Oui, dans une équité profonde
Janus aux habitans du monde
Fait encore adorer ſes loix.

Eſt-ce un vain ſonge qui me flatte ?
Quelle longue poſtérité
Dans le ſang de Louis éclate!
Ce qu'eut de grand l'antiquité,
Sortez de vos ſuperbes cendres,
Achille, Céſar, Alexandre :

Ce Roi va vous remettre au jour.
Dans vos défauts loin de vous ſuivre,
Ses fils dans eux feront revivre
Ce qui dans vous eût notre amour.

Vos mains n'ont porté que la foudre,
Vos coups vous rendirent fameux :
Sans mettre l'Univers en poudre,
Louis eſt un Roi grand, heureux :
Tout l'aime & le craint ; ſans tonnerre
Il ſçait tranquilliſer la terre,
Et fait le ſort des Potentats :
Et dans ſa ſaine politique
Toujours ſa ſageſſe s'applique
Au ſeul bonheur de ſes Etats.

Mais quoi ! ſans force & ſans haleine,
Où m'entraîne un fougueux tranſport ?
Nouvel Icare, dans ma veine
J'oſe prendre un rapide eſſor :
D'une aveugle & vaſte penſée
Arrête la courſe inſenſée,
Muſe, tes vers ſont impuiſſants.
Réprime une ardeur téméraire ;
Et dans un reſpect néceſſaire,
Laiſſe mûrir ton foible encens.

Vous, que la gloire ſeule inſpire,
Honneur d'un régne précieux,
Cher objet des vœux de l'Empire,
Reine, digne préſent des Cieux,
Tendre, facile, bienfaiſante,
Souffrez d'une plume naiſſante
L'hommage long-tems ſuſpendu :
Je ſçais quelle eſt mon imprudence ;
Mais dans un lent & froid ſilence
Je n'ai pû voir tant de vertu.

ODE,

Sur la Paix, à Messieurs de l'Académie Royale de Nantes, par M. Bertrand de Nantes, 1731.

FAVORIS du sacré Parnasse,
Louis, enfin, comble nos vœux,
De Bellone, il abbat l'audace,
Et raméne des jours heureux;
Loin d'ici, le chant de ces armes
Qui des neuf sœurs troubloient les charmes;
Nous ne chanterons désormais
Que ce Héros brillant de gloire,
Qui du beau char de la victoire
Descend pour embrasser la paix.

Tout seconde notre espérance,
Et nous allons voir refleurir,
Ces beaux Arts dont la connoissance
Paroissoit déja s'affoiblir.
On verra la docte Assemblée,
Et plus exacte & plus zélée,
Donner des ouvrages nouveaux,
Et par sa fréquente séance,
Venir avec persévérance
Reprendre ses nobles travaux.

Prélat, en ces lieux ta présence
Réveille, excite les esprits;
En sçavoir, en vive éloquence,

Apollon te donne le prix :
Et le plus grand de nos Monarques,
Nous en donne aujourd'hui des marques,
En te nommant son Orateur ;
On sçait qu'à la Cour, à la Ville,
Dès que tu prêches l'Evangile,
Tu charmes toujours l'Auditeur.

Libre de toute inquiétude,
Chacun va se faire un plaisir
D'étaler les fruits d'une étude,
Puisés dans le sein du loisir ;
Tantôt, dans ce lieu d'exercice,
Le chantre d'Achille & d'Ulisse,
Nous racontera leurs exploits :
Tantôt l'Auteur de l'Eneïde,
Tibulle, Perse, Horace, Ovide,
Nous feront entendre leurs voix.

Tantôt, témoin du bel ouvrage
D'un Auteur plein de piété,
Qui nous invite à rendre hommage
Au seul Dieu de la vérité,
Nous apprendrons que l'hypocrêne
N'est qu'une erreur grossiére & vaine ;
Que pour bien composer des vers,
Loin d'Apollon, ce Dieu frivole,
On doit adresser la parole
Au Créateur de l'Univers.

Tantôt les ondes de Pindare
Sembleront renaître en ces lieux,
Par ce génie, vif & rare,
D'un Auteur d'un goût merveilleux :
Nous dirons, lisant ses ouvrages,
Que le sublime est de tous âges,

Qu'on voit aujourd'hui ces talens,
Ce brillant & cette ſaillie,
Que la Grece & que l'Italie
Ont préconiſé de leur tems.

Mais ſurtout l'on mettra ſa gloire
A tirer de l'obſcurité
De l'Anjou la celébre Hiſtoire,
Belle par ſon antiquité ;
De la nouvelle troupe élite *
Dont on reconnoît le mérite,
Nous eſpérons de grands ſecours ;
Des plus beaux faits la connoiſſance,
La ſérénité, l'évidence,
Brilleront dans tous leurs diſcours.

Libres des troubles de Bellonne,
Joüiſſons de ce doux repos
Que la paix aujourd'hui nous donne,
A l'abri de tous les impôts ;
Dans les pays qu'elle traverſe
On voit refleurir le commerce ;
Déja tout rit ſur nos côteaux ;
Et j'entends le berger qui chante
Sur ſa flûte reconnoiſſante,
Louis qui met fin à nos maux.

* Deux Académiciens reçûs ce jour.



ODE,

Sur la naiſſance de Monſeigneur le Comte de Provence, 1755.

FUYEZ, Muſes, vaines Idoles,
Fuyez, je mépriſe vos ſons :
Portez vos menſonges frivoles
A vos profanes nourriſſons.
Les Pindares & les Homeres,
A vos flatteuſes chiméres,
Peuvent prodiguer leur encens ;
Pour moi, Dieu puiſſant que j'adore,
C'eſt toi ſeul que ma lyre implore,
Echauffe mes foibles accents.

Quel nouvel Aſtre de la France,
Frappe les regards éblouis !
C'eſt un Prince, notre eſpérance,
C'eſt le digne ſang de Louis.
Citoyenne de l'Empirée,
La paix de guirlandes parée,
Etale à ſes yeux ſon rameau ;
Et la diſcorde détrônée,
Sur un tas d'armes enchaînées
Frémit au pied de ſon berceau.

Grand Prince ! * par qui notre Empire
Reléve ſes ſuperbes Lis,
Puiſſent tes vertus que j'admire,

* Monſeigneur le Dauphin.

Se retracer dans ce cher fils !
Si le Ciel le deſtine au Trône,
Que la pompe qui l'environne,
Jamais ne ſéduiſe ſon cœur :
Sous leur auguſte caractére,
Le Monarque doit être un pere,
Et le Héros un bienfaiteur.

Enivré d'une folle gloire,
Fier Aléxandre, vainement,
Dans les archives de mémoire,
On vous érige un monument :
Vos mains au carnage échauffées,
N'arborent vos ſanglants trophées
Que ſur la cendre des tombeaux.
Pour être les Rois de la terre,
Faut-il, fiers démons de la guerre,
Nous écraſer ſous vos carreaux ?

Quelles effroyables conquêtes !
Des mortels vous percez le flanc.
Cruels, vous couronnez vos têtes
De lauriers teints de notre ſang.
Des tyrans écumans de rage,
Des monſtres nourris de carnage,
Voilà donc, ô Ciel ! nos vainqueurs !
Non, leur triomphe eſt trop funébre ;
La conquête la plus célébre,
C'eſt la conquête de nos cœurs.

Quel triomphe qui n'a pour marques
Que des victimes dans les fers !
Le Ciel a-t'il fait les Monarques
Pour enſanglanter l'Univers ?
Du trône ou ton bras les éléve,
Grand Dieu ! n'eſt-ce donc que ton glaive

Qu'on doit voir briller dans leurs mains?
Ah! ſi les Rois ſont tes images,
C'eſt qu'en méritant nos hommages,
Ils font le bonheur des humains.

Par ſes vertus & ſa vaillance,
Un Roi peut ſe faire admirer;
Mais ce n'eſt que par ſa clémence
Qu'il pourra ſe faire adorer.
Du haut de leurs Trônes auguſtes,
Les Bourbons auſſi grands que juſtes,
De l'amour ſeul lancent les traits;
Et ſi quelquefois ſur la terre
On entend gronder leur tonnerre,
C'eſt pour mieux cimenter la paix.

Mais où ſuis-je de l'empirée
Qui tout à coup s'ouvre à mes yeux,
Brille une lumiére ſacrée,
Sur cet enfant chéri des Cieux.
La foi, la Religion ſainte,
Déja, de la céleſte enceinte
Dans ſon cœur impriment leurs loix.
Enchantés d'un ſi grand ſpectacle,
Vous, François, écoutez l'oracle
Que Dieu lui dicte par ma voix.

Dans les faſtes du Paganiſme,
Rome a célébré ſes Titus:
Prince, dans le Chriſtianiſme
Tu conſacreras leurs vertus:
De conquérant digne modéle;
Ton amour d'un peuple fidèle
Comblera les plus tendres vœux.
Les tyrans dévoués aux crimes
De leurs ſujets font des victimes,

Les Héros en font des heureux.

Echauffés d'une ſainte ivreſſe
De Cantiques frappons les airs.
Tous nos vifs tranſports d'allégreſſe
Sont dûs au Dieu de l'Univers.
Ce cher Prince dont la naiſſance
Fait les délices de la France,
Eſt un préſent digne des Cieux.
Qu'il vive! qu'il immortaliſe,
Et le triomphe de l'Egliſe,
Et la gloire de ſes ayeux!

O Toi, l'amour & la lumiére
D'un peuple heureux & triomphant,
Grand Roi! dans ſa vaſte carriére,
Eclaire ce divin enfant;
C'eſt en imitant ton exemple
Qu'il ſçaura s'ériger un temple
Dans les cœurs de tous les mortels.
Un Roi que la vertu couronne
Eſt un Dieu que le Ciel nous donne;
Il eſt digne de nos Autels.

ODE

Imitée du Pſeaume LXXX. 1732.

DE votre Dieu, Peuple fidèle,
Venez célébrer les bienfaits:
Marquez-lui votre juſte zèle,
Par les concerts les plus parfaits:
Que la harpe dans cette Fête,

De votre ardeur vive interprête,
Unisse à vos chants ses accords ;
Et que saisis de cette ivresse,
Qu'inspire une sainte allégresse,
Vos cœurs signalent leurs transports.

Oui, que des Cantiques de gloire
Fassent retentir le saint Lieu.
Ce jour doit à votre mémoire
Retracer les bienfaits de Dieu.

C'est un monument qu'il érige
Pour vous rappeller le prodige,
Où plein de respect & d'effroi,
Sous la flâme majestueuse,
D'une tempête lumineuse
Son Ministre reçut sa loi.

Chantez aussi sur vos guitares
L'heureux jour où brisant vos fers,
Dieu vit un peuple de barbares,
Vous poursuivre au milieu des mers ;
L'onde franchissant ses barrières,
Bientôt sur leurs têtes altiéres
Roule ses vagues en courroux ;
Et de victimes affamée,
La mort, de noirs flambeaux armée,
Dans les enfers les plongea tous.

Mais pour prix de tous les miracles
Qui signalerent sa bonté,
Dieu veut de vous, pour ses oracles,
Une sainte docilité.
Enflâmé d'amour & de zèle,
Déja de sa voix paternelle,
J'entends les admirables sons.

Prêtez une oreille attentive,
Et que la faveur la plus vive
Ouvre vos cœurs à ſes leçons.

Peuple, c'eſt moi dont la puiſſance
De l'Egypte vous a tiré,
Songez que pour reconnoiſſance
Je veux être ſeul adoré.
Si vous pratiquez ma loi ſainte,
Je vous ferai braver ſans crainte
Vos ennemis les plus cruels;
Et mettant le comble à ma grace,
J'irai juſques ſur votre race,
Verſer mes bienfaits immortels.

Grand Dieu! quoi! de telles promeſſes
Pour ces ingrats n'ont nuls attraits!
Viens de tes fureurs vengereſſes,
Sur leurs têtes lancer les traits;
Mais non, ta Juſtice ſuprême,
Au ſein de l'illuſion même,
A trouvé leur propre tourment.
Perdus dans leurs vagues penſées,
De leurs paſſions inſenſées,
Le trouble fait le châtiment.

Ah! ſi toujours de ta lumiére
Leur eſprit eût ſuivi l'éclat,
De leur félicité premiére,
Rien n'auroit pû changer l'état.
La victoire à ta voix docile,
D'un triomphe prompt & facile,
Auroit couronné leurs guerriers;
Et comme la veime fumée,
Ton ſouffle eût diſſipé l'armée
De leurs ennemis meurtriers.

Mais ſitôt que par le menſonge
Ils ſe ſont laiſſés éblouir,
Ils ont comme un rapide ſonge
Vû leur bonheur s'évanouir.
Hélas ! tel eſt le ſort des hommes ;
Souvent, inſenſés que nous ſommes ;
L'erreur nous flatte & nous ſéduit ;
Auſſi, Philoſophes célébres,
Vos eſprits ne ſont que ténébres,
Vos clartés qu'une ſombre nuit.

ODE,

Traduction libre de la quinziéme Ode d'Anacréon, 1733.

NON, ton pouvoir, ta richeſſe ;
Gyges, ne me tentent pas ;
Le faſte de la nobleſſe,
Des grandeurs la folle ivreſſe ;
Sont pour moi de vains appas,
Et n'ont rien qui m'intéreſſe.
Tranquille ſur l'avenir,
De roſes je me couronne:
Le tems que le Ciel nous donne
Eſt un tribut au plaiſir.
Vous à qui les dieux encore
Laiſſent couler de beaux jours ;
Jouiſſez : que chaque aurore
Vienne éclairer vos amours.
Dans un aimable délire,
Folatrez avec Bacchus,
Trop tôt la Mort vient nous dire ;
Partons, vous ne boirez plus.

ODE,

Sur la solitude, par Monsieur Arnaud d'Andilly, 1734.

AFFRANCHI de l'inquiétude,
Et des vrais travaux de la Cour,
Chante, mon ame, ton amour
Pour ton heureuse solitude.
Chante l'aveuglement qui porte les mortels
A faire tant de vœux, & bâtir tant d'autels,
Au fantôme adoré sous le nom de fortune,
Chante l'Astre éternel dont la flamme reluit
Dans ce Soleil & cette Lune
Qui régnent tour à tour sur le jour & la nuit.

En ce séjour dont les délices
N'ont que des objets innocents,
Je n'ai point à garder mes sens
Des charmes périlleux des vices.
Le murmure si doux du crystal des ruisseaux;
Le son harmonieux du concert des oiseaux;
Et de l'émail des fleurs la vivante peinture,
Sont des voix & des traits brillans de tous côtés,
Qui de l'Auteur de la nature,
Célébrent les grandeurs & montrent les beautés.

La terre de moisson dorée
Couvrant ses fertiles sillons,
La riche fraîcheur des vallons,
Les plantes de leurs fruits parées;

L'inégal mouvement des machines des Cieux ;
Dont l'inſenſible cours ſe dérobe à nos yeux ;
L'azur du Firmament, & le feu des étoiles,
Par un nombre infini de miracles divers,
Me font découvrir ſous leurs voiles
L'adorable pouvoir du Dieu de l'Univers.

Ainſi le Ciel, la terre & l'onde ;
Sont autant de vivants portraits,
Qui me figurent les attraits,
Et les beautés d'un autre monde.
J'y vois ce Souverain qui régne ſur le ſort ;
Qui tient entre ſes mains, & ma vie & ma mort ;
Prêt à me couronner, ſi je lui ſuis fidèle ;
Et renonçant à tout, mes ſentimens touchés
De foi, d'eſpérance & de zéle,
Ne penſent qu'à lui plaire, & pleurer mes péchés.

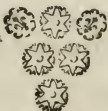
Dans ce port exempt de l'orage
Je conſidére ces nochers,
Qui voguant vers tant de rochers
Sont ſi prêts de faire naufrage.
Leur eſprit aveuglé ſe paît d'illuſion ;
Et leur ame ſujette à mille paſſions,
Par les vents de l'erreur eſt ſans ceſſe emportée ;
Leur cœur toujours en trouble en vain cherche la paix :
Et dans cette mer agitée
Le calme eſt un bonheur qu'ils ne virent jamais.

L'avare toujours dans les gênes
De ſon or ſe forge des fers ;
Eſclave du Roi des enfers,
Il gémit ſous de belles chaînes.
Ce lâche efféminé qui dans les voluptés

Met le comble brutal de ſes félicités,
Perd le goût du plaiſir dans l'excès des délices ;
L'ambitieux ſoupire après un faux honneur,
Et vit au milieu des ſupplices
Dans ce feu qui l'embraſe, & dévore ſon cœur.

Son aveuglement déplorable
Lui met la gloire à ſi haut prix ;
Qu'il l'achete par le mépris,
Et croit ce mépris honorable.
De la fortune ſeule il reconnoît les loix ;
Autant de favoris lui ſont autant de Rois,
Lui ſont autant de Dieux dont il eſt idolâtre.
La Cour ſert de Dédale à ſes égarements,
Et ſur cet inconſtant théâtre,
Il eſpére, ou s'afflige à tous les changements.

Toi de qui l'eſſence immuable
Pour tems n'a que l'éternité,
Grand Dieu, qui ſur la vérité
Fonde ta grandeur adorable ;
A ta gloire à jamais je conſacre mes vœux ;
Et renonce à goûter ces plaiſirs malheureux,
Dont les charmes trompeurs ſont les écueils des ames :
Ta grace à mon eſprit fait voir un autre jour,
Me fait concevoir d'autres flammes,
Et pour toi ſeulement mon cœur brûle d'amour.



ODE,

A l'humanité, sur la ruine de Lisbonne; adressée à Monseigneur le Prince de Conty, & à Madame la Duchesse d'Orléans, par M. Lebrun, 1756.

L'ORGUEILLEUX s'est dit à lui-même;
Je suis le Dieu de l'Univers;
Mon front est ceint du Diadême;
J'enchaîne à mes pieds les revers.
Mon peuple inonde les campagnes,
Mes Palais couvrent les montagnes,
La volupté sert mes festins,
Les feux brûlent pour ma vengeance,
L'onde & les vents d'intelligence,
Livrent la terre à mes destins.

Fier insecte, ver indocile,
Quel espoir ose enfler tes vœux!
De la terre habitant fragile,
Te crois-tu l'arbitre des Cieux?
Quoi! son berceau touche à la tombe;
Echappé du néant, il tombe
Dans les abîmes du cercueil;
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides;
Que le space pour tant d'orgueil!

Il est un Dieu qui t'environne;
Son Empire est l'immensité,
Il ne doit qu'à lui sa couronne,

Et ſon trône eſt l'éternité ;
Il peupla les déſerts du vuide
De globes qu'un vaſte fluide
Environna de toutes parts
Océan ſans fond, ſans rivage,
Où ſa vertu plané, ſurnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les Cieux ſous ſa démarche altiére
Courbent leurs ſommets éternels,
Et les aſtres ſont la pouſſiére
Que foulent ſes pas immortels :
Sous ſon char les tonnerres grondent ;
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des Eléments ;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ſes pieds le naufrage,
Des Rois, des peuples, & des tems.

D'un regard ſa juſtice éclaire
L'abîme des cœurs inſenſés ;
Il rit de l'orgueil téméraire
Des Rois follement encenſés ;
De leurs couronnes qu'il agite,
Des Empires qu'il précipite,
Les débris ſément la terreur ;
Dieu jaloux, que ton indulgence
Renferme ces jours de vengeance
Dans les tréſors de ta fureur.

O Lisbonne ! ô fille du Tage,
O ſuperbe reine des mers ;
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ſes flots amers.
Pour dompter des ondes rébelles
La fortune attacha ſes aîles

A tes vaiſſeaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées
De nos aſtres même ignorées
Tu lanças la foudre des Dieux.

Déja les fiéres deſtinées
Précipitent l'inſtant fatal ;
Le cri des parques mutinées,
De ta chûte eſt l'affreux ſignal.
Au bruit des ondes qui mugiſſent,
Des noirs tourbillons qui frémiſſent,
Des vents dont les airs déchaînés,
Murs, Tours, Palais tremblent, s'écroulent ;
Leurs débris ſe heurtent, & roulent
Sur tes habitans conſternés.

Tout périt, arts, beauté, courage,
Rang, ſexe, âge, eſpoir, tout s'éteint ;
Tout eſt la mort, ou ſon image :
Tout la fuit, la reçoit, la peint.
La flamme ondoyante, inſenſée
Du ſein des Palais élancée
Roule dans les Cieux obſcurcis ;
Et la cendre éparſe & brûlante
S'éléve en nue étincelante
Que percent d'effroyables cris.

Lisbonne ! quels objets funébres
Le jour dévoile à tes regards !
Tes yeux regrettent les ténébres,
Le ſoleil cherche tes remparts ;
Il voit la mer ſur tes collines,
La terreur, les feux, les ruines,
Des murs détruits, des corps ſanglans ;
Le vieillard en pleurant, s'écrie,
Tu n'es donc plus, triſte patrie ;

J'embraſſe tes débris fumans.

Quels fléaux, malheureuſe terre,
Raſſemblent tes antres profonds !
Le ſoufre, aliment du tonnerre,
Y roule ſes noirs tourbillons :
Des ſels, des nitres, du bitume,
Le mêlange, en grondant, s'allume ;
Les vents irritent leurs combats,
Et leur choc, ſignal des tempêtes,
Fait tonner les cieux ſur nos têtes,
Et mugir l'enfer ſous nos pas.

La tempête agitant ſes aîles,
Comme un effroyable vautour,
Couvre les Cieux d'ombres mortelles,
Et des mers fait l'immenſe tour :
Des reflux troublant l'harmonie,
Au tour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts ;
Tandis que ſa vague rapide,
Va, ſous les colomnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts.

Toi qui grondes ſur ces rivages,
Mer, ſi tu connois la pitié,
Epargne au moins dans tes ravages
L'objet de ma tendre amitié ;
Hélas ! aux rives du Permeſſe
Le même âge, la même ivreſſe
Autrefois emporta nos pas !
Les Muſes ! ... quel deſtin bizarre,
Quelle divinité barbare
T'enléve à jamais de leurs bras !

Reviens .... La mer s'élance ... arrête,

Vois, crains, fuis ces flots ſuſpendus ;
Ils retombent : Dieu ! la tempête,
L'entraîne à mes yeux éperdus,
Divin Racine, ombre immortelle,
Ton fils . . . il expire, il t'appelle,
Volez, Muſes, Graces, Amours,
Volez, ſa bouche vous implore :
Toi, Déeſſe plus chere encore,
Amitié, vole à ſon ſecours.

Les Cieux prendroient-ils pour victime
Tant de vertus & tant d'attraits ?
L'ame & les graces de Monime
Semblent reſpirer dans ſes traits.
Eh ! quelle parque meurtriére
Oſeroit glacer la paupiere,
Et ſécher la fleur de ſes ans !
La mort voile, en grondant, ſes larmes ;
Les amours regrettent ſes charmes,
Et les arts pleurent ſes talents.

O Muſes, recueillez ces reſtes
Que l'onde & la parque ont flétris ;
Diſputez à ces mers funeſtes,
Un triſte & précieux débris ;
Et toi dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignoient entendre
Des chants conſacrés à ta mort ;
Que pénétrant la rive ſombre,
L'amitié conſole ton ombre
Des injuſtes rigueurs du ſort.



ODE,

A Monsieur Racine, sur la mort de son fils, par Monsieur le Franc, 1757.

IL n'eſt donc plus, & ſa tendreſſe
Aux derniers jours de ta vieilleſſe
N'aidera point tes foibles pas !
Ami, ſes vertus, ni les tiennes,
Ni ſes mœurs douces & chrétiennes
N'ont pû le ſauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres
N'ira point dépoſer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où ſon ayeul, & ſon modéle,
Attend la dépouille mortelle,
De l'héritier de ſes talents.

Loin de tes yeux, loin de ſa mere;
Au ſein d'une plage étrangére ;
Son corps eſt le jouet des flots ;
Mais ſon ame du Ciel chérie,
N'en doute point, dans ſa patrie
Jouit d'un éternel repos.

O Loix ſaintes ! ô Providence !
C'eſt bien ſouvent ſur l'innocence,
Que tombent tes coups redoutés :
Un enfant du ſiécle proſpére ;
L'homme qui n'a que Dieu pour pere ;
Gémit dans les adverſités.

Cher Racine, ſa main te frappe;
Tandis que le coupable échappe
Au déluge ardent de ſes traits.
Quel cœur vertueux & ſenſible,
Ou quelle ame aſſez inflexible
Te refuſera des regrets?

Quand l'infortune ſuit tes traces,
Autant que mes propres diſgraces
Mon amitié ſent tes malheurs.
Mais que pourroit ſon aſſiſtance?
Dieu te donnera la conſtance,
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu ſçais trop qu'un Chrétien fidèle
Du ſang & de la chair rebelle
Triomphe ſans haine & ſans fiel:
Tranquille il entend le tonnerre,
Et tout ce qu'il perd ſur la terre,
Il le regagne pour le Ciel.

Mais vous dont l'orgueilleuſe vie
De l'humaine Philoſophie,
Tire ſa force & ſon ſecours,
Si dans ce monde périſſable
Un revers ſoudain vous accable;
Parlez: quel eſt votre recours?

Qui vous ſoutiendra dans vos pertes?
Quelles reſſources ſont offertes
A votre audace de géant?
Point d'avenir qui vous conſole;
Un ſiſtême impie & frivole,
Et l'eſpérance du néant.

Je les vois déja ces grands hommes;

Qui pour nous, peuple que nous sommes,
Parmi leurs disciples ravis,
Expliquent les causes sensibles,
De ces phénomènes terribles,
Qui te font regretter ton fils.

Des vents resserrés dans leurs chaînes,
Et des fournaises souterraines,
Ils nous attestent les effets;
Et pas un seul d'entr'eux ne pense,
Que c'est peut-être la vengeance
D'un Dieu qu'irritent nos forfaits.

Ils écartent ses loix suprêmes,
Et s'efforçant par leurs problêmes
D'anéantir le vrai moteur:
Recherches pleines d'impostures,
Qui troublent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de son Auteur.

Tels en leur école proscrite,
Les éléves de Démocrite
Forgent les Dieux, phantômes vains,
Qui dans une langueur profonde,
Après avoir créé le monde,
Oublioient l'œuvre de leurs mains.

Laissons-les, ces mortels sublimes
Traiter d'essais pusillanimes
Les traits de nos humbles crayons;
Qu'à leurs efforts ils s'abandonnent;
Ce sont des sages qu'ils raisonnent;
Nous, esprits vulgaires, croyons.

Croyons; c'est-là notre partage:

Que la foi dissipe, ou soulage,
Tous nos chagrins les plus cruels;
Et n'attendons dans cette vie,
Qu'une mort qui sera suivie
De biens, ou de maux éternels.

ODE.

A l'occasion des pluies de 1753, par Mademoiselle Plisson, 1754.

LE Ciel depuis long-tems sévére, inéxorable,
Semble enfin devenir plus sensible à nos maux;
Sur nos champs altérés sa bonté secourable
Verse de salutaires eaux.

Témoin reconnoissant de la faveur divine,
Un peuple revenu des portes du trépas,
Voit combler les tombeaux que l'austére famine
Creusoit encore sous-nos pas.

Cérès en admirant nos moissons reverdies,
Arme ses yeux vainqueurs d'une vive gaieté;
Et des oiseaux ravis les tendres mélodies
Annoncent la fertilité.

Nés de l'humide sein des inconstants nuages;
Des zéphirs parfumés des plus douces odeurs,
Offrent en voltigeant les suaves hommages
De la divinité des fleurs.

L'Aſtre brillant du jour dans une nue obſcure,
Tout prêt à nous quitter en faveur de Thétis,
Semble, pour contempler la féconde nature,
Ranimer ſes feux amortis.

Sans le ſecours de l'art, une main invincible
Trace un arc embelli des plus vives couleurs,
Préſage conſacré, ſigne antique, infaillible,
Du terme heureux de nos malheurs.

Mais, quel nouveau ſpectacle à mes yeux vient d'éclore!
Les nuages ondés nous laiſſent voir l'azur;
Et divers monts pourprés que le ſoleil colore,
Sont bordés de l'or le plus pur.

Rivage fortuné, bord champêtre & tranquille,
Séjour où l'innocence offre mille douceurs;
Heureux qui peut venir dans votre ſein fertile
Puiſer la pureté des mœurs!

Les beautés de ces lieux, l'air doux qu'on y reſpire,
En calmant nos eſprits, épurent nos déſirs,
Le vent des paſſions, impétueux délire,
Ici ſe change en doux zéphirs.

Ici des préjugés les vapeurs menſongéres
Ne peuvent ſoutenir l'œil de la vérité.
Guidés par ſon flambeau, loin des routes vulgaires,
Nous trouvons la félicité.

Le Sage en s'abreuvant de ſes eaux deſirées,
Voit du Très-Haut en lui les traits majeſtueux;
Et ſent mille vertus dans ſon cœur retirées,
Pouſſer des rameaux fructueux.

ODE,

Contre les Déïstes & les Matérialistes de notre siécle, par Monsieur Fourneaux, 1755.

CIEL ! quelle secte criminelle
Du Christ ose attaquer la loi !
O Verbe, ô sagesse éternelle !
Des Chrétiens s'arment contre toi !
Au gré de leurs noires furies,
Aboliront-ils, ces impies,
Ton culte, & ma Religion ?
Verrai-je, hélas ! leur troupe altiére
Ensevelir sous la poussiére,
Les sacrés Temples de Sion ?

Non, en vain du Christ que j'adore,
Ils osent abjurer les Loix,
Partout du couchant à l'aurore,
Flotte l'étendart de la Croix.
Saisis de respect & de crainte,
Les tyrans, devant l'Arche Sainte,
Brisent leurs glaives meurtriers ;
Et le conquérant moins superbe,
Consacre à la gloire du Verbe
Ses triomphes & ses lauriers.

Sans la foi, la sagesse humaine
N'est pour nous qu'un plus sûr écueil ;
Esprits forts, d'une raison vaine,
Dépouillez donc ici l'orgueil.

Dieu dans ses mystéres sublimes,
Dont lui seul perce les abîmes,
Aux yeux de l'homme s'est voilé;
Si-tôt qu'il parle, votre gloire
Est de vous soumettre, & de croire:
Croyez: son Oracle a parlé.

Mais, Ciel! quel démon parricide,
Echappé du sein des enfers,
Arme une autre secte perfide
Contre le Dieu de l'Univers:
Ces vils insectes de la terre
Voudroient au séjour du tonnerre
Porter leurs fronts audacieux;
Et là, d'une main plus hardie,
Semer la mort & l'incendie,
Jusques sur le Trône des Cieux.

Tel fut cet Ange de ténébres,
Qui dans la céleste Sion,
Secoua ces flambeaux funébres
Qu'alluma la rebellion:
Telle sa rage étincelante,
Alloit, d'une guerre sanglante,
Donner partout l'affreux signal,
Lorsque de son Trône suprême,
Dieu le précipita lui-même
Au fond de l'abîme infernal.

Parlez, ô monstres! qui de l'ame
Attaquez l'immortalité;
Est-il un peuple assez infame,
Pour être sans divinité?
Que dis-je? un sauvage stupide,
Soumis à l'instinct qui le guide,
N'adore-t'il pas son Auteur?

Vivez, contemplez la nature,
Tout annonce à la créature
L'exiſtence du Créateur.

Oui, pour diſſiper les preſtiges
Qui charment vos eſprits pervers;
Jettez les yeux ſur les prodiges
Qui s'opérent dans l'univers.
Ciel ! quelle ſageſſe infinie !
Quelle pompe ! quelle harmonie !
Tout eſt grand, tout eſt merveilleux;
Heureux concerts, accords ſublimes,
Que ne puis-je ici dans mes rimes
Vous peindre avec des traits de feux !

Tombez donc, ingrats que vous êtes,
Tombez aux pieds du Tout-puiſſant:
Ces étoiles qui ſur vos têtes
Roulent leur globe étincelant;
Ce ſoleil d'immenſe ſtructure,
Qui pour éclairer la nature,
Prend ſon eſſor du ſein des mers:
Votre corps, votre ame elle-même,
Tout vous dit qu'un Etre ſuprême
Préſide à ce vaſte Univers.

O vous, triſtes murs * dont j'atteſte
Les reſtes encore fumans,
Vos débris du pouvoir céleſte
Seront d'éternels monuments.
Ces flots du Tage qui mugiſſent,
Ces cris dont les airs retentiſſent,
Ces torrents de ſoufre & de feux,
Prouvent qu'un Dieu, d'un coup de foudre,
Peut terraſſer & mettre en poudre

* Lisbonne.

Les géants les plus orgueilleux.

Non, vous disent les fiers Athées,
Ces revers qui vous frappent tant,
Sont des preuves bien atteſtées,
Que tout rentre dans le néant:
Crime & vertu, joie & diſgrace,
Miſére & grandeur, tout s'efface
Au ſein de l'éternelle nuit.
Nous-mêmes, fragiles atômes,
Qui ſommes-nous ? que des fantômes
Que le hazard forme & détruit.

Vous donc qui prétendez revivre
Dans la nuit même du cercueil,
Quelle vaine fumée enivre
Votre ſtupide & fol orgueil ?
La mort, inſenſés que vous êtes,
Dans l'homme, ainſi que dans les bêtes
De la vie éteint le flambeau;
Et l'ame, étincelle légére
N'eſt qu'une lueur paſſagére,
Qui s'éclipſe dans le tombeau.

Envain de cet affreux ſiſtême
Je combattrois l'impiété,
Grand Dieu ! viens lancer l'anathême
Sur ces monſtres d'iniquité.
Qu'ils ſçachent, que vengeur du crime,
Tôt ou tard au fond de l'abîme,
Ton bras plonge le ſcélérat;
Et que ta foudre ſuſpendue,
Pour être long-tems dans la nue,
N'en tombe qu'avec plus d'éclat.

Mais non, trop de courroux m'enflâme;

Non, tu dois régner ſur les cœurs :
De ta grace que je réclame,
Fais leur ſentir les traits vainqueurs.
Tu peux, du ſein de la tempête,
Gronder, menacer ſur la tête
De ce peuple qui te proſcrit;
Mais faut-il que l'orage éclate
Lorſque ſur cette race ingrate
Fume encore le ſang du vrai Chriſt ?

ODE,

Sur les vaines grandeurs de la terre, par Monſieur Simoneau, 1757.

De votre raiſon quelle ivreſſe,
Mortels, obſcurcit le flambeau !
Venez tous puiſer la ſageſſe
Dans les écoles du tombeau.
Percez l'horreur de ces lieux ſombres
Où la mort couvre de ſes ombres
Des cadavres de tout état :
Là, loin du monde qui vous trompe,
Vous verrez s'éclipſer la pompe
Du Héros & du Potentat.

Voyez les riches Mauſolées
Parfumés d'encens & de fleurs,
Où les Nations déſolées
Portent le tribut de leurs pleurs.
Liſez autour ces mots funébres,
Ici giſſent des Rois célébres.
O ſort de l'homme ! ô vanité !

Ils ne sont donc plus, ces Monarques,
Et leur grandeur n'a d'autres marques
Que celles d'avoir existé ?

Vils esclaves de la fortune,
En vain donc vos efforts puissants
Vont percer la foule importune,
Qui lui prodigue son encens ;
En vain vous vous laissez séduire
Par cet éclat qu'on voit reluire
Sur le trône des Souverains ;
Toutes les grandeurs de la terre
Sont pour eux un morceau de verre,
Que la mort brise dans leurs mains.

Choisissons un Roi que l'Histoire
Place au rang des plus grands Guerriers,
Son front des mains de la victoire,
Chaque jour est ceint de lauriers.
Jusqu'au terme où la mort l'arrête,
Il court de conquête en conquête,
Ainsi qu'un terrible géant :
Mais voyons tomber cette idole,
La gloire du Héros s'envole ;
Et l'homme alors n'est que néant.

Où sont ces Héros que l'on vante,
Ces Aléxandres, ces Césars,
Qui partout semant l'épouvante,
Enchaînoient le monde à leurs chars ?
Hélas ! leur cadavre superbe,
Demeure enseveli sous l'herbe,
Et confondu parmi les vers.
Des cendres, monument funeste,
Voilà, mortels, ce qui vous reste
De ces Maîtres de l'Univers.

De quoi leur servent ces hommages,
Qu'on va rendre aux tombeaux des Rois,
Ces médailles & ces images,
Où sont gravés tous leurs exploits?
En vain au Temple de mémoire,
Pour immortaliser leur gloire,
On leur érige des Autels:
Ces Conquérans dont le tonnerre
Faisoit trembler toute la terre,
Sont foulés aux pieds des mortels.

O vous, dont la fureur éclate,
Rois cruels, monstres inhumains:
Ce sceptre sanglant qui vous flatte,
Doit aussi tomber de vos mains.
Peut-être vos sujets eux-mêmes,
Verront de vos grandeurs suprêmes
Anéantir bientôt l'orgueil.
Tremblez, tyrans, ce même trône
Où le faste vous environne,
Peut devenir votre cercueil.

Cessez donc de vanter ces titres,
Dont la pompe vous éblouit:
Diadêmes, Tiares, Mitres,
Tout à la mort s'évanouit.
Les plus illustres chez les hommes,
Ne sont que de brillants fantômes,
Qui disparoissent à nos yeux.
Tel, du sein d'une épaisse nue,
L'éclair frappe, éblouit la vue,
Et dans la nuit éteint ses feux.

Ah! puisque le tombeau dévore
Nos richesses & nos grandeurs;
Nos cœurs peuvent-ils être encore

Séduits

Séduits par leurs charmes trompeurs ?
Non ! briſant la funeſte chaîne
Dont le poids toujours nous entraîne
Prenons dans les Cieux notre eſſor,
C'eſt-là qu'au ſein du Dieu que j'aime,
Nos ames, du bonheur ſuprême,
Puiſeront le ſacré Tréſor.

Grand Roi, dont la vertu ſolide,
De notre rang fait la ſplendeur ;
C'eſt dans le Très-Haut que réſide
Notre véritable grandeur ;
Epoux de l'Eſther de la France,
Votre gloire & votre puiſſance
Se conſacrent à l'Eternel ;
Puiſſe, échauffé par vos exemples,
Son Peuple à jamais, dans ſes Temples,
Lui rendre un culte ſolemnel !

ODE.

Tranquillité Chrétienne, ſur les diſputes du tems, 1758.

PLEIN d'ignorance & de miſéres,
Pourquoi, Mortel audacieux,
Veux-tu ſur de profonds myſtéres
Porter un œil trop curieux ?
Toi pour qui toute la nature
Ne paroît qu'un enigme obſcure,
Tu ſondes les divins décrets :
Tu crois que ton foible génie
De l'Intelligence infinie

M

Pourra dévoiler les ſecrets ?

Crains les ténébres reſpectables
Où Dieu cache ſa majeſté ;
De ſes deſſeins impénétrables
Qui peut percer l'obſcurité ?
Meſure la vaſte étendue
De ces globes qu'offre à la vue,
Un tems ſerein & lumineux :
Mais arrête ici ton audace ;
Tu ne peux voir que la ſurface
De ce Théâtre merveilleux.

Où t'emporte l'ardeur extrême
De tout comprendre & de tout voir ?
Tu ne te connois pas toi-même,
L'eſprit échappe à ton ſçavoir ;
Et la raiſon impérieuſe
De la grace victorieuſe
Veut pénétrer la profondeur :
Paul, tout rempli de ſa lumiére,
Nous apprend quelle eſt la maniére
Dont elle agit ſur notre cœur.

Je ſens en moi que la nature
Veut établir ma liberté ;
Elle ſe plaint, elle murmure,
Quand ſon pouvoir eſt diſputé ;
Mais ſi j'interroge mon ame
Comment une céleſte flâme
La fait agir, la fait mouvoir ;
Je crains que cette ame hautaine
Ne donne à la puiſſance humaine
Ce qui vient du divin pouvoir.

Surpris de l'intervalle immenſe

Qu'on voit de l'homme au Créateur,
Si je n'admets une puiſſance
Qui concourt avec ſon Auteur,
Ce n'eſt plus pour moi qu'un vain titre,
Que le franc, que le libre arbitre,
Que ma raiſon ſçait tant vanter :
Je ne connois plus de juſtice
Qui récompenſe & qui puniſſe
Ce qui ne peut rien mériter.

Ainſi mon ame eſt ſuſpendue,
Entre les ſentimens divers :
Partout où je porte ma vue,
Je vois des abîmes ouverts.
Pour me garantir du naufrage,
Je n'oſe quitter le rivage,
La crainte aſſure mon repos.
Combien dans cette mer profonde,
Flottant à la merci de l'onde,
Se perdent au milieu des flots !

De tant de diſputes fameuſes,
Où nous embarque notre orgueil,
Fuyons les routes dangereuſes :
L'homme à lui-même eſt un écueil.
Dans le petit monde ſenſible
Eſt un Dédale imperceptible,
Dont nous ignorons les détours.
La foi de notre ſort décide :
Elle tient le fil qui nous guide ;
Sans elle nous errons toujours.

Heureux les cœurs ſimples & dociles,
Qui ſans raiſonner ſur la foi,
Reſpectent dans nos ſaints Conciles

Le sacré dépôt de la Foi ;
Ne franchissant point la barriére,
Que le Pere de la lumiére,
Met aux vains efforts de l'esprit!
A quoi nos soins doivent-ils tendre ?
Est-ce à pratiquer, ou comprendre
Ce que le Ciel nous a prescrit ?

Laissons la Sagesse éternelle,
Disposer des cœurs à son gré :
Il suffit à l'homme fidèle
Que par lui Dieu soit adoré.
Qu'importe à ces Docteurs habiles
Que par des raisons trop subtiles,
Un sistême soit combattu ?
Que produit leur haute science,
Si Dieu ne met dans la balance
Que l'innocence & la vertu ?

ODE,

AUX NATIONS;

Plaintes & Prophéties, par Monsieur de Fleutri, de Lille en Flandre, 1754.

CIEUX, terre, mer, faites silence ;
Courbe-toi, vaste Firmament ;
Vous qui peuplez l'espace immense,
Globes, cessez tout mouvement :
A ma voix terrible, plaintive,
Nature, soyez attentive,
Etres vivans, prosternez-vous,

L'Eternel m'inſpire, me touche,
L'Eſprit-Saint parle par ma bouche;
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez!... ce jour affreux approche;
Il va conſommer nos malheurs;
Prevenons un juſte reproche
Par des vertus & par des pleurs:
Mais de mes ſens quel feu s'empare!...
La voûte des Cieux ſe ſépare,
Les faſtes des tems ſont ouverts;
Hélas!... mon ame en eſt frappée...
Je vois ſous la tranchante épée
Le fil qui ſoutient l'Univers.

Tombez!... l'Eternel va paroître;
Malheureux! pourquoi vous cacher?
Celui qui put vous donner l'être
Des antres peut vous arracher.
O vous qui braviez le tonnerre,
Philoſophes, Grands de la terre,
Qu'à ſes yeux vous êtes petits!
Vos diſcours, vos grandeurs ſuprêmes,
Vos titres & vos vains ſiſtêmes
Sont pour jamais anéantis.

Eh! quoi vous niez l'exiſtence
D'un Dieu, Souverain Créateur!
Contemplez.... voyez ſa puiſſance,
Les Cieux annonçent leur auteur.
Homme aveugle! ignorant, ſuperbe!
Depuis le cédre juſqu'à l'herbe,
Tout marque la divinité:
Ah! ſi notre cœur étoit juſte,
Vous y verriez ce Maître auguſte
Dans l'éclat de ſa Majeſté.

Ces insectes & ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, Philosophes futiles,
Se plaignent-ils de leur trépas?
Contre les loix de la nature
L'homme seul sans cesse murmure;
Il forme des vœux indiscrets;
Sois soumis.... Dieu veut qu'on l'adore;
Que sans la sonder, on ignore
La profondeur de ses décrets.

Aux desirs de la chair en proie,
Tu combles tes iniquités;
La mollesse, la fausse joie,
Sont tes seules divinités.
L'oppression & l'injustice,
L'inhumanité, l'avarice,
Font sans cesse fumer l'Autel;
Sans cesse, victime sanglante,
L'innocence foible & tremblante,
Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre mystére,
Et voilant son horrible front,
Je vois avancer l'adultére,
Que suivent la honte & l'affront;
Ministre de ce Temple infame,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats;
Rois, écoutez.... ces sacrifices
Creusent les vastes précipices
Où s'abîmeront vos Etats.

Quel prodige mon œil découvre!
Les tems seroient-ils accomplis?
Nations.... la terre s'entrouvre....

Hélas ! nos deſtins ſont remplis.
Enfant & deſtructeur du crime,
Un monſtre aîlé ſort de l'abîme
Pour dévaſter cet Univers ;
Dans le calice amer trempée,
Je vois ſa flamboyante épée
En frappant allumer les airs.

Les Forêts, les Villes s'embrâſent,
L'océan bouillonne, tarit ;
Les rochers ſe fendent, s'écraſent ;
Tout ſe conſume, tout périt.
Vainement pour fuir les rivages,
Les humains cherchent les ravages,
L'onde roule des flots de feux ;
Ses gouffres ſont leur ſépulture ;
Et bientôt l'aride nature
N'offre plus qu'un déſert affreux

O terreur ! ... ô cris ! ... je friſſonne ...
Serois-je au ténébreux ſéjour ?
La fatale trompette ſonne,
Les éclairs ſeuls forment le jour :
Les Eléments, les Cieux frémiſſent,
Les tombeaux s'ouvrent & gémiſſent,
Ils rendent les pâles humains ....
Tremblans ; ils détournent la vue ;
Leur Juge paroît ſur la nue,
Et la vengeance arme ſes mains.

Par quel aveuglement funeſte,
Perſévérez-vous dans l'erreur,
Cœurs endurcis ? ... un inſtant reſte ...
Frémiſſez d'une ſainte horreur,
Pleurez, & qu'un torrent de larmes
Puiſſe effacer tant de forfaits,

Gémiſſez, tombez dans la poudre....
Dieu terrible! ſuſpend ta foudre,
Ou ſur moi ſeul lance tes traits.

ODE,

*Sur le mauvais uſage de la parole, par Monſieur D*** 1725.*

QU'A ſon caprice, à ſon délire,
Qu'à ſa fougue, à ſon peu de choix,
Appollon deſtine ma lire,
Ou qu'il glace, s'il veut, mes doigts;
Que perdant leurs forces ſecretes,
Sous eux mes cordes ſoient muettes,
Le ſon de ma voix déteſté;
Périſſent ces vers, ſi je loue
L'Art, par qui l'impoſteur ſe joue
De l'humaine crédulité.

Irois-je vanter l'artifice,
Dont il aiguiſe mille traits,
Et rendre ma Muſe complice
De ſes ingénieux forfaits?
Moi! j'irois, colorant ſa rage,
Applaudir au funeſte uſage
Qu'il fait d'un mot fourbe, ou trop fier?
Expire plutôt la parole,
Dès que par elle on nous immole,
Ce n'eſt qu'un talent meurtrier.

Préſent du Ciel, voix ſecourable!
Lien de la ſociété,

Que tu la rends dissociable,
Quand tu flétris la vérité !
Dieu ne t'accorda-t'il à l'homme,
Que pour vanter la triste pomme,
Source fatale de nos maux ?
Et n'a-t'il point voulu te faire
Moins pour relever que pour taire,
Et nos crimes & nos défauts ?

Oui, c'est le ton de l'imposture :
Qu'entens-je ? quels emportements !
Sur qui va tomber la piquûre
Que préludent ces sifflements ?
Ciel ! déjà la langue homicide
De son agilité perfide
Redouble ses traîtres efforts :
Sa pointe cruelle se lance,
Et sur la timide innocence
Porte moins de coups, que de morts.

Fuyons ces lévres colorées :
Leurs baisers, leurs souris flateurs
Cachent cent fléches assurées ;
Là le serpent est sous les fleurs.
Oui, mieux qu'à ce séducteur d'Eve,
Ta langue te tient lieu de glaive :
Quel emploi coupable en fais-tu ?
Lâche instrument, je te déteste,
Si tu n'es par un art funeste
Que l'assassin de la vertu.

Contre elle quand tu te délies,
Tu n'es qu'un tigre déchaîné :
Quand tu te plies, te replies,
Tu n'es qu'un serpent mutiné ;
Qu'un ours cruel quand tu te lêches,

Qu'un parthe fuyard dont les flêches
Craignent & percent l'ennemi ;
Lorſque tu ſers la calomnie ,
En toi leur fureur réunie ,
Ne ſe montre encore qu'à demi.

Ainſi dans Rome , dans Athènes ,
Par mille coups de dents cruels ,
Les Lucilles , les Diogenes ,
Déchirerent-ils les mortels !
Si quelquefois à l'ironie,
Ils abandonnoient leur génie ,
Le vice en ſentit ſeul l'aigreur ;
Jamais de leurs ciniques bouches
Ne ſortirent ces traits farouches ,
Dont s'allarme le fier honneur.

Mais nous, qu'une clarté plus vive
Illumine d'un trait puiſſant ,
N'avons-nous donc la langue active ,
Que pour outrager l'innocent ?
Ah ! rougiſſons de ce contraſte,
La bouche du Payen eſt chaſte ,
Impure eſt celle du Chrétien ;
Sur l'un la crainte des Idoles
Agit & contient les paroles ,
Quand ſur l'autre Dieu ne peut rien.

Eſt-ce donc que l'indépendance ,
Que la révolte au front d'airain ,
Que l'impiété , la licence ,
Chez les mortels n'ont plus de frein ?
Tout s'aigrit , la plume s'aiguiſe ,
Son fiel diſtillé , ſe déguiſe ,
Vole partout l'inimitié ,
Détracteur plus noir que l'envie ,

Déchire, & nous laiſſe la vie,
Nous l'imputerons à pitié.

Qui connoît d'un torrent bizarre
Le cours follement vagabond,
Sçait juſqu'où l'eſprit qui s'égare
Peut porter ſon trouble fécond ?
Ils ſont l'un de l'autre l'image,
Tous deux ils s'enflent dans l'orage,
Ils attaquent paſteurs, moiſſons ;
L'un détruit par l'eau trop rapide,
Et l'autre avec l'encre homicide
Immole tout à ſes ſoupçons.

C'eſt peu qu'une langue effrenée
Souffle le poiſon de l'aſpic
Contre la pudeur étonnée ;
C'eſt peu qu'elle bleſſe en public ;
C'eſt-là quelle jouit dans l'ombre
D'un plaiſir inhumain & ſombre :
Vois-la ; quand la plume anonyme,
Verſe à ſon gré l'encre & le crime,
Loin des témoins, & ſans rougeur ;
Dont le remord ſeul eſt vengeur.

Que ne peut une main qui tue,
Et ſe flatte d'impunité !
Qui croit ſa peine ſuſpendue,
Permet tout à ſa cruauté ;
Mais tôt ou tard, le fer, la flâme,
Font périr un écrit infame,
Ainſi que l'Auteur inſenſé.
Qu'eſt devenu l'auſtère uſage,
Qui vouloit qu'un coupable ouvrage,
Par la langue fut effacé ?

Que vois-je ! un peuple ſe ſoulève ;
Il a briſé le frein des loix,
Sur les trônes l'orage créve,
Il frappe & diſperſe les Rois !
D'où vient leur ſubite ruine ?
Eſt-ce une parole mutine,
Qui les fait tomber de leur rang ?
Oui : d'une étincele hardie,
Naît ſouvent un tel incendie,
Qu'il ne s'éteint qu'avec du ſang.

Pour détailler les maux qu'attire
Un talent vomi de l'enfer,
Ma langue peut-elle ſuffire ?
N'en faut-il pas une de fer ?
Arrêtons : ma main ſe refuſe
Aux triſtes récits de ma Muſe,
Ma voix s'affoiblit, je me tais :
S.... prête-moi donc la tienne ;
Eſt-il rien que je ne ſoutienne
Si tu m'armes de tous tes traits ?

Plein de ton eſprit, de ton zèle,
J'étonnerois les paſſions,
A mes cris, de la chair rebelle,
S'enfuiroient les illuſions.
Dans les cœurs la Foi replacée,
Je verrois la haine forcée
D'aimer juſqu'à ſon ennemi ;
Et l'envie enfin attaquée,
Eût été ſi bien démaſquée,
Qu'ici d'horreur elle eût frémi.

Mais vain effort, eſpoir frivole ;
Qui peut comme toi s'échapper ?
La juſteſſe de la parole

Suit chez toi l'art de bien penser :
Tout y répond, morale, geste :
Comment de ton sein si modeste,
Part-il tant de foudres, d'éclairs !
Quoi ! le Démosthéne, l'Apôtre,
T'ont-ils inspiré l'un & l'autre,
L'esprit de leurs talents divers ?

Poursuis; dans ta course sacrée;
Quel démon pourroit t'arrêter ?
Apprends à la langue égarée,
Ce qu'il faut craindre & respecter,
Chérubin, ensemble Isaïe;
Prédis; convains & purifie :
Qu'au crime ton art soit fatal;
Abats le fourbe & l'incrédule;
Et du grand P.... digne émule;
Deviens-en bien-tôt le rival.

ODE,

Sur la Jeunesse, 1723.

O VOUS, dont la verte jeunesse;
Envisage encore de loin,
Les miséres de la vieillesse,
Ménagez vos jours avec soin !

Autrefois mes jambes fidèles
Alloient & venoient sans broncher;
A mon ordre aujourd'hui rébelles,
Elles refusent de marcher.

Ce que le Ciel donne en partage;

De biens, de forces, de talens,
N'eſt pas pour nous d'un long uſage;
Tout nous échappe avec le temps.

A peine l'homme en ſa carrière
A-t'il fait quelques pas tremblans,
Qu'il ſent décroître la lumiére,
Qui rendoit ſes regards brillans.

Dans ſon eſprit rien ne s'exprime;
Dans ſon corps tout s'appeſantit;
Et le mouvement qui l'anime,
De jour en jour ſe ralentit.

C'eſt ainſi que nos deſtinées
Nous rendent comme un bâtiment,
Qui ſuccombant ſous les années,
Se détruit inſenſiblement.

Heureux qui de ſon édifice
Connoiſſant la fragilité,
S'en détache par ſacrifice,
Plutôt que par néceſſité!

Heureuſe l'ame qui, munie
D'un courage au-deſſus du ſort,
S'inſtruit, en mépriſant la vie,
A ne pas redouter la mort!



ODE.

La mort des Héros, 1757.

Nos jours ſont dans les mains des parques,
Sans diſcernement & ſans choix,
Les Bergers, les heureux Monarques
Eprouvent leurs fatales Loix.
Combien peu de mortels illuſtres
Ont couru dix ou douze luſtres !
La vie eſt un ſouffle léger ;
Les Dieux dans l'éternelle voûte,
D'un crayon ont tracé ſa route ;
Nul effort ne peut la changer.

On voit les Têtes ſouveraines
Pâlir ſous les coups de la mort ;
Les Aléxandres, les Turennes,
Tous ont ſubi le même ſort.
Dans un étroit cercle d'années,
Le Ciel a, de nos deſtinées,
Renfermé le frêle tiſſu :
Ruiſſeau tari près de ſa ſource,
L'homme touche au bout de ſa courſe,
Sans preſque s'en être apperçu.

Semblable à la feuille qui tombe
Au plus foible ſouffle du Nord,
Au moindre coup l'homme ſuccombe ;
Il deſcend vers le ſombre bord.
Où léves-tu ton front ſuperbe,
Vain mortel ? vois déja ſous l'herbe

Le tems qui creuſe ton cercueil :
Quitte tes hautaines penſées,
Le Styx va dans ſes eaux glacées
T'engloutir avec ton orgueil.

A quoi ſert une longue vie,
Si l'on n'en ſignale le cours ?
N'eſt-elle pas ſouvent ternie
Par l'opprobre de nos vieux jours ?
Celui qui dans la fleur de l'âge,
Paroît digne de notre hommage
Par l'éclat de mille vertus,
Au bout d'une longue carriére,
Dément cette grandeur premiére ;
Et ſoudain le Héros n'eſt plus.

La Suéde avoit vû ſur ſon trône
S'aſſeoir un intrépide Roi ;
Ce fier favori de Bellone,
Rempliſſoit tout le Nord d'effroi.
Frappé d'une foudre guerriére,
Au milieu de ſa courſe altiére,
Il tombe dans les champs de Mars ;
C'en eſt aſſez pour ſa mémoire ;
Il vivoit, il meurt avec gloire
Sous ſes belliqueux étendards.

Ce n'eſt pas que ſon grand courage
N'ait eû que des ſuccès heureux ;
Car la fortune les partage
Sans choiſir des cœurs vertueux :
Parmi ſes épreuves diverſes,
De diſgraces & de traverſes,
Mérite-t'il moins nos autels ?
Dans ſes malheurs, ferme, ſublime ;
Il ne doit pas rougir du crime

Des deſtins trompeurs & cruels.

L'on ſçait que ſouvent l'injuſtice,
Par un calomnieux effort,
Rend un Guerrier au moins complice
Des funeſtes retours du ſort.
A-t'il à rougir de ſa chûte,
Lorſque l'Hiſtoire ne l'impute
Qu'à d'inévitables revers ?
De ſa gloire on eſt toujours maître :
Que le ſort frappe ; on voit paroître
Le Héros juſques dans les fers.

LE DEUIL DE LA FRANCE.

ODE,

Sur la mort de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *par Monſieur l'Abbé L* * * *.*

Le Ciel dans ſes arrêts toujours inexorable,
Fait encore éclater ſa haine contre nous ;
Et pour punir un peuple à ſes yeux trop coupable,
Il redouble ſes coups.

Ce n'étoit point aſſez qu'une cruelle guerre
Ait pendant plus d'un luſtre exercé ſes fléaux,

Que l'Empire, accablé du poids de sa colére,
Ait souffert tant de maux.

Il réservoit encore au destin de la France,
Un désastre nouveau, l'objet de nos douleurs.
Un Prince vertueux, notre douce espérance,
Meurt au milieu des pleurs.

C'est ainsi que le Ciel se vange de nos crimes;
Que notre iniquité provoquant sa fureur,
Il enléve à nos vœux ces cœurs grands, magnanimes,
Nés pour notre bonheur.

Ainsi, dans nos jardins, des rameaux indociles
A leurs troncs innocens causent souvent la mort.
Veut-on faire périr ces branches inutiles?
L'arbre a le même sort.

Oui, France, accuse-toi de tes propres disgraces!
Tu pleures des malheurs que tu t'es attirés,
En méprisant ton Dieu, ses ordres, ses ménaces,
Ses oracles sacrés.

Quel siécle a jamais plus irrité sa justice?
Ah! la vertu fait place au crime audacieux.
On ne voit en tous lieux que fraude, qu'artifice,
Que blasphême odieux.

L'impiété hautaine attaque nos Mystéres,
Censure notre Foi, notre culte & nos loix;
Tout semble être soumis aux insultes améres
De sa profane voix.

Tous les jours elle acquiert de nouveaux prosélites ;
Elle porte par-tout un front impérieux.
La Foi, la vérité, l'innocence interdites,
N'osent lever les yeux.

Voilà de tous nos maux la source véritable :
C'est de là que sont nés mille accidens divers :
C'est de là que nous vient la plaie irréparable
De ce dernier revers.

Oui, nos crimes, Seigneur, ont creusé cet abîme. . . .
Mais quoi ! si nous avons mérité ton courroux,
Faudra-t'il qu'un tel Prince, innocente victime,
En porte tous les coups !

Ah ! écoute plutôt ton Epouse sacrée ;
Sois touché des soupirs & des cris des mortels.
Vois nos gémissemens : vois la France éplorée
Aux pieds de tes autels.

Là, le Roi consterné dans sa douleur extrême,
Sur un Fils qu'il chérit invoque ton secours.
Là, sa Famille en pleurs te prie, ô Dieu suprême !
De protéger ses jours.

Là, je vois à l'envi les Ordres de l'Empire
Accourir, s'empresser à désarmer ton bras.
Pour le Fils de leur Roi tous sont prêts à souscrire
A leur propre trépas.

Là, le cœur abattu, les yeux baignés de larmes,
Tes Ministres placés entre le Peuple & toi :
Pardonne, disent-ils, & finis nos allarmes,

Pardonne, ô divin Roi!

Là, le pauvre affligé te demande ſon pere;
La veuve ſon appui, l'orphelin ſon tuteur,
Et la Religion, notre commune mere,
Son puiſſant protecteur.

Là, le Soldat s'armant d'une foi généreuſe;
Se proſterne à tes pieds, implore ta bonté,
Et t'offre le denier qu'une vie onéreuſe
Laiſſe à ſa pauvreté.

Exauces-nous; mais non, la céleſte vengeance
Ne ſauroit s'appaiſer: nos vœux ſont ſuperflus:
Vers le Prince expirant déja la mort s'avance:
C'en eſt fait, il n'eſt plus.

Il n'eſt plus, ce cher Prince, ô douleur! ô triſ-
teſſe!
O cœurs vraiment François, ſenſibles à vos
maux,
Approchez & voyez: montrez votre tendreſſe
Et pleurez mon Héros.

Le voilà ce Héros, ſi puiſſant, ſi célébre;
Nourri dans les grandeurs, de gloire revêtu;
Et que lui reſte-t'il en ce moment funébre?
Que ſa ſeule vertu.

La vertu ſeule a droit de ſurvivre à la vie;
Seule elle ne craint point le funeſte ciſeau,
Seule à ſes poſſeſſeurs ne peut être ravie,
Et les ſuit au tombeau.

La grandeur ici-bas peut éblouir la vue;
Et cacher ſon néant ſous le faſte de l'or;

Mais cet éclat trompeur, ô fortune imprévue !
Diſparoît à la mort.

Alors les plus grands Rois ne ſont plus que des hommes;
Loin les diſtinctions, loin les titres pompeux.
S'ils ſont Rois, c'eſt pour rendre au Maître des Royaumes
Un compte rigoureux.

Vous, qui ſur ces faux biens fondez votre eſpérance,
Vos yeux trop tard alors verront la vérité.
Ils verront que vos biens & que votre opulence
N'étoient que vanité.

On oubliera bientôt, par une loi commune,
Vos noms, qui ne ſont point gravés au fond des cœurs,
Et ſe diſſiperont avec votre fortune
Vos faux adorateurs.

Mais vous, Prince chéri, vous l'exemple des Princes,
Vous n'éprouverez point ces malheureux revers.
Votre nom regretté des Villes, des Provinces,
Remplira l'Univers.

L'Univers vous aimoit; & ſon amour fidèle
Dans ces triſtes momens ne s'eſt point démenti.
De quels ſanglots le bruit de votre mort cruelle
Ne fut-il pas ſuivi ?

Tel qu'eſt un laboureur menacé d'un orage,
De crainte & d'eſpérance agité tour à tour,
Son cœur eſt ſuſpendu. Bientôt l'affreux nuage
Vient obſcurcir le jour.

L'air ſiffle, le Ciel gronde; une grêle effroyable
Atterre la moiſſon & briſe les épis.
La famille ruſtique alors inconſolable,
Perce l'air de ſes cris.

Les longs gémiſſements font retentir les plaines :
On accuſe les cieux & le ſort inconſtant.
On ſoupire en voyant le fruit de tant de peines
Périr en un inſtant.

Telle en ce jour fatal étoit toute la France;
Incertaine, tremblante, elle ignoroit ſon ſort.
On craignoit; mais la Foi ranimant l'eſpérance,
On attendoit encor.

L'orage ſuſpendu, ſuſpendoit les alarmes;
On n'oſoit juſqu'alors écouter ſa douleur.
Mais on apprend.... ô Ciel! coulez, coulez nos larmes,
Pleurons notre malheur.

Le déſeſpoir bientôt ſe répand dans les villes;
Un même abattement ſaiſit tous les eſprits.
Il paſſe du public dans le ſein des familles :
On n'entend que des cris.

A nos yeux affligés ſe préſente l'image
De tant de qualités, de talens, de vertus.
Jamais l'homme d'un bien ne voit mieux l'avantage
Que quand il ne l'a plus.

Comment, s'écria-t'on, l'ame triſte, attendrie,

Comment a pu mourir ce vertueux Héros,
Ce Héros qui devoit faire de la Patrie
La gloire & le repos ?

Comment, ô Dieu, jaloux du bonheur de la terre,
As-tu pu l'arracher à nos vœux, à nos cris ?
Ah ! de tant de soupirs, d'une ardeur si sincere,
Est-ce donc-là le prix ?

Mais n'avoit-il donc pas, ce Prince inestimable,
De quoi par sa vertu, par sa noble candeur,
Par sa religion, du sort impitoyable
Adoucir la rigueur ?

Admirons à jamais sa prudente sagesse,
Ses soins, son action, son zele pour son Roi,
Sa générosité, sa bonté, sa tendresse,
Son ardeur pour la Foi.

Rappellons-nous ce jour *, où guidé par la gloire,
Bravant avec LOUIS, l'ennemi furieux,
L'un & l'autre invita, décida la victoire
Et le combat douteux.

Quelle ardeur emportoit ces deux ames guerrieres,
Lorsque de toutes parts entourés d'ennemis,
La mort enleva presque à nos troupes altieres
Et le Pere & le Fils !

Nous le voyons, grand Dieu, Dieu toujours inflexible,

* Bataille de Fontenoy.

En rassemblant ces traits de vertu dans son cœur ;
Tu voulois rendre encor sa perte plus sensible,
Et combler ta rigueur.

Telle est de vos François la douleur obstinée ;
Tels, si pourtant les pleurs peuvent toucher les morts,
Prince, vous les voyez pleurer la destinée
Du plus cher des trésors.

Leur suffrage aujourd'hui n'est point suspect aux sages ;
Autrefois il eût pu vous paroître flatteur :
Mais les pleurs à la mort sont d'infaillibles gages
Des sentimens du cœur.

Mais que dis-je ? où m'emporte une ardeur insensée ?
Que fait donc à son cœur l'estime des humains ?
Que peut la vanité sur une ame embrasée
Du pur amour des Saints ?

Non, non, il n'aima point la vaine récompense
Que le monde promet à ses adorateurs,
Elevé dans la gloire, il connut dès l'enfance
Le néant des grandeurs.

Fuyant les voluptés dont notre siécle abonde,
Des poisons séducteurs dédaignant les appas,
Il sçut, sage Chrétien, vivre au milieu du monde
Comme n'y vivant pas.

D'un œil indifférent il regarda le trône :
Epris

Epris du ſeul amour d'un céleſte avenir ,
Il ne ſoupira point après une couronne
Que la mort peut ravir.

Eh ! comment ſur un trône occupé par ſon Pere ,
Eût-il porté les yeux , ce religieux Fils ;
Lui qui pour conſerver une tête ſi chere
Se fût donné pour prix ?

Quel ſiécle vit jamais un Prince plus fidèle,
Et dont le zele ardent pût moins être ſuſpect ?
Quel ſiécle vit jamais un plus rare modéle
D'amour & de reſpect ?

Que nous offre l'Hiſtoire ? Un injuſte Alé-xandre
Qui mouilloit de ſes pleurs les lauriers paternels;
Des fils qui, pour régner, ne ſçurent pas attendre
Les décrets éternels.

Celui que tu regrette, ô généreux Monarque,
Craignit plus qu'il n'aima le pouvoir ſouverain ;
Pouvoir qu'il n'eût reçu que des mains de la Parque
Qui rompra ton deſtin.

Auſſi tu lui rendis tendreſſe pour tendreſſe ;
ſort :
Dans ſes jous de douleurs tu gémis ſur ſon ſort :
Aujourd'hui languiſſant, abbattu de triſteſſe,
Tu pleure encor ſa mort.

Quelque noble rayon de ta Majeſté pure ,

Qu'on vit avec éclat ſur ſon front répandu ;
Tu n'aimois pas en lui ſeulement la nature,
Mais bien plus la vertu.

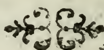
Mais ſi ce n'eſt pour nous, ſi ce n'eſt pour la France,
Ceſſons donc de pouſſer des ſoupirs indiſcrets ;
Et ſa vie & ſa mort nous donnent l'eſpérance
Qu'il jouit de la paix.

On le vit dans ſes maux humble, ſoumis, fidèle,
Seul tranquille au milieu de ſes amis en pleurs ;
Et content d'acheter une joie éternelle
Par de courtes douleurs.

S'il n'eſt point d'autres maux que le Ciel nous réſerve,
Ce déſaſtre pour nous ſera moins dangereux ;
Grand Roi, qu'à tes Sujets le Seigneur te conſerve,
Et nous ſerons heureux !

Ah ! ſi de nos forfaits l'iniquité te laſſe,
Donne-nous un eſprit plus ſouple à tes leçons.
Change nos cœurs, Seigneur, & rends-nous par ta grace
Plus dignes de tes dons.

Et toi, cher aux François, Fils d'un Prince ſi ſage,
Héritier de ſon nom, ſois-le de ſa vertu.
Que le Roi conſolé retrouve en toi l'image
Du Fils qu'il a perdu.



ODE

SUR LA MORT

DE STANISLAS LECZINSKI, ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

Par Monſieur l'Abbé Godard.

I.

JUSTEMENT irrité le Ciel frappe nos Princes;
Ils portent vos péchés, ô coupables Provinces:
Nos neveux l'apprendront, (quel objet de douleur!)
Ils ſauront qu'un Dauphin, chéri de tous les Ordres,
Fut immolé par nos déſordres,
Lui qui de l'Univers auroit fait le bonheur.

II.

STANISLAS à nos cris mêle ſes tendres plaintes,
Dans ſon cœur paternel nos douleurs ſont empreintes;
Falloit-il qu'auſſi-tôt il doublât nos regrets?
Il ſe vit enlever ſa fragile Couronne;
Mais il obtient un ſecond Trône,
Où de la pâle envie il ne craint plus les traits.

III.

OUI, la Bonté divine ardemment implorée
Eſt ſourde à ta priére, ô Lorraine éplorée,

STANISLAS est reçu parmi les Immortels;
Son esprit dégagé de sa demeure sombre
Voit maintenant sans ombre
L'Agneau qu'il adoroit voilé sur nos Autels.

I V.

PHILOSOPHES du siécle, orgueilleuse poussière,
Dont l'esprit abruti croit que tout est matiére,
Fixez vos yeux hardis sur ce brillant flambeau;
Jamais fut-il mortel plus prudent & plus sage;
La vertu qui fut son partage
Prouve qu'il pensoit vivre au-delà du tombeau.

V.

STANISLAS méritoit en régnant sur soi-même
Que l'Europe le vît orné du Diadême;
Ce grand Prince doué d'un cœur si généreux,
Précédé par sa gloire, entre dans Varsovie,
Où le conduit la seule envie
De régner sur les cœurs, de faire des heureux.

V I.

AINSI l'Astre du jour dans la saison nouvelle
Féconde après l'hiver la terre qui l'appelle,
Son éclat est pour nous, il n'en retire rien,
Il darde ses rayons pour enrichir nos plaines,
De ses présens nos mains sont pleines,
L'Aigle & le Moucheron lui doivent leur soutien.

V I I.

DE l'Etat ébranlé reprenant la conduite,
De ses devoirs de Prince en bon Pere il s'acquitte;
L'âge d'or étoit prêt à descendre des Cieux:
Pologne, contre toi l'abyme se déchaîne,
Les Russes vont servir sa haine,
Et tu perdras le fruit d'un choix si glorieux,

VIII.

A ſauver Stanislas tout le monde s'empreſſe,
L'amour arme pour lui le Peuple & la Nobleſſe :
» Pour un ſi digne Roi, diſent les Polonois,
» Sacrifions nos jours : Contens de le connoître,
» A nos Fils laiſſons un tel Maître ; «
C'eſt ton langage, Amour, ainſi tu raiſonnois.

IX.

Dantzic à Stanislas vient s'offrir pour retraite,
A repouſſer Laſci * cette Ville s'apprête,
Du Comte de Munich ** elle ſoutient l'effort ;
On tient bon quatre mois, mais la cinquiéme Lune
Il faut céder à la Fortune,
A ſes yeux le bon droit aſſez ſouvent à tort.

X.

Mériter un Royaume étoit-ce donc un crime ?
Le Juſte à la fureur ſervira de victime ?
Non : l'Ange du Seigneur a pris ſoin de ſes jours :
En vain les ennemis s'oppoſent à ſa fuite,
Il ſe dérobe à leur pourſuite ;
On croit tenir David, il s'échappe toujours.

XI.

Stanislas ſoutenu d'un ſecours inviſible,
Aux traits du ſort oppoſe un courage invincible.
Louis des opprimés l'appui, le défenſeur,
Louis dont le regard fait frémir l'injuſtice,
Louis à la vertu propice
Venge un Beau-pere aimé contre ſon oppreſſeur.

* Général des Ruſſes.
** Général de l'Empire.

XII.

Louis à l'Empereur a déclaré la guerre ;
L'Aigle effrayé recule au bruit de ſon tonnerre ;
Les Alliés des Lys par-tout ſément l'effroi ,
On bat les Allemands , la Sicile eſt conquiſe ,
Vienne quitte ſon entrepriſe ,
Dans ſes murs Stanislas eſt reconnu pour Roi. *

XIII.

Le Ciel te fait préſent, trop heureuſe Lorraine,
Du Pere vertueux de la plus digne Reine ;
Quel Peuple (hors les François) n'en ſera pas jaloux !
Puiſſe-tu l'affranchir du ciſeau de la Parque ,
De ſa bonté ſentir la marque ,
Tant que l'Agneau peureux fuira devant les Loups !

XIV.

Des plus rares vertus Stanislas eſt le temple,
Admiré des méchans, au Juſte il ſert d'exemple ,
Le flambeau de la Foi recouvre ſa ſplendeur ,
L'eſpérance renaît , la Charité s'anime ,
Ce Prince zèlé , magnanime ,
Rend à la Piété ſa premiére grandeur.

XV.

La nouvelle Nancy , les Fontaines publiques
Immortels monumens de ſes dons magnifiques ,
La Place dont Louis achève l'agrément , **
De ſon goût pour les Arts éterniſent la gloire :
France , reſpecte ſa mémoire ,
C'eſt à lui que tu dois ton ſecond ornement. ***

* Traité de Vienne, 1736.
** Par ſa Statue pédeſtre érigée en 1756.
*** La Reine.

X V I.

Il étend ſur le Pauvre une main bienfaiſante,
Son ame aux Malheureux ſe rend compatiſſante:
D'un revenu borné, ménagé par ſes ſoins,
S'élèvent des Palais qui décorent les Villes :
Vous le vîtes, triſtes Familles,
Se charger de vos maux, fournir à vos beſoins.

X V I I.

C'est le fleuve du Nil qui franchit ſon rivage,
Il porte l'abondance & non l'affreux ravage,
Du Laboureur avide il comble les ſouhaits,
De ſes dons aſſurés chaque année eſt l'époque,
Heureux l'Egyptien qui l'invoque !
Tous les champs qu'il viſite ont part à ſes bienfaits.

X V I I I.

Son auguſte Palais eſt des Muſes l'aſyle,
A tout homme de bien l'accès en eſt facile,
A ſa Cour la Vertu ſe connoît par le rang,
La Vérité timide y parle ſans contrainte,
La droiture en bannit la feinte,
Aux faveurs le mérite a part avant le ſang.

X I X.

Lorraine, hélas! trop tôt tu perds ce Prince auguſte,
Pleure un Pere ſi bon, ta douleur eſt très-juſte;
Si ſa bonté pour toi ne vivoit dans Louis,
Aucun malheur aux tiens ne ſeroit comparable,
Sans lui, ta perte irréparable
Te plongeoit pour jamais dans des maux inouis.

X X.

Fille du Dieu de paix, Religion divine,
Hâte-toi d'adoucir le chagrin qui nous mine;

Du pied de ces tombeaux que tu couvres de fleurs,
Suſpends enfin le cours de nos larmes amères,
Dis à la plus tendre des Meres,
» Un tel Pere, un tel Fils n'ont pas beſoin de pleurs.

XXI.

GRAND DIEU, nous méritons des peines éternelles ;
Mais frappe déſormais nos têtes criminelles,
Des Lys ſauve la tige avec ſes rejettons,
Des François abattus relève l'eſpérance,
Daigne pardonner à la France,
Et fais nous imiter ceux que nous regrettons.

MANDEMENT.

De Monſeigneur l'Evêque de Saint Malo, en Bretagne, au ſujet du Te Deum, *pour la conquête de l'Iſle Minorque, 1756.*

JEAN-JOSEPH de Fougaſſe de la Baſtie, par la Miſéricorde de Dieu, & l'autorité du Saint Siége Apoſtolique, Evêque & Seigneur de Saint Malo, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, &c : au Clergé ſéculier & régulier, & à tous les Fidèles de notre Diocèſe, Salut.

Les actions de Graces ſolemnelles que Nous vous annonçons, mes très-chers Freres, ne doivent pas être regardées comme de vaines cérémonies, ou comme de ſimples démonſtrations de la joie que nous cauſent les événements qui en ſont

l'objet. Nous protestons publiquement par ces signes extérieurs de reconnoissance, que le Seigneur est le Dieu des armées, & que sa Providence en dirige toutes les opérations, suivant l'ordre de ses décrets toujours infiniment sages & infiniment justes, quoique souvent impénétrables : *Tu, Domine, exercituum Deus.* 2, *Reg.* 7, ℣. 27.

Les Puissances de la Terre se glorifient envain dans le nombre de leurs troupes, ou de leurs vaisseaux. Il y a dans le Ciel un souverain Maître à qui la mer & la terre appartiennent également, & qui déconcerte, quand il lui plaît, tous les projets des hommes. Comment êtes-vous tombée, disoit autrefois le Seigneur par ses Prophêtes, à une nation qui se vantoit de posséder l'empire de la mer? *Quomodo periisti quæ habitas in Mari, Urbs inclyta quæ fuisti fortis in Mari cum habitatoribus tuis quos formidabant Universi. Ezech.* 26, ℣. 17.

Comment êtes-vous tombée, vous qui habitiez dans la mer; qui étiez si forte sur cet Elément, dont les habitans s'étoient rendus redoutables à tout le monde? vous qui disiez, je suis placée au milieu de la mer: Je suis le siége du commerce & du trafic des peuples? *Negotiationi Populorum ad insulas multas .... tu dixisti perfecti decoris ego sum, & in corde Maris sita. Ezech.* 27, 31, ℣. 3 & 4.

Vous dont les Négotians étoient des Princes, dont les Marchands étoient les personnes les plus illustres de la terre? *Cujus Negotiatores principes, Institores ejus inclyti terræ. Isaie* 23, ℣. 8.

Les vaisseaux maintenant seront saisis d'étonnement, lorsque vous serez vous-même saisie

de frayeur : les Isles seront troublées dans la mer, parce que personne ne sortira de chez vous. *Nunc stupebunt naves in pavore tui ; & turbabuntur insulæ in Mari, eo quod nullus egrediatur ex te. Ezech. 26, ℣. 18.*

C'est le Seigneur qui a prononcé cet Arrêt, & qui a résolu de vous traiter de la sorte pour renverser toute la gloire des superbes. *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ. Isaiæ 23, ℣. 9.*

C'est parce que votre cœur s'est élevé, & que vous avez dit, je suis assise comme un Dieu au milieu de la mer : c'est pour cela, dit le Seigneur, que je ferai marcher contre vous les plus puissants d'entre les Peuples, qui viendront l'épée à la main confondre votre prétendue sagesse : *Eo quod observatum est cor tuum, & dixisti.... Deus ego sum &c.... Sedi in corde Maris... propterea dicit Dominus... Ecce ego adducam super te robustissimos, & nudabunt gladios suos super pulchritudinem sapientiæ tuæ. Ezech. 28, ℣. 2, 6, 7.*

Ces événements, quoique prédits par l'Esprit de Dieu long-tems auparavant, furent regardés, lorsqu'ils arriverent, comme les effets ordinaires de l'ambition & de la politique ; mais si Dieu pour exercer notre foi, se plaît à cacher ses opérations sous le voile des causes naturelles, il n'en est pas moins la cause premiére & principale à laquelle toutes les autres sont subordonnées, & qui les fait toutes servir à l'exécution de ses desseins. C'est lui qui préside au Conseil des Rois ; & qui est l'auteur de la sagesse des projets qu'ils forment. C'est lui qui répand dans le Soldat cette valeur à qui rien ne résiste, & cette constance que rien ne rebute.

C'eſt lui qui inſpire aux Généraux l'activité, la prudence, le courage & la fermeté. C'eſt lui qui les fait triompher des obſtacles multipliés que leur oppoſent la nature, l'art, les contre-tems, & la défenſe la plus opiniâtre. C'eſt à lui par conſéquent, & à lui ſeul que doit ſe rapporter & ſe terminer toute la gloire des ſuccès.

Tel eſt, mes très-chers Freres, l'eſprit qui doit animer les chants d'allégreſſe, & les Cantiques de louanges que nous allons offrir au Seigneur, en reconnoiſſance de la conquête de l'Iſle Minorque. Il eſt naturel que cette reconnoiſſance s'étende à ceux dont Dieu s'eſt ſervi pour une conquête ſi honorable & ſi avantageuſe à la Nation.

La Religion autoriſe ces ſentiments loin de les condamner; & Nous avons dans cette Province, & preſque ſous les murs de cette Ville, un motif bien intéreſſant de nous y livrer : mais n'oublions jamais que c'eſt le Seigneur qui, ſans avoir égard à la puiſſance des armes, donne la victoire comme il lui plaît à ceux qui en ſont dignes. *Non ſecundum armorum potentiam, ſed prout ipſi placet, dat dignis victoriam.* 2 *Machab.* 15, ℣. 21.

Implorons donc ſon ſecours avec confiance : demandons-lui qu'il continue, comme il a commencé, de bénir les entrepriſes du plus puiſſant, du plus juſte, & du plus pacifique de tous les Rois. Après les preuves de modération que ſes ennemis mêmes ont dû admirer en lui, prier pour la proſpérité de ſes armes, c'eſt prier pour le repos & pour le bonheur de toute l'Europe. A ces cauſes; & pour Nous conformer aux intentions de Sa Majeſté, Nous ordonnons que le *Te Deum* ſera chanté dans notre Cathé-

drale Dimanche prochain ; & dans toutes les Paroiſſes, Collégiales & Couvents de notre Diocèſe, le Dimanche ſuivant, après la réception de notredit Mandement.

A Saint Malo, dans notre Palais Epiſcopal, ce 17 *Avril* 1756.

JEAN-JOSEPH, Evêque de Saint Malo.

MANDEMENT

De Monſeigneur l'Archevêque de Paris, avec la Lettre du Roi, au ſujet de la Victoire remportée par l'Armée du Roi de France, commandée par le Maréchal de Broglie, ſur les Villes de Caſſel, Gottingen, Marbourg & Ziegenhayn, le 21 Mars 1761.

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miſéricorde Divine, & par la Grace du Saint Siége Apoſtolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit, Proviſeur de Sorbonne, &c. aux Archiprêtres de Sainte Marie-Madeleine & de Saint Séverin, & aux Doyens Ruraux de notre Diocéſe, Salut & Bénédiction.

Nous nous hâtons, mes très-chers Freres, de vous annoncer les grandes miſéricordes du Sei-

gneur, & de vous inviter à reconnoître les abondantes bénédictions qu'il verse sur les armes de Sa Majesté. Nos ennemis, fiers de quelques avantages, avoient formé des projets immenses, semblables aux Caldéens armés contre Jérusalem, (ils voloient comme l'aigle affamée qui fond sur sa proie:) *volabant quasi aquila festinans ad comedendum. Habacuc*, 1, 18. Qu'ils étoient terribles par la renommée de leurs Chefs, par le nombre de leurs légions, par la réunion de leurs forces, & par la dispersion des nôtres!

Mais nos priéres sont montées jusqu'au Trône de l'Eternel, & leurs projets ont été confondus. Celui qui tient en sa main le cœur des Princes, avoit déja inspiré au Grand Roi qui nous gouverne, de choisir un Général digne de commander les armées du Dieu vivant; il est de l'une de ces races dont le Seigneur s'est déja servi pour opérer le salut en Israël. *De semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël.* (1 *Machab.* ℣. 62.) Dans lui la valeur est dirigée par la sagesse, & il a compris toute l'étendue de l'Oracle Divin qui établit l'ordre, la discipline, les conseils, comme la base de toutes les entreprises Militaires. *Cum dispositione initur bellum, & erit salus ubi multa consilia.* (*Proverb.* 24, 6.)

Ainsi, mes très-chers Freres, quelle prudence! quelles vues dans la préparation & dans la suite des événemens qui font aujourd'hui l'objet de l'allégresse publique! Réunir des troupes dispersées, combiner des marches, repousser différens corps des ennemis, les contraindre à repasser précipitamment une riviére, dégager des postes investis ou attaqués, combattre un Prince belliqueux, le mettre en déroute, lui enlever

l'élite de ses braves, le dépouiller d'une partie de ses canons & de ses drapeaux ; telles ont été les opérations de notre Général : opérations où brillent également la valeur, l'activité, le sçavoir Militaire : ainsi se sont distingués les Héros de notre Nation ; leurs actions vivent dans l'histoire, & servent de leçon aux Guerriers de tous les âges.

Dans les mêmes jours, mes très-chers Freres, on apprend la levée d'un Siége qui attiroit les regards de toute l'Europe. Les ennemis ont encore éprouvé à Cassel, ce que peut la bravoure Françoise, quand elle est subordonnée à la prudence, & réglée par les principes. Ici c'est le Frere même du Général qui seconde les opérations de son frere & de son Chef. Ainsi les freres Machabées, par leur valeur, par leur concert & leur union, firent la consolation de Jérusalem, & humiliérent les ennemis du Peuple de Dieu.

Tant de faveurs, mes très-chers Freres, exigent de nous les sentiments de la plus vive reconnoissance. Célébrons la magnificence du Dieu des armées, du Dieu fort & puissant ; n'oublions jamais que lui seul inspire le courage, donne l'esprit de conseil, envoye du Trône de sa Gloire, la sagesse & les lumiéres. Quand Gédéon frappe le Camp des Madianites, l'air retentit de ce cri de guerre ; (glaive du Seigneur, glaive de Gédéon,) pour apprendre à tous les siécles que le glaive du plus redoutable Guerrier ne peut rien, si le Seigneur n'en dirige les coups. *Gladius Domini & Gedeonis.* (*Judic.* 7, 21).

Mais, mes très-chers Freres, que le tumulte des armes, ou la gloire des succès, ne nous détourne point des combats qu'éxige l'intérêt

essentiel de notre salut. Nous portons au dedans de nous-mêmes des ennemis, incomparablement plus redoutables que ceux de la patrie. Les victoires que nous sommes obligés de remporter dans le cours de cette guerre spirituelle, ont moins d'éclat que les exploits des Conquérans ; mais elles sont infiniment précieuses aux yeux du souverain Juge. Les hommes applaudissent à la gloire d'un Héros couvert de lauriers ; & les Anges mêmes du Seigneur célébrent le triomphe d'une ame victorieuse de l'enfer. Quelle légion d'adversaires nous environne, & combat contre notre cœur qui est l'héritage de Jesus-Christ ! ô guerre ! s'écrioit Saint Jean-Chrysostome, qui ne connoît ni tréve, ni négociations, ni arbitre : c'est une guerre implacable, une guerre qui demande des secours, des munitions, des armes ; & où les trouver, sinon dans les leçons de la sainte parole de Dieu. *Bellum hoc nullas novit inducias, non habet legatos, neque feciales, nec aliquid ejusmodi ; bellum enim implacabile, & ideò oportet se maxime munire, & convenienti alimento validum firmumque reddere. Horum autem belli commeatus, & horum militum arma sunt divinarum scripturarum auditio.* (*Chrysost. in Psal.*)

Vous verrez, mes très-chers Freres, par la Lettre de Sa Majesté, les sentiments religieux de ce Monarque, ses inclinations pour la paix, son zèle pour le bien de l'humanité, son attention à rendre justice au mérite du Général & à la valeur des troupes, son empressement à bénir & à exalter le nom du Très-Haut, Auteur de tout bien. Cet Exemple nous dit tout, mes très-chers Freres. Ajoutez-y des vœux ardens pour la Personne sacrée de Sa Majesté, pour la

prospérité de ses armes & de son régne, pour sa conservation, celle de la Reine, & de leur Royale Famille.

Quelle douleur ne nous a point causée la mort du jeune Prince * qui vient de nous être enlevé ! Hélas ! mes très-chers Freres, quand nos regrets seroient aussi vifs que ceux des augustes Epoux qui lui avoient donné le jour, jamais ils n'égaleroient la grandeur du Sacrifice que le Ciel a éxigé de nous. Mais cet Enfant si cher à la France, étoit mûr pour le séjour des Saints, & la terre n'étoit pas digne de lui. Quel concert de qualités aimables & respectables dans un âge si tendre! quelle raison, quelle foi! quelle piété! Il a rempli de longs jours en peu d'années, parce que sa vie a été pure, innocente, ornée des fleurs de toutes les vertus. N'envions pas au Ciel la possession d'une ame si digne de la compagnie des Anges; mais prions tous les Saints Protecteurs de cet Empire, qu'ils s'intéressent auprès de Dieu pour les autres Rejettons de cette race précieuse. Qu'elle se perpétue d'âge en âge pour le bonheur de la patrie, & pour la gloire de la Religion.

A ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Freres les Doyens, Chanoines, & Chapitre de notre Eglise Métropolitaine, Nous ordonnons que le *Te Deum* avec le verset *Benedicamus Patrem & Filium*, & l'Oraison *Pro gratiarum actione*, l'Antienne *Domine Salvum fac Regem, &c.* le verset *Fiat manus tua, &c.* & l'Oraison *Pro rege & ejus exercitu*, seront chantés demain cinq du présent mois dans notredite Eglise, en actions de graces des avantages

* Le Duc de Bourgogne.

remportés par l'armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Broglie; qu'il sera pareillement chanté le Dimanche suivant dans toutes les Paroisses, Chapitres, Abbayes & Communautés séculiéres & réguliéres de cette Ville de Paris, & le Dimanche suivant dans toutes les autres Eglises de notre Diocèse. Si vous mandons que ces présentes vous ayez à notifier à tous Abbés, Prieurs, Curés, Supérieurs & Supérieures des Communautés séculiéres & réguliéres, exemptes & non exemptes, à ce qu'ils n'en ignorent, & qu'ils les observent, & les fassent observer par les personnes qui leur sont soumises.

Donné à Paris, dans notre Palais Archiépiscopal, le 4 Avril 1761.

Signé † CHRISTOPHE, Archevêque de Paris.

Par Monseigneur, de la TOUCHE.

LETTRE DU ROI,

A Monseigneur l'Archevêque de Paris, 1761.

MON COUSIN,

L'ARMÉE de mes ennemis commandée par le Prince Ferdinand de Brunsvich, & combinée avec des troupes Prussiennes, avoit formé le projet de conquérir la Hesse, occupée par mes

troupes, dans la confiance que la saison la plus rigoureuse favoriseroit une opération aussi importante pour l'Angleterre & ses Alliés. Déja mes ennemis annonçoient à l'Europe les suites qu'ils espéroient ; mais les talens, l'activité, & la fermeté de mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie, & la valeur victorieuse de mes troupes, ont confondu les desseins de l'armée Alliée contre ma puissance. Mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie, a battu, le 21 du mois dernier, le corps ennemi commandé par le Prince Héréditaire de Brunsvich ; des bataillons entiers ont été faits prisonniers ; & il leur a enlevé dix-neuf drapeaux & treize piéces de canon, trophées de sa victoire. Le 25 du même mois, les troupes que mon Cousin le Maréchal Duc de Broglie avoit portées à Ziegenhayn, ont eu un nouvel avantage : les ennemis y ont perdu des drapeaux, & les deux Généraux qui les commandoient ont été pris. Dans le tems que mon armée acquéroit autant de gloire, le Comte de Broglie, commandant la garnison de Cassel, secondoit les opérations de son frere, & les troupes qui défendoient cette place repoussoient avec courage les entreprises de celles des ennemis. A Gottingen, la garnison remportoit journellement des avantages : ces différens succès multipliés ont forcé l'armée ennemie à se retirer derriére la riviére qui couvroit ses anciens quartiers. Le siége de Cassel a été levé, ainsi que ceux de Marbourg, & de Ziegenhayn l'avoient été. C'est au Dieu des Armées qu'il faut rapporter tant d'avantages, en mettant aux pieds des Autels les actions de graces, des prospérités qu'il daigne nous dispenser : joignons-y les priéres les plus ferventes pour qu'il touche le

cœur de nos ennemis ſur les malheurs que cauſe le fléau de la guerre, & les diſpoſe à écouter les propoſitions de paix auxquelles je ſerai toujours prêt d'acquieſcer pour le bonheur de l'humanité & des peuples que je gouverne: & je vous fais cette Lettre, pour vous dire que mon intention eſt que vous faſſiez chanter le *Te Deum* dans l'Egliſe Métropolitaine de ma bonne Ville de Paris, au jour & à l'heure que le grand Maître, ou le Maître des Cérémonies vous dira de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Couſin, en ſa ſainte & digne garde.

Ecrit à Verſailles, le 3 Avril 1761.

Signé LOUIS,

Et plus bas, PHELIPPEAUX.

Et au dos eſt écrit: A MON COUSIN, l'Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit.

STANCES,

A Monſieur de la Louptiere, 1755.

AIMABLE Favori des Nymphes du Permeſſe,
Une jeune inconnue épriſe de tes chants,
A leur noble élégance, à leur féconde ivreſſe,
Oſe aujourd'hui mêler le langage des champs.

Si pour ouir les ſons de ma foible muſette,

Tu daignes m'accorder tes précieux moments,
Pardonne leurs défauts, à l'innocente Annete,
La ſeule vérité leur tient lieu d'agréments.

Aſſiſe chaque jour ſous un épais feuillage,
Tes écrits délicats raviſſent tous mes ſens;
Si-tôt que je les lis, les oiſeaux du boccage
Accourent pour m'entendre, & ceſſent leurs accens.

Paſſant ma vie au fond d'un hameau ſolitaire,
A garder des troupeaux, à cultiver des fleurs;
Dès mes plus tendres ans, tes vers ont ſçu me plaire;
Que ne puis-je imiter leurs accords enchanteurs?

Pourquoi loin de tes yeux, illuſtre la Louptiere,
Le ſort a-t'il placé le berceau de mes jours!
La Muſe ingénieuſe, agréable & légére,
L'eût rendu floriſſant, & fameux pour toujours.

J'y proméne à loiſir la douce rêverie
Qui m'offre pour rimer mille ſujets divers;
Là c'eſt un clair ruiſſeau qui baigne une prairie,
Ici c'eſt un boſquet paré de gaſons verds.

Les Hôtes fortunés de ces rians aſyles,
De la tendre amitié ſuivent encor les Loix;
Dégagés des faux biens, à la raiſon dociles,
Le goût, le ſentiment déterminent leur choix.

Il régne parmi nous une volupté pure,
Au ſein de la vertu nous puiſons nos plaiſirs;
Nos cœurs vrais & naïfs guidés par la nature,
Ne nous laiſſent former que d'innocens déſirs.

Esprit cher aux beaux Arts, admirable Poëte,
Qui vois voler partout ton immortel renom ;
Obtiens des doctes sœurs pour la bergére Annete,
Un rang à tes côtés sur le sacré vallon.

REPONSE

De Monsieur de la Louptiere, aux Stances précédentes.

EN m'offrant cet encens ignoré du vulgaire ;
Qui flatte, & séduit ma raison,
Chére Annete, pourquoi me taire,
Votre pays, & votre nom ?
Ce lieu solitaire & tranquille,
Où vous fixez votre bonheur,
Ne fut pas toujours votre asyle,
Vous n'en avez que la candeur.
Ce doux instrument qui répete
Vos inimitables chansons,
N'est pas une simple musette ;
Notre oreille jadis ouit de moindres sons
Quand Sapho dans la Grece antique
Touchoit, pour nous mieux captiver,
Sa lyre tendre & pathétique :
Les fleurs que votre main se plaît à cultiver,
Sont les fleurs de la Rhétorique ;
Et cette honorable troupeau
Qu'on voit soumis à vôtre chaîne
Porte ses pas sur le double côteau,
Et s'abreuve dans l'hypocrène.
O ! qui que vous soyez, digne objet que je sers ;
Ayez pitié des maux d'une ardeur inquiéte :
Apprenez-moi, charmante Annete,
Le secret de votre ame, & celui de vos vers.

STANCES

*A Mademoiselle de B*** 1760.*

LE Dieu qui de ſon Char diſpenſe la lumiére,
Et régle en ces bas lieux les ſaiſons & les jours,
Entré dans le verſeau loin de notre hémiſphére,
Pourſuit & recommence aujourd'hui ſon cours.

De nos biens les plus chers déſtructeur indomptable,
Le tems fuit ſans que rien puiſſe le retenir.
De tant de jours paſſés dans un ſéjour aimable,
Il ne me reſte plus qu'un tendre ſouvenir.

Muſe, qui toujours chere aux doctes immortelles,
Des lieux où vous régnez, ſçavez chaſſer l'ennui,
Vous même, hélas! cent fois, avez donné des aîles
A notre commun ennemi.

Les jours auprès de vous dans leur courſe rapide,
Me ſembloient des inſtants filés par le plaiſir;
Jours charmans échappés à mon ame timide;
Etes-vous donc perdus pour ne plus revenir?

Non, dès que dans nos champs le careſſant zéphire,
Aura guidé les jeux, les amours & les ris,
Prompte à céder au charme qui m'attire,

Je vole ſur vos bords chéris.

Conduites par B. . . . vers cet heureux rivage,
Que chérit un ami, digne préſent des Dieux,
Nous reverrons encore ce riant payſage,
Spectacle fait pour le plaiſir des yeux.

Admirateurs zélés des beautés de l'Aurore;
Nous chanterons ſon front couronné de rubis;
Sous nos pas fortunés ſoudain Neptune & Flore
Feront épanouir les roſes & les lis.

C'eſt leur ſouffle puiſſant qui rend à la nature;
Ses graces, ſes féconds attraits:
A leur aſpect les bois revêtus de verdure,
Offriront aux bergers des aſyles ſecrets.

D'un côté nous verrons les folâtres Nayades;
Troubler en badinant le cryſtal des ruiſſeaux:
Plus loin nous entendrons les joyeuſes Driades,
Faire de leurs chanſons réſonner les échos.

Chantenay! lieu charmant, retraite aimable & ſûre,
De la franchiſe, & de la liberté,
Séjour où de l'amitié pure,
J'éprouvai la vivacité.

Quand pourrai-je, au milieu d'une troupe riante,
M'abreuver dans ton ſein des ſolides plaiſirs?
Volez vers moi, printems, ſaiſon brillante,
Sur les aîles de mes deſirs.



STANCES.

Les occupations & les douceurs de la vie champêtre, tirées d'un Ode de M. Bernoy, Octobre 1755.

Vous que la ſoif de l'or, l'ambition, les brigues,
Engagent follement dans de vaines intrigues,
N'écoutez point ma voix;
Faſtueux habitans des Cités opulentes,
Je ne chanterai point vos fêtes turbulentes
Sur mon humble hautbois;
Dans les vaſtes détours de nos ſacrés boccages,
La Majeſté des Dieux reçoit les purs hommages
Des vertueux Mortels:
Tout cœur qui ſçait ſentir, & tout être qui penſe,
Vient leur offrir ici dans ſa reconnoiſſance,
Des vœux & des Autels.
C'eſt dans ce calme heureux, c'eſt dans la ſolitude,
Qu'affranchi déſormais de toute inquiétude,
Le ſage vit pour lui,
Les tyranniques droits des préjuges, des modes,
A la ſaine raiſon, décences incommodes,
N'y verſent point l'ennui.
Mais que vois-je! au travail tout s'empreſſe avec joie,
Les uns vont arracher la paraſite ivraie,
Des préſents de Cerès;
D'autres pouſſant le ſoc ſur la fertile plaine,
Rouvrent

Rouvrent à pas tardifs pour la moiſſon prochaine,
L'écorce des guérets ;
Quand au déclin du jour une épouſe attentive,
Dreſſe un repas frugal des plantes que cultive
L'époux qu'elle chérit,
Leurs jeunes rejettons, par un ſecours utile,
Soignent, en ſe jouant, le précieux reptile
Que le meurier nourrit.
Ce n'eſt qu'en nos vallons, ſur ces rives fleuries,
Qu'amour, ſous les tilleuls qui bordent nos prairies
Fait entendre ſa voix.
Les zéphirs, les oiſeaux, amis de la verdure ;
Les ruiſſeaux argentés par leur tendre murmure ;
Nous y dictent ſes loix.
Les ſoupçons, le dépit, la pâle jalouſie
Au ſein de nos vergers d'Idas & de Sylvie,
Ne troublent point la paix.
L'un de l'autre charmés, nos bergers, nos bergéres,
Forment d'aimables nœuds ; & leurs chaînes légéres,
Ne ſe rompent jamais.
Dans nos champs la beauté ne doit qu'à la nature,
Ces graces que jamais n'imita l'impoſture,
Par de pénibles ſoins.
La jeune Amarillis ſous ces ormes tranquilles,
Ignorant l'art, l'éclat & la pompe des Villes,
Ignore leurs beſoins.



STANCES
A DAMON,
Par Monsieur Thiolliere, 1757.

DAMON, si quelquefois une légére muse,
Dans ce lieu solitaire occupe mon loisir ;
A ses jeux innocents seulement je m'amuse ;
Et mon cœur éclairé n'y vise qu'au plaisir.

Je profite du tems qui vole avec vîtesse ;
Je ne veux point le perdre en frivoles projets :
Sous mon rustique toît le dégoût, la tristesse,
Jamais de mes plaisirs n'ont flétri les objets.

De nos propres erreurs, ridicules esclaves,
Blâmons-nous, si le sort nous est si rigoureux :
Nous-mêmes nous forgeons les funestes entraves,
Dont le poids nous accable, & nous rend malheureux.

Notre esprit de nos maux, seul est la source amère
D'où coule le poison qui flétrit nos beaux jours :
Faux en bien comme en mal ; chimére pour chimère,
D'une erreur agréable empruntons le secours.

Aux efforts des humains toujours inaccessible,
La vérité réside où sont les immortels :
Elle est sourde à nos cris, à nos vœux insensible,
Et notre encens envain fume sur ses autels.

Séduits par le pouvoir d'une erreur trop commune,
Je vois tous les mortels fatigués & confus,
Se plaindre égálement, dupes de la fortune,
De ses vaines faveurs comme de ses refus.

Du tems que j'ai vécu, la fugitive course
Ne laisse à mon esprit qu'un léger souvenir:
Un peu d'expérience est la seule ressource
Qui me reste aujourd'hui pour régler l'avenir.

Le présent seul à moi, comme un oiseau s'envole,
Je le tiens, il s'échappe & fuit d'entre mes mains:
Sur un présent si vain, sur un bien si frivole
Fondez donc votre espoir, ridicules humains.

Les biens & les grandeurs que tout le monde envie
Sont de pompeux liens, & d'illustres tyrans;
D'un tranquille Berger la ténébreuse vie
Me paroît préférable au sort des Conquérans.

Sous sa vile cabane au milieu d'un bocage,
Quand il veut, il jouit des douceurs du repos:
L'aimable paix du cœur, hélas! le dédommage
Des plaisirs fastueux des Grands & des Héros.

Le charme de l'amour embellit sa jeunesse,
Ses travaux sont suivis des plaisirs les plus doux:
A pas tardifs & lents, une forte vieillesse
Ne lui présente point la nature en courroux.

Il ignore la gloire & ses fausses merveilles,
Le faste de l'esprit ne peut le réjouir,

Il dort quand le ſavant ſe détruit par ſes veilles,
N'en ſçait-il pas aſſez ? Damon, il ſçait jouir.

L'eſtime des humains, une faveur poſthume
Ne lui parut jamais une félicité :
Comme il vit ſans éclat, il vit ſans amertume,
Son bonheur eſt fondé ſur ſa ſimplicité.

Sans ſçavoir diſcuter, il eſt heureux & ſage,
Il ne redoute point l'audace de ſes ſens :
Tranquille, il en connoît le véritable uſage,
Le luxe, ni l'excès ne les rend languiſſants.

Son cœur n'eſt point fardé, ni ſa vertu ſuſpecte,
L'éclat de la grandeur lui paroît étranger :
Il ne connoît pour bien que le bien qu'il affecte,
Hélas ! pour être heureux, il faut être berger.

Damon, qui vit ainſi dans un ſéjour champêtre,
Mépriſant de la Cour le charme ſuborneur :
Content de peu de biens, n'ayant que lui pour maître,
Malgré ce qu'on en dit, a trouvé le bonheur.



STANCES.

Désirs fervens d'une ame avant la très-Sainte Communion, par Philippe-Jacques Charuel d'Antrain, Prêtre, 1743.

VENEZ, Seigneur, venez pour consoler mon ame ;
Ah ! vous êtes témoin de sa triste langueur ;
Mais elle finira, quand votre sainte flâme
Aura purifié les desirs de mon cœur.

Je viens, divin Sauveur, pleine de confiance,
Qu'en m'approchant de vous une céleste ardeur
Daignera dissiper, par sa toute-puissance,
Les glaçons qui dans moi produisent la tiédeur.

Oui, mon Dieu, mon seul bien, mon unique reméde,
Pour me nourrir j'assiste à ce divin repas.
Ah ! mille fois heureux le cœur qui vous posséde !
Il jouit d'un bonheur que les Anges n'ont pas.

Il a tout, puisqu'à lui Jésus se communique ;
Et comme son amour ne peut rien refuser,
Sa bonté toujours pleine & toujours magnifique,
Est une vaste mer qu'on ne peut épuiser.

Celui qui dignement reçoit le pain des Anges,
Se fait un sur asyle au séjour glorieux :

Il s'occupe ſans ceſſe à chanter les louanges
D'un Dieu qui le nourrit de ſon Corps précieux.

Après la Communion.

Vous voyez, doux Jeſus, ce qui manque à mon ame :
Que je me perde en vous, & vous retrouve en moi !
Comblez-moi de vos dons : que votre ſainte flâme
Allume dans mon cœur le flambeau de la Foi.

Heureux celui qui vit ſous votre aimable Empire !
Mais ſans votre ſecours, y vit-on un inſtant ?
Je n'ai que les deſirs que votre amour m'inſpire,
Ou plutôt pour tout bien, je n'ai que le néant.

STANCES,

Ou réfléxions ſur le jour du Jugement dernier, par une Dame pénitente, 1735.

QUAND je penſe, Seigneur, à ce jour redoutable,
Où tu viendras juger le juſte & le coupable;
Je tremble, je frémis, & de crainte & d'horreur,
Moi qui me ſuis livrée au crime avec fureur.
Quel trouble ! quel effroi ! quand en Juge ſévére
Tu nous feras ſentir les traits de ta colére;
Et que de tes Arrêts découvrant l'équité,

Tu perceras des cœurs la noire iniquité :
O mon divin Sauveur ! ah ! quelle différence !
Entre ce jour heureux, lorſque par ta clémence,
On te vit, pour ſouffrir, habiter parmi nous,
Calmer, par tes travaux, l'Eternel en courroux,
Alors comme un enfant, & foible & miſérable,
Ton Trône étoit la crêche, & ton palais l'étable :
Là, ſouffrant pour nous mettre à l'abri des malheurs,
Par un excès d'amour, tu répandis des pleurs ;
Et pour nous mériter une paix bienheureuſe,
La mort ſur une croix te parut glorieuſe :
Avant que d'expirer ſous le poids de tes maux,
Tu daignas pardonner à tes propres bourreaux ;
Mais hélas ! en ce jour comme un juge infléxible,
Tu porteras contr'eux ta Sentence terrible ;
Ton Trône environné de foudres & d'éclairs,
Paroîtra formidable aux yeux de l'Univers.
Là, dans l'effroi commun de toute la nature,
Tu verras à tes pieds la pâle créature,
Et tous les morts ſortir du ſein de leurs tombeaux,
Attendre pour jamais, ou les biens ou les maux.
Que répondrai-je, hélas ! à ce Dieu de vengeance,
Moi qui depuis long-tems, & l'outrage & l'offenſe ?
Ah ! Seigneur, que ton bras ſur moi ſoit ſuſpendu,
Qu'envain le ſang d'un Dieu ne ſoit pas répandu :
Quelles graces, hélas ! ne dois-je pas te rendre !
Dans un âge avancé tu veux encore m'attendre ;
De tes bontés, Seigneur, daigne me prévenir,
Pour ne plus t'offenſer dans le tems à venir.
Arrache de mon cœur cette indigne ſemence

D'envie & de ſoupçon, de tiédeur, de vengeance ;
Doux Jeſus, bonté ſeule, en qui j'oſe eſpérer,
Je déteſte mon crime, & je vais le pleurer :
Non, je n'attendrai pas ce jour ſi plein d'allarmes,
Où l'on ne répandra que d'inutiles larmes,
Pendant mon triſte exil afflige moi, Seigneur,
Afin de m'épargner au jour de ta fureur.

STANCES.

Les huit félicités du vrai Philoſophe.

1741.

HEUREUX celui qui retiré du monde,
Et de ſes plaiſirs dégoûté
Joüit dans une paix profonde
Des douceurs de la liberté !
Heureux celui qui de la ſolitude,
Mettant à profit les loiſirs,
De ſon cœur fait l'utile étude,
De ſes livres fait ſes plaiſirs !
Heureux celui qui maître de ſoi-même,
Et dégagé d'ambition,
N'aſpire qu'au bonheur ſuprême
D'une ſimple condition !
Heureux celui qui connoiſſant, abhore,
Amour, tes dangereux appas !
Plus heureux mille fois encore
Celui qui ne les connoît pas !
Heureux celui qui peu jaloux de plaire,
Et de captiver les eſprits,
D'un ſeul ami tendre & ſincére

Goûte l'ineſtimable prix !
Heureux celui qui cherchant l'art utile
De commander aux paſſions,
Peut indépendant & tranquille,
Régner ſur leurs impreſſions !
Heureux celui qui dans la douce ivreſſe
D'un cœur nullement combattu,
N'a pour objet que la ſageſſe,
N'a pour guide que la vertu !
Heureux enfin celui qui ſans envie,
Et ſans murmurer, peut ſouffrir ;
Et qui ne déſire la vie,
Que pour apprendre à bien mourir !

STANCES.

Imitation de l'onziéme Ode du ſecond livre d'Horace, par Monſieur Fourneaux, Curé de Saint Brice, 1713.

Eheu ! fugaces, Poſtume, Poſtume.

C'EST en vain que des deſtinées,
Poſtume, on prétend s'affranchir ;
Les Dieux ont compté nos années ;
Et rien ne les pourra fléchir.

Le tems qui court avec vîteſſe,
Amene l'âge ſur ſes pas ;
Et nos jours n'échapperont pas
A l'inévitable vieilleſſe.

En vain par mille ſacrifices,

Nous fatiguons les immortels :
En vain le ſang de nos geniſſes
Coule en tout tems ſur leurs autels.

L'infléxible Dieu du Ténare
Rit de nos vœux ambitieux ;
Et dans peu la parque barbare,
Doit nous rejoindre à nos ayeux.

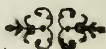
Hélas ! le plus rare mérite,
Ne pourra nous en exempter ;
Et nous devons tous habiter
Les noirs rivages du Cocyte.

De tous ces Palais magnifiques,
Vains monuments de notre orgueil ;
De ces lambris, de ces portiques,
Rien ne nous ſuit dans le cercueil.

Ces tréſors que notre vieilleſſe
Sous cent clefs aura renfermés,
Rempliront bientôt d'allégreſſe
Tous nos héritiers affamés.

Ils béniront le Ciel propice,
De ce qu'au gré de leurs déſirs,
Nous aurons, par notre avarice,
Pris ſoin d'aſſurer leurs plaiſirs.

Jouiſſons donc, mon cher Poſtume,
Des jours qu'on daigne nous laiſſer ;
Et que le plaiſir les conſume,
Puiſqu'ils doivent ſitôt paſſer.



STANCES.

Seconde traduction de l'Ode d'Horace : Eheu ! fugaces Poſtume, Poſtume, *par Charuel d'Antrain, 1742.*

STANCES IRRÉGULIÉRES.

Eheu ! fugaces, Poſtume, &c.

POSTUME, ah ! cher Poſtume, avec quelle vîteſſe,
De nos ans paſſagers fuit le rapide cours !
Voici notre bel âge ; & voilà la vieilleſſe
Prête à nous améner ſes rides, ſa triſteſſe :
La mort la ſuit de près ; & c'eſt fait de nos jours.

Non ſi treçenis, &c.

Vainement, par le ſacrifice
De cent & cent taureaux offerts,
Tu voudrois faire un Dieu propice,
De l'infléxible Dieu qui préſide aux enfers :
Jaloux de recevoir ſa proye,
Il attend le tribut affreux
Que la cruelle mort envoye
Dans ſon Empire ténébreux.

Scilicet omnibus, &c.

Nous la paſſerons tous du Styx l'onde fatale ;
Monarques & bergers, nous la paſſerons tous
Nous verrons Titius, Geryon & Tentale,
Gémiſſants ſous le poids du céleſte courroux.

En bute à la fureur des noires Eumenides,
De toutes parts alors s'offriront à nos yeux
Ces objets éternels des vengeances des Dieux,
Ces ſanguinaires Danaïdes,
Ces rebelles Typhons, ces Ixions perfides,
Et ces Titans audacieux.

Viſendus ater, &c.

Contre la parque envain, cherchons-nous un aſyle,
A couvert ſous nos toits, des rigueurs des hivers;
A l'abri des tyrans des airs,
Et des flots agités de la plaine mobile;
Que nous ſert d'éviter les tempêtes de Mars,
Et la grêle des dards,
Qu'affronte des Hérôs la valeur indomptable?
Penſons-nous que loin des dangers,
La mort partout inévitable,
Ne ſçaura pas, d'un coup de ſa faulx redoutable,
Nous arracher à nos foyers?

Plus de tendres regards d'une épouſe qu'on aime,
Plus de Palais ſuperbes & de lambris dorés;
Et de ces beaux jardins qu'avec un ſoin extrême,
Tu te plais quelquefois à cultiver toi-même:
Que crois-tu d'emporter que le triſte Ciprès.

Abſumet hæres, &c.

Ton heureux héritier, libéral, magnifique,
Profitera de ton trépas:
Et dans ſes ſomptueux repas
Prodiguera le vieux, le délicat maſſique
Qui ſans ta mort encor dans une tonne antique,
Languiroit priſonnier, & ne couleroit pas.

STANCES.

Imitation de l'Ode du premier livre d'Horace : Quis desiderio sit pudor, aut modus, &c. *à Monsieur Montaudoin de Nantes, sur la mort de Monsieur Launay Montaudoin son frere, par Monsieur des Forges Maillard, 1755.*

COULEZ, larmes, coulez, payez à la nature
Un trop juste devoir,
Celles qu'on verse, ami, sur des maux sans mesure,
N'en doivent point avoir.
Couvre-toi de cyprès, Melpomene, soupire
Nos mortelles douleurs,
Et de ta voix plaintive, & des sons de ta lyre,
Accompagne nos pleurs.
Donc un sommeil de fer a scellé les paupiéres
De Launay, dont les jours,
Si la mort respectoit les talents, les lumiéres,
Devroient durer toujours.
Pensois-tu, que les Dieux, à la fleur de son âge,
O sort mal affermi !
Nous raviroient à toi, ce frere illustre & sage,
A tous deux un ami ?
Où pourrez-vous jamais trouver un cœur semblable,
Foi, candeur, équité ?
Un cœur, d'où s'épanchoit la politesse aimable,
Avec la vérité.

Généreux, mais ſans faſte, ami ſans flaterie;
Et ſçavant ſans orgueil....
Quelle triſteſſe immenſe! avec lui ſa patrie
Deſcend-elle au cercueil!
Et vous, ſociétés, qu'aſſemble la ſcience
A Londres, à Paris,
Regrettez un Breton digne de l'alliance
Des plus rares eſprits.
Famille ingénieuſe, & toujours occupée
Du plaiſir de s'aimer,
De quel ſubit effroi tu te ſentis frappée!
Et qui peut l'exprimer?
Freres, ſœurs, c'eſt en vain que votre amour fidèle,
Vos priéres, vos vœux,
Tâcherent d'arrêter de la mort criminelle
Le vol impétueux.
Oui, la Touche, à tes chants tu verrois, comme Orphée,
S'émouvoir, accourir
Les dociles forêts, les marbres du Riphée,
Sans pouvoir l'attendrir.
Loin d'elle, avec fureur, l'implacable renvoie
Nos regrets ſuperflus;
Sans pitié, ſans égard elle emporte ſa proye
Pour ne la rendre plus.
Cependant, cher la Touche, à ta Philoſophie
Par ma voix rappellé,
Songe combien de fois des malheurs de ma vie
Tes ſoins m'ont conſolé.
Quels que ſoient tes ennuis, tu ſçais qu'il faut qu'on céde
A la loi du trépas,
Et que la patience eſt l'unique reméde
Aux maux qui n'en ont pas.

STANCES,

Sur le Dies iræ, *pour le jour des Morts, par Monſieur Saurin, dédiées & préſentées à Madame de Maintenon.*

O JOUR plein de colére! ô jour plein de vengeance!
Jour où le Dieu qui donne ou la vie ou la mort,
Péſant tous nos péchés dans la juſte balance,
Pour une éternité réglera notre ſort.

Sa majeſté terrible accablant le coupable
Sous le poids éternel de ſa juſte fureur,
Qui pourra ſoutenir, dans ce jour effroyable,
Les menaçans regards de ce Juge vengeur!

Le livre où ſont écrits tous les péchés du monde,
Sera pour lors produit au yeux de l'Univers,
Et les crimes cachés dans une nuit profonde,
Y ſeront malgré nous pleinement découverts.

Le criminel forcé de s'accuſer lui-même,
Publiant hautement ſes plus honteux forfaits,
Prononcera ſa mort avant l'Arrêt ſuprême
Dont il reſſent déja les rigoureux effets.

Dans mon malheur, hélas! qui prendra ma défenſe
Dans un jour où tout eſt dans le dernier effroi?
Les crimes que j'ai faits ne veulent que vengeance:

Et moi-même je ſuis ſoulevé contre moi.

A peine l'innocent eſt-il en aſſurance
Devant celui qui lit dans les replis du cœur ;
Qui voyant ſes deſirs, les met en évidence,
Et qui trouve à ſes yeux le plus juſte un pécheur.

O Juge ſouverain, oppoſe à ta juſtice
La paix d'un Rédempteur ſi clément & ſi doux ;
Fais que le ſouvenir de ſon ſanglant ſupplice,
En ce terrible jour déſarme ton courroux.

Souviens-toi, doux Sauveur, de ce jour ſalutaire
Que tu montas en croix pour m'attirer à toi,
Et fais que de ta mort, la peine volontaire
Ne ſoit pas maintenant inutile pour moi.

Si nous ne pouvons pas effacer par nos larmes
Les taches du péché que nous avons commis,
Seigneur, daigne employer de plus puiſſantes armes,
Ce ſang dont la vertu ſauva tes ennemis.

La honte ſe répand ſur mon triſte viſage ;
Le crime ſur mon front imprime ſon horreur ;
Mais je ſuis tourmenté mille fois davantage
Par les cruels remords qu'il cauſe dans mon cœur.

Si tu ne quittes point la qualité de Juge,
Par quel moyen, Seigneur, pourra-t'on te fléchir ?
Sois de tes chers enfans l'aſyle & le refûge,
Et comme un pere bon daigne en ce jour agir.

Toi, qui jadis ſçus rendre au pur ſoleil ſemblable

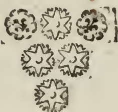
Une femme ſenſible aux profanes appas ;
Et qui fis d'un brigand un martyr admirable ;
Tout pécheur que je ſois, ne m'abandonne pas.

Montre à tous que je ſuis de ton bercail aimable,
Me ſéparant des boucs en ce jour rigoureux,
Et range-moi, Seigneur, du côté favorable
Deſtiné pour placer tes Enfans bienheureux.

Quel jour, hélas ! quel jour d'une amertume extrême !
Jour terrible & funeſte ! ô jour d'un Dieu vengeur !
Où celui qui punit eſt le Juge lui-même !
Jour où le criminel eſt ſon accuſateur !

Tantôt ta main punit, tantôt ta main pardonne,
Tu fais au châtiment ſuccéder la faveur :
Maintenant, ô Jeſus, venge-toi, frappe, tonne ;
Mais alors contre moi n'uſe point de rigueur.

Doux Sauveur, dont le nom n'a rien qui nous ménace,
Déploye en ma faveur tes infinis tréſors ;
Aux fidèles vivans donne ici-bas ta grace,
Et dans un doux ſommeil fais repoſer les morts.



LA GRANDEUR

Confondue entre deux Morts,

Dédiée à Messire Jean Morel, Prêtre, Curé d'Antrain, en 1730, par M. le Rouxel, Sénéchal de Bonne-Fontaine.

Je rêvois cette nuit que de mal consumé,
Droit à côté d'un pauvre on m'avoit inhumé;
Que n'en pouvant souffrir le honteux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici;
Il ne t'appartient point de m'approcher ainsi :
Coquin; ce me dit-il d'une arrogance extrême :
Vas chercher tes coquins ailleurs; coquin toi-même :
Ici tous sont égaux : Je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

L'INNOCENCE

Justifiée par le silence,

Présentée à Mrs. les Curés, Obitiers & Habitans de Pontorson en Normandie, par Philippe Charuel d'Antrain, Prêtre.

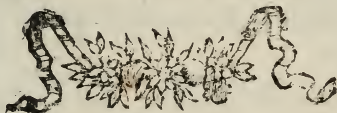
La calomnie un jour s'applaudissoit
D'avoir osé diffamer l'innocence :

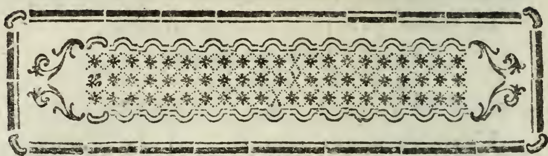
Comme le bruit partout s'en répandoit,
La vérité prit part à cette offenſe,
Et la fit bien-tôt éclater,
Sans faire violence;
Car pour chacun déſabuſer,
L'accuſée ayant pris le parti du Silence,
La vérité n'eut qu'à parler.

AVIS
A LA JEUNESSE.

Par Meſſire Philippe-Jacques Charuel, Prêtre d'Antrain & Vicaire Deſſervant à Nangis en Brie, en 1756.

DANS le tems de la jeuneſſe,
On n'aime que le plaiſir;
Dans un âge plus mûr, même dans la vieilleſſe,
Par d'autres paſſions on ſe laiſſe ſaiſir:
Ainſi donc de ſonge en ſonge,
Eſclave de l'erreur, eſclave du menſonge,
On arrive au dernier moment.
Peut-être touchons-nous à ce moment funeſte;
Employons le tems qui nous reſte
A réparer celui de notre aveuglement.





LIVRE II.

SONNETS EN BOUTS RIMÉS & autres, Rondeaux, Quatrains, Epigrammes, Distiques, Fables, Contes & Maximes, pour se conduire sagement.

SONNET,

En bouts rimés, sur la mort de LOUIS-LE-GRAND, *1725.*

QUEL spectacle étonnant ! quel foudre & quel orage !
Quoi ! LOUIS, ce Héros toujours victorieux,
De la parque subit le coup impétueux,
Qui consterne la France & l'expose au naufrage.

Quel siécle vit jamais un Roi plus grand, plus sage !
L'ennemi dans ses fers s'estima glorieux,

Cher à tous ses Sujets, favorisé des Cieux,
De l'aigle & du lion il dompta le courage.

Au comble de la gloire : & craint de toutes parts,
Il fit régner la paix, & fleurir les beaux Arts;
Et porta son Empire au-dessus de l'envie.

Sa valeur surpassa celle des Conquérans:
Quel prodige en exploits ! il a fait dans sa vie
Ce que soixante Rois n'ont pas fait en mille ans.

SONNET,

En bouts rimés, à la louange d'un Prédicateur, 1730.

P.... en t'écoutant, chacun dit en proverbe;
Qu'un pécheur orgueilleux & plus sot qu'un oison,
Devient par ses remords qu'il sent naître, à foison,
Plus humble que la fleur qui se cache sous l'herbe.

Plus vif en tes discours qu'en ses rimes, Malherbe;
Entre le Ciel & nous fut-il double cloison,
Tu l'ouvres, & peignant le monde, & son poison;

Tu ne confonds jamais le nom
avec l'adverbe.

L'avare méprisant l'or qu'il a dans
son sac
Se prépare à passer l'inévitable bac
Et met pour se sauver la main à
la charrue.

Le pénitent chez lui, blotti comme
un grillon,
Sur ses plaisirs passés reconnoît
sa bevue,
Et vole vers le Ciel ainsi qu'un papillon.

SONNET,

*En bouts rimés, sur l'incommodité de Madame la Marquise * 1731.*

Vos maux me font souffrir une tri-
stesse étrange :
Tout me déplait, concert, fable, hi-
stoire, rebus.
Les plaisirs les plus vifs pour moi ne
sont qu'abus ;
Hélas ! qu'est devenu ce teint, cette
voix d'Ange !

O le tems fortuné ! quand ensemble
en vendange
E... brilloit plus qu'en plein mi-
di Phœbus,

Ces ris, ces jeux ne ſont à préſent que rebus,
Que regret, tel que l'eut jadis Job ſur la fange.

Voyant de jour en jour votre embon-point déchoir,
De pleurs à tous moments j'arroſe mon mouchoir;
Et je dis à Sylva * que ſon Art me lanterne.

Ah! ſi je connoiſſois des ſimples la vertu,
Pour le mal de poitrine un remé-de moderne;
Vous auriez face ronde, & le nez moins pointu.

* Sylva, fameux Médecin.

SONNET,

En bouts rimés, ſur un jeune Prince, 1732.

QUE vois-je! & quel Héros repré-ſente ce buſte!
Un Prince qui de l'Inde aux climats des glaçons,
De lauriers immortels fera plus de moiſſons
Que celui que la Fable a dépeint ſi ro-buſte.

Issu d'un Roi plus grand qu'Alexandre & qu' Auguste,
De ce fameux Vainqueur il suivra les leçons;
Tandis que les neuf sœurs diront dans leurs chansons,
Son cœur est aussi grand que son esprit est juste.

Il répand ses bienfaits sans bruit & sans orgueil:
Il adoucit les maux par un charmant accueil,
Et leur sçait opposer une puissante digue.

Grand Dieu, qui de son cœur fais mouvoir les ressorts;
Et qui de tes faveurs, lui fus toujours prodigue,
De sa jeune valeur, modére les transports.

SONNET,

En bouts rimés, sur un Convalescent, 1733.

Le François
Dans l'état pitoyable où la vie aux abois
S'éclipse quelque tems, paroît par intervalle,
Ne

Ne diſputant qu'à peine à ſa fiévre rivale
Un corps qu'on voit revivre, & remourir cent fois.

Preſſé de mille maux, accablé ſous leur poids,
Conſumé par le feu d'une fiévre fatale
Interdit, l'œil éteint, le front livide & pâle
Je ne pouvois trouver de langueur ni de voix.

Seigneur! je crus alors que cédant à l'orage,
Il falloit vous bénir, & chérir mon naufrage;
Afin que tant d'écueils miſſent mon ame au port;

Mes maux furent depuis l'objet de mon envie:
S'ils n'ont pu me ſervir pour une bonne mort,
Qu'ils me ſervent, Seigneur, pour une Bonne vie.

LE LATIN.

Heu! quæ viſceribus bella inteſtina moventur,
Quæ me flamma intus ſeditioſa vorat!
Vivens nunc morior, mediâ nunc morte revixi;

Suppliciis que redit vitaque morsque novis.

Pallent ora, oculi torquent; frons livet in umbram,
Jam non in corpus febris acerba furit;
Nec lingua in gemitu, ſed vox manet una malorum,
Errat! an illo mens pondere merſa perit.

Cedo, & naufragium, juſſa ad tua promptus, adoro,
Ad portum è ſcopulis ſic via, pande Deus.

Audior, invideo qui me attri vêre dolores,
Si tibi, non cecidi, vivere, Chriſte, juvet.

SONNET,

En bouts rimés, ſur le départ d'une Dame de qualité, ſous le nom d'Eucharis.
1734.

PLUS triſte qu'un Soldat qui perd ſa tabatiére,
Qu'un Moine à qui l'on ôte & l'habit & le froc;
Plus chagrin qu'un Marchand qui fait un mauvais troc,
Eucharis, nous verrons partir votre litiére.

Nos larmes en ces lieux feront une riviére;
L'écho répétera de nos ſoupirs le choc,

De cet éloignement le déſeſpoir eſt hoc,
De tous nos entretiens il ſera la matiére.

Quoi! faut-il, dira-t'on, que le Peuple Angevin
Perde un tréſor ſi rare, un objet ſi divin;
Des beaux yeux plus brillants que lueur de chandelle?

On compteroit plutôt, les ſables de la Mer;
Et les fleurs du printemps qu'annonce l'hirondelle,
Que les regrets naiſſants de ce départ amer.

SONNET

Sur la maladie du Roi à Metz. 1744.

CRUELLE Déïté dont le ciſeau perfide
Ménace les beaux jours du plus chéri des Rois;
En faveur de LOUIS, ah! deviens moins rigide:
Reforme, s'il ſe peut, tes rigoureuſes Loix!

Pour nous faire goûter la paix la plus ſolide,
Apprends que c'eſt de lui que le Ciel a fait choix:
Garde-toi d'arrêter cette courſe rapide,
Que doivent couronner d'héroïques exploits.

S'il doit ſubir le coup de ta main meurtriere ;
Si de ſon régne enfin cette heure eſt la derniére,
Aux dépends de mes jours, ſauve-le du tombeau.

Oui, Parque, j'y conſens ; change mes deſ-
tinées :
Tranche plutôt le fil qui remplit mon fuſeau,
Pour nouer à ce fil celui de ſes années.

SONNET

Sur la Convaleſcence de LOUIS *XV. à Metz, en 1744, par M. Cottereau, Curé de Donnemarie.*

IL nous eſt donc rendu, ce Prince bien-aimé
Qui doit faire à jamais le bonheur de la France :
Le Peuple pour ſon Roi, ceſſant d'être allarmé,
Fonde encore ſur lui ſa plus douce eſpérance.

Envain cruellement ton bras s'étoit armé,
Le Ciel a ſuſpendu l'effet de ta puiſſance :
De ce bienfait divin dont le monde eſt charmé,
Célébrons à l'envi notre reconnoiſſance.

Pouvions-nous eſpérer des ſuccès ſi flatteurs ?
Ils étoient dûs peut être à nos vœux, à nos pleurs,
A notre tendre amour, à conjurer l'orage.

Mais non : le tendre effort de nos cœurs abattus,
N'a point fléchi les Dieux : grand Roi ! c'eſt ton
ouvrage ;
Leur faveur eſt le prix de tes rares vertus,

SONNET

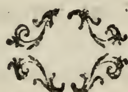
Sur Monſieur de Villars. 1710.

VILLARS, tes grands exploits qui ſauverent la France,
Dans les ſiécles futurs t'immortaliſeront :
La paix fut le doux fruit de ta haute vaillance ;
Mais de nouveaux lauriers doivent ceindre ton front.

Le Pere de ton Roi, l'Eſpagne & le Piedmont,
Sur toi ſeul aujourd'hui fondent leur eſpérance :
Arme ton bras vainqueur, cours vanger leur affront,
L'Allemand pourra-t'il ſoutenir ta préſence ?

Les grands cœurs en tout tems conſervent leur valeur ;
L'âge reſpecte en eux leur premiére vigueur ;
Ils ſçavent s'affranchir des loix de la nature.

Semblables aux lauriers que leurs mains vont cueillir,
Qui des ans, des ſaiſons, ne craignent point l'injure :
Les Héros ont le droit de ne jamais vieillir.



SONNET

Sur le Très-Saint Sacrement de l'Autel. 1681.

LA voix qui tout à coup de l'un à l'autre pole
Fit de rien tout ce tout, en diſant qu'il ſoit fait :
Chriſt, Fils de cette paix où la voix en effet
Nous a laiſſé ſon Corps par ſa ſeule parole.

Ceſſe dònc, Huguenot, de dire en ton école,
Que Jeſus a laiſſé ce propos imparfait :
Il a dit, c'eſt mon Corps ; s'il l'a dit, il l'a fait :
Et pour le cenſurer ta cervelle eſt trop folle.

Vien ça, vien, répond-moi ; tu dis que Chriſt le peut ;
Tu crois bien qu'il l'a dit : s'il l'a dit, il le veut :
S'il le peut & le veut, tu tiens qu'il le doit faire !

Or le propos de Dieu n'eſt jamais ſans effet ;
S'il l'a dit, il le veut : s'il le veut, il l'a fait ;
Il le peut, il le veut : il l'a fait, il faut croire.

SONNET

De M. des Bareaux, Pénitent. 1694.

GRAND DIEU ! tes jugements ſont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaiſir à nous être propice :

Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera ſans bleſſer ta juſtice.

Oui, Seigneur, la grandeur de mon iniquité
Ne laiſſe à ton pouvoir que le choix du ſupplice :
Ton intérêt s'oppoſe à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périſſe.

Contente ton deſir, puiſqu'il t'eſt glorieux ;
Offenſe-toi des pleurs qui coulent de mes yeux.
Tonne, frappe, il eſt tems : rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en expirant la raiſon qui t'aigrit ;
Mais deſſus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne ſoit tout couvert du Sang de Jeſus-Chriſt ?

SONNET

Ou réponſe de la miſéricorde, & ſur les mêmes rimes à Monſieur des Bareaux, Pénitent. 1694.

OUI, Pécheur, mes Arrêts ſont remplis d'équité,
Et mon plus grand plaiſir eſt de t'être propice :
Si-tôt qu'on ſe repent, l'on reſſent ma bonté,
Quelque mal qu'on ait fait, ſans bleſſer ma juſtice.

Ainſi la peſanteur de ton iniquité
Ne doit plus t'effrayer par l'horreur du ſupplice :

Mon plus grand intérêt eſt ta félicité.
Jamais je n'ai permis qu'un converti périſſe.

Mon deſir eſt content ; & je ſuis glorieux ,
De te voir ſi contrit , & les larmes aux yeux :
Je t'accorde la paix : il n'y a plus de guerre.

Tu fais bien d'adorer la raiſon qui m'aigrit ,
Contre les endurcis je lance mon tonnerre :
Et je venge ſur eux le Sang de Jeſus-Chriſt.

SONNET

A JESUS-CHRIST *crucifié. 1730.*

O Spectacle étonnant ! ſur un infame bois ,
La mort oſe ſe prendre à l'Auteur de la vie ;
Et l'amour ſon complice aſſouvit ſon envie ,
En immolant un Dieu ſur l'Autel de la croix.

Dans ce funeſte jour que d'horreurs à la fois !
De quels affreux revers cette mort eſt ſuivie !
Au moment qu'à ſes yeux la lumiére eſt ravie
La nature en déſordre eſt réduite aux abois.

On ne voit dans les airs que des objets funébres,
Le ſoleil éclipſé ſe couvre de ténébres ,
Pour ne pas voir ſon Dieu victime des douleurs.

Inſenſible pécheur ! ſeul auteur de ſes peines ,
Le verras-tu mourir ſans verſer quelques pleurs ,
Lorſqu'il verſe pour toi tout le ſang de ſes veines?

SONNET

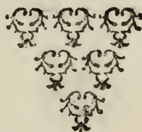
Sur la ruine de Lisbonne. 1756.

MONUMENT de tes Rois, Cité dont la ſplendeur
Faiſoit de tant d'États la puiſſance & la gloire :
Te voilà maintenant une image d'horreur
Dont on conſervera l'éternelle mémoire.

O Lisbonne ! le jour d'un auſſi grand malheur
Te montre le pouvoir du Maître du tonnerre :
Il parle, & dans l'inſtant on a vu ta grandeur
Tomber, s'anéantir au centre de la terre.

Tes Citoyens tremblants ſe trouvent arrêtés :
Ils fuyent, mais hélas ! les Cieux ſont irrités ;
L'eau, les vents, & le feu, tout ſert à ta ruine.

On n'entend que des cris, qu'un mélange confus,
D'enfants à demi-morts, de parents éperdus :
Tout recourt, mais trop tard, à la Bonté divine.



SONNET.

Hippolyte à Bellesamire. 1702.

JAMAIS le tendre Amour n'a surpris ma raison,
J'ai bravé constamment son pouvoir & ses chaînes;
Et dans les plus beaux jours de ma verte saison,
Ainsi que ses plaisirs j'ignore encor ses peines.

Malheureux un mortel enivré du poison
Dont ce Dieu sçait charmer ses fléches inhumaines!
Sur un espoir flatteur, comme un autre Jason,
Il s'expose à souffrir les plus horribles gênes.

Non, je n'aimerai pas... mais quel transport soudain,
Quelle ardeur inconnue embrase tout mon sein!
Mon cœur, mon foible cœur va donc enfin se rendre!

Je ne le sens que trop, si je revois Iris,
Adieu ma liberté, je serai bientôt pris:
Mais hélas! pour la perdre il ne faut que l'entendre.



SONNET.

Dieu reconnoissable dans la Créature.
1696.

VOus à qui notre foi paroît une imposture,
Qui doutez des secrets que son voile a couverts
Qui ne connoissez pas de Maître à l'Univers,
Et croyez qu'ici-bas tout roule à l'aventure ;

Pouvez-vous du Ciel voir la brillante structure,
Le reglé mouvement de tant d'astres divers :
Le retour des Etés, les retours des Hyvers,
Sans convenir qu'un Dieu préside à la nature ?

Que si pour vous tirer de votre aveuglement,
Toutes ces vérités sont foibles arguments :
Je veux bien vous guérir de votre erreur mortelle :

Incrédules esprits ! accourez en ce lieu ;
Quand vous verrez N.... si charmante & si belle,
Vous avouerez que c'est le chef-d'œuvre d'un Dieu.



SONNET

Sur le Miroir. 1716.

MIROIR, Peintre & Portrait qui donne & qui reçois,
Et qui portes en tous lieux avec moi mon image :
Qui peux tout exprimer excepté le langage ;
Et pour être animé n'as besoin que de voix.

Toi seul peux me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements jamais tu ne deçois.

Les mains d'un Artisan au labeur obstinées,
D'un pénible travail font en plusieurs années,
Un Portrait qui ne peut ressembler qu'un instant :

Mais toi, Peintre brillant, d'un Art inimitable,
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant,
Qui ressemble toujours, & n'est jamais semblable.

SONNET

A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ. 1716.

EN vous seul, ô mon Dieu, je mets ma confiance.

Je n'eſpére qu'en vous, auguſte Trinité :
Croire en vous, vous aimer, eſt toute ma ſcience,
Pere, Fils, Saint-Eſprit, adorable Unité !

Les vents par leurs douceurs & par leur violence,
Les aſtres lumineux par leur rapidité,
La terre qui reçoit leur bénigne influence,
Le terrible océan par ſon immenſité :

Tout m'annonce l'Auteur & le Maître du monde,
Dont tout ſubit les loix ſur la terre & ſur l'onde :
De tout ce que je vois, c'eſt le pere commun.

A lui ſeul appartient & l'honneur & la gloire,
Je le ſçais, je le crois, & le veux toujours croire :
Ce que la foi m'apprend qu'en Dieu trois n'en ſont qu'un.

SONNET

A l'Honneur de la TRÈS-SAINTE VIERGE, 1719.

TOI qui ſeule conçue au ſein de l'innocence,
N'as jamais vu le crime approcher de ton cœur :
Fille, & mere à la fois de ton propre Sauveur,
Vierge ! après le Très-Haut, notre unique eſpérance.

Objet toujours nouveau de notre confiance,

Soutien de l'homme juste, asyle du pécheur :
En qui pour nous conduire auprès du vrai bonheur,
La volonté toujours est jointe à la puissance.

Pour tracer dignement ton auguste tableau,
Où trouver, Vierge sainte, un fidèle pinceau ?
Ton nom seul en dit plus que toutes nos louanges.

Tu fais trembler l'Enfer : le Ciel subit ta loi ;
Et régnant au-dessus des hommes & des Anges,
Tout ce qui n'est pas Dieu s'éclipse devant toi.

SONNET

Sur la mort. 1752.

TOI qui suis des pécheurs les tristes destinées,
Arrête ici tes yeux ; comtemple cette mort ;
Mets à la méditer tes plus belles journées ;
C'est-là ce qui peut seul t'amener dans le port.

Quand tu passerois même ici-bas mille années,
Tu ne sçaurois du tems toujours braver l'effort :
Les choses de ce monde à périr condamnées,
Te disent qu'il te faut subir le même sort.

Tant de fameux Héros, de Césars, d'Alexandres,
Qu'adoroit l'Univers, tous sont réduits en cendres :
Tu peux te faire un jour un destin bien plus beau.

Meurs à tous les plaisirs d'une sincére envie,
En mourant chaque jour tu trouveras la vie
Où ces Maîtres du monde ont trouvé leur tombeau.

SONNET

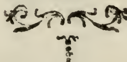
Sur la jalousie. 1712.

ENNEMI le plus lâche, & toujours le plus fou,
Des transports amoureux dont mon ame est saisie :
Tyran qui sur mon cœur fais ton dernier effort,
Et de mille soupçons troubles ma fantaisie.

Défiance fatale au bonheur de mon sort,
Peste du genre humain, horrible frénésie,
Mere du désespoir, triste sœur de la mort,
Engeance de l'enfer, funeste jalousie !

Monstre qui de ton souffle aveugles la raison ;
Qui naîs parmi les fleurs ; & qui de ton poison
As toujours infecté les choses les plus belles :

Pourquoi reboubles-tu mon tourment nuit & jour ?
Sans encore m'accabler de tes peines cruelles,
N'est-ce donc pas assez de mes folles amours !



SONNET

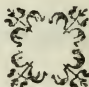
Sur le mépris du monde & de ses richesses. 1715.

JE me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des Grands le plus charmant accueil:
J'évite le Palais, comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la cour des Grands autant qu'elle est suivie,
Le Louvre me paroît un superbe cercueil:
La pompe qui le suit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand cercueil, loin de ce grand tombeau,
En moi-même j'enferme un Empire plus beau;
Rois, Cours, honneurs, Palais: tout est dans ma puissance;

Pouvant ce que je veux: voulant ce que je puis;
Et vivant sous les loix de mon indépendance;
Enfin les Rois sont Rois: je suis ce que je suis.



VERS.

A la gloire de LOUIS-LE-JUSTE, au bas de ſa Statue équeſtre, placée à la Place Royale à Paris, par les ſoins du Cardinal Armand de Richelieu. 1639.

QUOD bellator Hydros pacem ſpirare rebelles
Deplumes trepidare aquilas, miteſcere pardos;
Et depreſſa jugo ſubmittere colla leones
Deſpectat Lodoïcus Equo ſublimis aheno,
Non digiti, non artifices fecere camini,
Sed virtus & plena deo fortuna peregit.
Armandus vindex fidei, paciſque Sequeſter
Auguſtum curavit opus populiſque verendam
Regali voluit Statuam conſurgere circo,
Ut poſt civilis depulſa pericula belli,
Et circum domitos armis civilibus hoſtes
Æternum Dominâ Lodoïcus in urbe triumphet.

SONNET

A la gloire de LOUIS XIII.

Ou traduction de ces Vers Latins.

QUE ne peut la vertu! que ne peut le courage!
J'ai dompté pour jamais l'héréſie en ſon fort:

Du Tage impérieux j'ai fait trembler le bord,
Et du Rhin jusqu'à l'Ebre accrû mon héritage.

J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage,
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,
J'eusse attaqué l'Asie ; & d'un pieux effort,
J'eusse du saint Tombeau vengé le long servage.

Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,
Porta de toutes parts mes Armes & mes Loix ;
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Enfin il m'éleva ce pompeux Monument,
Où pour rendre à son nom mémoire pour mémoire,
Je veux qu'avec le mien il vive incessamment.

SONNET

Sur le babil des femmes. 1681.

LORSQU'ADAM vit cette jeune beauté,
Faite pour lui, d'une main immortelle :
S'il l'aima fort, Eve de son côté,
Dont bien nous prend ne lui fut pas cruelle.

Mon cher Lecteur, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle :
Mais, comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux ;
Car, bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,

Bien fait de corps & d'eſprit agréable,

Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable;
Que d'être femme & ne pas caqueter.

SONNET

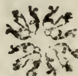
Sur l'Avorton. 1699.

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être!

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à ſon tour.
Funeſte ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeſte victime!

Laiſſe-moi calmer mon ennui;
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui;
Ne trouble point l'horreur dont ma faute eſt ſuivie.

Deux tyrans oppoſés ont décidé ton ſort;
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.



SONNET

Sur le pouvoir de l'eſprit humain. 1729.

EMPRISONNER le temps dans ſa courſe volante,
Graver ſur le papier l'uſage de la voix :
Tirer d'un ver l'éclat & l'ornement des Rois ;
Rendre par les couleurs une voix très-parlante.

Donner aux corps de bronze une ame foudroyante ;
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts :
Sçavoir apprivoiſer juſqu'aux monſtres des bois ;
Brûler avec un verre une Ville flotante.

Fabriquer l'Univers d'Atômes aſſemblés ;
Lire du Firmament les chiffres étoilés ;
Faire un nouveau ſoleil dans le monde chymique.

Dompter l'orgueil des flots, & pénétrer partout ;
Aſſujettir l'enfer dans un cercle magique ;
C'eſt ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout.



SONNET

Sur un homme réduit à l'indigence, par ses folles dépenses. 1709.

LA fortune qui me maltraite,
Ne bornera jamais son cours :
Des araignées tous les jours,
Font leur toile dans ma pochette.

Ma garderobe est déjà nette ;
Je n'ai plus d'habits de velours ;
Mes chevaux ressemblent des ours ;
Et mon carrosse une charrette.

Mes laquais tirent à la fin ;
Et ce qui restoit de mon train,
A pris congé pour récompense :

Si n'étoit ceux à qui je dois,
Il ne seroit point d'homme en France,
Qui fût moins visité que moi.

RONDEAU.

Sur le nouvel An. 1755.

AU nouvel An, la mine contrefaite,
Sous les dehors d'une amitié discrette,
Le fourbe court & la Ville & les champs,
Pour débiter ses fades compliments ;

Et faire à tous très-profonde courbette :
Un Petit-maître à plus d'une coquette,
D'un air galant, de toilette en toilette
Va promener ſon cœur & ſon encens
Au nouvel An.

Je veux, pour moi, que la franchiſe admette
Mes tendres vœux, ſanté toujours parfaite ;
Point de chagrins, des jours longs & brillants,
Mille plaiſirs ſans ceſſe renaiſſants :
Voilà les biens que mon cœur te ſouhaite
Au nouvel An.

RONDEAU

Sur un Ecrivain-Poëte. 1724.

POUR de beaux vers qu'enfante ton délire,
Dont on fait cas, que moi-même j'admire,
Déjà ton nom eſt devenu fameux,
Et d'un ſçavant un éloge pompeux,
Ta fait, dit-on, tout doucement ſourire :
Cela va bien ; ne ceſſe pas d'écrire :
Et nos neveux ſans doute entendront dire,
Il poſſédoit un talent merveilleux
Pour de beaux vers.

Mais prens bien garde, évite la ſatyre,
Dans tout pays tout n'eſt pas bon à dire :
De coup de dents le trait le plus heureux
Peut coûter cher ; il eſt des gens hargneux ;
Et trop ſouvent des chagrins on s'attire,
Pour de beaux vers.

RONDEAU EN RIMES,

A ISABEAU. 1713.

MA foi ; c'eſt fait de moi, car Iſabeau
Ma commandé de lui faire un rondeau :
Cela me met en une peine extrême ;
Quoi ! treize vers ! huit en eau, cinq en ême,
Je lui ferois auſſi-tôt un bateau :
En voilà cinq pourtant en un monceau ;
Faiſons-en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque ſtratagême ;
Ma foi c'eſt fait !
Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage ſeroit beau ;
Mais cependant je me vois dans l'onziéme ;
Et ſi je crois que je fais le douziéme ;
En voilà treize ajuſtés au niveau,
Ma foi c'eſt fait !

RONDEAU

SUR L'ESPRIT ET L'EAU,

Par M. Bertrand, de Nantes. 1731.

COMME cette eau s'élance vivement :
Et dans ſon lit retombe promptement :
Son jet humide & ſe dreſſe & ſe courbe,
A chaque flot ſe preſſe & s'entre-coupe

Sans que repos calme ce mouvement :
Là mon eſprit rêvant profondément
Se tourmentant, s'agite ſur la poupe
Comme cette eau !

Il croit voler juſques au Firmament ;
Mais le trépas l'arrête en un moment :
De la raiſon la fureur eſt maîtreſſe ;
Au même inſtant il s'éléve, il s'abaiſſe,
Et ſon deſtin coule inſenſiblement
Comme cette eau !

QUATRAINS
SUR LES INCRÉDULES,
Par M. Bertrand de Nantes. 1753.

POUR deux ou trois ſçavants que l'on voit incrédules,
Il en eſt des milliers qui reſpectent la foi :
S'il faut de quelqu'un d'eux que nous prenions la Loi,
En ſuivant les derniers, ſerons-nous ridicules ?

Suivons les eſprits forts ; calculons leur ſçience ;
Nous verrons qu'après tout leur immenſe crédit
De leur vaſte ſavoir eſt beaucoup moins le fruit,
Que du ton impoſant que prend leur ſuffiſance.

Pouvez-vous, diſent-ils, démontrer nos myſtères ?
Démontrer un Dieu mort, ou bien la Trinité ?
Qui le dit ? mais on peut avec ſolidité,
Démontrer qu'on les croit ſur des preuves très-claires.

Je ne ſuis point ſurpris que le ſçavant raiſonne
Sur ce qu'a de plus haut notre Religion ;
De raiſonner ſur tout il fait profeſſion ;
Il en a le génie ; au moins on lui pardonne.

Mais qu'un tas d'eſprits vains qui n'ont d'autre ſcience
Qu'un jargon libertin qu'ils entendent fort peu :
De décrier la loi viennent ſe faire un jeu ,
C'eſt-là , je crois, le cas de perdre patience.

Enfin j'ai mon entrée au Temple de la gloire ,
Dit tout bouffi d'orgueil certain Poëtereau :
J'ai fait un Logogryphe , une fable, un rondeau,
Me voilà bel eſprit : je ne dois plus rien croire.

Qui ſont ces eſprits forts dont on vante la gloire ?
Sans doute que ce ſont des hommes à talents ,
De ſublimes eſprits , ſolides , pénétrans ,
Ils ſeront tout cela , ſi l'on veut les en croire.

Heureux ſi vous avez la tête à peu près ronde,
Le cerveau tempéré , le ſang humide & chaud :
Les ſublimes talens , & l'eſprit le plus beau
Vous rendront , diſent-ils, le miracle du monde.

Le ſang vous donnera de la délicateſſe ,
La bile , le brillant, la pénétration ;
Et la mélancolie aura pour fonction
De vous diſtribuer le goût de la ſageſſe.

Je croyois follement , grand Dieu , que votre grace
Etoit le ſeul agent qui répandoit ſur nous
Tous ces dons précieux dont l'homme eſt ſi jaloux ;

On veut qu'à la matiére elle céde la place.

Notre eſprit eſt Chrétien, le cœur ſeul eſt impie,
La vérité n'a rien qui ne plaiſe à l'eſprit.
Il ſaiſit aiſément ce que la foi preſcrit ;
Mais le cœur veut jouir des plaiſirs de la vie.

QUATRAIN

Sur un Chien bien appris & élevé. 1725.

LATIN.

Latrabam ad fures, & amantum furta tacebam
Sic placui Domino, ſic placui Dominæ.

FRANÇOIS.

RUDE aux voleurs, doux à l'amant,
J'aboyois, & faiſois careſſe :
Ainſi j'ai ſçu diverſement
Servir mon Maître & ma Maîtreſſe.

QUATRAIN

Sur les femmes. 1724.

LA femme eſt toujours femme ; il en eſt qui ſont belles,
Il en eſt qui ne le ſont pas :
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.

QUATRAIN

Sur Didon. 1721.

LATIN.

Infelix Dido nulli benè nupta Marito
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris!

FRANÇOIS.

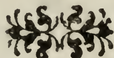
PAUVRE Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort!
L'un en mourant cause ta fuite;
L'autre en fuyant cause ta mort!

QUATRAIN SUR NERON,

PAR PERSE, 1100.

Claudere sic versum didicit Berecinthius Atin;
Et qui ceruleum dirimebat Nerea Delphin.

TORVA Mimalloneis implerunt cornua bombis
Et raptum vitulo caput ablatura superbo:
Bassaris & lyncem mænas flexura corymbis
Evion ingeminat, reparabilis assonat echo!



QUATRAIN

L'Ecréviſſe & ſa mere.

FABLE.

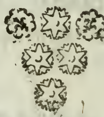
MA fille, marchez droit, dit l'écréviſſe mere;
Aller à reculons ; fi, cela n'eſt pas bien.
Ma mere, je ne veux vous contredire en rien,
Je vous ſuivrai, marchez, s'il vous plaît la
premiére.

QUATRAIN.

La montagne en travail. 1723.

FABLE.

GRANDS cris & grands efforts, une
montagne enfante,
Toute la terre y court, & le monde en attente,
Croit voir naître une armée, il ſort une ſouris,
Vraie image des vains eſprits!



QUATRAIN

Au sujet de la Mort de CHARLES IX, *par Ronsard.* 1651.

SI le ROI CHARLES eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage :
Si-tôt que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

QUATRAIN.

PARODIE DE BEROALDE,

Sur le Quatrain de Ronsard, ci-dessus. 1739.

SI ma maîtresse eût survécu,
J'aurois achevé mon ouvrage ;
Mais la mort s'en torchant le cu,
Je n'en ai pas fait davantage.

QUATRAIN,

Par les Clercs de M. Boileau, Avocat à Rennes. 1722.

AUx Noces de Cana en Galilée,
L'eau fut changée en vinée :
Mais au Baptême de Monsieur Boileau,
Le vin fut changé en eau.

QUATRAIN

Sur le Jeu des Echecs. 1711.

LUDUS Scaccorum datur hic correctió morum,
Non tantum morum ſed & ſimul officiorum,
Miles regalis corrigitur & popularis,
Sic ludi luſum morum vertamus ad uſum.

QUATRAIN

Sur le portrait de LOUIS XV, *à Rheims. 1765.*

LA FIDELITÉ.

SUR ce Bronze, où notre œil avec tranſport s'attache,
Nos cœurs iront pour toi s'embraſer chaque jour :
Déjà nous égalons l'Amour
Des braves Calaiſiens & du célébre Euſtache.



QUATRAIN

Sur LOUIS *XV. placé à Rheims, 1765.*

L'HISTOIRE.

DANS un puiſſant Monarque & des Sujets ſoumis
Voir & tranſmettre à la mémoire
Un Pere bienfaiſant & des Fils attendris,
C'eſt le triomphe de l'Hiſtoire.

QUATRAIN.

La Religion à LOUIS *XV, s'exprime ainſi, à Rheims. 1765.*

FIDELLE appui du Trône & gardienne des Rois
C'eſt à moi d'honorer les offrandes publiques
Que les ames Patriotiques
Portent aux Souverains qui protégent mes droits.

QUATRAIN.

La reconnoiſſance à LOUIS *XV. à Rheims. 1765.*

O RHEIMS ! pour égaler l'honneur que tu reçois,
Tu devois à la France offrir un grand exemple :
A ton amour falloit-il moins qu'un temple
Pour placer le meilleur des Rois?

EPIGRAMME

A LOUIS *XV. à Rheims. 1765.*

Tu mihi Cæſar.

ARCS fameux, qui du tems avez bravé l'outrage,
Vos Héros n'ont plus rien qui flatte mes regards ;
LOUIS que je poſſéde emporte mon hommage ;
Et lui ſeul m'eſt plus cher que Rome & les Céſars.

EPIGRAMME

A LOUIS *XV. à Rheims. 1765.*

Ut Romam ſuus, ecce Remos nunc alter adornat Aurelius.

ROME, qui dans tes murs, ſur le bronze fidèle,
Du ſage Aurele encor peux admirer les traits,
Ainſi que toi, Rheims à jamais
Va contempler ſon Marc-Aurele.



EPIGRAMME

Sur la Statue de Louis *XV. à Rheims, 1765.*

Referet majora.

Ouvrage de la vérité ;
Que tes faſtes ſont honorables !
D'autres encor plus mémorables
Charmeront les regards de la poſtérité.

EPIGRAMME

Sur la Statue de Louis *XV. à Rheims, 1765.*

Novum ſidus ſeris te menſibus addam. Virg. Georg. Lib. 3.

Louis, quand ton noble génie
Meſure de l'Ether les globes radieux,
Près d'Auguſte je vois la ſublime Uranie
Écrire ton Nom dans les Cieux.



EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. *à Rheims.* 1765.

Tango aras, medioſque ignes & numina teſtor.
Æn. lib. 12.

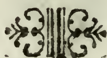
POUR LOUIS, offre au Ciel, Pontife auguſte & ſage,
Nos vœux, nos cœurs & nos ſermens,
Et pour embellir notre hommage,
Unis à notre amour tes nobles ſentimens.

EPIGRAMME

Sur LOUIS XV. *à Rheims.* 1765.

Hæc conſecrat, illa coronat.

DE ces nobles rameaux que la gloire environne,
L'un conſacra LOUIS, & l'autre le couronne.



EPIGRAMME

Sur la Statue de Louis *XV. à Rheims. 1765.*

Lex & Regula Regum.

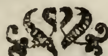
ROis qui voulez être immortels,
Copiez le Héros qu'ici mon œil contemple :
Quiconque, ſur le Trône, imite ſon exemple ;
Eſt digne d'avoir des Autels.

EPIGRAMME

Sur la Statue de Louis *XV. à Rheims, 1765, à la Reine de France.*

Læta Deûm partu. Æneid. 6.

NON, le culte dont on m'honore,
N'eſt point l'objet qu'ambitionnent mes vœux ;
Le vrai titre qui me décore,
C'eſt d'être la mere des Dieux.



EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. à Rheims, 1765, à Monseigneur le Dauphin & à la Famille Royale.

Lux gratissima Cœlo.

CONSTELLATION radieuse,
Qui d'un éclat si pur brilles au Firmament,
Ta suite non moins lumineuse,
Du spectacle des Cieux augmente l'ornement.

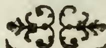
EPIGRAMME

AU PRINCE DE CLERMONT,

A Rheims, 1765.

Gubernat amore.

PARMI les Lys est mon séjour:
J'habite avec la bienfaisance :
Elle dirige ma puissance,
Et je gouverne par l'amour.



EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS *XV. à Rheims ; 1765.*

Proni testantur amorem.

UNE impression souveraine
Nous porte sans cesse vers toi ;
Cet attrait est moins une Loi
Qu'un doux penchant qui nous entraîne.

EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS *XV. à Rheims. 1765.*

Jovis ardent reddere motus.

DE l'astre qui nous voit, soumis à sa puissance,
Fidèles, nous suivons les mouvements divers,
Et nous sommes dans l'Univers
Les agents de sa bienfaisance.



EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS XV. *à Rheims, 1765, à Monsieur Rouillé.*

Acceptos ignes à sole, Ministro.

MINISTRE du soleil, je tiens de son feu même
Le pouvoir agissant de mes impressions :
Je rends aimables les rayons
Que je reçois de cette Astre suprême.
Les feux que j'allume en ce jour,
Sont ceux que la reconnoissance,
Au sein de la magnificence,
A préparés par les mains de l'amour.

EPIGRAMME

Sur M. Colbert à Rheims. 1765.

Jove Missus ab ipso. Æneid. Lib. 4.

QUAND LOUIS écoutant son cœur, son équité,
Te fait de son portrait le présent honorable,
Il consacre ton nom à la postérité ;
Mais de ce don flatteur la gloire véritable,
C'est, digne Citoyen, de l'avoir mérité :

Entends les chants de ta patrie
Applaudiſſant à tes honneurs,
Et ſçache que ces ſons flatteurs
Sont le prix de ta modeſtie.

EPIGRAMME

Sur la Statue de LOUIS *XV. à Rheims. 1765.*

Amor ipſe faces animumque miniſtrat. Vir. En. 5.

EST-CE une erreur? eſt-ce un prodige?
Le Ciel à nos deſirs voudroit-il conſpirer?
Ou de l'amour eſt-ce un preſtige?
Ce bronze aimé s'anime & ſemble reſpirer.

EPIGRAMME

Sur LOUIS *XV. à Rheims, 1765.*

LE ROI AU PEUPLE.

In animis ego veſtris, omnes triumphos meos, omnia ornamenta honoris, monumenta gloriæ, laudis inſignia condi & collocari volo. Cicer. Cat. 3.

SUJETS chéris, c'eſt dans vos cœurs
Que je veux dépoſer ma gloire:
Là, mieux qu'au Temple de mémoire,
J'aime à voir conſacrer mon nom & mes honneurs.

EPIGRAMME

A Louis XV. à Rheims. 1765.

Les Amours au Peuple.

Et veſtro nunquam labatur pectore vultus. Virg. Buc.

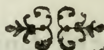
De Louis dans vos cœurs nous retraçons l'image ;
Faites-la triompher de l'injure des ans ;
Tranſmettez à vos deſcendants
Et votre amour & notre ouvrage.

EPIGRAMME

Sur Louis XV. à Rheims, 1765.

Præſidium & decus.

Rheims, ce bronze, pour toi nouveau Palladion,
Du bonheur dans tes murs eſt l'infaillible gage ;
Mieux qu'autrefois pour Ilion
Ne fut Pallas & ſon image.



EPIGRAMMA

In Henricum tertium, Galliæ Regem.

GALLIA dum paſſim civilibus occidit armis,
Et cinere obruitur ſemiſepulta ſuo,
Grammaticam exercet media Rex noſter in aula,
Dicere jamque poteſt vir generoſus, amo.
Declinare cupit, verè declinat & ille,
Rex bis qui fuerat, fit modò grammaticus.

EPIGRAMME

Sur Sainte Elizabeth, Reine.

QUEL exemple expoſe à nos yeux,
Cette Reine en vertu féconde!
C'eſt par les richeſſes du monde
Que l'on doit acheter les Cieux.

EPIGRAMME

Imitée de la précédente: bouquet à Madame de Baudry. 1761.

QUEL exemple expoſe à nos yeux,
Cette Dame en vertu feconde!
Elle mépriſe les biens du monde,
Et cueille des lauriers pour les Cieux.

EPIGRAMME

M. Colbert, au Roi, à Rheims, 1765, au ſujet de la Paix.

ZÉLÉS Concitoyens, que j'aime à reparaître
Dans ces lieux fortunés où je reçûs le jour !
Je vous vois pour LOUIS épris du même amour,
Dont je fus animé pour mon auguſte Maître :
Le ſpectacle que vous donnez,
Je l'offris jadis à la France ;
De ſon éclat pompeux les Peuples étonnés
Admirérent mon Roi, mon zèle & ma prudence.

EPIGRAMME

Sur M. de Pouilly, à Rheims 1765.

PHILOSOPHE profond, citoyen vertueux,
POUILLY, dans ce beau jour, ſi cher à ta patrie,
Ah ! puiſſe ton ame ravie
Voir tes projets remplis au gré de tous tes vœux,
Faire honorer les Rois, éterniſer leur gloire,
C'eſt dans le Temple de mémoire
Mériter d'être à côté d'eux.



EPIGRAMME

Sur M. Rogier, à Rheims. 1765.

DÉPOSITAIRE des projets
Dont le ſage Pouilly me traça le modèle,
Inſpiré par ſon ame & guidé par ſon zèle,
De ſes nobles deſſeins j'aſſûrai le ſuccès.

EPIGRAMME

Sur M. Godinot, à Rheims. 1765.

QUE n'ai-je pu prévoir l'éclat d'un ſi beau jour !
J'aurois, chers Citoyens, rival de votre amour,
Par de nouveaux bienfaits devancé votre exemple ;
Par un hommage ſolemnel
Ma main eût enrichi ce temple
Après celui de l'Eternel.



EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV,

A Rheims. 1765.

Ipse suo jam signat honore. Æn. 6.

O Toi, le bienfaiteur & l'ornement du monde,
Quand tu portes sur nous tes rayons enchanteurs,
De leurs impressions quelle vertu féconde !
Nous brillons à l'instant des plus nobles couleurs.

EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV,

A Rheims. 1765.

Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo minervæ, cum inscribere non liceret.

RIVAL de la nature, ingénieux Pigal,
Toi dans qui Phidias eût trouvé son égal,
C'est peu que sur ce bronze, où ton art nous enchante,
Du trait que l'Histoire nous vante
Tu rappelles le souvenir ;
En admirant ton goût, ton industrie,
Rheims veut, malgré ta modestie,
Faire passer ton nom aux siécles à venir.

EPIGRAMME

SUR LA STATUE DE LOUIS XV.

A Rheïms. 1765.

Non Lupus insidias ovibus meditatur. Virg. Buc.

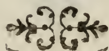
DEs jours heureux de Saturne & de Rhée
L'empire de LOUIS raméne la douceur.
La modération, d'une main assurée,
Du Lion rugissant maîtrise la fureur :
Du Loup rusé la dent avide
N'exerce plus ses cruautés ;
L'Agneau, désormais moins timide,
Tranquillement repose à ses côtés.

EPIGRAMME

Sur l'Hymen, à Rheims, 1765.

Connubio jungam stabili, propriasque dicabo. Virg. Æneid. 1.

O Vous, que vont unir mes nœux,
Répondez par vos mœurs à ma juste espérance,
Et tant que durera votre douce alliance,
Soyez toujours amis, amans, époux heureux.



EPIGRAMME

Sur les beautés de Rheims. 1765.

Quantis ſe attollit gloria rebus. Virg. Æneid. 4.

QUELS embelliſſements, quels monuments de gloire
De tous côtés frappent dans ce ſéjour !
Nos ayeux auroient peine à croire
Que jadis dans ces murs ils reçurent le jour.

EPIGRAMME.

Une Nymphe étonnée de la beauté de Rheims. 1765.

Siſtere amat Lymphas capta decore Loci.

SUR ces bords verdoyants, quel ſpectacle enchanteur !
Nayades, ſuſpendez vos ondes fugitives,
Et venez, avec moi, contempler ſur ces rives
De l'art & de l'amour le pouvoir ſéducteur.
Des Amphions ou des Orphées
Ont changé tout à coup la face de ces lieux ;
C'eſt ici le Palais des Fées,
Le temple du Soleil, ou le ſéjour des Dieux.

EPIGRAMME.

Vœux de la Ville de Rheims, à Louis *XV. 1765.*

Tarda ſit illa dies, & noſtro ſerior ævo.

Puissent de tes deſtins les nombreuſes journées,
Se compter au gré de nos vœux !
S'ils ſont remplis, grand Roi, nos arrieres-neveux
Verront encor tes brillantes années.

EPIGRAMME

A Louis *XV, à Rheims 1765.*

Nunc decet in pulchras incumbere fortiùs artes
Quos almæ laudis blanda Cupido tenet;
Et tu, Melpomene, patrios jam præcipe cantus:
Hos merces patriæ ſub patre certa manet.

Amis des arts & des neuf ſœurs,
De vos doctes travaux ranimez l'induſtrie:
Melpomene, chantez Louis & la Patrie,
Louis à votre gloire unira ſes faveurs.



EPIGRAMMA.

Ludovico decimo quinto. 1765.

Eia agite, aſſiduos læti properate labores,
Agricolæ, ruri dignus habetur honos.
Cernitis ut laxat gremium, & parere colono
Prompta, coronato vomere gaudet humus.

REDOUBLEZ vos efforts, heureux cultivateurs,
LOUIS mêle pour vous l'honorable à l'utile;
Et le ſein de la terre à vos vœux plus docile,
Semble s'enorgueillir de ces nouveaux honneurs.

EPIGRAMMA.

DOMINO DE LAVERDY, 1765.

Galle, tuos auro pactolum tingere campos
Propitii Plutus Mercuriuſque jubent;
Hinc ſenſim variis infuſa canalibus, amplam
Per molem imperii vena benigna fluet.

FRANCE, les Dieux de l'abondance
Du Pactole en ton ſein vont verſer les tréſors;
Et cent canaux, chez toi, par d'agiles reſſorts,
Partout de leurs bienfaits porteront l'influence.

EPIGRAMMA

EPIGRAMMA.

DOMINO DE CHOISEUL. 1765.

En, dea Bellipotens, lectissima turba tirones :
Da sentire illos fortia, da facere.
Sic erit ut quondam se Gallia jactet alumnis
Qui pace & bello gaudia matris erunt.

A CES fiers nourrissons, favorable Déesse,
Apprens l'art de penser & d'agir en Héros;
Et que la France un jour, dans ces nobles rivaux,
Admire la valeur, l'esprit & la sagesse.

EPIGRAMMA.

LUDOVICO decimo quinto. 1765.

Jungite cum niveis rubicundula pocula, cives :
Vivat io Lodoix, convivæ, dicite, vivat.

QU'AU rosé délicat, en cet aimable jour,
Succéde du mousseux l'écume jaillissante,
Et que parmi les ris, à l'envi chacun chante,
Vive LOUIS, qu'il vive au gré de notre amour.



EPIGRAMMA.

Populis Rhemensibus. 1765.

Bacche veni, dulcisque tuis è cornibus uva
Pendeat, & spicis tempora cinge, Ceres.

VIENS, Bacchus, que ton front soit couvert de raisins:
Cérès, que des épics composent ta couronne;
Qu'avec vous Diane & Pomone
Embellissent aussi nos jeux & nos festins.

EPIGRAMMA.

Populorum Rhemensium Ludovico decimo quinto. 1765.

Dum plateæ, cives, festinis ignibus ardent,
Urat vestra, Rhemi, pectora Regis amor.

QUAND mille éclairs sortis du sein de l'allégresse,
Répandent dans vos murs l'éclat d'un jour nouveau,
Que l'amour sur vos cœurs sécouant son flambeau,
De ses feux pour LOUIS vous enflamme sans cesse.

EPIGRAMMA.

Urbs Rhemensis Ludovico decimo quinto,
1765.

Concinunt, læti Lodoicum & urbis
Publicum Ludum. Hor. ad Lib. 4.

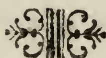
NOus célébrons dans nos Cantiques
Le plus aimable & le meilleur des Rois;
Et nous aimons à consacrer nos voix
Au fidèle récit de ces Fêtes publiques.

EPIGRAMMA.

Tibuli ad Ludovicum decimum quintum, Rhemis. 1765.

At tu, solemnis, multos celebrande per annos,
Candidior semper, candidiorque veni.

JOur heureux, Fête solemnelle,
Vraiment la Fête des François!
Que vingt lustres encor, au gré de nos souhaits,
Te raménent toujours plus belle.



EPIGRAMME

A LOUIS XV. à Rheims. 1766.

Laudes nomenque manebunt.

FORTUNÉS Citoyens, ſur ce buſte fidèle
Que l'amour à jamais attache vos regards :
Des Rois les plus chéris vous voyez le modèle,
L'ami, le bienfaiteur du Commerce & des Arts.

EPIGRAMME

A LOUIS XV.

Les Génies aux Citoyens de Rheims.
1766.

Urantur pia thura focis, urantur odores,
Et grati imprimis ſpiret amoris odor.

DANS ce temple enrichi par la magnificence,
Que l'encens ſur l'Autel répande ſes odeurs ;
Que le ſouffle enflammé de la reconnoiſſance,
Pour combler votre hommage, y brûle auſſi vos cœurs.



EPIGRAMME

A HENRI *IV. à Rheims.* 1766.

UN cœur franc, magnanime, humain & valeureux,
Sur le Trône François a fait mon caractère ;
Toi que j'aime toujours, ô Peuple généreux,
Qu'il m'eſt doux, en mon fils, d'être encore ton pere !

EPIGRAMME

Sur LOUIS *XIII. à Rheims.* 1766.

L'AMOUR de la juſtice & le maintien des Loix
Ont honoré jadis mon Nom & mon Empire :
Dans le plus juſte & le meilleur des Rois
C'eſt mon ame encor qui reſpire.

EPIGRAMME

Sur LOUIS *XIV. à Rheims.* 1766.

DANS la paix, dans la guerre, à l'Europe étonnée
J'ai montré tout l'éclat dont peut briller un Roi :
Tu combles aujourd'hui ma haute deſtinée,
En rempliſſant les vœux que je formai ſur toi.



EPIGRAMME

Au Duc de Bourgogne, Pere de LOUIS *XV.* 1766.

DANS ce temple, ô mon fils, quel éclat t'environne!
Le respect & l'amour y portent leurs tributs:
En voyant dans ton cœur revivre mes vertus,
Je crois régner, mon fils, & porter ta Couronne.

EPIGRAMME

A Madame HENRIETTE *de France.*

LE FEU.

MA Sphere est au plus haut des Cieux;
La terre me reçut comme un don précieux.
L'attrait d'une force divine
Me rappelle à mon origine.

EPIGRAMME

A N. de l'Académie Françoise.

ARBITRE des talents qu'il aime & qu'il posséde,
L'esprit est dans ses vers d'accord avec le goût:
Toujours nouveau, sans cesse à lui-même il succède;
Et sans prétendre à rien, il a des droits sur tout

EPIGRAMME,

Ou compliment à Jean-Baptiste Massillon, Prêtre de l'Oratoire, & Prédicateur ordinaire du Roi. 1690.

PAR ce grand Orateur l'Evangile est prêché
Avec tant de force & de zèle ;
Qu'à moins d'avoir un cœur à la grace rebelle,
On ne peut l'écouter sans en être touché.

EPIGRAMME

Sur Nicole. 1691.

C'EST-LA le portrait de Nicole ;
J'y vois son air, son teint, ses yeux ;
Il n'y manque que la parole,
Mais son original parle assez pour tous deux.

EPIGRAMME

Au sujet du Cheval portant HENRI IV. sur le Pont-neuf, à Paris, en 1702.

SUPERBES monuments ! que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands Héros dont la mémoire
Doit sûrement passer à l'immortalité !

Que ſert-il que Paris au bord de ſon canal
Expoſe de nos Rois ce grand original
Qui ſçut ſi bien régner, qui ſçut ſi bien combattre ?
On ne parle point de HENRI quatre :
On ne parle que du Cheval.

EPIGRAMME

Sur le PRINCE CHARLES de Lorraine, en 1744.

CHARLES, ce Prince Lorrain,
Avant de paſſer le Rhin
Voulut payer ſon Hôteſſe :
Oh! Monſeigneur, rien ne preſſe,
Dit-elle civilement,
Vous payerez en repaſſant.

EPIGRAMME,

PAR VOITURE,

Sur le Cardinal Mazarin, que ſon cocher avoit renverſé dans l'eau. 1660.

PRÉLAT, paſſant tous les Prélats paſſés,
(Car les autres ſeroit un peu trop dire)
Pour Dieu rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous ſçut mal conduire :
S'il fut peu fin à ſon chemin élire ;
Votre renom le rendit téméraire :
Il ne crut pas, verſant, pouvoir mal faire ;
Car chacun dit que quoi que vous faſſiez
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours deſſus vos pieds.

EPIGRAMME

Sur le Cardinal de Richelieu, par Corneille. 1681.

QU'ON parle bien ou mal du fameux Cardinal,
Ma proſe, ni mes vers n'en diront jamais rien,
Il m'a fait trop de bien, pour en dire du mal;
Il m'a fait trop de mal, pour en dire du bien !

EPIGRAMME

PAR SAINT AMAND,

Sur un fou qui ſe tua d'une balle. 1701.

CY git un fou nommé Paſquet
Qui mourut d'un coup de mouſquet,
Lorſqu'il vouloit lever la crête :
Quant à moi, je crois que le ſort
Lui mit du plomb dedans la tête
Pour le rendre ſage après ſa mort.



EPIGRAMME

Sur un Dévot vindicatif.

UN dévot, je ne ſçais pourquoi,
A quelque choſe contre moi
Qui jamais n'offenſe perſonne :
Je ſuis mal, à ce que je vois ;
Un dévot jamais ne pardonne.

EPIGRAMME

Sur Jean & ſon Cheval.

SUR ſon cheval Jean ſe tuoit,
Contre Jean le cheval ruoit ;
Et tous deux écumoient de rage :
Mathurin qui pour lors paſſoit
Dit à l'homme qu'il connoiſſoit ;
Eh Jean, montrez-vous le plus ſage !

EPIGRAMME

Sur une vieille Coquette. 1727.

LA fortune vous idolâtre ;
Qui peut bâtir plus aiſément que vous ?
Le bois croît ſur le chef de votre cher époux,
Et vous ne manquez point de plâtre.

EPIGRAMME

Sur un Prédicateur & une Dame. 1729.

CERTAIN Moine montant en chaire,
Vit l'ingénieuſe Glycere
Qui dormoit d'un ſommeil profond :
Eh ! quand vous réveillera-t'on,
Lui dit-il, ému de colére ?
Glycere auſſi-tôt lui répond :
Réveillez moi, Révérend Pere,
A la fin de votre Sermon.

EPIGRAMME

Au ſujet d'une mauvaiſe Femme. 1715.

MON cher ami, ta femme eſt bien penſive,
Je crains pour toi quelque mauvais régal ;
Et la raiſon m'en paroît déciſive :
Femme qui penſe, à coup ſûr penſe mal.

EPIGRAMME

Sur un Fat. 1716.

VOUS êtes beau de bout en bout,
Depuis les pieds juſqu'à la tête :
Mais, Damon, pour vous dire tout,
Un beau cheval n'eſt qu'une bête.

EPIGRAMME

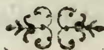
Sur un Solitaire. 1712.

BIENHEUREUX qui peut être à ſoi,
Et qui ne connoît point de loi,
S'il ne ſe l'impoſe à lui-même !
Je ſuis par ma retraite, & mon maître & mon Roi ;
Et je ne trouve ici dans mon bonheur extrême,
Que le Ciel au deſſus de moi.

EPIGRAMME

Sur un Boucher & deux Portes-chaiſes. 1728.

L'AUTRE jour deux faquins portoient dans une chaiſe
Un qui ne va jamais que ſous un paraſol :
Ils trouvent un Boucher qui portoit à ſon col
Deux veaux entrelaſſés en guiſe d'une fraiſe :
Gare, lui dirent-ils, d'un ton fier & hautain :
Le Boucher aſſiſté d'un fidèle mâtin,
Dit, je n'en ferai rien ; & j'aurai ſe paſſage :
N'avoit-il pas raiſon, ſelon le ſens commun ?
Un ſeul en portoit deux ; & deux n'en portoient qu'un.



EPIGRAMME DE MARTIAL,

Sur le caractere de Macrin. 1653.

LORSQUE Macrin est dans l'adversité,
Nul n'est plus doux, plus humble, plus affable;
Mais au rebours si la prospérité
Lui rit, alors nul n'est plus intraitable;
Puisse Macrin, pour être supportable,
Etre toujours par le sort maltraité!

EPIGRAMME SUR ALBIN,

Traduction d'une Epigramme de Martial. 1757.

ALBIN qu'on voit habillé comme un Roi,
Rit de me voir vêtu de simple bure;
Mais mon habit ne me fait point injure;
S'il est grossier, du moins il est à moi.

EPIGRAMME

Sur un Barbier. 1758.

VOUS me coupez, Barbier, tout beau!
Oui, le poil, répond la Fontaine;
Mon poil est donc cette semaine
Aussi sensible que ma peau?

EPIGRAMME

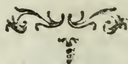
Sur un Boſſu. 1720.

CY gît Martin avec ſa boſſe ronde,
Hélas! il étoit temps qu'il ſe tînt en repos;
Car tout le temps qu'il fut au monde,
Le pauvre homme eut toujours un paquet ſur le dos.

EPIGRAMME.

Imitée d'une Epigramme Latine, de Proba Falconia, *ſur un ſable, par M. Thiolliere, Curé, en* 1722.

DU ſable qui s'écoule au dedans de ce verre
L'heure ſuit le rapide cours.
Elle nous avertit que bien-tôt ſur la terre,
Le ſoleil va tracer le dernier de nos jours.
De l'homme infortuné la carriére infidèle
N'eſt qu'un tiſſu léger & d'heures & d'inſtans:
Sa naiſſance au tombeau l'entraîne en peu de temps,
Formé de la pouſſiére, il s'écoule comme elle.



EPIGRAMME

A M. TITON DU TILLET,

Par M. de la Soriniere. 1753.

D'AMI parfait, ou de parfaite amie,
Quiconque a ſçu faire un choix à ſon gré ;
Il vit content ſans chagrin, ſans envie ;
Et cœur à cœur, des fâcheux délivré,
Sur parents voit au plus prochain degré,
L'ami prévaut, tant ſoient-ils à grand'bande ;
Voici pourquoi, ſi l'on me le demande,
C'eſt que le ſort lui créant ſon objet,
Frere, ou Couſin, n'aime que par commande ;
Et qu'en aimant l'ami ſuit ſon attrait.

EPIGRAMME

Imitée d'une Latine, par Charuel, Prêtre, d'Antrain en Bretagne. 1754.

SOus cet habit ſans ornement,
Selon toi je mérite à peine qu'on me nomme :
Je vais changer d'ajuſtement,
Tu donneras au vêtement
Ce que tu refuſois à l'homme.



EPIGRAMME

EN COMPLIMENT,

A Madame Guibert, par M. de Sarcy.
1755.

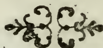
MEres, Auteurs, cessez de pleurer les modèles
Qu'offroient jadis de la Suze, Lambert:
Les vertus, les talens qu'on admiroit en elles,
Nous les admirons en Guibert.

EPIGRAMME

EN COMPLIMENT,

A Monseigneur l'Archevêque de ... qui me complimentoit sur mon habit.

PAR quel charme trop prévenu,
Aimez-vous que l'art m'embellisse,
Vous qui n'avez jamais connu
De difformité que le vice,
Et d'ornement que la vertu?



EPIGRAMME
SUR SATAN TENTATEUR,
Par M. Racine. 1733.

TOUT ſon forfait alors ſe préſente à ſes yeux,
Et l'arrête à l'aſpect de ces aimables lieux :
Sa rage en va troubler l'innocence paiſible ;
Il s'émeut ; & ſemblable à l'inſtrument terrible
Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancele, il héſite, il recule d'un pas.

EPIGRAMME
EN COMPLIMENT,
Préſentée à Madame la Comteſſe la Croiſette, le 15 Août 1760, par Charuel.

MARIE, favorite des Cieux,
Votre nom eſt célébre en tous lieux ;
Mais la gloire que l'on vous donne
C'eſt d'être ſeule en même tems,
Enrichie des fruits de l'Automne,
Et parée des fleurs du Printems.



EPIGRAMMA

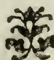
Ad virum Clarissimum Joannem Duval, Medicum.

VALLE sub ascræâ, Phœbo spectante, sorores
Sæpe leves Egere choros : sed valle relictâ
Quam coluere prius, Médicorum gloria Valli,
Ad te migrarunt, cum Phœbo præside Musæ.

EPIGRAMME

De Monsieur Guichard à Mademoiselle.... *au premier jour de l'An* : *couplet*, sur l'air : *Votre cœur, aimable Aurore*, *&c. tiré de l'Opéra de Titon.* *1752.*

LA plus brillante peinture
Change à la fin de couleur :
Les prés changent de verdure,
Les mortels changent d'humeur ;
Tout change dans la nature
J'ai toujours le même cœur.



EPIGRAMME.

L'âge change le goût. 1701.

QUAND la pipe à la bouche, aſſis ſur une chaiſe,
Mon eſprit contemple à ſon aiſe,
Des mondains égarés les moments les plus doux:
Quand je vois de plaiſirs leur pauvre ame enyvrée,
Je dis, hélas! tout comme nous,
Ils ſe repaiſſent de fumée!

EPIGRAMME

Sur les douceurs de la vie privée, à M. Guilleux, Avocat à Paris, par Charuel, Prêtre. 1721.

QUE t'importe en effet, que la gloire frivole
Aille porter ton nom de l'un à l'autre pole;
Ta maiſon eſt un monde aſſez grand pour ton cœur.
Qu'une épouſe, un ami te doivent leur bonheur;
Heureux celui qui ſçait obliger ce qu'il aime,
Mets dans leur amitié ta gloire & ton repos,
La vertu brille encor dans l'obſcurité même;
Et qui la ſuit ſans faſte, eſt plus grand qu'un Héros.

TRIOLET,

En réponse au Rondeau sur le nouvel An. 1755.

AU nouvel An c'eſt un uſage
De préſenter maint compliment,
Où le cœur dément le langage;
Au nouvel An c'eſt un uſage:
Le tien eſt autre, je le gage;
Reçois donc mon remerciment;
Au nouvel An c'eſt un uſage
De préſenter maint compliment.

ANAGRAMME.

PILATE demanda à JESUS-CHRIST ces mots : *Quid eſt veritas* ?

On trouve cette réponſe.

Eſt vir qui adeſt.

DISTIQUES LATINS,

Sur divers ſujets. 1752.

CUM medicus tu ſis, tu ſcis medicamina tuſſis :
Tuſſio, non tuſſis, ſum malè, tu benè ſcis.

Qui l facies facies veneris cum veneris ante
Ne ſedeas, ſed eas, ne pereas per eas.



Nudipes antiſtes non curet clerus ubi ſtes
Dum non in cœlis, ſtes ubicunque velis,



Noſtra damus cum falſa damus, nam fallere noſtrum eſt
Et cum falſa damus, nil niſi Noſtra damus.

FABLE.

L'EPERVIER ET LA CORNEILLE,

Par M. Desforges-Maillard, Breton,
1750.

NE veux-tu point tâter de l'hymenée ?
Diſoit une Corneille à certain Epervier,
Vieux garçon, mais ayant l'ame bonne & bien née
Autant qu'oiſeau de ſon métier.
Brunette, lui dit-il, pourquoi multiplier
Sur les foibles oiſeaux une race acharnée,
Notre nombre contre eux n'eſt déja que trop grand.
Ah! la gent Eperviere au bec dur & tranchant,
A la rapine habituée,
Sans mon cruel ſecours ſera perpétuée.
Tout ſuppôt de chicane en devroit dire autant.



FABLE.

LE RENARD ET L'ANE. 1740.

MAÎTRE Renard avoit nombre d'enfants
Comme lui fins, & de taille légére :
Maître Baudet depuis long-tems
Désiroit fort de se voir pere :
Or, un beau jour qu'aux champs le Renard s'en alla,
Le Baudet, malgré la serrure,
Convoitant sa progéniture,
Un de ses petits lui vola.
(De ce Martin l'engence n'étoit bonne,
Un sien parent déja l'avoit fait voir)
Le Renard de retour, du larcin le soupçonne,
Lui demande son fils : Martin sans s'émouvoir,
Soutient que c'est le sien : le Renard au contraire
Sur quoi le juge gravement,
Dit au Baudet, cesse de braire,
De ce cas-ci pour juger sainement
Il nous faut voir si les oreilles
De ton prétendu fils aux tiennes sont pareilles.
Qui fut penaud ? ce fut l'Aliboron,
Voyant par-là sa faute reconnue,
On le baffoue, on le berne, on le hue,
Chacun criant haro sur le Larron.
Un ignorant dérobe un bel Ouvrage,
Mais c'est en vain qu'il s'en prétend l'Auteur ;
S'il n'eut jamais l'esprit, ni l'air d'un Orateur,
Il ne peut du public espérer le suffrage.

FABLE.

LE PAON, LE COQ ET LES POULES. 1753.

JEUNES beautés, à qui des faux brillants
Le faste paroît préférable
Aux charmes de l'esprit, du cœur & des talents;
Quittez une erreur méprisable;
Et réformez vos sentiments,
Sur la morale de ma Fable :
Dans le sein d'un Paon généreux,
Et le Phénix de son espéce,
D'un ton plaintif & douloureux
Un Coq épanchoit sa tristesse.
Jamais dépit ne fut pareil au sien;
Il maudissoit l'amour, & son lien.
Pour réussir dans son ardeur extrême,
Que de ressorts, dit-il, n'ai-je point essayés?
Et que d'affronts depuis que j'aime,
Que d'injustes mépris n'ai-je pas essuyés?
Ami, lui dit le Paon, j'entrevois un reméde,
Au chagrin qui t'obséde :
Jeune, vif & léger, bienfait & vigoureux,
Il te manque un bien nécessaire,
Pour triompher des objets dédaigneux
A qui tu n'as pu plaire.
Tel rejette le cœur, qu'un beau dehors séduit;
Et tel à l'apparence a dû tout son crédit.
Ne tarde plus, endosse mon plumage,
Présente avec fierté son superbe étalage,
Et tu devras la fin de ton tourment
Au succès fortuné de ce déguisement;

Ainsi fut fait, & sans métempsicose
Le Coq devenu Paon vole, & paroît soudain
Devant le troupeau féminin
Que séduit la métamorphose ;
Et Poules d'applaudir à leur nouvel amant :
Qu'il est noble ! qu'il est brillant !
On l'assaillit, on se l'arrache,
Tant que l'Athlete caressant
Ne pouvoit suffire à la tâche ;
Mais son bonheur hâta le dénoûment
Dans maints ébats les plumes échappées,
Trahissent par degrés l'amant qu'on admiroit,
Et dévoilent bientôt aux commères trompées
Le compere tel qu'il étoit.
Jamais honte ne fut si prompte :
On se cache, on frémit de rage & de douleur.
Ah ! dit le Coq, satisfait & moqueur,
Belles, n'accusez que vous-mêmes,
De la subite adresse où mon cœur se résout ;
Et ne condamnez point, quand le plaisir m'absout,
Le plus heureux des stratagêmes
Autorisé par votre goût.

FABLE.

A LA BERGERE ANNETTE.

La chaîne indissoluble, par Monsieur de la Louptiére.

SUR un lit de mirthe & de rose
L'amour s'abandonnoit aux plus vives douleurs,
Très-rarement ce petit Dieu repose.

Quoi !

Quoi ! disoit - il, verrai-je tous les cœurs,
Lorsqu'à peine encor j'en dispose,
Au sein des plus charmants transports
Rompre mes liens les plus forts ?
Minerve reconnut une voix si touchante :
Cette Déesse fut toujours
Généreuse & compatissante
Surtout pour les tendres amours.
Cesse, aimable enfant, lui dit-elle,
Cesse des regrets superflus.
Il est une illustre mortelle
En qui l'on voit briller les talents, les vertus;
Les qualités d'une Bergere,
Avec les charmes de Venus :
Sans elle que pourrions-nous faire ?
Par elle, chaque jour nos honneurs sont accrus;
Redoublons nos soins pour lui plaire,
Déja ses yeux lancent tes traits,
Il faut y confier ta chaîne :
Nul mortel ne pourra la briser désormais,
J'y consens, dit l'amour, sauvez-moi de sa haine
Et je serai moi-même trop content
D'être premier Captif d'un objet si charmant.

FABLE.

LE PAON, LE DINDON ET LA POULETTE,

Par M. Desforges Maillard, 1757.

UN Paon faisoit la roue, étalant la beauté
De sa brillante queue ; un gros Dinde à côté
L'imitoit gravement ; le premier dit à l'autre,

Je vous trouve, ma foi, plaisant,
Quand je vous vois vous enorgueillir tant
D'un plumage comme le vôtre.
Mon beau Monsieur, eh ! pourquoi non !
N'ai-je pas, répond le Dindon,
Une soutane magnifique ?
Sans doute, & sa livrée est celle de Pluton
Lui repart l'oiseau de Junon :
Comment, dit l'oiseau noir, qui se gourme & se pique,
Médecins renommés, Magistrats, Souverains,
Et bien d'autres encor d'un état authentique,
Sont comme moi vêtus ; & peut-être aussi vains,
Dit en l'interrompant une poulette vive,
Qui prêtoit à leur entretien,
Sans en faire semblant, une oreille attentive.
Certes, lui dit le Paon, tenant son fier maintien,
Vous avez décidé si justement, ma mie,
Que vous mériteriez place à l'Académie
Pour ce seul trait d'esprit ; regardez-moi donc bien,
Poursuit-il de nouveau, déployant ses richesses ;
Le Ciel a sur ma queue épuisé ses largesses,
J'ai tous les yeux d'Argus : je n'en disconviens pas,
Dit-elle, en souriant, Marquis de Carabas,
Le mal est selon moi, que tu les a derriére
Comme les ont tant d'autres fats :
Mais si le bruit qui court est un bruit véridique,
A tes rares beautés, tu joints celle du chant ;
Redis moi donc, mon cher, ton éloge en musique,
Il m'en paroîtra plus charmant.
Le Dindon revanché par ce trait satirique,
Tout Dindon qu'il étoit, en rit malignement ;
Mais étonné du compliment,
Le Paon baisse la queue ; & fermant sa boutique,

Il allonge un pas lent, & va triste & capot
Se cacher dans un coin, sans repliquer un mot.
L'arrogance qu'étale une insolence extrême
Est comme la naissance un effet du hazard ;
La seule gloire où l'homme ait part
C'est celle des talents, qu'il se doit à lui-même.

FABLE

Le Serin et la Fauvette sauvage, 1757.

ECLOS, nourri dans une cage,
Un Serin vivoit sans ennui ;
Il n'étoit point dans le bocage
D'oiseau plus heureux que lui :
Une inconstante Fauvette
S'approcha du Serin joyeux,
Celui-ci pour lui faire fête
Entonne un air mélodieux :
Vous chantez, dit-elle, des mieux ;
Cependant vivre seul, toujours dans la retraite,
Me semble un sort bien ennuyeux.
Ce mot lâché, comme par aventure,
Sur le Serin fit son impression.
(Dans une fragile nature
Un rien fait naître une tentation,)
Il ne fit plus qu'une triste figure :
Plus il alloit, plus sa condition
Le dégoûtoit, lui sembloit dure ;
Il forme enfin la résolution
D'abandonner sa cabane importune :
Il sort, & fit un trou, comme on dit, à la lune.

Notre Serin dans les premiers moments
S'applaudiſſoit de ſa ſortie,
(En fait de changement
Tout ſemble beau dans les commencements)
Société bien aſſortie,
Nouveaux objets, nouveaux amuſements :
Chacun des Chantres du Printems
L'invite à faire ſa partie,
Dans leurs Concerts charmants
Avec ſuccès il y mêle ſes chants ;
On dit même que ſans envie
On le vit mériter des applaudiſſements,
(Ce, vû les mœurs de ce tems
Demanderoit bien garantie.)
Enfin ce nouveau train de vie
Sembloit un cercle d'agréments
Dont notre petit perſonnage
N'eût pas voulu ſortir,
Quand tout à coup la faim ſe fit ſentir :
Point de millet dans le bocage,
Il fit un fort mauvais repas.
Il commença dès-lors à regretter la cage ;
Survint un grand orage,
Qui mit le Pélerin à deux doigts du trépas :
A peine il ſortoit de ce pas,
Qu'un Tiercelet du voiſinage
Lui cauſe un nouvel embarras ;
Hélas ! dit-il, revenant à lui-même,
Pourquoi de mon état me ſuis-je dégoûté,
Pour courir à la nouveauté ?
Je trouve une miſére extrême,
Au lieu de la félicité,
Dont je m'étois flatté :
Si le changement plaît ; ſi quelquefois on l'aime ;
C'eſt qu'on le voit du beau côté.

FABLE.

LE SINGE BARBIER. 1750.

UN Perruquier dans ſa boutique
Avoit un Singe des plus beaux ;
Toujours par quelques traits nouveaux
Notre animal à figure comique
Réjouiſſoit, plaiſoit, ſe faiſoit admirer :
Tours de cerceaux, grimaceries ;
Ruſes & mille ſingeries,
Qu'il feroit trop long de narrer ;
C'étoit ſon fait : heureux s'il eût borné ſa gloire
A gambader & folâtrer !
Se rappellant un jour à la mémoire
Ce qu'il avoit vû tant de fois :
Faiſons, dit-il, un des plus beaux exploits ;
Qui de ma race embelliſſe l'hiſtoire :
Ce que mon maître peut, je le puis bien, je crois ;
Du ſuccès ſur ce point mon adreſſe m'aſſure.
Auſſi-tôt fait que dit, il s'arme d'un raſoir,
Puis devant un miroir
Le magot ſe met en poſture,
Et de l'écume du ſavon,
Il enduit bien ſa groteſque figure,
Sur un cuir doux ce nouveau compagnon
Affile du raſoir adroitement la lame,
Il s'applaudit en ſon ame :
Le voilà prêt, ſa patte au tour de ſon menton,
Deſſus, deſſous, d'une ardeur intrépide
Promène l'inſtrument,
Dont le tranchant rapide
Emporte de ſa gorge un large échantillon,

Le ſang coule, Bertrand quitte & ſoupire ;
Le pauvre Singe eſt aux abois :
Qu'ai-je tenté, dit-il ; faut-il donc que j'expire !
Je connois, mais trop tard, pour la premiére fois
Qu'il eſt de folles entrepriſes :
Jamais Singe fut-il né pour être barbier !
Si chacun faiſoit ſon métier,
L'on verroit bien moins de ſottiſes.

FABLE *ou* ALLÉGORIE.

Le Fleuve & le Ruiſſeau. 1751.

AU tranquille ruiſſeau le fleuve impétueux
Diſoit avec mépris, je te plains ; la nature
Pour toi fut à mon gré trop dure ;
Toujours à replis tortueux,
Sans nom, ſans gloire, inconnu dans le monde
Tu parcours des lieux écartés ;
Tandis qu'avec éclat on voit rouler mon onde
Dans les plus ſuperbes Cités :
Partout je porte l'abondance,
Cent ruiſſeaux comme toi, fiers de mon alliance,
Se jettent dans mon ſein à pas précipités.
De plus j'ai du courage ;
Auſſi ſur mon paſſage,
Il n'eſt rien qui ne céde à mes flots irrités....
Il en auroit dit davantage ;
Et de ſa ſource & de ſes qualités
Sans doute il alloit faire un pompeux étalage,
Quand le ruiſſeau plus ſage
Lui dit, ſans s'émouvoir, du Lac d'où vous ſortez,

Ne suis-je pas sorti ? d'abord sous la même herbe
N'a t'on pas vu couler nos eaux ?
D'où vient donc qu'aujourd'hui, vous êtes si superbe ?
Le hazard seul nous fit, en quittant les roseaux,
Couler, vous, dans des lieux dont l'insensible pente
Attire vers vous ces Ruisseaux,
Par lesquels votre onde s'augmente ;
Et moi le long de ces côteaux
Où tranquillement je serpente :
Mais pour cela, de bonne foi
Croyez-vous valoir mieux que moi ?
Je n'ai point, il est vrai, cette marche bruyante,
Qui séme devant vous la terreur & l'effroi ;
Mais ma course réglée ; & mon tendre murmure
Ont, certes, des attraits plus réels & plus doux ;
Je n'ai pas beaucoup d'eau, mais elle est claire & pure :
Enfin, sans ravager, sans nuire comme vous,
Sans cesse bienfaisant, utile,
Plus d'un terrain par moi fut & sera fertile ;
Jusqu'à ce que mon eau continuant son cours,
A la fin se confonde
Dans cette mer profonde,
Où nous devons tous deux nous perdre pour toujours.



FABLE.

L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOIE.

1752.

MÉPRISABLE jouet d'un orgueil imbécile,
Autrefois Arachné pensant que d'un lambris
Sa toile rehaussoit le prix,
Du haut de son trône fragile
Laissoit tomber à peine un regard dédaigneux
Sur le vermisseau précieux
Dont l'art fecond transforme le feuillage
En un fil qui de l'or présentant les couleurs,
Prend au gré des humains les nuances des fleurs.
De grace, lui dit-il, quel peut-être l'usage
Des cercles déliés & de rayons divers
Qu'avec tant de travail vous tracez dans les airs?
Sans doute qu'un si grand ouvrage
Doit être utile à l'Univers.
Ignorant, ignorant, oses-tu me distraire,
Dit Arachné d'un ton colére?
Je transmets mon adresse à la postérité,
Reconnois mon objet, c'est l'immortalité;
Comme elle finissoit, Zuson la chambriére
Détruit à coup de balais,
Et la toile & l'ouvriére;
Et ses superbes projets,
Et son temple de mémoire,
En même tems au Vermisseau
Elle a soin de fournir un aliment nouveau.
La nature qu'il sert le destine à la gloire,
Quand il a filé son tombeau;
Véritable Phœnix, il renaît de sa cendre

Et d'un nouvel effort savourant les plaisirs,
Va disputer la rose aux baisers des zéphirs.
Cette Fable doit nous apprendre
Que le prix des beaux Arts est dans l'utilité,
Si l'on chérit les fleurs que leur main sçait répandre,
C'est pour orner la vérité.

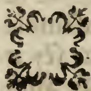
FABLE.

L'Homme, le Crabe, le Limaçon et le Ciron, en 1755.

La terre n'est qu'un point dans la foule des mondes,
La main du Dieu de l'Univers
Nourrit en même-tems le Colosse des ondes,
Et l'insecte ignoré qui rampe au fond des mers.
Le Crabe le plus vil plein de son importance,
Des rivages perlés considère l'émail;
Et se traîne avec complaisance
Dans des bocages de Corail.
Il se flatte, il entend l'Océan sur sa tête
Rouler ses flots majestueux :
Je le vois trop, dit-il, tant de pompe s'apprête
Pour charmer mes instants, pour enchanter mes yeux;
Tout s'embellit, tout célébre ma fête,
Je suis le fils aîné des Dieux.
Voyez le Limaçon, traînant son envelöppe
Pointer sur les jardins son double télescope;
S'approprier tous les dons du printems;
La rose à ses yeux se colore,

Des pleurs, & des feux de l'aurore :
Elle entr'ouvre ſon ſein, & du plus pur encens,
Parfumant les Autels de Flore,
Raſſemble pour lui ſeul tous les plaiſirs des ſens.
Bientôt la pêche lui préſente
Ses utiles attraits, & ſon teint velouté,
Que couvre une fraîcheur charmante,
Pour le dédommager des ardeurs de l'été,
Parcourant à loiſir la nature embellie,
Avec orgueil il s'humilie :
Quoi ! dit-il, c'eſt pour moi que ces tréſors ſont faits !
Moi, paitri de limon, chétive créature,
Combien je dois à la nature
Qui me prodigue ſes bienfaits !
L'homme eſt encor plus vain, la nature aſſidue,
Dit-il, s'empreſſe, à me ſervir,
Aux rameaux tout courbés la grape ſuſpendue
Semble chercher la main qui vient pour la cueillir ;
Semblable à la jeune Thémire
Qui fuit un amant qu'elle attire,
La ſimple violette embeaume le zéphir,
Se cache, ſe trahit en reſpirant ſous l'herbe ;
La tulippe Nymphe ſuperbe,
Arrondit dans les airs ſon panache émaillé.
Des plus vives couleurs, quand l'œillet a brillé,
De pourpre & d'hermine parée
L'auricule fait ſon entrée.
De ces ſpectacles enchanteurs
Qui pourroit ſupporter la ſplendeur continue ?
Pour ne point fatiguer ma vue,
Le ſoleil dans ſon char emporte les couleurs.
D'une lumiére douce, & ſombre
Les aſtres de la nuit ſément les champs d'azur,
Et leurs flambeaux brillent dans l'ombre ;

La lune qui renaît offre son front obscur ;
Par degrés arrachant ses voiles ,
Le tems la suit à pas comptés ;
Et bientôt effaçant ses rayons argentés
A la voute des Cieux attache les Étoiles.
Bientôt les fertiles vapeurs
Descendent du haut des montagnes ,
Le jour paroît avec les fleurs ,
Et dore les épics flottants dans les campagnes,
Sur un trône azuré le soleil qui s'avance :
Dans le sein des guérets multipliant les grains ,
Annonce avec magnificence
Que la Terre & les Cieux sont faits pour les humains.
Le Ciron invisible Atôme.
S'applaudit à son tour , vraiment c'est bien à l'homme
De prétendre donner la loi ,
Lui qui nous sert de nourriture ,
Et qui sans cet illustre emploi
Ne seroit rien dans la nature :
S'il ose s'en dire le Roi,
De quel titre honorer un Ciron tel que moi ?
Quel orgueil , & quelle insolence ,
Un insecte parler ainsi
En animal de conséquence !
Mais l'Etre, à votre avis , qui pense
Qu'a-t'il de plus que celui ci ?
La raison : en est-il plus sage ;
Pour faire tant le Fanfaron ,
Tel se croit un grand personnage ,
Qui souvent vaut moins qu'un Ciron.



FABLE.

Le plaisir & la sagesse. 1739.

LE folâtre plaisir s'étoit mis en chemin,
Pour visiter les lieux de son vaste Domaine;
Et de son pied léger il parcouroit la plaine,
Aussi vîte qu'un trait échappé de la main.
Dessus son dos une mallette
Voituroit divers instruments:
Une corde à danser dessus l'escarpoulette,
Force raquettes & volans,
Cartes & dez, surtout, remédes excellents
Contre le sommeil létargique,
L'humeur sombre & mélancolique;
Que sçai-je enfin, tout l'attirail
Qui sert à délasser les hommes du travail.
En son chemin faisant il trouva la sagesse,
Qui méditoit au coin d'un bois.
Quoi! Madame, est-ce vous? c'est moi: quelle allégresse!
Qu'avec transports joyeux enfin je vous revois!
Depuis l'âge d'or, ce me semble,
On nous vit rarement ensemble;
Vous me fuyez, plaisir! vous me grondez toujours,
Sagesse! sans cela, vous feriez mes amours.
Tien t'il à moi, dit l'immortelle;
Qu'entre-nous désormais,
L'amitié ne se renouvelle?
Allons, jurons ensemble une ardeur éternelle;
Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence

Entreprennent de voyager.
Ils partent, la nuit vient, on cherche à s'héberger;
Que faire ? un Château d'apparence
Frappe leurs yeux, & de concert,
Ils vont demander le couvert :
Dans les routes de l'avenue,
La Dame de ces lieux prenoit alors le frais,
Coquette s'il en fut jamais.
Le folâtre plaisir lui donna dans la vue;
Bon régal lui fut assuré,
Pour la sagesse elle y fut mal reçue.
On l'envoya loger chez un certain Curé,
Où nous dirons, (par parenthése)
Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
Après un fort léger sommeil,
Du plaisir paresseux elle attend le reveil;
Il sort sur le midi des bras de son hôtesse;
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
Voilà le couple Pélerin
Qui se rassemble encore, & se met en chemin;
Nulle malheureuse aventure,
Ne troubla leurs plaisans propos.
Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure,
Avec le besoin du repos;
Ils trouvent un Palais, asyle d'une prude,
Qui lasse du tracas mondain
Se plaisoit dans la solitude :
Cette Dame parut soudain,
Et d'un sourcil sauvage & rude,
Repoussant le plaisir badin,
A la sagesse seule elle tendit la main :
Le plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus prochain.
Quelle infortune est donc la nôtre,

Dirent nos voyageurs, au matin rassemblés ;
Il faut que des humains les esprits soient troublés,
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre :
N'est-il point sous le Ciel quelque séjour heureux,
Où nous soyons unis tous deux ?
Contre le mauvais goût le beau couple s'emporte ;
On déloge aussi-tôt, & l'on frappe à la porte
D'une belle communauté :
Là d'une charmante beauté
Logeoit une aimable Princesse,
Qui promit au plaisir un favorable accueil ;
Cette même raison fit trembler la sagesse,
Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil ;
Mais quelle surprise agréable,
Leur fit changer de sentiment !
Quand la Princesse incomparable
Fit à tous deux ce compliment :
Venez plaisir ; venez sagesse,
Vous avez trouvé votre hôtesse,
J'aurai place & tems pour tous deux,
Le plaisir m'est utile, & même nécessaire,
Et la sagesse aussi n'a pour moi rien d'affreux,
Pourvu qu'abandonnant cette figure austère
Et cet air trop impérieux,
Elle soit un peu moins sévére,
Et s'apprivoise avec les jeux :
J'espére que dans ma retraite
Votre union sera parfaite,
Qu'aucun incident désormais
Ne dérangera votre paix.
Conditions se font, nul n'ose s'en défendre :
Chacun, bien entendu, met quelque peu du sien :
Qui plus des deux sur soi dut prendre,
La suite nous l'apprendra bien ;

La sagesse fut gaie, & le plaisir modeste :
Tout est d'un bon accord, sur rien on ne conteste.
Cet exemple nous fait bien voir,
Qu'on peut unir avec adresse,
Et les plaisirs & la sagesse,
Sans s'écarter de son devoir.

FABLE.

A UN CRITIQUE.

LE ROSSIGNOL ET L'ANE.

1740.

HIER, en notre maison des champs
Près des buissons fleuris, seul mur qui l'environne,
Des plaisans Rossignols j'écoutois les doux chants,
Dont jour & nuit elle raisonne.
Ils disputoient du prix, & chantoient à l'envi ;
L'un deux se distinguoit, je demeure ravi
D'entendre de sa voix l'harmonie & la grace,
L'on croiroit sur la foi de ses charmants accords,
Que l'ame de Linus, ou du Chantre de Thrace,
A passé dans ce petit corps,
Et d'un gosier si doux anime les ressorts.
D'abord imitant la trompette,
D'un ton haut, dont long-tems il soutenoit l'éclat,
Il sembla défier ses rivaux au combat,
Et leur présager leur défaite.
Tout à coup sa voix s'obscurcit ;

Elle devint rauque & grossit ;
Et ne cessa point d'être belle ;
Un léger & doux enrouement
Donnant à sa chanson nouvelle
Des appas & de l'agrément,
Il imitoit par ses roulades
Les bruits agréablement sourds,
Que de clairs ruisseaux dans leurs cours
Font par différentes cascades.
Bientôt d'un malheureux amant
Il contrefait le trouble, exprime le tourment ;
Pour attendrir une inhumaine,
Adoucit à propos & coupe son haleine,
Il gémit, il soupire, il tremble à tous moments,
Et jamais les cordes dociles
N'ont tendu sous des doigts habiles
De si tendres accords, de si doux tremblements ;
Enfin comme saisi d'un désespoir funeste,
Il succombe à son déplaisir ;
Et s'arrêtant tout court au milieu d'un soupir,
De sa trop juste plainte il supprime le reste.
C'est ainsi qu'en cent façons,
Qui toutes avoient leurs charmes,
Il varioit ses chansons.
Ses rivaux rendent les armes,
De chanter même ils sont las.
Les zéphirs ne soufflent pas.
Les Faunes & les Nayades,
Pan, & les Hamadryades,
Au goût délicat & fin,
A ce chant qui les captive,
Tenant l'oreille attentive,
En appréhendent la fin.
Tous d'un commun accord, lui donnent la victoire.
Mais voici bien une autre Histoire,

Un Chantre d'Arcadie étoit à quelques pas,
Rossignol à poil gris, aux deux longues oreilles,
Et pour qui les chardons avoient eu plus d'appas,
Que ces ravissantes merveilles.
Notre âne, pour vous dire en un mot son vrai nom,
Quand il eut contenté sa panse,
S'avise d'écouter, ne trouve rien de bon
Au chant que j'ai décrit; il fait plus, il s'avance;
Quoi ! c'est-là cette voix que l'on admire tant,
Dit-il en son patois, la mienne fut lotie
D'un ton plus gracieux, du moins plus éclatant;
Seul je chante à la fois l'une & l'autre partie,
La basse & le dessus ; en peut-il faire autant ?
Je l'en défie : il ouvre aussi-tôt une gueule
Longue, large, profonde à fourer une meule;
Et gravement d'un pied la musique battant,
Branlant la tête au même instant,
En Musicien important,
Cet animal pesant & morne,
Fait sortir de brayans fuseaux
De sa gorge & de ses nazeaux.
Les tons extravagants du bizarre Cromorne,
Avec l'affreux bourdon d'une âne quand il brait,
Vous accompagne encor de son aigre fausset.
A cette agréable harmonie ;
J'eus beau d'abord crier, hola !
Il poursuivit la symphonie :
Martin bâton n'étoit pas là.
Le bruit de l'horrible Chantre
Fit fuir, parmi les roseaux,
Pan, le Dieu des chalumeaux ;
Les Nayades sous les eaux,
Les Satyres dans leur antre :
Quand notre maître Aliboron
Eût fini ; Rossignol gardant le décorum,

Dédaigne de chanter; faire assaut de musique,
Disoit-il, contre une bourique,
C'étoit à faire à quelque fat.
Son silence fut la replique.
Ce procédé sans doute & fin & délicat
N'en étoit que plus satirique.
Mais quand à l'ignorance on joint la vanité,
L'on tourne tout du bon côté:
Un sot en sa faveur croit tout, & veut tout croire.
L'âne se crut vainqueur, & prôna sa victoire,
La répandit partout, il paroissoit tout fier,
Faisant le fendant, le bravache,
En portoit plus haut son pannache,
Et parmi ses pareils marchoit d'un pas altier.
A force de habler, il leur mit dans la tête
Qu'il étoit un chantre parfait;
Et j'apperçus plus d'un Baudet
Le grater & lui faire fête.
Depuis pour s'entendre louer,
Sans se piquer de modestie,
Il chante à tous venants, jusques à s'enrouer,
La chanson à double partie.
Je n'ai pas un orgueil outré,
Au point de m'estimer le premier des Poëtes:
Mais en deux mots, mes vers valent mieux à mon gré,
Que tous les vers que vous nous faites;
Plus fanfaron qu'un Espagnol,
Vous publiez partout que vous m'avez fait taire;
Je me tais, il est vrai, mais comme un Rossignol,
Quand il entend une âne braire.



FABLE

De l'Ecréviſſe agioteuſe. 1727.

UNE jeune Ecréviſſe, & ſans expérience ;
Vit d'une œil envieux, paroître en un Feſtin
Quantité de ſes ſœurs, en pompeuſe apparence,
Teintes d'un bel incarnadin.
Elle courut dire à ſa mere ;
J'admire de mes ſœurs la fortune proſpére.
J'en ai vu cinquante en un plat,
Si magnifiquement vétues,
Que je les croirois parvenues,
Aux honneurs du Cardinalat,
Tandis que barbottant dans la boue & l'ordure ;
Nous ſommes couvertes de bure :
Que je ſouhaiterois un ſort ſi fortuné,
Et d'avoir un habit ſi bien enluminé !
La vieille & prudente Ecréviſſe
A ſa fille répond : vous êtes bien novice ;
Telle qu'on voit briller avec tant de ſplendeur,
Voudroit bien retenir ſa premiére couleur ;
Et quoiqu'il ſemble qu'elle éclate,
Sous une robe d'écarlate :
Bien funeſte eſt l'habillement
Qui ne doit point faire d'envie :
Il eſt vendu bien chérement,
Puiſqu'elle en a perdu la vie.



FABLE.

La Mouche & l'Araignée. 1753.

LE Bœuf & le Chameau ſont bêtes peu ſenſées ;
La taille n'y fait rien, les plus grandes penſées
Peuvent loger dans le corps d'un Ciron ;
Les bêtes penſer, pourquoi non ?
Eſt-ce, après tout, un ſi grand avantage
Pour que nous prétendions l'avoir ſeuls en partage ?
Le monde en fait ſi peu de cas.
Combien Damon a-t'il de rente ?
Comment eſt-il en cour ? la demande eſt prudente ;
Mais penſe-t'il, ou ne penſe-t'il pas ?
C'eſt une choſe aſſez indifférente,
Dans un Temple fameux & des tems reſpecté
Qui ſoudain raviſſoit par ſa pompe ſuprême,
Et dans le même inſtant vous rendroit à vous-même
Par ſa noble ſimplicité :
La Mouche d'un air ſombre étoit ſur une pierre,
Et méditoit, tantôt ſe frottant la paupière,
Et tantôt ſe paſſant la patte ſur le front :
Ce geſte, comme on ſçait, marque un eſprit profond.
Après avoir donné carrière
A ſes réflexions, elle dit gravement
D'où peut venir ce pompeux bâtiment ?
Quelqu'un l'auroit-il fait ? mais comment faire un temple ?

Dis-moi, qui le pourroit, l'Art, répond Arachné?
Avant de le former sa main l'a désigné:
Enfin quelque côté que ton foible œil contemple,
Dans cet ordre suivi tu vois les traits de l'Art:
L'Art, ah! vraiment je voudrois le connoître!
Quel est donc sa couleur, sa figure & son être?
D'où vient-il? que fait-il! l'as-tu vu quelque part?
Mais sans nous arrêter à ces contes frivoles,
Écoute, & je t'explique en très peu de paroles
Cet édifice, ouvrage du hazard.
Dans ces lieux autrefois mille petites pierres
Se mouvoient en mille maniéres;
Ces Atômes un jour venant à s'accrocher,
A se joindre, à s'unir, à s'arranger ensemble
Formérent à la fin ce vaste, & creux rocher,
Où le même hazard maintenant nous rassemble.
La Mouche révolte en ce point.
La Mouche, direz-vous, raisonnoit en insecte,
Ou plutôt ne raisonnoit point.
Un temple quel qu'il soit, suppose un Architecte;
Mais l'Univers est-il donc moins parfait?
Tant d'ordre & de magnificence
Pourroient-ils n'être point l'effet
D'une parfaite intelligence?



FABLE.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles, par M. Jean Morel, Prêtre, Curé d'Antrain, en Bretagne, 1736.

SUR le midi dans le tems
Qu'aux Moucherons chassent les Hirondelles;
Un Villageois chassoit aux Sauterelles,
Qui sautant & volant dans ses champs,
Les tondoient à belles dents.
Il les prend, il les empale,
Résolu de tout tuer.
Lors sous la main lui tombe une Cigale;
Et tout prêt à l'écraser,
D'un ton dolent la Cigale s'écrie:
Considérez, bon homme, je vous prie,
Que je n'ai de ma vie
Gâté vos fleurs, vos fruits, votre herbe, ni vos bois;
Pourquoi te trouvois-tu, reprit le Villageois,
En si mauvaise compagnie?



FABLE.

L'ECRÉVISSE ET SA MERE.

Dédiée avec sa traduction, à Monsieur Dey, Prêtre de Saint Paul à Paris, par Charuel, Prêtre, & la Vigne Clerc.

MA fille, marchez droit, dit l'Ecrévisse mere ;
Aller à reculons, fi ! cela n'est pas bien :
Ma mere, je ne veux vous contredire en rien ;
Je vous suivrai, marchez, s'il vous plaît, la
première.

TRADUCTION LATINE.

CUM tardus suffert cedens vestigia retro
Cancer, saxosis terga relisit aquis.
Hunc mater facili quondam procedere gressu
Talibus alloquiis præmonuisse datur.
Hæc tibi ne placeant charissime devia, fili,
Rursus in obliquos neu cupis ire pedes.
Ast impressa ferens recto vestigia nisu,
Incertos prono tramite siste gradus.
Cui natus, faciam, si me precesseris, inquit,
Rectâ monstrantem certior ipse sequar ;
Nam stultum nimis est cum tu pravissima tentes
Censor ut alterius flagitiosa notes.

FABLE.

La Montagne en travail, préſentée aux Pies (*) d'Antrain, par Philippe Charuel. 1740.

GRANDS cris & grands efforts, une Montagne enfante,
Toute la terre y court, & le monde en attente,
Croyoit voir une armée : il ſort une ſouris
Vraie image des vains eſprits.

(*) Grands Jaſeurs & Jaſeuſes d'Antrain en Bretagne.

FABLE.

Le Roſſignol & le Ver-luiſant. 1754.

HEUREUX qui ſçait garder ſans faſte & ſans envie
L'obſcurité de ſon état !
Un reptile ſuperbe & fier d'un vain éclat,
Voulut s'en prévaloir, il y perdit la vie.
La nuit, ſe diſoit-il, a détruit les couleurs
Dont les rayons du jour ſemblent peindre les fleurs,
Et par des ſillons de lumiére
Je trace en ces jardins mon illuſtre carrière ;
Les Diamants dont le plus digne emploi
Eſt

Eſt de ſervir aux Belles de parure,
Dans l'ombre brillent comme moi,
Comme eux j'embellis la nature,
J'égale les flambeaux des cieux,
Je ſuis un aſtre ſur la terre,
J'entens le Roſſignol former de doux accents,
Sans doute il célébre ma gloire,
Par un ſi beau ſujet ſes ſons plus éclatants
Peuvent remporter la victoire :
Comme il diſoit ces mots, ſa rampante étincelle
Trahit l'orgueilleux vermiſſeau,
Et guide dans les airs le vol de Philomele,
Elle ſaiſit ſa proye, & n'en fit qu'un morceau.

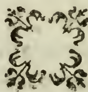
FABLE.

LE RENARD, LE LOUP ET LE LION,

Imitée de la Proſe Latine de Laurent Abſtemius. 1749.

CERTAIN Renard fertile en tours de paſſe-paſſe,
Et certain Loup rempli d'audace,
Ayant bon appétit tous deux,
Prirent jadis un Cerf moins fin, moins hardi qu'eux ;
Mais comme ils étoient prêts de partager leur chaſſe,
Sultan Lion ſurvint, & demanda ſon lot,
Comme étant ſouverain, partant à juſte cauſe.
Va demander pareille choſe,
Lui dit le Loup, à quelque ſot,

Qui ne peut se défendre, ou peut-être ne l'ose.
Pourvu du sens commun, & n'étant point manchot,
A ta prétention, quant à moi, je m'oppose :
A peine a-t'il lâché le mot,
Que mon Sultan, vrai trouble-fête,
Transporté d'un courroux, qu'aucun égard n'arrête,
Avec ses ongles, bien & beau,
Lui met en sang toute la tête,
En la dépouillant de sa peau.
Au Renard, cela fait, il s'adresse : compere,
Hé bien, que pense-tu, dit-il, de cette affaire ?
Seigneur, répond le drôle, à vous parler sans fard,
Je pense qu'en effet une troisiéme part,
Est pour votre hautesse, une part trop légére.
Tout le Cerf est à vous, certes jamais Renard
Ne vous soutiendra le contraire,
Il suffit, c'est assez, interrompt le Lion :
Tu réponds comme il faut, & ma protection
Sera de ton respect la digne récompense.
Mais, parle, (car enfin j'admire ta science)
Quel Maître ta rendu, mon cher, si bien disant ?
Quel maître, reprend l'autre ? un maître pathétique,
Et disert, même en se taisant.
C'étoit le bonnet rouge, ô Seigneur magnifique,
Dont à mon compagnon vous avez fait présent.



FABLE,

PAR RICHER,

Sur la Convalescence du Roi, à Metz.

LE PALMIER, LES BERGERS, JUPITER. 1744.

JUPITER.

UN haut Palmier, l'ornement d'un rivage,
Prêtoit l'ombre de ses ormeaux
Aux Nymphes, aux Silvains qui sous un verd feuillage
Dansoient au son des chalumeaux;
A l'envi les oiseaux y faisoient leur ramage.
Des Habitans de ce séjour
Il étoit la joye & l'amour;
Le plus fier des enfants d'Eole
Troubla cette félicité;
Sorti des noirs climats du Pole
Avec impétuosité,
L'Aquilon déclare la guerre
Au beau Palmier qu'il veut jetter par terre;
Les Silvains de leurs cris firent retentir l'air:
Les Nymphes verserent des larmes,
Tous invoquerent Jupiter:
Conservez-nous, Grand-Dieu, le Palmier plein de charmes,
Réprimez le noir ouragan:
Jupiter fut sensible à leurs justes allarmes,

Des airs il gronde le tiran :
Retourne, lui dit-il, promener ta furie
En Irlande, en Laponie,
Tu peux dans ces sauvages lieux
Te déchaîner & souffler de ton mieux ;
Mais de cette rive chérie
N'approche plus, ou bien crains mon courroux,
L'aquilon fuit : à l'instant dans la plaine,
Un zéphir favorable & doux
Vient ranimer de son haleine
L'arbre divin : que de remerciments
A Jupiter ! le Silvain, la Bergére
Au comble de leurs vœux dansent sur la fougére,
Et forment des concerts charmants.
Ce beau Palmier chéri de la victoire,
En butte à l'aquilon, France ! c'est votre Roi ;
Son extrême danger a causé votre effroi :
Le Ciel vous l'a rendu : conservez la mémoire
Du plus grand des bienfaits ; ses jours sont votre gloire.

CONTE,

LE DIFFICILE.

Par Monsieur Desforges Maillard, 1756.

UN quidam d'humeur libertine
Atteint & convaincu d'avoir, contre les Loix,
Cinq ou six femmes à la fois,
Devant le Juge de Messine
Par les Sbires fut amené.
Lui de suite questionné,
Signor, répond le Polygame,
Je cherchois une bonne femme,

Et voulois dans mon embarras,
Avant que de fixer ma chance,
En avoir à l'essai, pour ne m'y tromper pas:
Sur quoi le Barigel prononçant sa Sentence,
Lui dit, comme en ce monde, où tu prends tes ébats,
L'espéce n'en est pas commune,
Va-t'en dans l'autre en chercher une,
Peut-être tu l'y trouveras.

CONTE.

Réponse d'un Meunier à son Avocat. 1745.

POUR ton moulin, Gros-Jean, ne plaide point,
Disoit, n'aguere à ce client rustique,
Un vieux Patron qui sçait mainte rubrique;
Jadis Barthole écrivit sur ce point;
Et contre toi ce grand Docteur s'explique.
Notre manant loin d'être stupéfait,
Répond soudain: quel jugement frivole!
De mon moulin qu'a pu sçavoir Barthole,
Si de son tems pas n'étoit encore fait?

CONTE.

Le Mari charmé du portrait de sa Femme. 1756.

TU considere mon portrait,
Disoit à son époux une certaine folle

De qui le sot caquet sans cesse le désole :
Eh bien ! n'as-tu pas lieu d'en être satisfait ?
Qu'y manque-t'il que la parole ?
Ah ! lui répondit-il, je n'en juge pas mal ;
Et pour le repos de ma vie,
Je voudrois que l'original
Pût ressembler à la copie.

CONTE.

BIAS SUR MER ET LES PASSAGERS. 1753.

Par M. Desforges Maillard :

DANS un vaisseau battu des flots & de l'orage,
Bias assis tranquillement
N'attendoit que le moment,
Où la barque & ses jours alloient faire naufage,
Quand divers passagers en criant tous merci,
Faisoient, pour adoucir la céleste colére,
Mille vœux à crédit, comme il est ordinaire
En cas pareils à celui-ci ;
Taisez-vous, scélérats, dit Bias en colére,
Que Dieu ne sçache pas que vous êtes ici.

CONTE.

Par M. Desforges Maillard.

LES DEUX MÉDECINS. 1751.

ESCULAPIN qui par suc & racine
Du sort de l'homme a prolongé le cours,

Fit appeller Ferrant, dont les ſecours
Avoient cent fois à la gent Chevaline
Rendu la force & conſervé les jours.
D'Eſculapin la chetive monture,
Le voiturant par Ville & par Fauxbourgs ;
Avoit au pied gagné mal-aventure ;
Ferrant beſogne & guérit la bleſſure :
Le Médecin du Bipede animal,
Qui de raiſon croit avoir fourniture ,
Demande à l'autre, eh bien pour votre cure
Que vous faut-il ? vous me connoiſſez mal
Aſſûrément, repart le Maréchal ;
Je n'entends point que débourſiez la maille,
Très-bien devez avoir la notion,
Qu'entre les gens d'une profeſſion
Gratis toujours l'un pour l'autre on travaille.

CONTE.

SUR LES CHANOINES.

L'ALCHIMISTE. 1752.

Et prodeſſe volunt & delectare Poëtæ. Horat.

UN Chanoine aimoit le repos ;
Et ſur lui trop ſouvent à l'heure de Matines
Le paiſible Morphée étendoit ſes pavots :
Une cloche mal-à-propos
Du Dortoir étoit trop voiſine ;
Et le matin ſurtout elle ſonnoit trop tôt ;
Il murmuroit ſouvent contre la ſonnerie,
Quelquefois même il s'en plaignoit trop haut,

Car ſans cette cloche ennemie
Dont le ſon detout tems l'avoit fort tourmenté,
Sa ſuprême félicité
Eût été de dormir les trois quarts de ſa vie.
Un Alchimiſte paſſe, & le trouve rêveur ;
Peut-on ſçavoir ce qui vous tient au cœur,
Lui dit cet habile Alchimiſte ?
Non, il n'eſt rien qui me réſiſte ;
Je puis vous guérir de tous maux :
Du grand Homberg diſciple infatigable,
J'ai récueilli le fruit de ſes travaux :
J'ai découvert cet extrait admirable
Qui de la mort inéxorable
Nous fait braver l'impitoyable faux ;
J'ai le ſecret de l'or potable ;
Tout céde au feu de mes fourneaux,
Aucun Élément n'y réſiſte :
Je ſçais décompoſer un mixte ;
J'anéantis des corps : j'en forme de nouveaux ;
Et je tiens d'Hermès Triſmégiſte
L'Art de tranſmuer les métaux.
De tels ſecrets ſont vraiment beaux,
Dit le dormeur : d'une cloche fatale
Qui ſonne pour troubler le repos des humains,
Changez la ſubſtance infernale,
Si vos ſecrets ne ſont pas vains.
Non, non, dit l'Alchimiſte ; & je pourrois ſans peine
Opérer le grand œuvre, & la changer en or ;
Mais le ſon n'en ſeroit que plus perçant encor ;
Changeons la donc plutôt en laine :
La laine & le duvet avec plus d'un Chanoine
Eurent toujours affinité,
Quoique la cloche ſoit d'une autre qualité
(J'en ai plus d'une fois à ce travail idoine
Calculé les rapports, & la propriété)

Je vaincrai la difficulté,
Sans avoir consulté ni Doyen, ni Chapitre :
Le métal importun soudain fut détaché,
On dit même que le Pupitre,
Contre qui le Chanoine étoit encor fâché
Devoit être aussi du marché ;
Mais le bas cœur à juste titre
En réclamoit l'usage & la propriété ;
Enfin son droit fut respecté ;
D'un bon Drapier la boutique étoit proche :
L'Alchimiste y porte la cloche ;
Là, sûr de son Art en ce point,
Il la changea sans peine en un pourpoint ;
L'aventurier tout nud, de l'habit se décore :
Dans le Chapitre, onques depuis, dit-on,
De l'importune cloche on n'entendit le son ;
Et le Chanoine dort encore.

CONTE.

La Procédure Normande.

Par M. Desforges Maillard. 1753.

Trottant par monts & par vaux,
Un Breton sur son passage
Pour compagnon de voyage
Rencontre un Bourgeois de Caux ;
Pays où la sapience
Circulant dans les esprits,
Est un don de la naissance,
Qui passe de pere en fils.
Vous allez à Caen sans doute,
Dit le Breton curieux ?

Si vous allez en ces lieux,
Nous faisons la même route :
Oui, répond l'autre, j'y vais,
J'y dois, si Thémis m'écoute,
Gagner un petit Procès :
Contre qui donc je vous prie ?
Contre vous ; qui ? contre moi ?
Parbleu, je vous en défie ;
Je n'eus procès de ma vie,
Et n'en aurai pas, je crois,
J'en crains trop la diablerie.
Oh, dit le Normand, tout doux,
Dieu me damne, je parie,
Que je gagne contre vous,
Capital & plaiderie.
La plaisante rêverie,
Répond l'autre ingénuement
J'en mets au défi vraiment
Toute la rafinerie
Du plus habile Normand ;
Et qui plus est, je m'oblige,
Si vous avez le dessus,
Après la fin du litige
De vous payer cent écus.
Descendons & sous cet orme
J'en fais mon billet en forme :
Chacun, après qu'il fut fait,
Remonte sur son bidet.
Ce couple d'un air fidèle
Trotte en ligne parallele
Pour pouvoir sans s'épuiser,
Chemin faisant, deviser.
On parle du prix du cidre
De la pluie & du beau tems ;
Du nord qui vient tel qu'un hydre
Dévorer les fruits naissants.

Enfin l'on arrive en Ville,
Où chacun de ſon côté
S'héberge dans un aſyle,
Suivant ſa commodité;
Quand à peine déboté,
Toujours ſongeant à l'utile,
Le Normand à point nommé,
Aſſigne à ſon domicile
Le Breton ſimple & facile,
Qui l'en avoit informé;
Sommant ledit à lui rendre
Illicò, ſans plus attendre
Un plein boiſſeau de bons pois,
Prêté depuis quelques mois,
Ce dont il offroit la preuve
Par trois témoins là préſens,
Dont les ames à l'épreuve
Des douteux événements,
Trafiquoient de faux ſerments.
Le Demandeur voulut rire,
Répondit en badinant
Le Breton peu méfiant,
Ce ſont fêves qu'il veut dire;
Il entend mal ſon latin,
Qu'à l'École il l'aille apprendre,
Cottez-lui que pour m'y prendre
Il faut ſe lever matin.
Fêves ſoit, reprit l'Eſcorte,
Des malicieux témoins,
Pois pour fêves, il n'importe,
C'eſt à peu près même ſorte,
Et vous n'en devez pas moins.
Sur le triple témoignage,
Le pauvre Diable ajourné
Par un docte Aréopage
Fut tout au long condamné;

Et quoiqu'il pestât dans l'ame,
Il convint publiquement
Qu'à merveille un bas Normand
D'un Procès ourdit la trame,
Et que le Breton sans fard
N'en sçait pas le demi quart:
Ainsi l'équité qu'on blesse
Frémit voyant des Procès
Qui doivent à la souplesse,
Au mensonge, aux tours d'adresse,
Les trois quarts de leurs succès.

CONTE.

LE SAGE PLAIDEUR. 1757.

LUCAS n'étoit pas opulent,
Un seul Champ faisoit sa richesse:
Son voisin voulut par adresse
S'en approprier un arpent;
Il réussit; voici comment:
Lucas n'entendoit pas finesse,
Facile étoit de le duper;
Otons la devise commune,
Dit celui qui vouloit tromper,
Aussi-bien elle m'importune,
A ce vous gagnerez, Lucas;
Quant à moi je n'y perdrai pas.
Lucas consent, devise saute:
Le voisin usurpe bientôt
Le tiers, & la moitié du clos.
Lucas reconnut tard sa faute;
Mais comment faire, & quel moyen

De recouvrer ce peu de bien :
Il rumine, mais ſomme toute
Le bon homme n'y voyoit goute ;
Enfin quelqu'un plus aviſé,
(C'étoit le Curé du Village)
Crut qu'à Lucas étoit aiſé
De rentrer en ſon héritage :
Après avoir bien chapitré
L'uſurpateur ſur ſa malice,
Il faut, dit le Paſteur outré,
Citer ce voleur en juſtice.
Comment s'y prendre, dit Lucas ?
Comment, vraiment c'eſt l'embarras,
Dit le Curé, ſur cette affaire
Conſultons quelques Avocats,
Ils diront ce qu'il faudra faire
Moyennant leur juſte honoraire,
De conſeils on ne manque pas,
Quand on paye, & c'eſt notre cas.
Cet avis étoit aſſez ſage,
Lucas s'y rend ſelon l'uſage.
Un légiſte expérimenté,
Et qui ſur un point conteſté,
Auroit cité juſqu'à la page
De Cujas, Bartole, ou Banage,
Par le plaintif fut conſulté ;
Ce Docteur l'ayant écouté,
Mon bon homme, quel eſt votre âge,
Dit-il d'un ton d'autorité ?
J'ai, dit Lucas déconcerté,
Soixante ans, même davantage.
Il eſt bien tard, mais cependant
Dit le Docteur, à la figure
Je vois que vous vivrez long-tems,
Et vous pourrez après dix ans
Voir finir cette procédure.

Combien vaut votre champ ? cent frans
Au plus, dit Lucas, je le jure ;
Eh bien, dit le Docteur, j'augure
Qu'à vous, ou bien à vos Enfants
Pour formule, droits, écriture,
Un Procès de cette nature,
Doit tout au moins coûter autant :
Du surplus je ne suis garant.
C'est-à-dire quoi que je fasse,
Dit Lucas, voyant le danger,
Qu'il faut toujours que mon champ passe
Au profit de quelque étranger ;
Mais le voisin qui me fait grace
Des soins, des embarras, des frais
De dix ans au moins de Procès,
Ne doit-il pas, quoi qu'on en pense
Avoir du champ la préférence.

CONTE.

LE JUGEMENT DU CHIEN,

Imité des vers castilians de Dom Gaspard Aquilar, Poëte de Valence, par M. Desforges Maillard. 1758.

UN Juge étoit jadis sans sçavoir, sans génie,
(Il en est bien encor dans ce siécle orgueilleux)
Qui toujours consultoit sur les points raboteux,
Certaine bigotte hardie
A porter au hasard ses jugements quinteux ;
Il s'agissoit d'un chien compagnon de ménage
Du Savetier Hausse-talon ;

Grippe-boudin étoit le nom
Du mâtin qui rodant par tout le voiſinage
S'étoit chez un Traiteur fait fête d'un dindon ;
Par le Cuiſtre en couroux d'un ſi cruel dommage,
Le dédale en vieux cuir, & l'animal fripon
Sont appellés en conſéquence
A comparoître à l'Audience
Pardevant maître Aliboron,
Qui ſoufflant ſous ſon hoqueon
Va trouver ſon Cujas femelle,
Et de la burleſque querelle
Lui fait un vrai rapport d'un ton de Cicéron,
Au Sénat aſſemblé plaidant contre Piſon.
Clair aſtre du Palais, lui dit la Demoiſelle,
En retrouſſant ſon chaperon,
D'abord le maître du larron
Je le condamne au fouet ? eſt-ce à cette canaille
Pour faire en nos cantons renchérir la volaille,
Et tous les autres aliments,
D'avoir pour commenſaux ces animaux gourmans,
Impudiques d'ailleurs, hargneux & rien qui vaille ;
Si ces coquins, ces gueux, du gain de leur métier
Font à peine pour vivre & payer leur loyer ;
Pour nourrir ces chiens qui fourmillent,
Comment peuvent-ils faire ? il faut donc qu'ils nous pillent ?
Ainſi du Savetier voilà le ſort jetté ;
Quant au mâtin, Monſieur, j'opine
Que nonobſtant priére, appel, autorité,
Et toute ligue clandeſtine
Des partiſans de la race canine,
(Car il faut être juſte & ſévére au barreau)
Ondér icelui chien au bout d'un ſoliveau ;

Et que pour ſon dindon, ſes frais, & ſa pourſuite,
Au Demandeur plaignant on adjuge ſa peau.
Mais comme ſon inſtinct peut l'avoir mis en fuite,
Il faut, ſi l'on ſuit mes conſeils,
Qu'en ce cas, pour ſervir d'exemple à ſes parcils,
Eſcrots, gens de mauvaiſe vie,
Vous le pendiez par effigie.

MAXIMES,

Pour ſe conduire ſagement dans le monde.

RENDEZ au Créateur ce que l'on doit lui rendre,
Réfléchiſſez avant que de rien entreprendre,
Point de ſociété qu'avec d'honnêtes gens;
Ne préſumez pas trop de vos heureux talents.
Conformez-vous toujours aux ſentiments des autres,
Cédez honnêtement ſi l'on combat les vôtres:
Donnez attention à ce que l'on vous dit,
Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'eſprit.
N'entreprenez perſonne au-delà de ſa ſphére;
Et dans tous vos diſcours ſoyez toujours ſincére.
Tenez votre parole inviolablement;
Ne promettez jamais inconſidérément.
Soyez officieux, complaiſant, doux, affable,
Ayez pour les humains un abord favorable.
Sans être familier ayez un air aiſé,
Ne décidez de rien ſans l'avoir bien peſé;
Vivez ſans intérêt, & pardonnez ſans ceſſe,

Soyez ſoumis aux grands ſans aucune baſſeſſe;
Cultivez avec ſoin l'amitié d'un chacun ;
A l'égard des Procès n'en intentez aucun.
Ne vous informez point des affaires des autres,
Sans affectation diſſimulez les vôtres.
Prêtez de bonne grace, avec diſcernement ;
S'il faut récompenſer que ce ſoit largement.
Et de quelque façon que vous vouliez paroître,
Que ce ſoit ſans excès, & ſans vous méconnoître.
Compatiſſez toujours aux diſgraces d'autrui ;
Surmontez les chagrins où l'eſprit s'abandonne ;
Et ne les faites point rejaillir ſur perſonne.
Où la diſcorde régne, apportez-y la paix ;
Ne vous vangez jamais, qu'a force de bienfaits.
Reprenez ſans aigreur ; louez ſans flatterie :
Riez modérément, entendez raillerie :
Eſtimez un chacun dans ſa profeſſion,
Ne critiquez aucun par oſtentation.
Ne reprochez jamais les plaiſirs que vous faites ;
Et mettez-les au rang des affaires ſecrettes.
Prévenez les beſoins d'un ami malheureux,
Sans prodigalité, rendez-vous généreux.
Évitez d'être ingrat, ſoyez reconnoiſſant ;
Si vous jouez, que ce ſoit par délaſſement.
Parlez peu, penſez bien, & ne trompez perſonne,
Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.
Ne tiraniſez point les pauvres débiteurs,
Ne faites jamais rien contre les bonnes mœurs.
Au bonheur du prochain ne portez point d'envie,
Ne divulguez jamais ce que l'on vous confie.
Ne vous vantez de rien, gardez votre ſecret ;
Et dans vos actions ayez Dieu pour objet.



LIVRE III.

ENIGMES, LOGOGRYPHES, Epitaphes, Devises, Chansons morales de Collége, Cantiques, Noëls & quelques Hymnes de Santeuil, traduites en vers François.

ENIGME I.

L'ABEILLE.

Présentée à Madame Baland de Saint Malo, par Charuel, Prêtre. 1766.

BIEN que je sois animal sans raison,
A l'homme je sers de leçon :
Ce propos, sans doute t'irrite,
Lecteur, mais écoute la suite :
Lorsque le globe lumineux
Replongé dans le sein de l'onde

Cesse d'éclairer de ses feux
Les différents pays du monde ;
Chez les grands Seigneurs à son tour
Mon ouvrage, chassant les ombres,
Fait l'Office du Dieu du jour,
Par ses traits perce les nuits sombres.
Il est l'ordinaire flambeau
De tous leurs festins magnifiques ;
Mais par des changements tragiques
Il les suit jusques au tombeau.
Compatissante, charitable
Et tendre envers le misérable,
Aux pauvres je fournis un mêts délicieux ;
Mêts exquis, mêts plus doux que le nectar des
Dieux.

ENIGME II.

L'ABEILLE.

Présentée à Monsieur & à Madame Milin, par Charuel, Prêtre. 1766.

QUAND la terre a perdu sa verdure & ses
fleurs ;
Et que, des aquilons j'éprouve les rigueurs,
Dans un sombre manoir l'affreux hiver m'en-
traîne
Tristes jours de ma vie, où je subsiste à peine ;
Mais lorsque le soleil, en superbe vainqueur,
Calme des vents du nord la rage & la fureur,
Ce bel astre du jour par sa douce influence
Vient alors me tirer d'une morne indolence :
Abandonnant bientôt mon repos ennuyeux,

Je reprends mon travail, charme & plaisir des
yeux ;
Avec tous mes outils me mettant en campagne,
Je vole en mille lieux, où l'ardeur m'accompagne ;
Et faisant aux humains le présent le plus doux,
Malheur, à qui d'entr'eux, me fait mettre en
courroux ;
Mon ouvrage, à la Cour & jusqu'au Sanctuaire
Jette un éclat fort vif ; mais, ô douleur amère !
Le cruel, qu'avec art j'ai sçû si bien servir,
Par le feu, sans pitié, me fait enfin périr.

ENIGME III.

L'ORGUE.

Dédiée à M. d'Aquin, Organiste du Roi, par N.... 1756.

JE suis fait pour parler, & non pour autre
chose,
Hélas ! s'il me falloit penser,
Que j'aurois souvent bouche close !
Ainsi quand on m'écoute, on doit m'en dispenser,
D'autres pour moi s'en donneront la peine.
Il n'est que de jaser tant que fournit l'haleine.
Qu'on me touche du bout du doigt ;
La langue aussi-tôt me fretille,
Comme Nonnain fait à la grille ;
C'est son usage, & moi je le dis, c'est mon
droit,
Il m'est commun avec tous ceux de ma famille,
Mais d'où vient, diras-tu, cette démangeaison ;

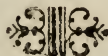
Surtout lorſqu'en partage on n'a pas la raiſon?
Que veux-tu, cher Lecteur, je ne ſçaurois qu'y
faire,
Quand on eſt plein de vent, comment pouvoir
ſe taire,
Si pour toi mon babil ne peut avoir d'appas,
Je te plains; mais pour moi je ne changerai pas.

ENIGME IV.

LE SERPENT.

Inſtrument de Muſique. 1744.

D'UN fameux perſonnage
Grand ennemi de la vertu,
Avec le nom je trace l'image.
J'ai le corps ſec, le col tortu,
La voix groſſe, & la peau noire;
Cependant, le pourrez-vous croire?
Dans un Palais reſpectable en tout tems,
Mon maître m'introduit & m'embraſſe & me
donne
De doux baiſers, mais innocents.
Veut-il que je parle & raiſonne,
Je m'exprime au gré de ſes vœux;
Mais il faut pour cela que lui-même en per-
ſonne,
En me fermant la bouche, ouvre & ferme mes
yeux.



ENIGME V.

LA MUSIQUE. 1745.

JE ſuis d'une nature aſſez particuliére ,
Vos ancêtres , Lecteur, m'ont donné la lumiére,
J'ai ſous mois ſept petits enfans ,
Tantôt vifs , tantôt fort lents.
Ce ſont pour la plûpart autant de petits négres,
Dont les uns ſont replets & les autres fort maigres.
Ils ont tel aſcendant ſur moi ,
Qu'ils me donnent toujours la loi :
Mais un plus puiſſant qu'eux , ſans nulle violence ,
Sous trois clefs en tout tems les tient en ſa puiſſance.
Celui-là commande à ſon tour ,
Et ils le ſervent ſans détours.
Selon qu'il les dirige , ou je ris ou je pleure ,
Il faut que je m'anime , & qu'enſuite je meure.
J'enſeigne la Religion ,
Plus ſouvent l'irréligion.
De plus d'une maniére on m'a rendu ſenſible ,
Par le métal , le bois , un organe flexible.



ENIGME VI.

LE VERRE.

Dédiée à la Jeunesse. 1711.

EN mille occasions, agréable ressource,
Lecteur, je te présente une brillante source
D'utilités, & d'agréments ;
Que d'importantes découvertes
Par mon moyen se sont offertes
Aux yeux éclairés des sçavants !
Plus d'un art, plus d'une science
Me doivent leurs progrès, & leur perfection,
Ainsi donc par reconnoissance
Je mérite, Lecteur, ton admiration
Sans mon secours, très-souvent la lumiére
Te deviendroit un présent onéreux ;
Surtout quand des frimats le souffle rigoureux
De l'oblique Phœbus attriste la carriére ;
Mais je viens t'accorder un secours généreux,
De mes pores directs le tissu secourable,
Sans mélange, épuré, t'offre en toute saison
Du jour, du firmament le spectacle admirable,
Et fait de ta sombre maison
Un séjour riant, agréable :
Mais plains, hélas ! mon triste sort ;
Autant qu'utile,
Je suis fragile.
Je tremble au moindre choc, je céde au moindre effort.
Encore un mot : des biens de ce monde frivole,
Je suis, Lecteur, le vrai symbole.

ENIGME VII.

LA LETTRE U.

Dédiée à Mr. Quignon le Fevre, Prêtre de Saint Roch, par son ami Charuel, Prêtre. 1767.

AU milieu de la Gaule, & presque au sein des Cieux,
Je suis chez les humains ainsi que chez les Dieux:
Je fuis les biens, je cherche la fortune;
Je suis sans haine, & j'aime la rancune;
Ami de la vertu, je suis sans foi, sans loi;
On ne peut-être heureux, ni malheureux sans moi:
Parmi vingt-quatre enfants, dont je suis le vingtiéme,
Il en est cinq fameux, je suis né le cinquiéme;
J'en ai trop dit, tu me tiens, cher Lecteur
Exilé de ton œil, j'habite dans ton cœur.

ENIGME VIII.

LA LETTRE R.

A Monsieur de Ferrieres, Avocat, par M. Millin, Docteur-Médecin. 1764.

SANS qu'on me voye entrer dans le Palais
Au milieu du Barreau je fais tous les Arrêts:

A Rome le premier, le ſecond dans la France,
Le dernier à la Cour ;
Je vis au ſein de l'eſpérance ;
Et je mets le comble à l'amour.

ENIGME IX.

LES BOUTONS DE CHEMISE. 1712.

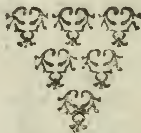
NOus ſommes quatre, enchaînés deux enſemble ;
L'homme pour ſa commodité
Très-étroitement nous aſſemble
Et nous tient en captivité :
Il nous aſſervit à l'uſage
Que lui dicte ſon goût volage ;
Et de ſon inconſtance il nous rend le jouet :
Prend-il le deuil ! on nous y met,
Et nous annonçons la triſteſſe.
Lorſque du deuil il paſſe à l'allégreſſe,
Pour d'autres il nous quitte ; & ſoit mode ou raiſon,
Il nous met au rebut, n'étant plus de ſaiſon.
Ce même homme qui nous maîtriſe,
Nous l'enchaînons à notre tour ;
Mais tôt ou tard il nous fait lâcher priſe,
Se déchaînant à ſon gré, chaque jour.



ENIGME X.

LE PATÉ DE LIÉVRE. 1713.

QUEL eſt ce mort giſſant dans un tombeau
Que partout en pompe on tranſporte,
Jamais vit-on convoi de cette ſorte ?
Sans deuil, avec tranſports accueilli bel & beau;
Comme un autre momie il repoſe en ſa bierre,
Enveloppé d'un ſucculent bandeau;
Mais admirez un ſpectacle nouveau!
Chacun des aſſiſtants fait d'abord ſa priére,
L'un d'eux va du tombeau détruire les dehors,
Il oſera d'une main meurtriére
De mille coups percer le corps;
Enſuite on ſe donne carriére;
Dieu ſçait ce qu'il ſe fait alors;
Je n'oſe en tracer la peinture,
Ovale, comme on veut, rond, triangle, ou quarré,
Flanqué de Tours, bien vouté, bien doré,
Tel enfin que l'Architecture,
N'en peut former qui ſoit mieux décoré:
En deux mots, voilà ſa ſtructure.



ENIGME XI.

LA TÊTE.

Dédiée à Monsieur Cerp, Prêtre, & Docteur de Sorbonne. 1754.

JE suis une petite machine ovale & ronde ;
Et qui tourne sur un pivot ;
Sans laquelle finiroit le monde ;
Qui me dévinera, n'est pas un sot.

ENIGME XII.

LA ROUE. 1715.

JE suis d'une ronde figure,
Plusieurs corps bien unis, composent ma structure ;
Je suis utile au riche, au pauvre également ;
Mais je les sers différemment :
Du riche je fais voir les pompeux équipages ;
J'aide le pauvre en ses ouvrages,
Du fanfaron je sers la mollesse & l'orgueil ;
Et suis pour le larron un dangereux écueil.
On me voit dans les Champs, à la Cour, à la Ville ;
Mais sans le mouvement, je deviens inutile.



ENIGME XIII.

LES DEZ A JOUER 1717.

Nous allons deux enſemble, ou trois communément
Dans une priſon bruyante
L'on nous bat, l'on nous tourmente,
L'on nous en chaſſe bruſquement :
Notre demarche chancelante
Ménace, flatte, agite une troupe tremblante :
Pour ſeconder ſes vœux,
Avons-nous fait la culbute,
Alors l'un rit de notre chûte ;
L'autre confus, honteux,
Dès qu'il voit notre face
Fait ſouvent la grimace.

ENIGME XIV.

LE TRICTRAC. 1718.

Je ſuis varié de couleurs
Qui font de mes amans les plaiſirs, les douleurs ;
Ainſi que Cupidon je porte maintes flêches ;
Des rivales dans leurs combats
Se donnent tour à tour, la vie ou le trépas,
En s'ouvrant différentes brêches :
Deux Argus, bruſquement ſortis de leurs cachots,

Causent leur trouble ou leur repos ;
Quand deux Nains, en sautant, marquent sur mon rivage,
(L'un plus lent, l'autre plus dispos)
Du combat vif la perte, ou l'avantage.

ENIGME XV.

LE JEU DES CARTES. 1722.

On nous donne le nom d'un fameux Philosophe
Qui peut-être jamais ne nous a fait la Cour :
Nos couleurs brillent plus que la plus riche étoffe,
Quand de nos favoris nous secondons l'amour,
Notre régne s'étend dans toutes les Provinces ;
Nous avons parmi nous des Reines & des Rois :
On languiroit sans nous, chez les Grands, chez les Princes ;
Nos noms sont différents, aussi bien que nos Loix ;
Réduites par le sort au plus triste esclavage,
Nous faisons éprouver notre inégalité ;
Et quoique nous n'ayons malice, ni bonté,
De nos meilleurs amis nous souffrons d'avantage.



ENIGME XVI.

EVE.

A Monsieur Fadeau, Procureur au Parlement de Paris, par Charuel, Prêtre. 1763.

SANS sçavoir les loix de l'Amour,
Je n'avois pas un jour quand j'épousai mon pere,
Que l'on peut assurer n'avoir point eu de mere;
Je te dirai, Lecteur, sans user de détours,
Que j'eus un enfant dans l'année,
Que je mourus sans être née.

ENIGME XVII.

LA MAPPE-MONDE.

Dédiée à Monsieur Joseph le Roi, Horloger à Paris, par Charuel, Prêtre. 1764.

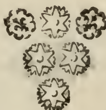
MA mer n'eut jamais d'eau; mes champs sont infertiles
Je n'ai point de maison, & j'ai de grandes Villes;
Je réduits en un point mille ouvrages divers;
Je ne suis presque rien, & je suis l'Univers.

ENIGME XVIII.

L'OMBRE.

Présentée à Monsieur Content de Lisle, Procureur au Parlement de Paris, par Charuel. 1762.

FILLE du plus beau des Dieux ;
Et d'une Mere éclatante,
Dans certaine saison je parois si charmante,
Que maint Amant me cherche & me suit en tous lieux.
J'efface les beautés de toute la nature,
Sans avoir rien de beau,
Sans voix, main, ni pinceau :
J'instruits, je peins, je change de figure,
Tantôt près d'un logis, tantôt sous un ormeau.
Au rapport de l'écriture
Un grand Saint m'a fait faire un miracle nouveau.
Aussi vieille que mon perè,
J'en reçois la naissance, & la mort tour à tour ;
Mais pour me donner l'être, il faut m'ôter le jour.
Suis-je un corps, un esprit ? non : voilà le mystére.

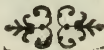


ENIGME XIX.

LA JEUNESSE.

Dédiée à Monsieur de Bonnami, célébre Avocat au Parlement de Rennes, par Ory d'Antrain. 1727.

EN amour, comme en guerre on connoît mon usage :
Je donne du piquant aux plus charmans appas ;
De moi tout l'Univers reçoit grand avantage ;
Et je semble braver les horreurs du trépas.
J'ai dès les premiers tems, animé la nature ;
Les ris & les plaisirs accompagnent mes pas :
On emprunte en tous lieux mon air & ma figure,
Et tous les plus grands biens sans moi ne touchent pas.
Je ne me pique point d'une entiére constance,
Ou plutôt, ou plus tard, je change de séjour ;
Je répands ou je suis une douce influence ;
Je prodigue mes biens, mais ils sont sans retour.
Ma mortelle ennemie, incessamment s'applique
A me faire la guerre, & bannir mon crédit ;
Mais malgré les chagrins, la sombre politique,
Tout le monde, à l'envi, me caresse, & me rit.



ENIGME XX.

LA GLACE DE MIROIR. 1728.

QUOIQUE d'un ſexe enclin à la fragilité
Fragile auſſi par aventure,
Je ſuis le vrai portrait de la fidélité.
Ma propreté c'eſt ma parure;
Quoiqu'ouvrage de l'Art,
Tout Art m'eſt étranger pour plaire.
Je hais le vain ſecours des couleurs, & du fard,
Cet agrément qui d'ordinaire
D'un teint fané réveille la beauté,
Bien loin de m'embellir, hélas! tout au contraire
Terniroit tout l'éclat de ma ſimplicité!
Flatteuſe quelquefois, le plus ſouvent ſincére
A ma toilette chaque jour
Je vois des gens de tout étage,
Chacun s'empreſſe à me faire la cour;
Et je reçois également l'hommage
Des Maîtres, des Valets, des Petits & des Grands.
Qu'arrive-t'il? tous s'envont fort contents:
De moi, penſerez-vous? votre erreur eſt extrême.
Non, point du tout: de qui donc? c'eſt d'eux-mêmes?



ENIGME XXI.

LE SECRET.

Présentée à Monsieur Charbonnier, premier Vicaire à Saint Mery de Paris, par Charuel, Prêtre. 1729.

JE suis des grands desseins premier dépositaire ;
M'associer quelqu'un pour hâter un projet ;
C'est souvent hazarder de n'en point voir l'effet,
Ou du moins reculer le succès d'une affaire.
Chez les hommes je trouve assez de Partisans,
Il en est de zélés, & très-peu de constants :
Mais du Sexe pour moi quelle est l'ingratitude !
A me trahir sans cesse, il met tout son bonheur :
De plusieurs cependant j'ai sçû couvrir l'honneur ;
Qu'y puis-je faire enfin ? c'est péché d'habitude :
Mais admire, Lecteur, mon capricieux sort ;
Tu vois le jour sitôt que tu commence d'être ;
Moi je finis dès-lors que l'on me fait paroître
Et paye le tribut que tout doit à la mort.

ENIGME XXII.

LA MODE. 1720.

SI le caprice & la folie
Ne travailloient souvent pour moi,
De concert avec l'industrie,

Hélas ! que deviendroit la vie ?
Tout ſeroit languiſſant, je crois ;
Je donne à tout un nouvel être.
Quand ſous un nouvel air je commence à paroître,
J'excite la ſurpriſe : on veut partout m'avoir,
Car tel eſt mon pouvoir,
Que je régle à mon gré preſque tout ſur la terre :
Quelques ſages d'abord me déclarent la guerre ;
Mais c'eſt envain
Qu'ils me décrient,
Ou qu'ils me fuyent ;
On les voit à la fin
Suivre mon train.
Malgré les Héraclites,
Malgré les Démocrites :
De moi tous les gens ſont épris :
Je fixe à tout le tems, le goût, le prix.
Les uns ont beau gémir, les autres ont beau rire,
L'on ſe ſoumet partout à mon Empire.

ENIGME XXIII.

LE COQ.

Préſentée à Monſieur la Place, Vicaire de Saint Mery, par Charuel, Prêtre. 1766.

BIEN que j'habite peu la Cour
Et que les champs ſoient mon ſéjour,
La fierté comme le courage

N'en ſont pas moins mon apanage :
Utile à l'homme & précieux ,
Je produis & je fertiliſe ;
Serois-tu , Lecteur , curieux !
Un des miens préſide à l'Egliſe ;
On l'y voit oracle muet ,
De ceux dont il eſt le jouet ,
Marquer le calme , ou le vacarme :
Jadis je fis verſer des larmes ;
A ce trait , ſi tu réfléchis ,
Tu ſçauras bientôt qui je ſuis.

ENIGME XXIV.

RIEN.

Préſentée à Monſieur Pelegrain , Vicaire de Saint Mery , par Charuel , Prêtre. 1761.

SANS être Dieu , je n'ai point commencé :
Quel paradoxe , ou plutôt quel blaſphême !
Lance , Lecteur , lance tel Anathême
Que tu voudras , je n'en ſuis point bleſſé ;
J'échappe aux traits que lance le Ciel même :
Peut-on bleſſer qui n'eſt eſprit , ni corps ?
Eſprit , ni corps , dis-tu ? quoi donc ? une ombre ?
Un ſonge ! non : un mouvement ? un nombre ?
Encore moins : un deſir ? vains efforts.
Je ſuis pourtant , Lecteur , ſi rédoutable ,
Que les Héros n'ont jamais craint que moi !
Que les Bourbons n'ont eu que cet effroi ,
Héréditaire à leur ſang reſpectable :
Je ſuis objet ou fin de bien des vœux ;

Fruit des travaux de l'aveugle Alchimiste,
Dernier espoir du Matérialiste,
Juste niveau de ces écrits nombreux,
Enfants morts nés, ou du libertinage,
Ou du délire ; & que comme un fléau
Le Ciel voulut par un tourment nouveau
A pleines mains répandre sur cet âge.
Le plus souvent pour moi sans y songer,
Le monde entier se tourmente & s'agite,
Le tendre amour ou s'appaise, ou s'irrite,
Et deux Guerriers sont prêts à s'égorger.
Eh ! bien, Lecteur, me tiens-tu ? point encore.
C'est me tenir.... mais ce dernier rayon,
Permettra-t'il enfin que l'on m'ignore ?
Délie, & vois la bourse d'un Gascon.

ENIGME XXV.

L'ARAIGNÉE.

A Mademoiselle Louise Moras, par Bonnami d'Antrain. 1753.

SOUVENT en embuscade, à l'abri des dangers,
Malheur à l'ennemi que mes filets légers
Arrêtent tout à coup dans sa course rapide !
De ma cruelle soif victime trop timide,
Dans les flots de son sang je m'enivre soudain ;
Et s'il veut m'échapper, il se débat envain ;
Mais admirez ici ma perfide industrie,
A surprendre ma proie & prolonger ma vie ;
Pour ne point effrayer l'ennemi qui me fuit
Je plonge le cadavre en un sombre réduit :
J'use de cent détours dans ma course légére ;
Et je crains fort la main de quelque ménagére.

ENIGME XXVI.

OIGNON.

Dédiée à Monsieur l'Abbé Marion, par Charuel, Prêtre. 1750.

QUOIQUE parmi les Dieux que l'Egypte révére,
Je fus autrefois en honneur,
Je n'eus pourtant jamais de Temple que la terre ;
Mais aujourd'hui déchu du comble du bonheur ;
Un bourreau sans pitié me coupe par morceaux :
Si sur son attentat il verse quelques larmes,
Qui l'obligent souvent à mettre bas les armes,
Il n'est pas pour cela plus sensible à mes maux.

ENIGME XXVII.

LE RAISIN.

Présentée à M. de Sauniere, Procureur au Châtelet de Paris, par Charuel son ami. 1765.

MON pere n'est pas laid, encor qu'il soit tortu,
Et nous avons tous deux une mere commune :
Plus on me presse & plus j'ai de vertu,
Pour charmer l'infortune ;
Et quoique je sois libre & franc,

On me fait ſur la terre
Une très-rude guerre,
Les gens les plus humains, s'abreuvent de mon ſang.

ENIGME XXVIII.

LE PAON.

*A Monſieur & à Madame de Bercy, par D**. 1764.*

JE porte un riche Diadême
Par la faveur d'une beauté ſuprême,
Qui m'a donné l'éclat des céleſtes flambeaux :
Je préſide au milieu d'un grand cercle d'étoiles ;
Et quand la nuit étend ſes plus ſuperbes voiles,
Elle n'a point de feux plus beaux ;
Faut-il donc s'étonner, ſi ma beauté s'admire
Alors qu'elle ſe mire ?
Mais ma honte & mon déſeſpoir
Viennent pourtant de me trop voir.

ENIGME XXIX.

LE BALAI DE BOULEAU.

*Dédiée aux Enfans, par P**. 1766.*

LIBRE autrefois, careſſé des zéphirs,
Je voltigeois au gré de mes déſirs :
Mais garotté, lié, dans les entraves,
Je ſuis un vil jouet du plus vil des Eſclaves.

Comme tout change, hélas ! mes beaux jours
sont passés,
N'étant plus qu'un tronc sec dont les membres
usés,
Aujourd'hui mordent la poussiére,
Eux dont jadis la tête altiére,
A l'exemple de leurs Ayeux,
Sembloient s'élancer vers les Cieux.
Enfin en un instant une aride vieillesse
Succéde à ma verte jeunesse ;
Mais pourquoi sur mes maux m'arrêter plus
long-tems,
Mes Lecteurs pourroient bien n'en être pas contens :
Il faut leur expliquer mes talents, mon usage,
Mon origine enfin ; né dans un verd bocage,
J'en suis sorti dès mes plus tendres ans :
J'entre dans les maisons, & fais peur aux enfans
Pour leur communiquer le don de sapience ;
Mais hélas ! c'est ma seule chance ;
Comme ma fonction est de rendre tout net,
Il faut que je devienne un triste & sale objet,
C'en est, je pense, assez, pour te faire connoître
Mon sort, ma nature, mon être.



ENIGME XXX.

La Tonsure.

Présentée à l'Abbé d'Estenay, Prêtre de Saint Roch, par Charuel Prêtre. 1765.

Lecteur, me connois-tu ? dans le siécle où
nous sommes,
De la tranquillité je suis le vrai chemin ;
Je ne m'attache qu'à des hommes :
Je suis du genre féminin,
D'un cercle j'ai la figure.
Qui me porte ne me voit pas :
Je ne suis point une parure,
Cependant j'ai beaucoup d'appas,
Car je puis avec assurance,
Me vanter que tous les ans,
Je nourris dans la seule France,
Sans grand travail plus d'un millier de gens.

ENIGME XXXI.

Chercher.

*Présentée à Monsieur S***. par Charuel, Prêtre.* 1766.

Lecteur, qui te crois l'esprit vif,
Cherche, trouve un infinitif
En huit lettres dont les premiéres
Composent les quatre derniéres.

ENIGME XXXII.

L'ENIGME.

*Présentée à Monsieur G***. par Charuel, Prêtre. 1767.*

JE cherche avec un ſoin extrême,
Envain peut-être à me nommer :
Qui pourra donc me deviner ?
Si je ne le puis pas moi-même.

ENIGME XXXIII.

LE TRACAS,

Où l'on trouve rat & cas.

Dédiée au Frere Mathieu, Doctrinaire, par ſon ami Charuel, Prêtre. 1762.

JE ſuis dans mes ſix pieds ennemi du repos ;
Par ſa nature, un chat l'eſt de ma tête ;
De la croquer tandis qu'il ſe fait fête,
Dans un ſac renverſé mon corps ſe trouve enclos.



ENIGME XXXIV.

LE PAPIER.

*A Monsieur Jolibert, Prêtre de Saint Roch, par C**. 1753.*

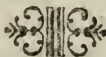
A La blancheur qui brille en moi
Je joins le plus noir caractére :
Il n'est rien que je ne tolére ;
Mais je suis méchant quand je bois.

ENIGME XXXV.

LE DESPOTISME.

*A Monsieur Mondran, Vicaire-Général de Rieux, par C**. 1754.*

SUR ce qui m'est subordonné,
J'exerce un pouvoir despotique ;
Et ce que j'ai déterminé,
Est exécuté sans replique.
Mon nom n'est pas mystérieux ;
Cher Lecteur, il est sous tes yeux.



ENIGME XXXVI.

LE COR,

Où l'on trouve Or & Roc.

Dédié au Pere Monfroy, Doctrinaire à Saint Julien des Ménétriers, par Charuel Prêtre. 1755.

AUx Champs comme à la Ville on m'entend fort ſouvent ;
Dépouillé de mon chef je rends l'homme puiſſant ;
Remis dans mon entier prenez-moi par derriére,
Je ſuis exactement auſſi dur que la pierre.

ENIGME XXXVII.

L'ETÉ.

Dédiée à Monſieur Suart, Doctrinaire à Saint Julien des Ménétriers, par Charuel, Prêtre. 1756.

PRIS par derriére ou pardevant,
J'offre Lecteur, également
L'une des ſœurs que chaque année
On voit paroître exactement,
Des Vieillards ſurtout déſirée,
Et favorable au tendre amant,
A qui je procure ſouvent
L'occaſion de voir ſa bien-aimée.

ENIGME XXXVIII.

LA FAUSSE-MONNOIE. 1756.

FILLE d'un pere malheureux,
Je ſuis encor plus malheureuſe ;
Mon ſort eſt des plus rigoureux :
On me croit riche, & je ſuis gueuſe.
Si quelqu'un me reçoit chez lui,
C'eſt qu'il eſt ſurpris de ma mine ;
Je rougis du défaut d'autrui,
Dans le moment qu'on m'examine.
Après avoir trompé ſouvent,
Quoique ſans deſſein de le faire,
Il m'arrive ordinairement
De cauſer la mort à mon pere.

ENIGME XXXIX.

LE PEPIN DE POMME.

Préſentée à Monſieur le Curé de Saint Benoît de Paris, par Charuel, Prêtre, 1761.

JE ſuis né priſonnier petit & miſerable,
Je ſuis pere d'enfans priſonniers comme moi :
Souvent de ma priſon on me délivre à table,
Et je porte le nom d'un Roi.
Sans être le Dieu de Cythére
J'habite pourtant dans les cœurs.
Ici, Mortels, verſez des pleurs,
Ma priſon tua votre mere,
Et vous cauſe bien des malheurs.

LOGOGRIPHE I.

LE RHINOCEROS.

Dans lequel on trouve, chien, rocher, cire, cornes, Cor de chaſſe, ſec & nier, ris, corſe, nôces, chine, cris, écho, ino, chiron, Rhin, ohio, Serin, Sein, roſe, Roi, Héros, Héron, coronis, ſorcier. 1730.

A Faire obſcurément des nœuds,
Je ne m'inſcrirai point au Temple de mémoire;
De Cleobuline je veux
Imiter le grand travail, & m'aſſurer la gloire.
De terreur je ſuis un objet;
Mais le Sexe par qui tout ſe Métamorphoſe
M'a ſçu rendre colifichet.
Ajoute, retranche, compoſe,
Je t'offre l'animal gardien de ton foyer,
Lorſque chez toi chacun ſommeille:
Ce que ſait éviter un adroit Nautonnier,
L'ouvrage utile de l'Abeille:
Ce qu'un Taureau fait redouter,
Le ſonore inſtrument qu'à Diane on dédie,
Le contraire d'humide, & celui d'atteſter;
Ce qu'une bonne Comédie
Doit dans le parterre exciter,
De l'Europe une Iſle rébelle:
Un mot pour les filles charmant;
Et qui vient les ſouſtraire à la loi maternelle:
Un empire, un ſon allarmant,

A répéter nos voix la Nymphe trop fidelle ;
Et qui trahit plus d'un amant :
D'Athamas l'épouſe cruelle ;
Le Centaure expert qui guida
L'enfance du fils de Pélée :
Un fleuve d'Allemagne, un autre en Canada,
Ou des guerriers François l'ardeur s'eſt ſignalée :
10, 7, 8, 3 & 4, mon chant me fait chérir,
Souſtratis 8 tu verras la Bergére innocente,
A tes tendres regards me cacher & rougir :
Par 8, 9, 10 & 7, je ſuis la fleur brillante
Que Vénus teignit de ſon ſang :
8, 5 & 3 je me préſente
Revêtu du ſuprême rang :
Tu peux trouver encore un titre qu'on révére,
L'oiſeau qui déſole un Étang ;
Du Dieu d'Epidaure la mere :
De plus un dangereux vaurien,
Qui d'un ſuppôt d'enfer fait le métier infâme.
C'eſt trop parler, je le ſens bien,
Ne t'en étonne pas, Lecteur, car je ſuis femme.

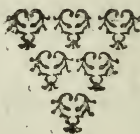
LOGOGRIPHE II.

LA FORTUNE.

Dans lequel on trouve, feu, four, rue, un, or, fer, fetu, fou, rut, trou, trône, outre, ut, re, tour, ur, ne, roue, front. 1731.

PRÉPAREZ votre encens, Mortels ambitieux,
Votre divinité va paroître à vos yeux,
Sourde, capricieuſe, inconſtante, légére ;

Tel fut, & tel ſera toujours ſon caractère.
Plaiſante Déïté, va répondre un Lecteur!
Vous voulez nous berner, inſolent rimailleur;
Je ne badine pas; & ſans crainte, je gage
Qu'au fond de votre cœur vous lui rendez hommage,
Mais procédons ici logogriphiquement,
Dans ſept pieds ſe préſente un vorace Élément,
Une voûte très-ſombre, un chemin dans la Ville,
Un nombre; deux métaux, l'un riche & l'autre utile;
Un Etre mépriſé, un homme ſans raiſon;
Ce qu'éprouve la Biche en certaine ſaiſon;
Un défaut dans l'étoffe; un ſiége magnifique,
Un vaſe fait de peau, deux notes de Muſique;
Un édifice rond, & quelquefois quarré;
Une Ville en Chaldée où demeura Tharé,
Une négation, une machine ronde;
Ce qu'au-deſſus des yeux on voit à tout le monde.



LOGOGRIPHE III.

LOGOGRIPHE III.

LA BIBLIOTHÊQUE.

Dans lequel on trouve, Bible, Étoile, quête, lit, bête, loquet, bile, bleu, Hoel, Comte de Nantes, Hoel, Roi de Bretagne, lot, Etole, lie, boule, Bétique, tuile, Été, cole, huile, luth, Bethulie, bout, hôte, eu, Elbe, riviére en Boëme, Elbe, Isle en la Mer Toscane, thé, boue, bluet, que, botte.

A M. Daniel, Recteur d'Antrain, par Charuel, Prêtre. 1732.

DANS ces tems malheureux, ces siécles où la France
Gémissoit asservie au joug de l'ignorance,
Où la science inconnue, ainsi que le Docteur,
Passoit pour un abus & pour un deshonneur,
Déserte, abandonnée, inutile, étrangere,
Je languissois poudreuse au fond d'un Monastère,
Et lasse de goûter un indigne repos,
Je succombois enfin sous l'excès de mes maux;
Mais bientôt reprenant une force nouvelle,
Je sçus gagner des Rois la faveur & l'oreille;
Je vis courir chez-moi, Prince, Législateur,
Poëte, Historien, Philosophe, Orateur;
Le Juge plus sçavant, reconnut la justice;
La sévére équité marcha sous mon auspice.

J'instruisis l'ignorant, je fis parler les Loix,
Seule j'ai pu dompter l'invincible François :
Aujourd'hui même encore avec magnificence;
J'étale en plus d'un lieu mon heureuse abondance;
J'habite le Palais, j'augmente chaque jour :
L'on connoît mon mérite, & je brille à la Cour.
Tu voudrois, cher Lecteur, sans doute me connoître ?
Tu demande mon nom, tu vas le voir paroître.
Douze lettres le font, & sans rien ajouter
En transposant un peu tu pourras y trouver
Le nom propre qu'on donne à l'histoire sacrée,
L'Astre qui conduisit les Mages en Judée,
Un argent ramassé, ce qu'on cherche la nuit,
Un animal privé de raison & d'esprit,
Ce qui ferme une porte, une humeur colérique
Une couleur, un comte, un Roi de l'Armorique,
Le neveu d'Abraham, l'ornement d'un Curé,
Ce qu'on ôte du vin quand il est soutiré,
Une figure ronde, un pays en Espagne,
Ce dont au lieu d'ardoise on se sert en campagne,
Le tems de la moisson, le Dieu maître du vent,
Une liqueur utile, un ancien instrument,
Cette Ville où périt ce monstre redoutable
Du Peuple Israélite ennemi formidable,
Ce qui dans un bâton est à l'extrémité,
Le maître d'un logis, une Ville, & Comté,
Un fleuve en Allemagne, une Isle en Italie,
Un arbrisseau qui croît dans la fertile Asie,
Ce qu'on découvre au fond d'un Marais, d'un Étang,
Une petite fleur qui se trouve au froment,
Certaine particule en sixiéme en usage,
Ce dont un Cavalier se sert dans son voyage;
Mais je parois, envain je voudrois me cacher;
J'en ai trop dit, Lecteur, tu vas me deviner.

LOGOGRIPHE IV.

LE LUSTRE, CHANDELIER A BRANCHES.

Dans lequel on trouve, rue, plante, ver, Ur, Eu, Lure, ſel, luth, ut, re, ruſe, le Lers, la Sture, eſt, us, rut, ſt.

Préſenté à M. Goupil d'Antrain, Recteur de la Fontenelle, par Charuel Prêtre. 1733.

JE ſuis dans les Palais & dans les Baſiliques,
Entre les ornements un des plus magnifiques:
Je l'emporte ſur tout par mon utilité;
Et donne en certains tems du luſtre à leur beauté.
J'ai ſix pieds, cher Lecteur, voulez-vous les connoître?
Combinez, s'il vous plaît, les mots qui vont paroître.
D'abord il ſe préſente une plante d'odeur;
Enſuite un animal qui rampe avec lenteur,
Une ancienne Cité que par obéiſſance
Quitta jadis le chef de la ſainte croyance,
Une autre en Normandie, une en Franche-Comté;
Ce qui donne aux ragoûts un degré de bonté,
Un inſtrument fort doux, deux notes de Muſique,
Ce dont uſe ſouvent tout homme politique;
Vous trouverez auſſi deux rivieres de nom,
Une du Languedoc, & l'autre du Piémont;

Un vent à redouter, quand il eſt en furie,
Un terme de Palais, & un de Venerie;
Un légume en un mot,
Et un très-petit mot
Dont s'eſt ſervi Terence,
Pour impoſer ſilence.

LOGOGRIPHE V.

L'ORTOGRAPHE.

Dans lequel on trouve, rat, Tharé, rapt, rage, Ré, arrhe, pré, orage, haro.

Dédié à M. Cathelin, très-digne Curé de la Madelaine de la Ville-Levêque de Paris, par Charuel, Prêtre. 1764.

DANS ce Rondeau je vais ſoudain paroître,
Déja j'y ſuis, & pour mieux me connoître,
Mon corps briſé vous offre un animal,
Un Patriarche, un cas pendable, un mal,
Une aſſurance, une Iſle, un lieu champêtre.
A chaque mot vous me voyez renaître;
J'y ſuis auſſi néceſſaire peut-être
Que l'eſt des vers l'agrément principal,
Dans ce Rondeau.
J'offre un fléau qui plus prompt que Salpêtre,
Quand des ſaiſons l'ordonne ainſi le Maître,
Fait en nos champs un ravage fatal;
Chez les Normands un terme trivial,
A tant de traits reconnoiſſez mon être
Dans ce Rondeau.

LOGOGRIPHE VI.

LA POËSIE.

Où se trouvent, sie, Esope, Po, pie, Osée, Pise, ops, épis, pois.

A M. Second, principal au Collége du Plessis, à Paris, par M. Caillé, Avocat d'Antrain. 1735.

JE chantois autrefois d'un ton harmonieux
Les exploits des Héros & les bienfaits des Dieux.
J'avois alors un langage céleste ;
Après de si nobles emplois,
On fit servir mes talents & ma voix
A célébrer les honteuses maximes
Des passions, des forfaits & des crimes.
Ici pourtant je sçais innocemment,
Offrir au sage encor quelque agrément.
Si de mon tout il défait la structure,
Je lui présente un instrument
Utile dans l'Architecture ;
Un Phrygien laid, mais sçavant ;
Un fleuve, un oiseau noir & blanc ;
Un Roi d'Israël, une Ville
Où s'est tenu plus d'un Concile,
Un nom de la mere des Dieux ;
De Cerès les dons précieux ;
Un légume dont en carême
On se repaît, faute de mieux.
Tu peux, Lecteur, sans un effort extrême,
Me deviner, car je suis sous tes yeux.

LOGOGRIPHE VII.

L'ORANGE.

Dans lequel on trouve, or & Ange

Présenté à Madame Sainte Julie, Urſuline & Supérieure de Saint Avoye de Paris. 1766.

JE ſuis un fruit délicieux
Mon pere orne plus d'un parterre ;
Mon chef eſt caché dans la terre,
Le reſte habite dans les Cieux.

LOGOGRIPHE VIII.

LA JALOUSIE.

Dans lequel ſe trouvent, Louis, a, e, i, o, u, Louis monnoie, os, la, ſi, Ali.

Aux Habitans de Pontorſon, par Charuel. 1737.

JE ſuis en horreur aux Mortels ;
Mais admirez leur extrême folie :
Il en eſt peu pendant leur vie,
Qui ne me dreſſent des Autels.
On voit dans mes huit pieds un reſpectable nom,
Les cinq différentes voyelles,

Ce qui trouve peu de cruelles,
L'objet de la plus forte passion,
Le soutien de nos corps, deux notes de Musique ;
D'un Prophête imposteur l'Apôtre Fanatique :
Je ne puis, cher Lecteur, me montrer à tes yeux,
Sous des couleurs plus naturelles.
Ah! puisse-tu de mes traits odieux
Ne ressentir jamais les atteintes mortelles!

LOGOGRIPHE IX.

LA TOURTÈRELLE.

Dans lequel on trouve, truelle, terre, trou, Eole, treve, tutele, Étole, Retel, outre, or, lettre, Lut, tourte, Lot, Tortue, elle, trot, Tour, rot, Lottel, lutte.

*Présenté à Mademoiselle de Ferrières, par M. C**. 1766.*

SI l'on en croit la Fable
Je fus aux premiers tems une Nymphe agréable ;
Mais pour avoir servi la Déesse d'Amour,
Le jaloux Cupidon me bannit de sa Cour.
Pour un bouquet de fleurs que j'offris à sa mere,
Ce petit dieu malin, mécontent, irrité,
Me changea de dépit en oiseau solitaire.
Pour une Nymphe aimable, ah! quelle cruauté!
Tous les jours isolée,
Je pleure mes malheurs, je gémis sur mon sort,

Et mon ame accablée
Attend en ſoupirant le moment de ſa mort.
Attendri par mes maux, tu voudrois me connoître,
Lecteur, je l'apperçois : je ſuis oiſeau champêtre.
Les lettres de mon nom ſont onze, & rien de plus,
Qui pourront t'égayer à tes momens perdus ;
Si tu veux les changer, & mettre avec adreſſe,
Tu trouveras des mots de différente eſpéce ;
Un outil de Maçon, un des quatre Éléments,
La retraite des rats, le puiſſant Dieu des vents,
Le repos du Dieu Mars, ce qu'on donne au pupille,
L'ornement d'un Curé, de Champagne une Ville,
Une bête amphibie, un métail convoité,
Le ſecours des abſents, un inſtrument vanté,
Une pâtiſſerie en tout tems à la mode ;
Le neveu d'Abraham, l'animal le plus lent,
Un pronom, du cheval une allure incommode,
Le métier d'un tourneur, un murmure indécent,
Un poiſſon délicat, un combat hors d'uſage,
Lecteur ami, voilà de quoi te divertir.
Si tu n'es pas content, j'en dirai d'avantage ;
Mais, ma foi, c'eſt aſſez, il eſt tems de finir.



LOGOGRIPHE X.

LA CREMAILLERE.

Dans lequel on trouve, Mai, Icare, Marc, ail, laie, mer, Lia, cire, miel, merle, air, mille, mil, mail, re, mi, la, Elie, Carme, ame, aimer, Caire, Lima, ami, lier, mere, mari, amer, rame, armes, arc, lierre, lie, acier, mare, ire, crime, rime, calme, macle, cri, amie, mie, lime. 1739.

LAIDE fille de Vulcain,
J'ai le teint d'une Mauresse ;
En Ville aux Champs je m'éléve & m'abaisse ;
Si vous décomposez mon corps avec adresse,
Vous ferez sortir de mon sein,
Des êtres de toute espéce.
Mes onze pieds par leur combinaison,
Offrent le plus beau mois de la belle saison ;
Un jeune ambitieux célébre par sa chûte,
Un Saint Evangéliste, une plante, une brute,
Ce dont un Armateur redoute le courroux ;
L'une de ces deux sœurs dont le commun époux
D'un Peuple choisi fut le pere :
L'ouvrage curieux d'une habile ouvriére,
Avec le doux produit de ses vols innocents ;
Un oiseau grand siffleur ; l'un des quatre Éléments ;
Un nombre, un grain, un jeu, trois notes de musique

Un Prophête, & ſelon une ancienne Chronique
L'un de ſes deſcendants,
De notre individu le plus noble apanage;
Ce que l'on doit ſavoir pour bien vivre en mé-
nage,
Une Cité d'Egypte, une autre du Percu,
Un tréſor, le moyen de rendre ſage un fou;
Ce qu'aime un fils docile, & l'épouſe fidelle:
Ce qu'eſt la mort à l'ame ſenſuelle:
Trois inſtruments: celui du nautonnier,
Celui qui fait la gloire du Guerrier;
Et cet autre qu'employe avec art le Sauvage;
Un arbre dont envain Jonas chercha l'ombrage,
Le ſédiment du vin, le plus dur des métaux,
Une eau dormante, & l'un des péchés capitaux;
L'oppoſé de l'innocence,
L'écueil de la patience,
Et quelquefois celui de la raiſon:
Ce qui ſuit la tempête, un terme de blaſon;
Un éclat que produit la douleur, l'allégreſſe:
Deux petits mots d'amitié, de tendreſſe;
Un outil.... mais c'eſt trop vous découvrir
mon nom.



LOGOGRIPHE XI.

LA PAUVRETÉ.

Dans lequel on trouve, pauvre, Pau, Été, peau, paté, rave, pere, pâture ou pré, rape, rapt, re, Trape, trève, veau, rat, ver, pureté, revue, rue, rêve, preuve, tuer, vue.

Dédié au Pere François-Marie d'Antrain, Capucin, par Oiy d'Antrain. 1740.

VERTU chez les dévots, vice chez les mondains,
Mais ſoit vice ou vertu, je déplais aux humains,
J'ai huit pieds, cher lecteur, ôtes-en deux derriére,
Vient un de mes ſujets pour ouvrir la carriére.
Séparc ce ſujet en deux,
Une Ville en Bearn d'abord s'offre à tes yeux.
Prends mes trois derniers pieds, & fais-en l'aſſemblage ;
C'eſt la belle ſaiſon où l'on cherche l'ombrage.
Diſſeque, ſi c'eſt ton métier,
Tu verras ce qu'on léve avant de diſſequer ;
Plus un mets épicé, une tendre racine ;
Celui dont un enfant tire ſon origine ;
L'endroit où paiſſent les beſtiaux ;
L'inſtrument qui diviſe un feuillage en boucaux ;

Un crime, un ton du chant, un fameux Monaſtère
Vers les confins du Perche, aux femmes fort contraire :
Un accord de paix pour un tems,
L'animal dont le ris eſt eſtimé friand :
Un petit Quadrupede aux chats antipathique,
Un reptile, par fois qui cauſe la colique :
Une vertu dont on fait cas.
Ce qu'un Colonel fait, viſitant ſes Soldats ;
En Ville un grand chemin : ce qu'en dormant l'on penſe,
Ce qu'au Juge on produit, avant d'avoir Sentence.
Un Acte inhumain, un des ſens.
Je finis, auſſi bien c'eſt trop perdre de tems.

LOGOGRIPHE XII.

LE FLAMBEAU.

Dans lequel on trouve, fleau, fa, la, bleu, ame, Albe, flâme, bal, lame, amble, feu, eau, mule, aube, mal, beau, blame.

Dédié au R. P. de St. Genis, Provincial des Doctrinaires, par Charuel, Prêtre. 1761.

JE ſuis, ami Lecteur, utile à tout le monde,
Lorſque le blond Phœbus de ſa courſe laſſé,
A conduit ſes Courſiers, haletans, harraſſés,
Dans le ſein de Thétis, & s'eſt plongé dans l'onde.

L'aveugle cependant n'a pas beſoin de moi ;
A ma vue un voleur ſe cache, & ſe tient coi ;
J'en dis peut-être aſſez ; mais pour mieux me connoître
Combine mes huit pieds, & tu verras paroître
Un inſtrument de bois utile au Laboureur,
Deux notes de Muſique, avec une couleur,
L'être ſpirituel qui ſe trouve en tout homme ;
Le nom d'une Cité plus ancienne que Rome ;
Ce que produit le feu ; un divertiſſement ;
Ce que l'on craint le plus dans certain inſtrument ;
L'allure d'un cheval : deux Éléments contraires.
L'animal féminin qui ne fut jamais mere,
L'ornement le plus long d'un ſacrificateur
Ce qu'on n'apprend que trop ſans aucun Précepteur :
Une Epithéte encor, qui peut en tout te plaire,
Ce qu'on mérite enfin, quand on eſt téméraire.

LOGOGRIPHE XIII.

LA PRÉFACE.

Dans lequel on trouve, pré, re, fa, face, fer, farce, Caprée, café, crepe, Cerf, rape, carpe & arc. 1742.

JADIS chez les Auteurs je fus très à la mode,
Maintenant je déplais, & deviens incommode,
A quiconque me lit je donne du chagrin ;
Et dès qu'on me commence, on voudroit voir ma fin.

Ami Lecteur, veux-tu ſçavoir mon être ?
Combine mes ſept pieds, & tu verras paroître,
Un terrain favori de plus d'un animal,
Plus d'un ton muſical;
Ce qu'on trouve de beau rarement chez la femme,
Dont elle a tant de ſoin, & qui toujours enflamme:
Un métal moins priſé que n'eſt l'or, ni l'argent;
Ce qui fait de maints ſots le fade amuſement,
Une Iſle que l'on voit en Méditéranée
Autrefois renommée
Par les affreux excès d'un Empereur Romain;
Un breuvage du matin,
Ce que par méthode l'on porte
Pour deuil d'une perſonne morte,
Et pour marquer les grands regrets;
Un ingambe animal habitant des forêts;
Le rebut des fruits de l'automne,
Que toujours aux Payſans on donne;
Un aſſez bon Poiſſon,
Un attribut de Cupidon;
Enfin un .... mais ces traits ſont ſuffiſants, je penſe,
Pour te démontrer qui je ſuis;
Si tu es encore en ſouffrance
Ouvre la Pucelle ou Clovis.



MAGNIFIQUE CHANSON MORALE,

Chantée au Collége de Rennes, à la Tragédie de la fin de l'année 1738, dédiée à la Jeunesse & aux Peres & Meres, par l'Auteur de ce Livre.

CRAIGNEZ un avenir fâcheux,
Enfans qu'on délicate :
Craignez un amour dangereux
Qui ſans ceſſe nous flatte ;
Un fils eſt toujours malheureux,
Quand ſon pere le gâte.

Vous ne pouſſez point de ſoupirs,
Vous vivez ſans allarmes ;
A contenter tous vos déſirs
Vous goûtez mille charmes :
Hélas ! qu'un jour ces vains plaiſirs
Vous couteront de larmes !

Ainſi qu'un Courſier indompté,
Dès qu'on lâche la bride,
Arbitre de ſes volontés,
Dépourvû d'un bon guide,
Vers ſon malheur l'enfant gâté
Court d'un pas intrépide.

A peine eſt-il hors du berceau,
Dans le monde on l'engage ;
Mais ſur cet océan nouveau,
Sans un Pilote ſage,
Bien-tôt ce fragile vaiſſeau
Fait un triſte naufrage.

Malgré le penchant le plus beau,
Secondez la nature :
Autrement c'eſt un arbriſſeau
Qui languit ſans culture ;
C'eſt une vigne ſans ormeau,
Qui rampe à l'aventure.

Dans vos fils il faut corriger
Les défauts de l'enfance ;
Autrement trop les ménager,
Avoir trop d'indulgence :
C'eſt les expoſer au danger
De perdre l'innocence.

CANTIQUE

SUR L'EUCHARISTIE.

Pour la Bénédicton du Saint Sacrement, préſentée à Madame de Ferriéres, Supérieure au couvent de l'Annonciation, proche Paincourt à Paris, par Charuel, Prêtre, le 4 Juillet 1766.

VOICI ſur nos Autels notre Dieu tout-puiſſant,
Voici le Souverain des têtes couronnées ;
Croyons, Chrétiens, croyons, croyons,
C'eſt le Dieu des armées,
Adorons, adorons ſes grandeurs dans ſon abaiſſement,
Dans ſon abaiſſement.

Vous voici donc, grand Dieu, deſcendu de Sion,

Pour être parmi nous un Agneau débonnaire,
Régnez, Grand-Dieu, régnez, régnez
Au Ciel & sur la terre:
Donnez-nous, donnez-nous par vos mains la Bénédiction,
La Bénédiction.

CANTIQUE
SUR L'EUCHARISTIE.

Présenté à Madame Rossignol, Abbesse de Malnou, & très-digne Supérieure du Monastére de Bon-Secours, Fauxbourg Saint Antoine de Paris, par Charuel, Prêtre le 29 Août 1766. Sur l'air: *Solitaire témoin, &c.*

O Prodige d'amour! ô Mystére ineffable!
Jesus du haut des Cieux descend sur nos Autels;
Il veut pour nous rendre immortels
Nous donner sa chair adorable:
Recherchez, nous dit-il, ce pain vivifiant,
Cœurs affligés & nourris dans les larmes,
Vous trouverez dans mon corps, dans mon sang
La paix avec ses plus doux charmes,
La paix, la paix avec ses plus doux charmes.



Je l'éprouve, ô mon Dieu, loin du Banquet céleste,
Mon cœur est triste, aride, inquiet, abattu;
Et mon impuissante vertu

Languit dans un repos funeſte :
Biens du monde à mes yeux vous êtes ſans attraits ;
Vous me laiſſez dans une faim extrême ;
Pour contenter mon ame, & ſes ſouhaits,
Il faut à mon cœur un Dieu même ;
Il faut, il faut à mon cœur un Dieu même.



Il m'écoute, & déja ſa bonté que j'implore,
D'une céleſte ardeur, vient d'embraſer mon ſein :
Tu peux ſeul, breuvage divin,
Calmer la ſoif qui me dévore :
Viens m'inſpirer l'amour de ton feſtin ſacré,
Dans les tranſports de mon ame ravie,
Tu me verras comme un Cerf altéré,
Courir à la ſource de vie ;
Courir, courir à la ſource de vie.



Aux douceurs du feſtin de ton amour ſuprême,
Heureux, Seigneur, heureux qui ſe laiſſe charmer!
Pour toi qui daigne ainſi m'aimer,
Je renonce à tout ce que j'aime :
Tu me donnes ton corps, je viens t'offrir mon cœur ;
Et pour ton ſang mes pleurs & mes louanges ;
Ah ! déſormais, l'objet de mon ardeur,
Grand Dieu, c'eſt le ſeul pain des Anges ;
Grand Dieu, Grand Dieu, c'eſt le ſeul pain des Anges.

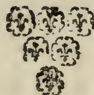
NOEL NOUVEAU,

Présenté à Madame de Maziere, très-digne Abbesse de Chaillot, proche de Paris, le 6 Septembre 1766, par Charuel d'Antrain. Sur l'air : *Je ne veux de Tircis qu'entendre les Chanſons.*

LE Seigneur aujourd'hui foudroye les enfers,
On ne vit plus dans l'eſclavage ;
Si Jeſus a rompu nos fers,
Le Démon n'a pas moins de rage.

Sauvez-nous donc, Noël, ſauvez-nous du trépas,
O ſauvez-nous, Dieu ſeul ſuprême !
Sauvez-nous donc, grand Roi des Rois,
Et mettez fin à nos peines.

Ah ! quels plaiſirs, Bergers, l'on reſpire ici bas !
Vivons, Bergers, ſous cet Empire :
Chantons, chantons juſqu'au trépas
Tout ce que Noël nous inſpire.



NOEL NOUVEAU,

Préſenté à Madame Saint Jerôme, Supérieure de Sainte Elizabeth de Paris, le 28 Août 1766, par Philippe Jacques Charuel d'Antrain en Bretagne, Evêché de Rennes.

PLus éclatant que le flambeau du monde ;
Jeſus quitte les Cieux pour notre amour,
Il ravit la terre & l'onde :
Que chacun dans ce beau jour
Chante à la ronde
Et tour à tour :
Célébrons ſon ardeur,
Et ſi l'enfer jaloux en gronde
Ne craignons point ni lui, ni ſa fureur.



Hâtez-vous donc, Bergers de ce Village
De venir faire à Jeſus votre cour :
Quittez-la vos pâturages ;
Donnez-lui votre amour :
Tout vous engage
A ce retour :
Donnez-lui votre cœur
Qu'il le poſſéde ſans partage ;
Puis attendez de lui votre bonheur.



Et vous, Damon, dont la voix eſt aimable
Ne lui refuſez pas un air joyeux :
A cet Enfant dans l'étable,
Chantez-lui un air gracieux,

Il est durable
Plus que les Cieux,
Donnez-lui votre cœur,
Qu'il le posséde sans partage,
Puis attendez de lui votre bonheur.

NOEL MAGNIFIQUE,

Présenté à Monsieur Cathelin, très-digne Curé de la Madelaine de la Ville-Levêque, par Philippe, Jacques Charuel d'Antrain, le 6 Septembre 1766.

Dialogue de l'Ange & des Pasteurs, sur la Naissance de Jesus-Christ.

L'ANGE.

FIDELES Pastoureaux, venez avec moi
Baiser les pieds de votre petit Roi :
Venez, Pasteurs, voir cet Enfant aimable
Que vos péchés ont mis dans une étable.

LES PASTEURS.

Il est vrai, sa bonté la fait quitter les Cieux
Pour avec nous habiter ces bas lieux ;
Et nous tirer de l'infame esclavage,
Où le Démon nous tenoit en otage.

L'ANGE.

Ses petits yeux mouillés qui répandent des pleurs,
Pleurent vos maux, & non pas ses douleurs :

Sa charité ſurpaſſe ſes ſouffrances
Et ſa bonté la réduit à l'enfance.

LES PASTEURS.

Ses deux petites mains, où l'on voit ſeulement
L'activité d'un foible mouvement
Ont donné l'être à la Machine ronde,
Et ont tiré du néant ce grand monde.

L'ANGE.

Ses pieds tenus captifs dans de pauvres drapeaux
Ont arrêté l'inconſtance des eaux ;
Et ont placé ſur une glace humide
La fermeté d'un rocher bien ſolide.

Anges, montrez-le nous, il aime ſes douleurs
Plus mille fois que toutes nos grandeurs :
Montrez-le nous cet enfant débonnaire
Qui doit paſſer de la Créche au Calvaire.

NOEL,

Préſenté à l'Abbé Charuel, Chanoine de Pontorſon, par Philippe Charuel de Rouſſigné, ſon frere, en 1759. Sur l'air : *O beau Jardin où l'Art & la Nature.*

VERBE éternel, il n'appartient qu'aux Anges
A célébrer cette Solemnité,
Et notre foible humanité

Ne peut aſſez exprimer les louanges
Que nous devons à ta Nativité.

Mais connoiſſant qu'il s'agit d'un myſtère
Où nous voyons nos péchés effacer,
Et notre ennui terraſſer,
Avec raiſon nous ne ſçaurions nous taire,
Si pour ingrats nous ne voulons paſſer.

Adorons donc cette bonté ſuprême !
Béniſſons-là par des chants éternels !
Préſentons des vœux ſolemnels
A ce grand Dieu qui s'immolant ſoi-même,
Se fait Mortel pour nous rendre immortels.

Quel changement ! quelle métamorphoſe !
Celui qui tient l'Univers en ſes mains,
Celui qui fait les Souverains,
Et comme il veut de leurs ſceptres diſpoſe,
Eſt aujourd'hui l'eſclave des humains.

Mondains remplis de gloire inſupportable,
Rois comme Dieu ſur la terre adorés,
Sortez de vos Palais dorés,
Et venez voir couché dans une étable
Dieu qui vous loge en ces lieux azurés.

Il ne veut point donner la connoiſſance
De ſa venue à tous vos Courtiſans :
Il fuit tous ces vains complaiſants ;
Et pour témoins de ſa ſainte naiſſance
Il n'a choiſi que de pauvres Payſans.

Lui qui d'un mot avoit formé le monde,
Pouvoit-il pas de ſon droit abſolu

Nous ſauver s'il avoit voulu ;
Mais cet excès d'un amour ſans ſeconde,
Avoit été de tout tems réſolu.

OPERIS CLAUSULA.

JAMQUE opus exegi, quod nec jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas,
Cum volet, illa dies quæ nil niſi corporis hujus
Jus habet, incerti ſpatium mihi finiet ævi :
Parte tamen meliore mei ſuper alta perennis,
Aſtra ferar, nomenque erit indelebile noſtrum :
Quaque patet Domitis Romana potentia terris,
Ore legar populi, perque omnia ſæcula, famâ,
Si quid habent veri vatum præſagia, vivam.

FIN.

TABLE.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

CARMINA in Regales Ludovici decimi quinti, & Mariæ Nuptias, anno 1726. Page 1
Hymnæi invitatio ad celebrandas concentu Musico Regales Nuptias, 1726. 3
Vers chantés au mariage de LOUIS *XV, par MM. Tribou & d'Un.* 5

COMPLIMENTS.

A LOUIS *XV. ſur ſon Portrait.* 8
A LOUIS *XIV. par Marigny.* ibid.
Pluſieurs compliments François & Latins; au même. 9 & ſuiv.
Latin, *à Urbain VIII, dont la Deviſe étoit une ruche d'Abeilles.* 13
A Louis *XV, allant à Metz, en* 1744. 13 & 14
Au même, à ſon entrée à Malines, par le Cardinal Boſna, Archevêque. 15
Par Monſieur Desforges Maillard, au ſujet du Monument érigé à Rennes, en mémoire de la Convaleſcence du Roi à Metz. ibid.
Pour être placés au bas de la Statue Equeſtre de Louis XV, Latin & François. 16 & 17
Au Roi de Pologne, François & Latin, au

sujet de la Statue de Louis XV. qu'il a fait ériger à Nancy. 18 & 19
Compliment ou Epitre Dédicatoire, à Madame Premiére. ibid.
A Monseigneur le Dauphin, par la Fontaine. 20
A Monseigneur le Duc de Bourgogne, 1755. 21
A Madame la Dauphine, sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, en 1756. ibid.
En prologue, à Monseigneur le Dauphin, & à Madame la Dauphine, à leur arrivée à Saint Cyr, 22
A Monseigneur le Prince de Conty, par M. le Brun. 24
Au Grand-Condé. 25
Au Duc d'Orléans, Régent. ibid.
A Madame la Duchesse d'Orléans, par Monsieur le Brun. 26
Quatre Compliments à Monseigneur le Duc d'Aiguillon, à son arrivée aux Etats de Bretagne, par Messieurs Desforges Maillard, pere & fils, en 1755 & 1757. 26 & suiv.
A Monsieur le Maréchal Duc de Richelieu. 30, 31
A Monsieur de Rochambeau, Gouverneur de Vendôme, par les Ecoliers du Collége de Vendôme. 32
A Madame N. 32, 33
A Madame de Montespan, par la Fontaine, ibid.
Au Roi de France, au sujet du Louvre & du Château de Versailles, 35
Sur le Vin de Bourgogne. 36
A Marie Stuart, Reine de France. ibid.
Sur la race des Monmorenci, par Ronsard. ibid.
Deux Compliments au Cardinal Fleury, sur la Paix de 1737. 37, 38

Compliment à Madame de la Rochefoucaud, Abbesse du Paraclet. 39
A Monsieur Vasse, par Madame Guibert. 40
A N... en lui envoyant une Pendule, par M. *Vasse.* ibid.
Et Etrennes, à N... 41
Et Portrait de Mademoiselle Emilie, par M. André de Marseille. 42
A Monsieur de la Bourdonnaye, Syndic des Etats de Bretagne, par Monsieur Desforges Maillard. 43
Par Sannazar, Latin, sur la gloire de Venise, au-dessus de celle de Rome. ibid.
A Madame la Prieure de... le jour de Saint Louis sa fête. 44
A un Anonyme de... 44, 53, 75
Et Portrait de deux sœurs. 45
Pour mettre au bas du Portrait de Madame la Comtesse la Croisette. 46
Et un autre compliment à la même, le jour de sa fete. 55
De Mademoiselle de la Louptiére, à un Annonyme. 46
De Monsieur de la Soriniére, à une jeune Demoiselle. 47
Au bas des Portraits de Monseigneur le Duc d'Orléans, & de Monsieur Maupou, premier Président de Paris. 49
Sur la noblesse de Monsieur Morand, premier Chirugien de la Reine. 50
A Madame de Br. ibid.
Ou monument de vénération à la mémoire du Président de Montesquieu, par Monsieur Desforges Maillard. 51
Compliment en Madrigal, à une inconnue, par Monsieur de la Soriniére. 52

Compliment sur le mariage de Mademoiselle de Richelieu, avec Monsieur le Comte d'Egmond. ibid.
Compliment Latin, pour fleurir N.... 54
A M. Marduel, Curé de Saint Roch. ibid.
De Monsieur l'Abbé de Ferriéres, à Monsieur de Ferriéres son pere, Avocat, avec l'envoi de Madame de Ferriéres. 55, 56
Deux complimens d'un enfant à son pere, & à sa mere, au nouvel An, ou à leurs fêtes. ibid. & suiv.
A la Société des Sciences de Châlons sur Marne, par Monsieur de la Louptiére, & la reponse par Monsieur Suiger. 62
A Monsieur de la Louptiére, sur la mort de son frere l'Abbé de Maupertuis, 65
Et un autre. 72
De tristesse, sur la mort de Madame Dugué de Bagnols, Comtesse de Tilliére. 74
En réponse, d'une inconnue au compliment de Monsieur la Soriniére, en 1757. 76
En bouts rimés à la louange d'un Prélat, avec la réponse. 76, 77
En bouts rimés, sur une fervente Religieuse. 78
A un Abbé & Général d'Ordre. ibid.
En vers monorimes, sur la cérémonie d'un baptême. 82
Sur le mariage de... & à la louange d'un Prélat. 84, 86
A Monsieur le Marquis, & à Madame la Marquise de Brehant, par Charuel. 89 & 91
Ou bouquet d'un fils à son pere, par le même. 92
Deux compliments ou bouquets, à Madame de Baudry. 92, 93
Ou harangue de Charles Edouard d'Ecosse, à son armée, en 1745. 94

Compliment ou discours au Roi, par Boileau. 95

PLACETS.

Au Roi. 100
A Monseigneur le Dauphin, sous Louis XIV, par le Pierrot des Italiens. 101
Au Cardinal de Richelieu, par Malherbe. 102
A un Général d'Ordre. 103

DISCOURS.

Et expressions de Racine, sur Satan tentateur, Adam & Eve. 106 & suiv.
Ou Poëme sur la création. 112
Par Monsieur de la Louptière, amitiés Poëtiques. 115
Delphinire, Muse Angevine, à Clitandre, Poëte. 118
Ou Poëme au Duc d'Orléans, par Monsieur Poinsonnet. 119
A un Anonyme, songe à Thémire & la réponse. 121 & suiv.
D'un Solitaire, sur le néant des grandeurs & la solidité de la vertu, 125
Suivi & impromptu, où se trouvent neuf mots, par la même lettre. 126
Et éloge funèbre de Monsieur le Président de Montesquieu. 127
Et emportement de Penelope. 131
Et description du Famelique. ibid.
Et traduction du second cœur de Thieste de Séneque. 132
Eglogue, la fausse indifférence. 135
Harangues au Roi, à la Reine & à Monseigneur le Dauphin, par l'Archevêque de Toulouze. 139 & suiv.
Bouquet au Roi, le jour de Saint Louis, 1760,

par un aveugle. 146

LETTRES.

Cinq Lettres où n'entrent point une des cinq voyelles, a, e, i, o, u. 147 & ſuiv.
D'un fils à ſon pere & à ſa mere, au nouvel An. 156
D'un ami à ſon ami, au nouvel An, 157
De la Bergére Annette, à Monſieur de la Loup-tiére. 159
Et la réponſe de M. *de la Louptiére.* 160

EPITRES.

Au Roi, ſur ſa Convaleſcence en 1744, *par* MM. *de la Motte & le Poëte Roi.* 162, 164
Au Roi, par M. *de la Louptiére.* 167
A M. *de la Louptiére, ſur la mort de* M. *la Chauſſée.* 168
De M. *de la Soriniére, à une Veuve de la Ville d'Angers.* 169
De M. *de la Louptiére, à* M. *de la Soriniére.* 171
Et la réponſe. 173
A Mademoiſelle Gauſſin, Actrice. 176
A M. *Ganeau, Imprimeur du Journal de Verdun.* 177
Imitée de Martial, par M. *Desforges Maillard.* 179
De M. *Coquard à* M. *du Tillot, ſur la nouvelle année.* 180
Invocation du Philoſophe Cléante. 182
Elégiaque, de M. *de la Louptiere, ſur la mort de* M. *l'Abbé de Maupertuis.* 183
A un Anonyme, ſur la réponſe de M. *B.* 186
Elégiaque, ſur la mort de N. 188
*A B***. & une à Iris.* 189, 190

Epître à M. de la Louptiére, sur ce qu'il n'écrit plus, par M. Guichard. 194
Sur la misére de l'homme. 196
A un Courtisan qui s'éloigne de la Cour. 199
205
A M. Dacier, & une adressée à un ami. 209, 211

ODES.

Sur la prise du Port-Mahon, par M. de Richelieu, sous le régne de Louis XV. en 1756. 213
Tirée du Cantique que Moyse & les Israëlites chantérent à Dieu, en action de graces. 216
A la Gloire de Dieu, tirée du Magnificat, dédiée à M. le Marquis de Puisegur. 220
Au Roi de Prusse, en 1766. 225
Dédiée à M. Sauniéres, Procureur au Châtelet, de Paris. 227
Au Roi, sur sa Convalescence, par M. Tacin, Curé de Dontilly. 229
A la Reine, sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin. 231
Sur la paix, par M. Bertrand de Nantes. 235
Sur la Naissance de Monseigneur le Comte de Provence, en 1755. 2 8
Imitée du Pseaume LXXX. à Mad. de Ferriéres, Supérieure de Popincourt. 241
Tirée d'Anacréon. 244
Sur la solitude, par M. Arnaud Dandilly. 245
A l'humanité, sur la ruine de Lisbonne. 248
A M. Racine, sur la mort de son fils. 253
A l'occasion des pluies de 1753, *par Mademoiselle Plisson.* 256
Contre les Déistes & Matérialistes. 258
Sur les vaines grandeurs de la terre, par M. Si-

moneau. 262
Odes, Tranquillités Chrétiennes. 265
Aux Nations, par M. Fleutry, de Lisle en Flandre. 268
Sur le mauvais usage de la parole. 272
Sur la Jeunesse. 277
La mort des Héros. 279
Le deuil de la France. 281
Sur la mort de Stanislas Roi de Pologne, par l'Abbé Godard. 291
Deux Mandements de Monseigneur l'Archevêque de Paris, & de M. de Saint Malo, avec la Lettre du Roi, sur la prise de l'Isle Minorque. 296, 300

STANCES.

De M. de la Louptière, & la réponse. 309 & suiv.
*A Mademoiselle de B**.* 310
Les douceurs de la vie champêtre. 312
A Damon, par M. Thioliére. 314
Désirs fervents avant la Ste. Communion. 317
Réfléxions sur le jour du Jugement dernier. 318
Les huit félicités du vrai Philosophe. 320
Imitation de l'onziéme Ode d'Horace. 321
Seconde traduction de l'Ode d'Horace: Fugaces Postumes. 323
Sur l'Ode d'Horace: Quis desiderio sit pudor. 325
Sur le Dies iræ, *par M. Saurin.* 327
La grandeur confondue entre deux morts. 330
L'innocence justifiée par le silence, par Philippe Charuel. ibid.
Avis à la Jeunesse, par le même. 331

LIVRE SECOND.

SONNETS.

En bouts rimés sur la mort de Louis-le-Grand. 332
En bouts rimés, à la louange d'un Prédicateur. 333
En bouts rimés, sur l'incommodité de ... 334
En bouts rimés, sur un jeune Prince. 335
En bouts rimés, sur un Convalescent. 336
En bouts rimés, sur le départ d'Eucharis. 338

Autres Sonnets.

Sur la maladie du Roi à Metz, en 1744, *par* M. *Cottereaux, Curé de Donnemaries.* 338
Sur sa convalescence, par le même. 339
Sur M. *de Villard.* 341
Sur le Très-Saint Sacrement de l'Autel, dédié à Madame de Beauveau, Abbesse de Saint Antoine. 342
De M. *des Bareaux, Pénitent, & le sonnet de la miséricorde.* 342 & 343
A Jesus-Christ crucifié, dédié à Md. l'Homme, Religieuse à Saint Antoine. 344
Sur la ruine de Lisbonne, en 1756. 344
Hippolite à Bellesamire. 346
Dieu reconnoissable dans sa Créature. 347
Sur le miroir. 348
A la Très-Sainte Trinité, à Md. la Supérieure de l'Assomption de Paris. ibid.
A l'honneur de la Très-Sainte Vierge. 349
Sur la mort. 349 &suiv.
Sur la jalousie. 350
Sur le mépris du monde & de ses richesses. 351

Sonnet à la gloire de Louis-le-Juste, Latin-François. 353
Sur le babil des femmes. 354
Sur l'Avorton. 355
Sur le pouvoir de l'esprit humain. 356
Sur un homme reduit à l'indigence. 357

RONDEAUX.

Sur le nouvel an. ibid.
Sur un Ecrivain Poëte. 358
En rimes, à Isabeau. 359
Sur l'esprit & l'eau, par M. *Bertrand de Nantes.* ibid.

QUATRAINS.

Sur les incrédules, par le même. 360
Sur un chien bien appris. 362
Sur les femmes. ibid.
Sur Didon, & sur Néron, par Perse. 363
L'Ecrévisse & sa mere, 364
La montagne en travail. ibid.
Au sujet de la mort de Charles IX. par Ronsard, avec la Parodie de Beroalde. 365
Par les Clercs de M. *Boileau.* ibid.
Sur le jeu des Echets. 366
Sur le Portrait de Louis XV. à Rheims, à la publication de la paix. ibid. 367

EPIGRAMMES.

A Louis XV. à Rheims, au Temple de la gloire. 368 jusqu'à 388
Epigrammes sur le même sujet, à Rheims, à Mrs. *de Clermont, Colbert, Henri III, de Pouilly, Rogier, Godinot, Choiseul, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, le Duc de Bourgogne, Pere de Louis XV, Md. Henriette de France, Laverdy, Contrôleur-Général, aux*

Habitans de Rheims, à la Ville de Rheims, à l'Hymen, à l'Académie Françoise, à la Reine. 372 & suiv.
Epigramme à Md. de Baudry, par Charuel. 377
Sur sainte Elizabeth Reine. ibid.
Au Pere Massillon. 391
Au sujet du cheval d'Henri IV, au Pont-neuf à Paris. ibid.
A Nicole. ibid.
Sur le Prince Charles de Lorraine. 392
Sur le Cardinal Mazarin, par Voiture. ibid.
Sur le Cardinal de Richelieu, par Corneille. 393
Sur un fou, par saint Amand. ibid.
Sur un Dévot vindicatif. 394
Sur Jean & son Cheval, sur une Coquette. ibid.
Au sujet d'un Prédicateur, & d'une Dormeuse. 395
Sur une mauvaise femme. ibid.
A un solitaire, sur deux portes-chaises, sur le caractére de Macrin, sur un Barbier, sur un Abbé, sur un Sable à M. *Titon du Tillet, à* Md. *Guibert, à Mgr. l'Arch. de... à* M. *Duval, Médecin, & autres.* 396 & suiv.
En bouquet, le 15 *Août* 1760, *présentée à* Md. *la Comtesse la Croisette, par Charuel.* 401
L'âge change le goût. 403
Epigramme, sur les douceurs de la vie privée. ibid.
Triolet en réponse au Rondeau sur le nouvel an. 404
Anagramme au sujet de Jesus-Christ & de Pilate. ibid.
Distiques sur divers sujets. ibid. 405

FABLES.

L'Epervier & la Corneille, par M. *Desforges Maillard.* ibid.

Fable, Le Renard & l'Ane. 406
A la Bergére Annette, la chaîne indissoluble. 408
Le Paon, le Dindon, & la Poulette. 409
Le Serin & la Fauvette. 411
Le Singe Barbier. 413
Le Fleuve & le Ruisseau. 414
L'Araignée & le Ver-à-soie. 416
Le Crabe, le Limaçon & le Ciron. 417
Le plaisir & la sagesse. 420
Le Rossignol & l'Ane. 423
L'Ecrévisse agioteuse. 427
La Mouche & l'Araignée. 428
La Cigale trouvée parmi une foule de Sautrelle. 430
L'Ecrévisse & sa mere. 431
La montagne en travail. 432
Le Renard, le Loup & le Lion. 433
Par M. *Richer, sur la convalescence du Roi à Metz. Le Palmier, les Bergers, Jupiter.* 435

CONTES.

Le Difficile, par M. *Desforges Maillard.* 436
Réponse d'un Meunier à son Avocat. 437
Le mari charmé du portrait de sa femme. ibid.
Bias sur mer & les Passagers, par M. *Desforges Maillard.* 438
Par le même, les deux Médecins. ibid.
Sur les Chanoines, l'Alchimiste. 439
La Procédure Normande. 441
Le sage Plaideur. 445
Le Jugement du chien, par M. *Desforges Maillard.* 446
Maximes pour se conduire sagement dans le monde. 448

LIVRE TROISIÉME.

ENIGMES.

1. *L'ABEILLE*, *à* Md. *Baland.* 450
2. *L'Abeille*, *à* M. *&* *à* Md. *Milin.* 451
3. *L'orgue, à* M. *Daquin*, *Organiste du Roi.* 452
4. *Le Serpent*, *instrument de musique.* 453
5. *La musique*, *à* Md. *Angot.* 454
6. *Le Verre*, *dédiée à la Jeunesse.* 455
7. *La lettre U. à* M. *Quinon Lefevre*, *Prêtre*, *par Charuel.* 456
8. *La lettre R. à* M. *de Ferrieres*, *Avocat*, *par* M. *Milin*, *Docteur Médecin.* ibid.
9. *Les boutons de chemises.* 457
10. *Le pâté de Liévre.* 458
11. *La Tête.* 459
12. *La Roue.* ibid.
13. *Les Dez à jouer.* 460
14. *Le Trictrac.* ibid.
15. *Le Jeu des Cartes.* 461
16. *Eve.* 462
17. *La Mappe-Monde.* ibid.
18. *L'ombre.* 463
19. *La Jeunesse.* 464
20. *La Glace de miroir.* 465
21. *Le secret.* 466
22. *La mode.* ibid.
23. *Le Coq.* 467
24. *Rien.* 468
25. *L'Araigée.* 469
26. *Oignon.* 470
27. *Le Raisin.* ibid.
28. *Le Paon.* 471

29. *Le Balai de Bouleau.* ibid.
30. *La Tonsure.* 473
31. *Chercher, à* M. *S***.* ibid.
32. *Enigme, à* M. *G***.* 474
33. *Le Tracas.* ibid.
34. *Le Papier.* 475
35. *Le Despotisme.* ibid.
36. *Le Cor de Chasse.* 476.
37. *L'Eté.* ibid.
38. *La Fausse-monnoie.* 477
39. *Le Pepin de Pomme.* ibid.

LOGOGRIPHES.

1. *Le Rhinoceros.* 478
2. *La Fortune.* 479
3. *La Bibliothéque.* 481
4. *Le Lustre, Chandelier à branches.* 483
5. *L'Ortographe.* 484
6. *La Poësie.* 485
7. *L'Orange.* 486
8. *La Jalousie.* ibid.
9. *La Tourterelle.* 487
10. *La Cramaillere.* 489
11. *La Pauvreté.* 491
12. *Le Flambeau.* 492
13. *La Préface.* 493

Magnifique Chanson morale, chantée au Collége de Rennes, à la Tragédie de la fin de l'année 1738, dédiée à la Jeunesse & aux Peres & Meres, par l'Auteur de ce Livre. 495

Cantique sur l'Eucharistie, pour la Bénédiction du Saint Sacrement, présenté à Md. *de Ferriéres, Supérieure au Couvent de l'Annonciation.* 496

Cantique sur l'Eucharistie, présenté à Md. *Ros-*

ſignol, Abbeſſe de Malnou, Supérieure du Monaſtére de Bon-Secours. 497

NOELS.

Préſenté à Md. *de Maziere, très-digne Abbeſſe de Chaillot, par Charuel d'Antrain.* Sur l'air : *Je ne veux de Tircis, qu'entendre les Chanſons.* 499

Préſenté à Md. *Saint Jerôme, Supérieure de Sainte Elizabeth de Paris.* 500

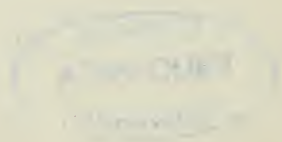
Préſenté à M. *Cathelin, très-digne Curé de la Madelaine de la ville l'Evêque.* 501

Préſenté à l'Abbé Charuel, Chanoine de Pontorſon, ſon frere. Sur l'air : *O beau Jardin ou l'Art & la Nature.* 502

Operis clauſula. 504

FIN.





H·U



